N° 734 40e Année Tome CCIX 15 Janvier 1929

# MERCVRE

DE

# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE








—

***PRIX DU NUMÉRO***

***France*....... 4 fr. | *Étranger*...... 4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# BULLETIN FINANCIER

L'année 1929 s'est ouverte par une série de séances fort satisfaisantes qui ont contrasté vivement avec la maussaderie des dernières bourses de l'an passé.

Il est vrai que la situation politique s'est sérieusement éclaircie. Par ailleurs, il n'est pas contestable que les disponibilités sont actuellement abondantes, janvier étant — on le sait — la plus forte échéance de coupons.

Les éléments d'affaires ne manquent donc pas, d'autant moins que le public capitaliste est tout disposé à s'intéresser aux bonnes valeurs françaises. Mais une question se pose : celle de savoir si les cours actuels n'anticipent pas trop largement sur l'avenir ?

Si l'on jette un coup d'œil sur notre économie générale, il n'est pas douteux que les perspectives sont encourageantes. Ainsi notre métallurgie dispose de carnets de commandes bien garnis, les cours des divers métaux vont se relevant peu à peu, notre industrie chimique a procédé à d'intéressantes opérations de concentration, la réalisation du programme Loucheur assure à notre industrie du bâtiment un volume d'affaires important, cependant que l'électrification progressive de nos campagnes et de nos réseaux de chemins de fer est de nature à favoriser les entreprises de constructions électriques.

Il n'est donc pas déraisonnable de se montrer optimiste ; et si les cours de maintes valeurs françaises escomptent un avenir brillant, ce n'est point sans raisons.

On est donc fondé normalement à pressentir des séances actives et bien orientées. Mais il ne faut cependant pas perdre de vue que les conditions de travail de nos diverses industries ne sont plus les mêmes qu'en 1926, qu'il faut compter maintenant avec une concurrence étrangère des mieux organisées, que la question du prix de revient va se poser de plus en plus, et qu'enfin de nombreux appels à l'épargne seront encore nécessaires pour perfectionner notre outillage avant que des dividendes en augmentation notable puissent être distribués.

Nos Rentes ont vérifié les prévisions faites ici et montré de meilleures dispositions. Les Fonds Serbes sont plus suivis, un accord direct entre les représentants des porteurs français et le gouvernement yougo-slave étant envisagé au sujet du règlement en or des emprunts d'avant-guerre. Par contre, les Fonds Ottomans restent sous le coup de la mauvaise impression laissée par l'ajournement de la mise en paiement des coupons arriérés.

Aux Banques, la hausse prévaut dans l'attente d'intéressantes augmentations de capital. En outre, on sait par la publication mensuelle des résultats du Crédit Foncier que l'activité bancaire va grandissant.

Les charbonnages devraient se montrer maussades en raison de la fâcheuse situation des mines du bassin du Centre. Il n'en est rien, car on escompte l'ouverture de nouveaux débouchés avec l'appui de l'industrie chimique. De grosses sidérurgiques, comme La Marine, ont atteint des cours inconnus et les affaires de matériel de chemins de fer sont plus suivies. Par contre, le calme règne aux pétroles et aux caoutchoucs. Péchiney est la plus recherchée des affaires de produits chimiques sur la prévision d'une augmentation de la consommation mondiale d'aluminium au lieu et place du cuivre ce qui n'empêche point d'ailleurs les grandes cuprifères, comme le Rio, de se pousser sans cesse au fur et à mesure que les cours du métal rouge vont s'élevant.

Le Masque d'Or.

# MERCVRE DE FRANCE

**26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)**

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

***VENTE ET ABONNEMENT***

**Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.**

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.**

ÉTRANGER

***1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :***

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr.50**

***2° Tous autres pays étrangers :***

**Un an: 105 fr. | 6 mois: 57 fr. | 3 mois: 30 fr. | Un numéro: 5 fr.**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr, qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS, 259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS.— Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

---

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# *DÉFENSE DU POÈTE*

—

# SHELLEY

## SIMPLES REMARQUES A PROPOS DE BIOGRAPHIE

—

Certains phénomènes, relatifs aux étonnantes évolutions de la littérature contemporaine, restent inexplicables, si l'on n'a constamment présente à l'esprit une notion d'une importance primordiale, à savoir : la tendance que marque la littérature, ou, plus exactement, la production littéraire, à n'être qu'une branche de l'industrie et du commerce soumise à la tyrannie des lois économiques.

Nettement dessinée, depuis une centaine d'années, l'évolution dans ce sens ne cesse de s'accuser et gagne, de proche en proche, avec une croissante rapidité.

Le plus haut point de perfection, l'idéal où l'on vise, c'est *l'américanisation* de la production intellectuelle, en vue d'atteindre aux plus hauts rendements commerciaux.

On tend à fabriquer en grandes séries afin de pourvoir aux besoins de la clientèle la plus étendue possible.

Dans ce domaine, où *l'esthétique* est réduite à l'humble rôle de servante de *l'économique,* la loi de l'offre et de la demande règne en maîtresse.

Pour réussir, il faut aller au devant des désirs de la clientèle, les deviner, les susciter afin d'y mieux pourvoir, fabriquer la marchandise qui réponde à la plus large demande.

Dans ce domaine de la production littéraire indus-

trielle, l'écrivain, et son indispensable truchement l'éditeur, deviennent les serviteurs des caprices du Démos anonyme et tout puissant, qui est aussi le Démos alimentaire dont les faveurs procurent la richesse, mais dont les dédains équivalent à la faillite, à la misère, à l'inanition.

Les réalités, qu'enferment ces brèves notions schématiques, fournissent seules la clef de maints phénomènes, au prime abord assez mystérieux.

Le succès, dans ses origines, obéit sans doute à certains facteurs d'ordre psychologique, mais son exploitation ressort directement de l'application rationnelle et systématique des méthodes commerciales.

Un exemple peut servir à illustrer cette thèse.

En France, durant ces dernières années, on a pu voir accéder à la grande production un genre littéraire nouveau : la biographie dite romancée.

Qu'on n'aille pas s'aviser de croire qu'il ne s'écrivait pas de biographies auparavant. Il s'en publiait, bon an, mal an, un nombre respectable, mais les auteurs, esclaves de vains scrupules, se croyaient tenus d'observer, plus ou moins, certaines règles de la méthode historique. Ils se sentaient une obligation morale de faire personnellement certaines recherches, de remuer des documents, de compulser des archives, d'indiquer et de discuter leurs sources.

Un *air* de sérieux était la règle; mais on a changé tout cela, pour ne plus viser qu'à l'agréable, au séduisant, au facile.

Pour que son plaisir fût aisé et sans ombre, on eut l'idée géniale d'éviter au public jusqu'à l'apparence de l'effort, on s'en serait voulu de lui causer une peine même légère. Puisque son penchant était tel, on lui conterait de jolies, d'amusantes histoires, sur un ton de badinage. Une abondante et belle matière ne s'offrait-elle pas aux écrivains à court d'imagination? Les histoires

étaient toutes faites, il ne s'agissait que de les accommoder.

Comme en toutes choses, le hasard a joué son rôle dans la genèse de ce genre littéraire nouveau.

Il a fallu — mais il a suffi — qu'un auteur « heureusement » inspiré rencontrât le succès et mît en lumière le goût que prenait le public à certaine sorte de récit pour qu'aussitôt l'industrie littéraire s'avisât d'exploiter rationnellement les terres nouvelles qui s'offraient à son appétit de lucre.

En bref, voici la genèse de l'affaire.

Un écrivain, qui s'était fait une réputation enviable par la publication de deux livres d'humour, d'ailleurs charmants, M. André Maurois, s'avisa, un jour, sans qu'on en saisisse immédiatement la raison, d'écrire une *Vie de Shelley*. Biographie! mais d'une espèce particulière, ainsi que s'en explique l'auteur dans une note liminaire, dédiée au « lecteur bienveillant ».

> On a souhaité faire, en ce livre, œuvre de romancier plutôt que d'historien ou de critique. Sans doute les faits sont vrais et l'on ne s'est permis de prêter à Shelley ni une phrase, ni une pensée qui ne soient indiquées dans les mémoires de ses amis, dans ses lettres, dans ses poèmes; mais on s'est efforcé d'ordonner ces éléments véritables de manière à produire l'impression de découverte progressive, de croissance naturelle qui semble le propre du roman. Que le lecteur ne cherche donc ici ni érudition, ni révélations, et s'il n'a pas le goût vif des éducations sentimentales, qu'il n'ouvre pas ce petit ouvrage...

Faisant fi de l'érudition et des révélations, le public montra un goût très vif des éducations sentimentales, et l'an de grâce 1923 marqua le début de l'ère des *Vies romancées*, selon l'heureuse formule imaginée par M. André Maurois, dont le « petit ouvrage » atteignit avec aisance aux « grands tirages ».

S'inclinant devant la révélation du fait, et sans cher-

cher d'approfondir davantage les causes de l'engouement subit du public, les éditeurs s'avisèrent immédiatement de l'exploiter. Des écrivains furent mobilisés, des collections furent créées, une branche nouvelle de la littérature naissait, dont nous pouvons contempler aujourd'hui la luxuriante floraison.

Une multitude de livres, de valeur et de caractère très divers, est apparue. De la plupart de ces ouvrages on peut dire, sans faire montre d'une excessive sévérité, qu'ils atteignent tout juste au médiocre et que, le plus souvent, ils sont à l'histoire ou à la critique ce que le roman-feuilleton est au roman littéraire, ce que Ponson du Terrail est à Balzac ou Pierre Decourcelle à Flaubert.

Ceci fournit, peut-être, une première explication de l'engouement du grand public dont le sens artistique et les besoins intellectuels sont souvent décevants.

Nous voudrions pourtant essayer de pousser un peu plus profond notre analyse pour tenter de saisir de plus secrets mobiles à l'emballement de ce qu'on peut appeler la masse des lecteurs moyens.

Simplifions le problème et remontons aux origines. Quelles peuvent être les raisons déterminantes du succès remporté par la *Vie de Shelley* de M. André Maurois, prototype de ces *Vies romancées*, dont la marée montante menace de nous submerger? Pourquoi le public, en général, se plaît-il à cette sorte d'ouvrage? Quelles satisfactions en tire-t-il?

§

M. André Maurois est un écrivain d'un incontestable talent, il a de l'esprit, de la grâce, de l'élégance, un style coulant; toutes qualités faites pour séduire. Dans le meilleur sens du mot, l'auteur des *Silences du colonel Bramble* est un auteur aimable. Pour qui ne sait rien de l'œuvre de Shelley, du lyrisme vertigineux et frissonnant de cette voix surhumaine qui semble toujours descendre

des cimes, comme le chant d'un oiseau divin ivre d'espace, perdu dans l'infini, pour le lecteur en pantoufles le livre de M. Maurois est plein de séduction. L'auteur chemine sur les sentes ombreuses, à l'abri du soleil éblouissant qui brûle et blesse les yeux, prudemment il contourne les sommets qu'il évite de gravir, il s'attarde dans les bonnes auberges en quête d'histoires savoureuses, pittoresques ou plaisantes, qui font les délices de la bonne société.

M. Maurois sait son monde, et s'il fait allusion à la vie tumultueuse, aux sentiments excessifs de « son » poète, c'est en glissant, avec un fin sourire, prouvant qu'il n'est ni dupe, ni complice des démesures de son modèle.

Combien n'est-il pas étonnant et remarquable de songer que la presque totalité du vaste public qui se complaît à la lecture d'*Ariel ou la Vie de Shelley*, par M. André Maurois, ignore intégralement le poète de *Prométhée* et d'*Epipsychidion*. Le « bienveillant lecteur » qui, sans doute, « a le goût vif des éducations sentimentales » est par contre absolument rébarbatif à la poésie. Le lyrisme le fait bâiller, ou l'importune. Aux yeux des « braves gens » qui lisent, Shelley ne représente qu'un nom illustre, une étiquette sur un bocal poussiéreux renfermant des cendres. Ce qui intéresse, ce n'est pas l'œuvre frémissante du poète mais la vie troublée de l'homme.

Par son génie le poète s'isole, il apparaît distant, unique et solitaire, sa grandeur effarouche, c'est Gulliver à Lilliput. Mais, par contre, combien sa vie d'homme n'est-elle pas intéressante, comme il y apparaît semblable à tous, avec ses petites tares et ses petites manies. Parce qu'il est un rêveur il s'accommode maladroitement de l'existence, plus maladroitement que nous, il subit la vie moins bien que nous ne la subissons, il commet des imprudences, des impairs que nous n'aurions pas commis; ses illusions l'égarent, il en supporte les conséquences, il est moins habile que nous, plus dé-

sarmé, plus exposé aux rudes coups du destin et plus sensible. Que nous nous apitoyions sur lui, que nous souriions de lui, notre supériorité s'affirme. C'est Gulliver à Brobdingnag.

On touche ici à la plus décisive raison des succès de l'auteur d'*Ariel* auprès du grand public. Sous des couleurs séduisantes il a su présenter un homme qui, par surcroît, fut poète, au lieu d'un poète si grand qu'il est permis de douter qu'il ait été simplement un homme.

M. André Maurois s'est exclusivement préoccupé de nous dépeindre une sorte d'original, un certain Mr Shelley, qui ne faisait rien comme les autres. Etudiant, il se fait mettre à la porte de l'Université, fils de noble famille il enlève, pour l'épouser, la fille d'un cabaretier, puis la délaisse pour s'en aller vivre avec la fille d'un utopiste et d'une suffragette; sa belle-sœur se jette au cou de Lord Byron dont elle devient la maîtresse. Mr Shelley est instable, il voyage, se déplace sans cesse, il a des enfants qui meurent de maladie, il en est tout attristé; puis il s'éprend d'une nonne, et finalement il s'improvise navigateur et se noie au cours d'une tempête.

Les amateurs d'éducation sentimentale pouvaient pressentir dès le début qu'une vie aussi déréglée ne pouvait que mal finir.

Pauvre Shelley! Quels délicats plaisirs le récit de sa vie intempestive n'a-t-il pas causés aux innombrables admirateurs de son élégant historiographe! Quelle douce joie n'éprouve-t-on pas, en effet, à contempler les vains efforts et les sursauts d'un papillon qui s'enlise dans une flaque de boue?

Sous des dehors agréables, et sans qu'il l'ait voulu, le petit livre de M. André Maurois est une œuvre de dénigrement assez perfide et c'est de là que procède une part de sa faveur auprès des bourgeois utilitaires, férus d'égalité, qui redoutent les grands hommes et méprisent les

poètes : ces baladins de l'idéal. Pour réussir dans son paradoxal dessein d'intéresser le grand public à la vie d'un poète, l'auteur d'*Ariel* a dû faire abstraction du poète. Il a réussi ce tour de force de le dépouiller de son œuvre, qui seule peut exprimer la signification profonde de sa vie et lui servir de justification.

Car, la foule anonyme, dont pourtant rien ne justifie l'existence, sinon le fait qu'elle existe, exige des seuls grands hommes qu'ils aient à justifier de la leur.

En faisant choix de Shelley, M. André Maurois dans son élégante entreprise a joué la difficulté, mais s'il a gagné les gros tirages, il n'en a pas moins perdu la partie. De sa *Vie de Shelley,* Shelley est absent. Ariel s'est dissous en aériennes musiques.

Aucun poète, peut-être, n'est plus inséparable de son œuvre, aucun ne s'y est incarné si profondément que le chantre de *Laon et Cythna* et d'*Adonaïs.* En s'attachant à ne voir dans Shelley que l'homme dans ce qui l'apparente à la pauvre humanité des hommes, M. Maurois a fait fausse route, il a péché contre l'Esprit.

Le doux Shelley vit et respire sur les hauteurs; à ne le vouloir peindre que dans sa Passion humaine on n'aboutit fatalement qu'à la plus décevante caricature.

Infiniment plus subtil et profond que l'auteur des *Silences du Colonel Bramble,* M. André Chevrillon a magnifiquement insisté sur le caractère supra-terrestre de Shelley :

> ... Cet Ariel n'est pas des nôtres. Etait-ce tout à fait un homme que la sauvage créature, de beauté miraculeuse, svelte et délicate, à figure de vierge, aux grands yeux de songe, à la silencieuse démarche de serpent, aux allures de somnambule, au geste glissant et si rapide, qui, perdue dans ses visions, après avoir volé de paysages en paysages, hanté les montagnes et les forêts, après avoir si vite traversé notre monde, disparut un jour dans l'élément-protée qu'elle avait tant aimé et qui ressemble à sa poésie (1).

(1) André Chevrillon : *Etudes Anglaises,* p. 154.

Shelley, c'est l'Inspiré, le Poète égaré dans la vie. M. André Maurois et son fidèle public ne se plaisent qu'à ses égarements.

§

La méthode et les tendances qui se font jour dans le livre de M. André Maurois ne lui sont pas exclusives, elles ont servi de modèle à l'imposante cohorte de ses imitateurs, elles sont devenues les lois d'un genre : les *Vies romancées*. En effet, quelle que puisse être la réelle sympathie qu'ils portent aux « victimes » par eux choisies, la plupart des auteurs cèdent à une tendance sinon péjorative du moins, si j'ose dire, amoindrissante. Presque toutes les biographies conçues selon la formule nouvelle instaurée par M. Maurois desservent les héros qu'elles devraient, semble-t-il, avoir pour mission de servir. Le plus souvent, ce n'est pas l'esprit dont sont animés les auteurs, mais la méthode même dont ils usent, qu'il faut incriminer. A négliger l'œuvre, qui, chez les créateurs, exprime la tendance la plus profonde de la vie, au bénéfice de l'existence, qui n'est que comédie ou drame banal, on ravale le génie au niveau du commun. Dans le déroulement de la geste quotidienne, l'existence humaine est enfermée en d'assez étroites limites. Un subtil écrivain n'a-t-il pas tenté de montrer, qu'en dernière analyse, toutes les situations dramatiques se peuvent ramener à trente-six? Le génie véritable est pure création, il ne se ramène à rien. Sans doute, peut-on lui trouver des antécédents, sans doute il y a les influences des milieux et des temps, des atmosphères et des climats; il y a la race, les hérédités, personne n'est libre de chaînes, le passé nous lie, le présent nous étreint, la main de l'avenir est sur nous, notre destinée est dans notre sang. Mais seul, le génie se libère un moment des forces mystérieuses et tyranniques qui l'oppriment, en faisant œuvre de création. Il puise partout, autour de lui, au dedans de

lui, il exploite ses expériences, ses joies, ses souffrances, ses tares même et ses vices. Mais de toute cette matière informe et de l'ombre même, il fait jaillir une lueur qui jamais plus ne s'éteindra. C'est une étoile nouvelle qui surgit et prend sa place au firmament, elle y pourra connaître des phases successives d'éclat ou d'effacement, mais elle appartient désormais à l'architecture de notre univers, du plan humain elle est passée sur le plan divin du monde.

Niera-t-on qu'un grand poète ne soit à sa manière un démiurge? Sans doute, en pourrait-on douter, pour ce qui concerne Shelley, après la lecture de l'*Ariel* de M. André Maurois, la faute n'en est point à l'auteur du *Prométhée délivré,* mais à l'auteur des *Silences du Colonel Bramble* et des *Discours du docteur O'Grady*. La méthode de M. Maurois vaut qu'on s'y attarde, moins en raison de sa valeur qu'en raison des succès qu'elle remporte tant auprès du public qu'auprès des écrivains qui s'en inspirent ou qui l'imitent.

Un exemple fera saisir sur le vif les procédés de l'élégant auteur d'*Ariel*.

§

Le IX^e^ chapitre de la deuxième partie de la *Vie de Shelley,* intitulé *Le Cimetière romain,* embrasse une période d'un peu plus d'un an de l'existence du poète, et même deux années complètes, si l'on tient compte d'une étonnante lacune de M. André Maurois, sur laquelle je reviendrai plus tard. Restons-en pour l'instant au chapitre IX, qui débute au moment où Shelley quitte la villa des Capucins près d'Este, pour gagner Rome et Naples, en passant par Ferrare, Bologne et Rimini.

En six lignes, M. Maurois explique que la pluie et l'hiver donnent au poète le désir d'émigrer vers le Sud

Dans les quatorze lignes qui suivent, il raconte le voyage du poète, d'Este à Rome, émaillant son texte de

quelques détails pittoresques, de quelques formules heureuses, empruntées aux lettres d'Italie, de Shelley.

Il y a ensuite sept lignes sur le passage à Rome, et sur la visite du poète au cimetière anglais, que M. Maurois décrit poétiquement en picorant, çà et là, des expressions dans les lettres d'Italie.

Enfin, on arrive à Naples, rapides et gracieuses indications, toujours d'après les lettres, adroitement utilisées, utilisées, ci : trente-trois lignes, le Vésuve, Pompéi, Salerne, Paestum.

Nous apprenons, ensuite, en douze lignes, que Mary Shelley était enceinte, qu'elle avait des ennuis domestiques à cause de son valet italien et de sa nourrice suisse et enfin, perfide allusion, qui servira plus tard à corser un peu la *Vie de Shelley*, que Claire Clairmont fut très malade, d'une étrange maladie. Les Shelley décident de quitter Naples et de retourner à Rome, leur petit garçon y tombe malade et meurt — touchante description du petit Shelley, cheveux blonds, teint transparent, yeux bleus. — On l'enterre au cimetière anglais, un petit couplet ému; ci : trente lignes.

La mort du petit William jette les parents dans un abîme de détresse, Mary Shelley surtout semble s'abandonner, le poète l'emmène à la campagne, près de Livourne, ci : trente-deux lignes.

Tout à coup nous apprenons que Shelley est en train d'achever son *Prométhée délivré*, que M. Maurois caractérise rapidement :

> ... nouvelle transposition du thème unique de l'œuvre de Shelley; la lutte de l'Esprit contre la Matière, la lutte de l'homme libre contre le Monde. Jupiter y devenant une sorte de Lord Castlereagh; le Titan enchaîné un autre Shelley victime remplie d'espérance, confiante dans le triomphe final du bien.

Et voilà! Cette analyse est un chef-d'œuvre de concision. M. Maurois rattache, tant bien que mal, à cette vue

profonde sur l'œuvre capitale de Shelley, une allusion à l'un de ses plus beaux poèmes brefs, l'admirable *Ode au Vent d'Ouest*, dont il cite cinq ou six vers. Au total vingt et une lignes de haute critique littéraire. Après quoi les Shelley partent pour Florence — petit couplet sur Florence — accouchement de Mme Shelley, baptême du nouveau-né, ci : pour terminer, trente et une lignes.

Le « lecteur bienveillant » a la satisfaction d'avoir appris à connaître, sans peine ni fatigue, ce que fut la vie du poète pendant quatorze mois, plus d'une année, du 5 novembre 1818, date du départ d'Este, au 25 janvier 1820, date du baptême de Percy-Florence Shelley, et quelle année! Comme l'écrit le meilleur des historiographes du poète, l'excellent Dowden, « l'année 1819, fut *l'annus mirabilis* de Shelley; dans une seule année avoir créé deux poèmes tels que le *Prométhée* et les *Cenci*, c'est là un tour de force sans parallèle dans la poésie anglaise depuis Shakespeare ». Mais cela, le bon public de M. Maurois l'ignorera toujours; sans doute, n'est-ce pas intéressant? Il est bien plus amusant de savoir, comme l'auteur des *Silences du Colonel Bramble* ne manque pas de le rapporter, que le valet italien des Shelley : Paolo, avait séduit la nourrice suisse, que Mary Shelley voulait forcer le dit Paolo à épouser la dite nourrice, et que « quand le coquin finit par y consentir, ce fut pour partir aussitôt avec sa femme en jurant de se venger ». La voilà, la *Vie de Shelley!*

Qu'importe que le poète ait en outre consacré un peu de temps, entre un enterrement et un baptême, à créer quelques chefs-d'œuvre immortels.

Entrons dans quelques détails, voyons ce que M. André Maurois a tu, dans son chapitre de sept pages et demie, ce qu'il aurait pu dire peut-être, s'il n'avait craint de surmener les bienveillants, les gracieux lecteurs qui ont « le goût vif des éducations sentimentales ».

Donc, le 5 novembre 1818, Shelley quitte la villa des

Capucins, à Este et s'en va vers le Sud. M. Maurois ne fait aucune allusion au pèlerinage du poète à Ferrare, où il évoque les ombres illustres de l'Arioste et du Tasse. Il ne s'attarde pas davantage sur le séjour à Bologne, sur la passion avec laquelle Shelley visite les musées et les églises de cette ville. Il y avait pourtant d'intéressantes indications à tirer, pour le psychologue curieux de pénétrer dans l'esprit du poète, de ses préférences et de ses dédains, de sa passion pour la *Sainte-Cécile* de Raphaël, de son admiration pour les tableaux du Corrège et du Guide. Mais ici rien ne prête à l'anecdote pittoresque,et cela risquerait de faire bâiller le lecteur moyen, il n'en sera donc pas question dans la *Vie de Shelley*.

De même, lors du premier passage à Rome, M. Maurois néglige de souligner l'enthousiasme dont est saisi, à la vue du Colisée, le poète qui, tout aussitôt, imagine un roman dont cet édifice serait comme le centre. On trouve dans les œuvres posthumes un curieux fragment de cet ouvrage projeté.

Lorsqu'il parle du cimetière anglais, M. Maurois résume un texte de Shelley, mais il le résume mal.

Il écrit notamment : « Le vent faisait chanter les feuilles des arbres sur les tombes de jeunes femmes et d'enfants ». Ce qui laisse supposer ou bien qu'on n'avait enterré dans ce cimetière que des jeunes femmes et des enfants, ou bien que le vent, dans les feuilles des arbres, ne chantait que pour eux et non point pour tels autres, hommes ou vieillards, peuplant les tombes voisines.

Or, Shelley écrivait :

> A entendre le murmure du vent parmi le feuillage des arbres qui ont poussé sur le tombeau de Cestius... à contempler ces tombes, la *plupart* de femmes et d'enfants, on pourrait, s'il fallait mourir, désirer le sommeil qu'ils semblent dormir.

M. Maurois transcrit ce dernier membre de phrase

par : « C'était le lieu où l'on eût souhaité dormir ». Puis il passe à un autre sujet, alors que Shelley ajoutait cette belle réflexion : « *Car, l'esprit humain est ainsi fait qu'il peuple de ses désirs, même le vide et l'oubli.* »[1] Sans doute, ne sont-ce là que vétilles, mais qui pourtant jettent un jour sur la méthode de M. Maurois, toute d'imprécision et ne visant qu'au détail extérieur. D'autre part, l'à peu près dans l'expression est une des caractéristiques du style de l'auteur d'*Ariel.* En voici un nouvel exemple. Shelley quitte Rome pour aller s'installer à Naples. Il décrit, dans une lettre à Peacok, en date du 23 décembre, son installation. M. Maurois s'en inspire et la résume à sa façon : « Nuit et jour on voyait fumer le Vésuve, et la mer réfléchir ses flammes et son ombre. »

Or, Shelley écrivait :

> ... Nous voyons le Vésuve, on aperçoit sur son sommet de la fumée *le jour* et du feu *la nuit* et la mer limpide reflète *tour à tour* sa lumière ou son ombre.

La notation de Shelley est d'une exactitude parfaite, celle de M. Maurois est inexacte. On ne voit pas fumer le Vésuve, nuit et jour, son sommet est couronné de fumée le *jour*, et de flammes la *nuit*, de même la mer réfléchit sur ses eaux l'ombre du volcan le *jour*, et ses lueurs la *nuit*.

Je le répète, ce ne seraient là que vétilles, si l'on n'y pouvait voir, dans d'infimes détails, la marque d'un esprit qui ne cesse de s'accuser jusque dans les sujets les plus graves.

M. André Maurois a le génie de l'inexactitude; il est la légèreté même, avec tout ce qu'elle peut comporter d'élégance et de charme.

Pour n'avoir pas à s'attarder sur les impressions profondes que firent sur Shelley ses promenades aux environs de Naples, l'auteur d'*Ariel* les expédie en une jolie phrase :

Ils allèrent à Pompéi, à Salerne, à Paestum, belles visions trop courtes qui laissaient dans l'esprit *de blanches et confuses images comme un rêve à demi oublié*.

C'est exquis sans doute, mais c'est parfaitement faux. Au sujet de ces promenades aux environs de Naples, il y a dans les *Lettres* de Shelley des pages magnifiques, notamment en ce qui concerne l'ascension du Vésuve et la visite à Pompéi. Pour cette dernière surtout il existe une lettre admirable, non seulement par la beauté des descriptions qu'elle renferme, mais par la profondeur de certaines remarques sur le sentiment de la nature chez les Anciens. Je regrette de ne pouvoir, faute de place, citer cette lettre tout au long, on y aurait pu voir à quel point est injuste et fausse la phrase sur « les blanches et confuses images » et sur « le rêve à demi oublié ».

La vérité est que M. Maurois est un biographe pressé qui écrit pour ses contemporains qu'il sait être des gens pressés, ne pouvant s'attarder à d'aussi vaines sornettes. Ce qui les intéresse ce n'est ni le génie de Shelley, ni son lyrisme souverain, ni sa pensée, ni ses impressions, mais uniquement les aventures plus ou moins plaisantes ou tragiques qui sont advenues à ce grand homme maladroit, malheureux et généreux.

Durant les quelques semaines de son séjour à Naples, Shelley, malade, a traversé une crise morale très grave et très mystérieuse, il a connu une véritable agonie d'angoisse dont on trouve dans son œuvre le pathétique reflet. De cette époque datent une série de courts poèmes d'un accent de désespoir sublime, que M. Maurois semble ignorer, puisqu'il n'en soufle mot, notamment *Les Stances écrites dans l'abattement près de Naples* que Baudelaire prisait très haut et dont il aimait à citer ces admirables vers :

*Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas,*
*Mais je suis de ceux dont ils se souviennent.*

M. André Maurois note bien, qu'à Naples, « malgré tant

de beauté, les Shelley n'étaient pas heureux », et, pour employer une expression un peu triviale, « il y va de sa petite explication » :

Ils ne connaissaient personne, et le perpétuel isolement de leur petit groupe leur devenait pénible. Sous ce beau soleil, ils pensaient avec envie à Richmond, à Marlow, à Londres même. Qu'étaient ces montagnes et ce ciel bleu, sans un ami? Les plaisirs de société sont l'alpha et l'oméga de l'existence, et les paysages présents, si réels, si beaux soient-ils, s'évanouissent en fumée si l'on pense à des décors familiers, médiocres peut-être en eux-mêmes, mais sur lesquels le souvenir répand ses couleurs délicieuses.

C'est subtil, c'est charmant, c'est mieux encore : la transcription adroitement écourtée d'une lettre de Shelley. Mais ici, la hardiesse de M. Maurois est extrême. Tandis que nous sommes à Naples, à la fin de l'an 1818, la lettre de Shelley à Peacock, dont sont tirées ces jolies choses, est du 22 août 1819. Alors, bien des événements auront passé comme nous le verrons et la situation sera changée du tout au tout. La lettre n'a pas été écrite de Naples, mais de la villa Valsovano, près de Livourne, à un moment où Shelley, malgré les circonstances, avait surmonté son abattement et où il venait de fournir un formidable effort de création. Tout prouve que son état d'âme, au mois d'août 1819, n'avait aucun rapport avec celui qui s'exprime dans les poèmes désespérés, écrits huit ou neuf mois auparavant, alors qu'il était malade et vivait dans les affres de l'angoisse. Voici, du reste, pour le prouver, quelques phrases de la lettre à Peacock, dont l'auteur d'*Ariel* a tiré son anachronique et ravissant couplet :

Durant ces trois dernières semaines j'ai été bien mieux portant. Ma pièce sur les Cenci, achevée en deux mois, a été un antidote merveilleux aux médicaments pour les nerfs, et a, je pense, dégagé ma douleur de côté, comme les brindilles

dégagent la flamme. Je me suis senti, physiquement, en meilleur état depuis lors (2).

Quelle différence de ton avec les *Stances écrites dans l'abattement près de Naples :*

Hélas! je suis sans espérance ni santé, sans paix au dedans de moi, sans calme autour de moi, sans cette satisfaction, plus précieuse que la fortune, que trouve le sage dans la méditation... Je suis sans renommée ni pouvoir, sans amour ni loisir...

Je voudrais me coucher comme un enfant las et pleurer sur la vie d'angoisse que j'ai supportée et que je dois supporter encore, jusqu'à ce que le sommeil de la mort vienne me surprendre...

A huit mois de distance l'état d'âme de Shelley a complètement changé, mais, sans tenir compte aucun de la chronologie, ni de la psychologie, par simple convenance personnelle, M. André Maurois n'hésite pas à « décaler » les renseignements puisés dans une lettre du poète qui, du fait de sa date, est visiblement sans rapport aucun avec la période dont le trop subtil biographe prétend retracer l'histoire.

L'auteur d'*Ariel* pourrait répondre qu'il ne veut reconnaître d'autres lois que celles de sa toute-puissante fantaisie et qu'il se rit de la chronologie.

Mais non!... et la situation prend alors une tournure assez comique. Au risque de rompre le fil de notre analyse nous voici contraints de nous lancer dans une brève digression.

§

Enivré de son propre succès, de l'accueil si favorable réservé par le public à sa *Vie de Shelley,* M. Maurois, persuadé d'être grand clerc en matière de biographie,

(2) Beaucoup des textes et des renseignements que j'utilise sont tirés de l'excellent ouvrage de feu Félix Rabbe : *Shelley, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1887). On doit aussi à F. Rabbé une honnête traduction des *Œuvres poétiques de Shelley.*

a cru devoir révéler à ses admirateurs l'étendue de sa science et les secrets de son art.

Ce fut l'objet d'une série de conférences données à l'Université de Cambridge et publiées depuis sous le titre, d'apparence modeste : *Aspects de la biographie.*

Nous aurons l'occasion de revenir, à plusieurs reprises, sur ce précieux petit ouvrage. Qu'il nous suffise d'en extraire pour l'instant quelques phrases :

Peut-on, se demande gravement M. André Maurois, avec son bonnet de docteur sur la tête, indiquer quelques règles qui permettront au biographe de ne pas faire œuvre sèche, et, *tout en respectant scrupuleusement la vérité scientifique,* de se rapprocher de l'art du romancier?...

Je vais essayer ajoute-t-il, de chercher avec vous quelques-unes de ces règles. La première c'est, me semble-t-il, *de suivre en toutes choses l'ordre chronologique.*

Il y revient un peu plus loin, en insistant et précisant :

Peut-être éprouvons-nous un besoin plus vif *de développement chronologique* que les biographes anciens, parce que nous croyons moins qu'eux *à l'existence de caractères immuables* (p. 58).

M. Maurois est un excellent professeur et nous ne voyons rien à reprendre à ses principes. Très judicieusement, il prend soin de citer cette phrase du Dr Johnson :

*Mais la biographie a été souvent confiée à des écrivains qui semblent bien peu connaître la nature de leur tâche..* (p. 68).

Nous ne prétendons pas à prouver autre chose.

Reprenons donc le cours de notre ingrate besogne.

Après avoir feint d'expliquer, en se référant à une lettre en date du 22 août 1819, ce qu'était l'état d'âme de Shelley au mois de décembre 1818, M. Maurois s'attarde un instant aux ennuis domestiques de Mme Shelley, puis, fatigué de l'éternelle splendeur du ciel napo-

litain, ramène le poète à Rome, et l'y abandonne pendant trois mois.

Ce qu'écrivit alors Shelley — le *Prométhée,* son chef-d'œuvre — les impressions qu'il ressentit à la vue des monuments, au contact de la population, toutes choses que ses lettres nous font connaître, tout cela paraît au biographe si parfaitement inutile et dénué d'importance, qu'il ne daigne y faire la moindre allusion. Son intérêt ne s'éveille que lorsque le petit William Shelley, âgé de trois ans et demi, attrape la dysenterie qui va l'emporter en quelques jours.

M. Maurois brosse alors avec complaisance un touchant portrait du petit garçon:

> C'était un enfant intelligent, affectueux et sensible. Il avait de beaux cheveux blonds soyeux, un teint transparent, des yeux bleus, animés et sérieux. Quand il dormait, les femmes italiennes venaient, sur la pointe du pied, se le montrer les unes aux autres.

Ne nous suffisait-il pas de savoir que la douleur des parents fut immense, que le cœur du poète fut déchiré? A quoi bon ces enjolivures? On nous laisse ignorer que, durant trois mois, parmi les ruines des Thermes de Caracalla, dans une grande fièvre d'inspiration, Shelley rythmait les vers immortels de son *Prométhée,* et l'on s'attarde à nous dépeindre les gestes des femmes italiennes, devant le berceau d'un enfant.

C'est donc cela la *Vie de Shelley!...*

Après avoir procédé à l'enterrement du petit William, dans le poétique cimetière anglais de Rome, « près d'une tombe antique, au milieu des fleurs et de l'herbe ensoleillée », alors que « le vent chantait *encore* dans les feuilles des arbres », M. Maurois nous emmène à la campagne, « dans une belle villa », où se sont réfugiés le poète meurtri par la vie et sa femme inconsolée.

Le biographe trouve ici matière à placer un de ces

jolis couplets sentimentaux, où il excelle, sur la douleur de la mère qui a perdu son enfant.

Quant à Shelley lui-même, il avait, nous dit-on, « ses retraites aériennes et quand il s'y réfugiait le lugubre drame de sa vie n'était plus qu'un cauchemar absurde ».

M. Maurois ajoute aussitôt : « Là, il achevait son *Prométhée...* »

Le biographe accumule ici tant d'erreurs et faussetés, en un si petit espace qu'on ne sait comment s'y prendre pour les dénoncer. L'écheveau est si savamment embrouillé qu'on désespère de le pouvoir débrouiller.

Nous sommes dans l'été de 1819. Après la mort de son enfant, Shelley est venu se réfugier avec les siens, à la villa Valsovano, petite maison de campagne, sise au milieu d'un beau paysage, entre Livourne et le Monte-Nero. Avec ce splendide courage, qui est un des honneurs de sa noble vie, le poète tente de se distraire de son malheur par un travail acharné.

M. Maurois dit qu' « il achevait son *Prométhée* », et profite de la circonstance pour donner en sept lignes ironiques une « analyse » du chef-d'œuvre de Shelley.

Or il est faux de dire qu'il achevait à ce moment son *Prométhée,* qui ne fut achevé que six mois plus tard, à Florence. Il est même absolument faux de prétendre qu'il y travailla à la villa Valsovano. Sa gigantesque besogne fut alors tout autre et nous allons y revenir.

En ce qui concerne la genèse du *Prométhée délivré,* nous avons des documents nombreux et parfaitement précis : la préface de Shelley les souvenirs de sa femme et la correspondance.

Passons d'abord la plume à Mary Shelley :

Durant tous ses voyages en Italie (1818-1819), Shelley méditait le sujet de son drame. Tout en variant ses études, il concentrait sa pensée sur le *Prométhée.* A Rome, pendant un printemps merveilleux, il donna tout son temps à cette composition. D'abord il avait achevé son drame en trois actes.

Le poète lui-même confirme et précise dans sa préface :

Ce poème a été presque entièrement écrit sur les ruines montueuses des Thermes de Caracalla, parmi les clairières en fleurs, les bouquets d'arbres à la floraison parfumée, qui couvrent les labyrinthes tortueux de cette immense plate-forme et les arches suspendues dans l'air qui donnent le vertige. Le brillant ciel bleu de Rome, le vigoureux éveil du printemps sous ce climat divin, la vie nouvelle qu'il répand dans les sens jusqu'à la griserie, furent l'inspiration de ce drame.

Lorsque mourut le petit William, le 7 juin 1819, le *Prométhée,* suivant le plan primitif, qui ne comportait que trois actes, était terminé.

Quant au merveilleux chant dialogué, formant le quatrième acte, qui fut ajouté au poème et qui constitue l'un des plus hauts sommets du lyrisme de tous les temps, il ne fut composé que six mois plus tard, à Florence, au mois de décembre 1819.

Lorsqu'il parle des « retraites aériennes » où se réfugiait Shelley, c'est évidemment aux chœurs éthérés, aux dialogues cosmiques qui ferment le *Prométhée* que M. Maurois veut faire allusion, or ces hymnes inégalables ne furent écrits que six mois plus tard, dans d'autres circonstances, dans une autre atmosphère et dans un autre lieu. Ici encore le biographe est pris en flagrant délit d'erreur, son couplet est charmant, mais tout est inexact, la chronologie et la psychologie. Lorsqu'après le départ de Naples, il conduisit le poète à Rome, M. Maurois ne jugea pas à propos de rien dire de ce qui fut alors sa tâche quotidienne, le principal et le plus haut souci de sa vie : la composition des trois premiers actes de *Prométhée.* Lorsque, plus tard, il accompagnera le poète à Florence, il n'aura plus l'occasion de parler du quatrième acte qui couronne l'œuvre, puisque, pour des raisons de convenance personnelle, il aura déjà réglé son compte au *Prométhée,* en avançant de quelques mois la date de son achèvement.

Lors de son séjour à la villa Valsovano, c'est-à-dire du mois de juin au mois de septembre 1819, contrairement aux assertions de M. Maurois, Shelley n'a pas mis la main à son drame lyrique.

Nous allons voir jusqu'à quel point l'éminent professeur de biographie pousse le génie de l'inexactitude et de l'incompréhension. Cela tient du prodige.

Que faisait Shelley à la villa Valsovano? Ce qu'il n'a jamais cessé de faire durant sa courte existence : il travaillait. Aux côtés de sa femme, éperdue de détresse, et surmontant sa propre douleur, il allait créer en deux mois un nouveau chef-d'œuvre, non pas un poème, non pas un drame lyrique, mais une tragédie : *les Cenci*. Tenant sans doute cette œuvre pour négligeable, M. André Maurois ne daigne pas en parler, il feint d'en ignorer l'existence, alors que la plupart des critiques anglais qui comptent, la presque unanimité des historiens de la littérature anglaise s'entendent à considérer cette tragédie comme un des plus beaux fleurons de la dramaturgie anglaise, comme une des œuvres théâtrales les plus importantes dont puisse s'enorgueillir la scène britannique depuis Shakespeare.

Nous n'avons pas à en donner ici l'analyse, ce qui nous importe c'est que *les Cenci* représentent dans l'ensemble de l'œuvre de Shelley quelque chose de tout à fait singulier, d'absolument à part.

> Par un vrai prodige, écrit M. Cazamian, dans son *Histoire de la Littérature Anglaise,* ce lyrique si personnel a su écrire un drame qui est une grande œuvre. Ou plutôt, cette *évasion de soi,* que représente l'intuition d'autres vies lui a permis, en s'attachant à elles, en les creusant et les développant pour elles-mêmes, d'atteindre sans effort à l'objectivité dramatique (3).

M. Cazamian ajoute, dans une note, que, mis à la scène, les *Cenci* ont fait une très forte impression.

(3) Legouis et Cazamian : *Histoire de la Littérature Anglaise*, p. 1009.

Ainsi, contrairement à ce qu'insinue M. Maurois, lorsque, après la mort de son enfant Shelley cherche un refuge dans le travail, ce n'est pas, à son accoutumé, parmi les aériennes retraites que lui ménagent ses grands rêves lyriques qu'il s'évade. Pour reprendre les justes expressions de M. Cazamian, par une sorte de prodige, le poète réalise cette évasion hors de lui-même, en s'incarnant dans des personnages, en leur insufflant la vie, en s'attachant à eux, en les creusant et les développant pour eux-mêmes.

La psychologie du biographe est ici totalement en défaut. S'il voulait tenter de pénétrer profondément dans l'âme de Shelley, il aurait pu montrer comment, sous le coup d'une profonde douleur, et s'efforçant à la surmonter, Shelley délaisse le vaste royaume aérien où l'emportent habituellement ses ailes, pour s'attacher passionnément à susciter des créatures terrestres sur lesquelles pèse un tragique destin.

N'y avait-il pas là matière à de pénétrantes analyses qui auraient pu permettre d'accéder au domaine mystérieux de la vie secrète des âmes?

Jonglant sans vergogne avec la chronologie et la psychologie, M. André Maurois s'en est tiré par une ravissante pirouette qui a dû remplir d'aise ses fidèles lecteurs en quête de distractions agréables.

Revenons au texte de M. Maurois, que j'aurais volontiers évité de citer une fois encore si ce n'était indispensable à ma démonstration.

Là il achevait son *Prométhée*, nouvelle transposition du thème unique de son œuvre : la lutte de l'Esprit contre la Matière, la lutte de l'homme libre contre le Monde. Jupiter y devenait une sorte de Lord Castlereagh; le Titan enchaîné, un autre Shelley, victime remplie d'espérance, confiante dans le triomphe final du Bien. Les beaux ciels sans nuages, les tourbillons du vent tiède de l'Ouest, tout lui était prétexte à chanter cette foi désespérément optimiste qu'aucun malheur n'avait pu abattre : « Vent, fais de moi ta lyre... »

Suit une citation de cinq vers de Shelley.

La manière dont le texte est disposé peut laisser supposer aux lecteurs mal avertis — et Dieu sait à quel degré peuvent l'être ceux de M. Maurois — que les vers cités appartiennent au *Prométhée*. Il n'en est rien pourtant; ces cinq vers proviennent de la dernière strophe de l'*Ode au vent d'ouest*, l'un des plus beaux poèmes de Shelley. Le biographe les cite ici à dessein, car ils viennent en confirmation de la phrase « sur les retraites aériennes » où se réfugiait Shelley pour échapper au « lugubre drame de sa vie », qui n'était plus alors qu'un « cauchemar absurde », ils viennent à l'appui de l'argument que « tout lui était prétexte à chanter sa foi désespérément optimiste », alors même qu'il venait de perdre son enfant.

Or l'*Ode au vent d'ouest*, pas plus que le *Prométhée*, ne fut écrite lors du séjour de Shelley à la villa Valsovano, aux environs de Livourne, pendant l'été de l'année 1819, mais ailleurs et quelques mois plus tard. Il existe une note du poète tout à fait formelle à cet égard :

Le poème fut conçu et presque entièrement écrit dans un bois qui borde l'Arno, près de Florence, un jour où ce vent orageux, à la fois doux et tumultueux, assemblait les vapeurs qui versent sur la terre les pluies de l'automne.

On peut ajouter que Shelley se réjouissait alors, dans l'attente de la naissance prochaine d'un nouvel enfant.

Ici encore (ce paraît être un système chez lui), M. Maurois, au mépris de toute exactitude, place la composition des œuvres du poète — lorsque par hasard il daigne y faire allusion — à la date qui lui convient, mais non pas à la date où elles ont été écrites.

C'est au temps du séjour de Shelley à la villa Valsovano que, par convenance personnelle, mais contrairement à toute vérité, le charmant biographe place l'achèvement du *Prométhée* et la composition de *l'Ode au vent d'ouest*. Par contre il ne fait aucune allusion

quelconque à la tragédie des *Cenci* qui y fut effectivement composée. Et c'est immédiatement après l'achèvement des *Cenci* que fut écrite, de Valsovano, la lettre de Shelley, d'un ton si nostalgique que M. Maurois avait utilisé pour expliquer, selon son bon plaisir, l'état d'âme du poète, lors de son séjour à Naples sept ou huit mois plus tôt.

§

Quelques mots encore avant de suivre le biographe et sa victime à Florence.

La caricature de M. André Maurois, qui s'efforce à faire de Shelley une sorte de grotesque lunaire, vaguant à travers la vie, victime de cent mésaventures et capable, par surcroît, de composer des poèmes, n'est pas seulement dépourvue de générosité, mais elle est surtout dénuée de ressemblance. Car une caricature peut être à la fois injuste, cruelle et ressemblante; ce n'est point ici le cas.

Même avec le parti pris de distraire la galerie aux dépens de Shelley, on pouvait procéder différemment, et demeurer sur les confins de la vérité.

Pour qui n'est pas sensible aux souffles de son vertigineux lyrisme, le poète de *Prométhée* donne prise à ces déformations ironiques qui prêtent un caractère tragicomique à sa douloureuse figure.

A travers toute sa vie, si remplie et si courte, Shelley est resté semblable à lui-même : un idéaliste forcené, portant en toutes choses la même passion dévorante. Tel M. Maurois nous l'a montré, collégien, étudiant, en perpétuelle révolte, sacrifiant sans cesse à de généreuses folies, tel il est demeuré.

Shelley n'est pas seulement un pur esprit désincarné qui nage dans le rêve, mais un homme agissant qui s'efforce à vivre ses rêves, qui les mêle à son existence, les contraint à s'humaniser, et qui combat avec eux et pour eux. Dans le sens le plus noble du mot, il y a chez Shelley

du don Quichotte avec tout ce que cela peut comporter de chevalerie et d'utopique illusion.

Shelley, qui sait prêter les accents d'une voix surhumaine aux forces cosmiques mystérieuses et qui n'hésite pas à faire dialoguer entre elles les planètes voyageant à travers les espaces infinis, n'est pas indifférent aux choses de la vie, et ne renonce jamais à se pencher sur les misères de l'existence. Nulle détresse ne le trouve indifférent. Pour éviter à quiconque une peine, il sacrifie son temps et sa fortune, il se multiplie. Ses impatiences, ses sarcasmes, sa colère même ne sont que les effets de sa bonté qui se hérisse et s'effarouche.

En cette année 1819 où nous nous attardons à suivre M. Maurois, à travers le labyrinthe de ses erreurs et de ses fautes, que de choses, pourtant nécessaires à connaître, le biographe n'a-t-il pas omises, voyageur trop pressé qui, de la fenêtre du sleeping-car, contemple, d'un œil distrait, le temps et l'espace qui s'enfuient, se mêlent et se confondent dans une bousculade éperdue?

Ce Shelley, qu'il nous dépeint comme un monarque égoïste qui règne, indifférent et consolé, sur le merveilleux domaine de ses rêveries aériennes, a pourtant d'autres occupations encore et d'autres passions.

Ne s'est-il pas enthousiasmé, par exemple, avec son ami l'ingénieur Henry Reveley, à l'idée de lancer sur la Méditerranée le premier navire à vapeur qui ferait un service régulier entre Marseille et Livourne, n'a-t-il pas à cet effet suivi les études, surveillé les travaux, avancé les sommes nécessaires?

Ce Shelley, tout inattendu, dans cette incarnation d'aspirant-armateur, manque-t-il de pittoresque?

Pourquoi M. Maurois passe-t-il sous silence l'indignation qui saisit le poète à la nouvelle du massacre de Manchester (16 août 1819) et qui s'exprime, avec une véhémence enflammée, dans une série de petits poèmes comme *l'Ode aux défenseurs de la liberté*, le *God save the*

*Queen, l'Angleterre en* 1819 et le *Chant aux hommes d'Angleterre?*

Sans doute cela pouvait-il déranger la savante ordonnance de la « *Vie romancée* ».

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais la saison s'avance, l'été commence à décliner, voici septembre, il est temps que nous allions à Florence pour retrouver le poète et son biographe.

§

Le séjour de Shelley à Florence, de septembre 1819 à la fin de janvier 1820, fournit à M. Maurois l'occasion d'écrire vingt-neuf lignes, tout à fait charmantes. Un premier couplet de douze lignes est consacré à faire défiler pêle-mêle, devant nos yeux éblouis, quelques-unes des gloires de Florence : Dante, Giotto, Savonarole, Brunelleschi, Donatello. On nous apprend ensuite que Shelley aimait à regarder la ville des hauteurs de San Miniato, ce qui permet d'introduire une petite vue panoramique en six lignes, fort bien venues d'ailleurs. « Les toits roses »... « les collines bleuâtres », c'est la manière où le biographe excelle.

Voici enfin le paragraphe qui termine le chapitre :

Dans cette atmosphère toute chargée d'esprit, Mary reprenait quelque goût pour la vie. A la pension de famille elle parlait avec les « gens du dessous ». Son accouchement fut heureux et rapide. Quand elle se vit de nouveau avec un bébé dans les bras, elle sourit pour la première fois depuis la mort de William.

Elle appela son fils Percy-Florence.

Et voilà!... c'est exquis sans doute... mais c'est tout.

De Shelley lui-même, durant ce séjour de quatre mois, nous n'avons appris qu'une chose, c'est « qu'il aimait à regarder la ville des hauteurs de San Miniato ».

Peut-être est-ce très intéressant et très significatif, mais, certainement, c'est un peu court...

Lorsqu'on connaît les dons d'enthousiasme et la pro-

digieuse activité du poète, on en vient à se demander si, durant ces quatre mois, il n'a vraiment rien fait d'autre que de regarder la ville du haut d'une colline.

Les bienveillants lecteurs de M. Maurois doivent se confirmer dans leur idée que les poètes sont essentiellement des paresseux.

La vérité n'est pourtant point tout à fait pareille à la vision gracieuse et facile de l'élégant biographe.

La vérité?... Je sais bien que Renan a dit un jour de l'histoire qu'elle était une petite science conjecturale et que, dans une de ses conférences magistrales de Cambridge, M. André Maurois a quelque peu glosé sur ce thème. Il a même très justement remarqué qu'en matière de vérité « il serait dangereux et vain de vouloir établir un parallélisme trop rigoureux entre les sciences exactes et les sciences historiques », pour conclure en somme qu'en matière d'histoire, et de biographie, la vérité était un idéal sans doute, mais inaccessible.

Dans l'absolu, cela paraît indiscutable, mais il ne faut pas exagérer, ni conclure hâtivement que : puisque rien n'est vrai, tout est permis.

Poussé jusqu'à ce point de commodité, le scepticisme confine à la plaisanterie. En matière de biographie il y a des limites, même à la fantaisie. S'il n'existait un certain domaine, mal délimité, je le veux bien, mais qui pourtant est celui de la vérité, rien n'empêcherait M. Maurois de prétendre que Shelley soit un mathématicien annamite, né en Australie, du commerce incestueux d'une négresse et d'un peau-rouge, etc... En continuant ainsi on ferait une belle page de biographie surréaliste.

Il y a bien un ensemble de petites vérités de fait qu'on est contraint de respecter, lorsqu'on a la prétention redoutable de ressusciter la vie, le caractère et l'âme d'un homme qui fut grand par le génie.

§

Revenons à Florence, auprès de Shelley, qui vient de quitter son observatoire de San Miniato, pour rentrer chez lui. C'est une fin d'après-midi d'octobre, les journées, encore douces, sont déjà brèves, le poète a repassé l'Arno sur le Vieux-Pont, il marche à travers les rues de la ville et n'interrompt sa promenade que pour pénétrer dans un cabinet de lecture. Il y feuillette les dernières publications arrivées d'Angleterre. Dans une des plus récentes livraisons de la *Quarterley Review* il tombe sur un article consacré à son poème *Laon et Cythna.*

N'étant ni biographe, ni romancier mondain, mais simplement poète, Shelley ne pouvait compter sur les hyperboliques éloges d'une critique à sa dévotion. L'article était féroce et ne s'attaquait pas seulement à l'œuvre mais à l'homme.

Il est trop jeune, ; disait-on de Shelley, trop ignorant et trop vicieux pour tenter de réformer un autre monde que le petit monde de son cœur. Si nous pouvions soulever le voile de sa vie privée, et dire ce que nous savons aujourd'hui, ce serait un tableau répugnant, mais en même temps le commentaire irréfutable de nos assertions; il n'est pas facile à ceux qui ne font que lire de concevoir comment l'orgueil le plus abominable, l'égoïsme le plus froid et la cruauté la plus inhumaine peuvent s'accorder avec les lois de l'*Amour universel et sans lois.*

Shelley hausse les épaules, sourit un peu plus tristement que de coutume et reprend son chemin.

Il est maintenant dans sa chambre, il rêve, l'embrasure de sa fenêtre encadre un large pan de ciel où des étoiles s'allument. Le poète se penche alors sur lui-même, il écoute les mystérieuses voix qui chantent dans son cœur. C'est autour de lui comme un frémissement d'ailes; il prend son essor :

*Voûte du palais des nuits sans nuages! Paradis aux lumières d'or, profond, sans mesure, infini, tu es, après avoir toujours*

*été. Séjour, résidence et temple du présent et du passé, de l'espace et du temps éternel...*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Qu'est-ce donc que le ciel? Une goutte de rosée qui remplit, au matin naissant, la corolle de quelque fleur dont les jeunes pétales s'entr'ouvrent sur un monde encore inconnu. Dans cette goutte, fugitive et frêle, sont encloses dix millions de constellations d'étoiles, aux orbites démesurées, qui ont été rassemblées là, pour trembler un instant, luire et disparaître* (4).

Quelles belles pages M. André Maurois n'aurait-il pas écrites sur ces contrastes, s'il avait eu quelque amour pour le poète, en ces temps-là bafoué et méconnu, et s'il aimait la poésie.

Je n'ai ni le dessein, ni l'érudition, ni le talent nécessaires pour tenter de refaire une vie de Shelley, l'humble tâche que je me suis assignée se limite à protéger l'image du poète, « *tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change* », contre les dégradations que lui fait subir la fantaisie hautaine du biographe.

§

Ce Shelley, que M. Maurois se contente de nous montrer contemplant, des hauteurs voisines, les toits roses de la ville, tandis que sa femme, à la pension de famille, prend plaisir à bavarder avec les « gens du dessous », fut saisi, pendant le temps de son séjour à Florence, d'une fièvre de travail dévorante.

Il y écrit non seulement de courts poèmes parmi lesquels l'*Ode au Ciel,* l'*Ode au vent d'ouest* et, pour parler avec Robert Browning, « ce divin petit poème » : la *Sérénade indienne,* mais encore *Peter Bell III,* satire en six chants et un prologue — dirigée contre Wordsworth qui, reniant son passé, faisait sa cour aux gens en place et flattait les opinions et les goûts du public — pour terminer l'année en composant le quatrième et dernier acte

(4) Ces quelques vers sont librement traduits de la première et de la dernière strophe de *l'Ode au Ciel* de Shelley, écrite à Florence durant l'automne 1819.

du *Prométhée* où son génie atteint au zénith et culmine à de vertigineuses hauteurs.

On peut s'étonner que M. Maurois n'ait rien tiré pour sa biographie de *Peter Bell III*, cette satire d'une verve endiablée, qui n'est pas seulement un document précieux sur les idées de Shelley, mais aussi sur ses sentiments, ses façons de penser et de juger en des matières qui lui tiennent à cœur.

L'adversaire qu'il fouaille impitoyablement ici, c'est, au delà de Wordsworth lui-même, première victime désignée, le poète, l'écrivain courtisan qui sacrifie tout aux tyrans,qu'ils s'appellent le Pouvoir ou le Public, qu'ils distribuent les prébendes et les honneurs ou le succès qui nourrit grassement son homme.

Dans la préface déjà se lit cette fière déclaration : « *Le public n'est pas juge; c'est la postérité qui ramène tout à l'équité.* »

La satire de *Peter Bell III* peut servir à montrer, ce qu'on dénommerait justement, l'éternelle actualité du poète, dans son portrait du Diable par exemple et dans son tableau de l'Enfer.

*Le Diable, je puis l'affirmer en toute assurance, n'a ni sabot cornu, ni queue, ni aiguillon; il n'est pas, comme le jurent quelques sages, un esprit, ni ici, ni là; nulle part, et cependant partout. Il est... ce que nous sommes; car tantôt le Diable est un gentilhomme; tantôt un barde échangeant des rimes contre des couronnes* (5); *un homme d'Etat tramant des crimes; un escroc vivant comme il peut...* »

*L'Enfer est une cité qui ressemble beaucoup à Londres, une cité populeuse et enfumée; il y a là toutes sortes de gens perdus; on y trouve plus ou moins d'amusement; on y voit peu de justice et encore moins de pitié...*

*Il y a des hommes de loi, des juges, de vieux usuriers, des baillis, des chevaliers, des évêques, de grands et de petits voleurs, des rimeurs, des pamphlétaires, des agioteurs, des hommes de gloire dans les guerres.*

(5) Il y a dans le texte une allusion à certaine récompense que recevait le poète-lauréat et que nous croyons pouvoir rendre tout simplement par « couronne ».

*Des êtres dont tout le commerce consiste à courtiser des dames, à folâtrer autour d'elles, à les regarder, à leur sourire niaisement...*

*... Chacun travaillant sans répit à duper son propre cœur en le privant de repos, tandis qu'il pense duper son voisin. Et tout cela se rencontre aux réceptions, diners de cérémonies et diners politiques, soupers de poètes épiques; thés, où les lieux communs agonisent; déjeuners professionnels et critiques, aux lunchs et collations... Aux conversations, bals, conventicules, salons, tribunaux, comités, invitations du matin, clubs, librairies, églises, mascarades et tombes.*

*Et c'est là, l'Enfer...*

Par delà les toits roses et les vallées bleues, voilà ce qu'apercevait à certains jours le poète à l'œil d'aigle, lorsqu'il repliait ses grandes ailes, et regardait la vie.

§

*Peter Bell III* fut écrit en sept jours à la fin de novembre 1819; la préface est datée du 1er décembre; aussitôt, et sans désemparer, prodigieux contraste, Shelley entreprend d'écrire le quatrième acte de son *Prométhée*, une des œuvres les plus sublimes de la poésie lyrique de tous les temps. Celle-là même dont, pour des raisons de commodité personnelle, M. André Maurois avait, quelques mois plus tôt, placé l'achèvement. L'impertinent résumé en huit lignes — citées plus haut — que le biographe consacre à ce divin poème, est inadmissible.

Parce que d'abord, en présence des œuvres maîtresses d'un grand homme, l'historiographe est tenu à quelque respect; parce qu'ensuite Shelley a porté le *Prométhée* en lui pendant deux ans et que, pendant ces deux années, à travers vicissitudes et tourments, ce poème a été le plus haut souci de son existence; parce qu'enfin c'est là que se manifeste, sous sa forme la plus significative, le grand lyrisme shelleyen.

Faut-il opposer aux huit petites lignes désinvoltes de M. André Maurois le jugement de Rossetti :

Il n'y a pas, je crois, de poème, dans la plus haute acception de ce terme, qui soit comparable au *Prométhée délivré*. L'immense étendue et le dessein sans bornes de sa conception; la majesté sculpturale et les passions surhumaines des personnages; la sublimité de ses aspirations morales; le rayonnement de beauté idéale et poétique qui éclate dans toutes les parties du sujet, et le dérobe, pour ainsi dire, à la vue en le faisant passer des sens dans l'esprit, le fleuve mouvant de puissante sonorité et de ravissement lyrique; tout cela forme un ensemble qui n'a pas d'égal et pour lequel on peut à peine trouver un terme de comparaison.

Pour le quatrième acte — chef-d'œuvre couronnant un chef-d'œuvre — qui fut écrit à Florence, au moment précis où le biographe trouve la vie de son « héros » si vide de tout événement, qu'il se voit forcé, pour dire quelque chose, de parler des relations qu'avait Mme Shelley à la pension de famille et de son heureux accouchement; laissons M. André Chevrillon suppléer un instant à l'insuffisance de M. André Maurois.

La page est belle et sert de commentaire à ce que M. Chevrillon appelle « le stupéfiant dialogue d'amour » qui s'établit entre la Terre et la Lune :

Dans l'universelle symphonie qui préludait en soupirs, en accords charmés et vagues de lent réveil et qui maintenant se fait enthousiaste, le chant de la planète n'est plus un accompagnement sourd. Il fait explosion; tout d'un coup, il jaillit par-dessus tous les autres. Les êtres que la terre porte sur son sein, océans, montagnes, forêts, animaux, humanité, nous cessons de les entendre. Il n'y a plus qu'elle, l'énorme sphère blanche et bleuâtre, ceinte de ses mers, de ses continents et de ses nuages, lancée à travers l'espace étoilé, ivre de sa propre vitesse, et entonnant avec la lune, sa sœur, qui gravite autour d'elle, en la regardant toujours, un stupéfiant dialogue d'amour et de jubilation...

Gœthe seul a osé évoquer ces grands êtres. Un instant, un seul instant, dans le prologue de *Faust*, on perçoit le bourdonnement sourd et puissant de leur vol. Shelley est à l'aise au milieu de ces créatures cosmiques. Elles sont les personnages ordinaires de son drame; aussi facilement qu'il

comprend la Sensitive, il imagine leur vie vaste et simple, et, sans effort, naturellement, le prodigieux dialogue se poursuit pendant deux cents vers (6).

Tout cela sans doute est fort beau, dira-t-on, mais n'appartient pas à la biographie.

C'est pourtant l'expression la plus haute de la vie du poète; c'est Shelley lui-même dans ce qu'il a d'unique et d'éternel.

Que le poète voyage, qu'il admire un cimetière, qu'il veille au chevet de son fils agonisant, qu'il loue une villa, qu'il contemple des toits : c'est de la biographie! Que sa femme pleure un enfant mort, qu'elle lie connaissance avec les « gens du dessous », qu'elle accouche : c'est de la biographie!

Mais que le poète, prisonnier du génie despotique qui règne sur sa vie, donne audience à ses pensées de révolte ou d'amour, qu'il accorde attention aux voix impérieuses qui lui murmurent à l'oreille les secrets du vaste monde, qu'il prête une voix à ses indignations ou à ses rêves, qu'il suscite à nos yeux éblouis un univers dont il détient seul la clef : Ça n'est pas de la biographie! Conception misérable!...

Ce qui importe, ce ne sont point les ressemblances qui assimilent le poète aux autres hommes.

Ce qui importe, ce sont les dissemblances, qui le mettent à part des autres hommes, et qui le font apparaître unique, solitaire et grandiose.

§

J'ai disséqué, avec quelque minutie, un chapitre entier de la *Vie de Shelley* de M. André Maurois. J'ai choisi ce chapitre parce qu'il est court et qu'il concerne l'une des périodes les plus fécondes de la vie du poète, du point de vue littéraire. J'aurais pu étendre mon

(6) André Chevrillon, *op. laud.*, p. 101-104.

analyse à d'autres chapitres et je serais parvenu aux mêmes résultats, aux mêmes conclusions.

De ce chapitre IX, de la II^e^ partie, que reste-t-il qui appartienne authentiquement à la biographie de Shelley? Quelques faits, servant à l'encadrement des élégantes broderies de l'historiographe. En voici le résumé : à l'automne 1818 Shelley quitte Este pour se rendre à Rome, — où il admire « la majestueuse tristesse des ruines », et le cimetière anglais, de là, il va s'installer à Naples, il y traverse une crise d'abattement, il revient ensuite à Rome où son enfant meurt; après quoi Shelley emmène à la campagne sa femme désespérée; à l'automne le couple se rend à Florence où M^me^ Shelley accouche d'un fils. C'est tout! Pour ce qui concerne les états d'âme et la psychologie du poète, pour ce qui se rapporte à ses travaux, à ses sentiments, à ses écrits, à sa pensée, tout ce qui n'est pas systématiquement omis est systématiquement inexact. Il y a bien un voyageur auquel adviennent quelques pauvres aventures, à peu près semblables à celles que put connaître un certain Shelley, mais ce Shelley-là est sans aucun rapport avec le grand poète que nous connaissons et que nous admirons. C'est un Anglais de convention, un peu excentrique, comme il convient, qui pérégrine en Italie. Au milieu d'agréables décors, un fantoche sans âme dont un aimable montreur tire à sa guise les ficelles.

J'ai dénoncé les trésors d'erreurs et d'omissions que M. Maurois a su accumuler dans sept pages de son livre; il me reste à montrer les richesses ignorées que peut recéler un espace blanc de l'étendue d'une douzaine de lignes. Précisément celui qui se trouve à la fin du chapitre IX, dont il vient d'être question, à la page 263 d'*Ariel*.

Je m'explique.

A la page 264, commence le chapitre X, où il est dit que « le vent des Apennins, si rude l'hiver à Florence »

était pénible à Shelley et que « le médecin lui avait alors conseillé d'aller vivre à Pise mieux abritée ». M. Maurois continue aussitôt :

Là, un de ses cousins, Tom Medwin, était venu le rejoindre... Il était parfaitement ennuyeux, mais, brave homme, et il présenta aux Shelley un couple charmant, les Williams.

Chassé par les rigueurs de l'hiver, Shelley quitte effectivement Florence pour se réfugier à Pise, le 26 janvier 1820.

Or, Medwin ne l'y rejoint qu'au mois d'octobre de la même année et les Williams ne viennent s'installer à Pise qu'au début de 1821.

Entre l'arrivée des Shelley et celle de Medwin il s'est écoulé environ neuf mois, et le poète n'a fait la connaissance des Williams qu'à peu près un an après le départ de Florence.

Que s'est-il passé durant ces neuf mois ou cette année? C'est ce que M. Maurois se garde de dire, et c'est sans doute ce qui se trouve inclus dans le petit espace blanc qui termine le chapitre IX. Je me flatte qu'il faille quelque subtilité pour l'y aller découvrir.

En vérité, — pauvre vérité! — il y a deux séjours de Shelley à Pise, séparés par une villégiature d'été du poète aux bains de San Giuliano, près de Lucques. Avec son élégante souplesse, M. André Maurois saute à pieds joints par-dessus le premier séjour à Pise; habile prestidigitateur il l'escamote à la barbe du « bienveillant lecteur » qui n'y voit goutte et qui ne s'en amuse sans doute que davantage.

Peut-être eût-il été loisible au biographe de consacrer une phrase, au moins, à déclarer que cette période de près d'une année lui paraissait si totalement dépourvue d'intérêt qu'il s'abstiendrait d'y faire la moindre allusion.

Mais, même cela, M. Maurois ne l'a pas fait; tout au

contraire, il s'efforce à si bien emmêler les événements qu'on ne puisse apercevoir la fissure.

Les premières phrases du chapitre font allusion à des faits qui se rapportent au début de l'année 1820 et sans transition, les phrases suivantes sont relatives à ce qui se passe à la fin du mois d'octobre 1820, voire au mois de janvier 1821.

C'est donc volontairement que le trop habile biographe embrouille événements et dates en vue de masquer les libertés qu'il prend avec l'histoire et la chronologie. Pour juger de l'étendue de ces libertés, il est indispensable d'indiquer brièvement ce que fut la vie de Shelley durant ces neuf ou dix mois.

A Pise, le poète entre en relations avec le professeur Vacca, qui bientôt devient son ami. Grâce à l'intervention du célèbre clinicien qui l'empêche de se droguer à l'excès, la santé du poète ne tarde pas à s'améliorer.

C'est aussi de ce premier séjour à Pise que datent ses relations avec une femme d'un grand charme, Lady Mountcashell, qui selon les dires de Medwin, fut l'inspiratrice du célèbre poème intitulé *La Sensitive,* écrit au début de 1820. Durant toute cette période on retrouve chez le poète la même ardeur au travail et la même diversité de préoccupations! On le voit poursuivre son étude du grec, du latin et de l'espagnol, traduire un hymne homérique et s'enthousiasmer pour quelque drame de Calderon.

De temps en temps, les Shelley vont faire un séjour dans la villa des Gisborne, à Livourne : la casa Ricci, d'où le poète date des lettres charmantes à ses amis retournés en Angleterre et notamment le délicieux poème *A Mary Gisborne.*

Mais c'est surtout durant l'été 1819, lors de sa villégiature aux bains de San-Giuliano, près de Lucques, que le poète traverse une de ces crises fécondes où l'inspiration ne cesse de le visiter et durant lesquelles les œuvres

s'ajoutent aux œuvres, merveilleusement diverses d'allure et de ton. Avec cette rapidité d'exécution qui tient du prodige, il dresse en trois jours les architectures aériennes de la *Magicienne de l'Atlas,* poème de rêve, étrange et féerique, le plus immatériel, le plus subtilement éthéré de toute son œuvre. Et, quelques jours auparavant, quelques jours après, il s'exalte à la nouvelle des mouvements révolutionnaires qui agitent Naples, la Sicile et l'Espagne, il fait vibrer alors la corde d'airain de sa lyre et ce sont l'*Ode à la Liberté,* l'*Ode à Naples* qui prennent essor.

Tandis que, par un beau jour du mois d'août, un jour de foire, Shelley lisait son *Ode à la Liberté* à un ami qui était venu lui rendre visite, la lecture fut interrompue par les grognements d'une quantité de porcs qu'on avait amenés au marché. Comparant ce « chœur » à celui des *Grenouilles* d'Aristophane, le poète imagine aussitôt un drame satirique sur les circonstances politiques du jour en Angleterre, et *Swellfoot-tyran* fut commencé. Cette anecdote, cueillie dans les souvenirs de Mary Shelley, montre comment une circonstance fortuite, et la plus insignifiante, suffit à déclencher dans l'esprit du poète une multitude d'impressions, une chaîne d'associations d'idées qui cristallisent aussitôt et revêtent la forme précise d'une œuvre qui le sollicite et s'impose à sa pensée.

Une anecdote comme celle-ci devrait être précieuse au biographe; en effet, elle permet de saisir dans sa mouvante réalité la genèse d'une belle œuvre.

*Swellfoot-tyran* révèle un Shelley nouveau, comique jusqu'au bouffon, ironique avec âpreté, avec cruauté, sans pourtant que l'abandonne ce chant lyrique, fluide, grisant, tumultueux, qui soulève tout de ses ondes puissantes et qui reste, toujours et partout, la marque de la poésie shelleyenne.

Les chœurs de ce drame satyrique sont, dans toute

la littérature moderne, ce qui s'apparente de plus près aux sublimes créations d'Aristophane.

Rapproché des grandes odes, à tendance politique, écrites à Florence à la fin de 1819 et à Pise ou à San-Giuliano dans la période qui nous occupe, *Swellfoot-tyran* fournissait au biographe un prétexte permettant d'exposer les idées politiques et sociales de Shelley.

L'esprit de révolte est une des puissances qui s'empare du poète en agitant profondément son âme; la *Liberté* lui apparaît comme la plus belle des déesses; il croit à la *Justice,* parce qu'il croit au *Progrès.*

Depuis le grand tumulte de la Révolution française, ces idées appartiennent au domaine de la plus humble banalité, ces utopies, bénignes d'aspect, mais, en réalité, toutes maculées de sang, seraient indignes de nous arrêter dans l'œuvre de Shelley, si ce dernier ne les avait marquées du sceau de son originalité.

Avec ce mépris des réalités misérables, qui parfois semblent inhérentes à la nature même de l'homme, Shelley s'était fait un idéal à sa taille, c'est-à-dire, très haut. A ces altitudes, l'Utopie prend la figure de la Poésie. Si le poète fait confiance à l'Humanité future, ce n'est point en raison de la foi qu'il porte à une Providence ou à une Fatalité toutes-puissantes, qui réaliseront le bonheur de la gent humaine par le seul jeu de leurs forces obscures, naturelles ou surnaturelles. Pour Shelley, la condition première de toute réforme profonde réside dans le pouvoir qu'a l'homme de se réformer lui-même. Il ne doit rien attendre que de lui, ses seules vertus, laborieusement conquises, sont le gage de la félicité future.

Sa doctrine est une doctrine d'Amour, dont les racines plongent dans les profondeurs métaphysiques du Monde.

Je ne saurais m'engager davantage dans ces hauts problèmes que la sagesse — la crainte de déplaire au lecteur n'est-elle pas pour un auteur le commencement de la sagesse? — a incité M. Maurois à n'effleurer même

point. Il semble pourtant que ces vues soient inséparables de la figure de Shelley, qui, sans elles, apparaît non seulement comme incomplète, mais comme incompréhensible. Je voudrais signaler encore pour terminer un point singulier de ce qu'on pourrait appeler la doctrine shelleyenne.

§

Shelley, lorsqu'en son âme l'ange de la Révolte secoue les ailes, n'est jamais infidèle à son idéal d'Amour. Nul homme peut-être, plus que ce poète soi-disant athée, n'a été profondément possédé par le sentiment du divin. Admirateur passionné de l'âme et des civilisations païennes, ennemi juré des églises et des prêtres, ennemi du christianisme, Shelley est comme hanté par l'esprit du *Sermon sur la Montagne,* interprété, strictement selon la lettre, à la manière de Tolstoï.

M. Romain Rolland, dans sa *Vie de Tolstoï,* résume ainsi les idées du grand écrivain russe :

... La révolution qui vient doit réaliser, au nom du Christ, la loi d'union et d'amour. Or cette loi d'amour ne peut s'accomplir, si elle ne s'appuie sur la loi de non-résistance au mal. Et cette non-résistance (notons-le bien, nous qui avons le tort d'y voir une utopie particulière à Tolstoï et à quelques rêveurs) est et a toujours été un trait essentiel du peuple russe (7).

C'est à travers Tolstoï et dans le Nouveau Testament que le célèbre révolutionnaire Gandhi a puisé le principe de non-résistance dont il a su faire une arme redoutable.

Comme on lui demandait s'il n'avait pas découvert l'idée de non-résistance dans les livres hindous, Gandhi répondit nettement :

Non. Je connaissais, et j'admirais la Bhagavad Gitâ. Mais ce fut le Nouveau Testament qui m'éveilla à la valeur de la

(7) Romain Rolland : *Vie de Tolstoï,* p. 167.

Résistance Passive. Je débordais de joie en le lisant. La Bhagavad Gitâ fortifia cette impression et le *Royaume de Dieu est en vous*, de Tolstoï, lui donna une forme durable (8).

Il ne faut pas oublier, en effet, ajoute M. Romain Rolland, que ce croyant asiatique est nourri de Tolstoï... et que sa pensée est imprégnée de celles d'Europe et d'Amérique.

Cela n'empêche pas qu'on fasse aujourd'hui de l'idée de non-résistance, ou de résistance-passive, — les deux formules sont ici équivalentes — une conception essentiellement orientale et asiatique.

Or Shelley fait ici figure de précurseur, bien qu'il n'ait rien d'oriental ni d'asiatique. Ses idées, en cette matière, sont particulièrement explicites et nettes.

La loi d'Amour interdit jusqu'au désir de la revanche et de la vengeance; elle prohibe qu'on verse jamais le sang.

Après avoir énuméré à tous les misérables qu'il appelle à la Révolte, à la Liberté, tout ce qui les fait esclaves, le poète ajoute que c'est encore être esclave que de sentir en soi :

*...Le désir de la revanche, furieusement assoiffé d'échanger le sang pour le sang, et le mal pour le mal.*

et le poète s'écrie :

*... ne faites pas cela, quand vous serez forts!* (9)

Dans son *Ode aux défenseurs de la Liberté*, Shelley insiste encore :

*Les conquérants n'ont conquis que leurs ennemis, dont ils ont abattu l'arrogance, l'orgueil et le pouvoir; vous, plus réellement victorieux, triomphez de vous-mêmes...*

*Réunissez, oh! réunissez l'ennemi et l'ami dans l'amour et la paix! Les vagues dorment ensemble, quand les souffles qui les soulevaient cessent de lutter entre eux.*

(8) Romain Rolland : *Gandhi*, p. 37.
(9) *La Mascarade de l'Anarchie.*

Dans un bel élan lyrique, à la dernière scène de *Swell-foot-tyran*, le poète lance cette adjuration :

*Par toi-même, ô terrible Famine! je t'adjure!*
*Quand tu réveilles la multitude, ne la conduis pas par les voies du sang. La terre n'a jamais destiné ses trésors à ceux qui remplissent la coupe de la vie du poison de la rage fanatique et de la folle revanche.*

Certaines strophes de la *Mascarade de l'Anarchie* sont comme une vision prophétique des scènes qui se sont déroulées aux Indes, sous l'influence de la prédication de Gandhi, lequel a su faire de la résistance passive une arme efficace et dangereuse :

*Vous qui souffrez...*
*Réunissez-vous en une vaste assemblée, qui déclare solennellement, avec des paroles mesurées, que vous êtes, comme Dieu vous a faits, libres!*
*Que vos paroles soient fortes et simples, acérées pour blesser comme des épées tranchantes, et larges comme des boucliers, pour vous couvrir de leur ombre.*
*Que les tyrans répandent autour de vous, avec un bruit aussi soudain, aussi troublant que le débordement d'une mer, leurs troupes aux armures blasonnées.*
*Que l'artillerie chargée s'ébranle, jusqu'à ce que l'air mort semble vivant sous le fracas retentissant des roues et le piétinement des sabots des chevaux...*
*Vous, restez calmes et résolus, comme une forêt impénétrable et muette, les bras croisés avec des regards qui soient des armes invincibles.*
*Que la Panique qui gagne de vitesse les coursiers armés passe, comme une ombre dédaignée, à travers vos phalanges inébranlables.*
*Que les lois de votre propre pays, bonnes ou mauvaises, soient entre vous, main pour main et pied pour pied, les arbitres de la querelle.*
*Que sur ceux qui, les premiers, oseraient violer des hérauts aussi sacrés dans leurs fonctions, retombe le sang qui résulterait de leur acte, ce n'est pas sur vous qu'il retombera.*
*Et si, alors, les tyrans l'osent, laissez-les chevaucher au milieu de vous, massacrer, poignarder, mutiler, trancher; laissez-les faire ce qu'il leur plaît.*

*Les bras croisés, et le regard ferme, sans crainte et sans étonnement, regardez-les pendant qu'ils tuent, jusqu'à ce que leur rage soit assouvie et morte.*

*Alors ils retourneront avec honte, à l'endroit d'où ils sont venus, et le sang versé parlera en rougeurs brûlantes sur leurs joues.*

*Et comme un volcan qu'on entend au loin, ce massacre fera surgir, dans la nation, une aspiration éloquente, prophétique.*

*Et ces paroles provoqueront l'arrêt foudroyant de l'oppression, en retentissant dans chaque cœur, dans chaque cerveau, sans cesse entendues, encore et encore!...*

*Levez-vous, comme des lions après le repos, le nombre est invincible!.. Vous êtes beaucoup;... ils sont peu!*

Exprimée en un langage magnifique, c'est toute la doctrine de la résistance passive telle que devaient la concevoir Tolstoï et Ghandi. Cet aspect si curieux des idées de Shelley ne valait-il pas d'être mis en lumière, n'ajoute-t-il rien à sa physionomie, n'explique-t-il pas certains traits de son caractère, de son action et de ses créations?

§

Comme je l'ai déjà fait remarquer, on pourrait consacrer plusieurs volumes à commenter ce qu'a dit et surtout ce que n'a pas dit M. Maurois, dans sa *Vie de Shelley*. La sagesse veut qu'on se borne. En ce qui concerne les événements survenus durant cet été 1820, que le biographe a durement et simplement supprimés de l'existence du poète, je crois utile de rappeler en quelques lignes la correspondance qui fut alors échangée entre Keats et Shelley. Au mois de juillet, Shelley apprend, par une lettre de M. Gisborne, que Keats, gravement malade, avait eu des crachements de sang; il prend aussitôt la plume pour inviter le jeune poète à venir passer l'hiver auprès de lui en Italie.

...Mrs Shelley s'unit à moi pour vous prier de venir vous

établir ici avec nous, aussi longtemps que vous trouverez quelque agrément à Pise et à ses environs.

Et, pour que Keats ne puisse pas supposer qu'il obéit à un simple sentiment de pitié, Shelley ajoute, avec une exquise délicatesse :

En tous cas, vous devez voir l'Italie et votre santé pourra vous servir de prétexte.

Par manque de perspective, il ne faudrait pas oublier que Keats, à cette époque, était non seulement pauvre et malade, mais, en outre, profondément méconnu par ses contemporains. Pour lui, le « lecteur bienveillant » était un oiseau rare. Possédé par son étrange et miraculeux génie, il n'avait pas le don des grâces qui séduisent et ne sacrifiait rien aux plaisirs ni aux goûts du public nourricier.

L'admiration que le poète de *Prométhée* portait au poète d'*Hypérion* donne une haute idée de la largeur de compréhension à laquelle pouvait atteindre Shelley. Car, dans les aspects les plus originaux de son art, Keats est à ses antipodes. La poésie de l'un est semblable à l'eau d'un fleuve impétueux, moiré des mille reflets qu'y peignent les heures changeantes; la poésie de l'autre est pareille à l'eau étincelante d'un diamant, artistement taillé, qui brille de l'éclat de ses mille facettes. Chez l'un tout est fluidité, effusion jaillissante, chez l'autre tout est densité, concision précieuse. Il y a dans la lettre de Shelley et dans la réponse de Keats, l'amorce d'une discussion littéraire fort intéressante.

Shelley reproche à Keats de répandre les trésors de sa poésie « avec une indiscrète profusion », d'accumuler trop de beautés sur un espace trop petit et par là de rendre la lecture de ses vers difficile.

A cela Keats répond, avec une grande liberté, en conseillant à Shelley de contenir son inspiration, « de devenir plus artiste », de travailler davantage ses vers, et il ajoute :

La pensée d'une pareille discipline doit tomber comme une froide chaîne sur vous, qui ne vous êtes peut-être jamais assis pendant six mois de suite, en repliant vos ailes...

Mon imagination, ajoute Keats, est un monastère dont je suis le moine.

Shelley ne se contente pas d'inviter le poète d'*Hypérion* à venir vivre chez lui, ni de lui donner des conseils et d'accueillir les siens, il entreprend encore de le défendre contre les attaques de ses détracteurs, et avec quelle ardeur!

*La Quarterley Review* ayant accablé Keats de sarcasmes, Shelley écrit à l'éditeur :

Le misérable qui a écrit cet article a sans doute la récompense de sa propre conscience à ajouter aux trente guinées, ou telle autre somme que vous lui payez la page... Je n'ai pas l'habitude de me laisser troubler par ce qu'on peut dire ou écrire de moi, quoique, à vrai dire, je puisse être condamné fréquemment avec assez de justesse. En ce qui concerne le malheureux auteur d'*Endymion*, le cas est différent...

Mais je ne veux rien arracher à votre pitié. Je viens de lire le second volume [de Keats]... Permettez-moi d'attirer tout spécialement votre attention sur le fragment intitulé *Hypérion*... La plus grande partie de cette pièce est évidemment écrite dans le plus haut style de la poésie. Je parle impartialement, car les règles de goût que Keats a suivies dans ses autres compositions sont précisément à l'inverse des miennes...

Combien ces lignes ne font-elles pas apparaître la noblesse du caractère et la générosité de Shelley, en même temps que sa perspicacité.

Quel nouveau trait de lumière dans sa *Vie!*

Si l'on songe surtout à la façon dont Byron traitait Keats, à peu près à la même époque. Non content de le considérer comme un écolier-poète à la remorque des *lakistes* et de l'appeler « un petit crapaud, une grenouillette des lacs », Byron agissait contre lui. L'*Edinburgh Review*, qui précédemment n'avait pas ménagé Keats, poussant la bienveillance jusqu'à lui conseiller de

renoncer à la littérature pour reprendre son ancien métier de pharmacien, s'avisa de publier un jour un article plus équitable de Jeffrey. Et lord Byron, alors au sommet de la gloire, de sauter incontinent sur sa plume et d'écrire, à l'*éditeur* Murray, une lettre fulminante :

Plus de Keats, s'il vous plaît! Ecorchez-le moi tout vif, ou je me chargerai moi-même de lui ôter la peau. Je ne peux supporter l'idiotie ni le rabâchage de ce petit singe. J'étais fier des éloges de Messieurs les critiques d'Edimbourg. Maintenant qu'ils ont bien parlé de Keats, tous ceux qu'ils ont vantés sont déshonorés par cet article insensé.

Ce n'est qu'après la mort de Keats, et sous l'influence de Shelley, que le noble lord revint à de plus justes sentiments et fit amende honorable en écrivant :

Malgré l'affectation bizarre de son style, le génie de Keats promettait certainement beaucoup. Son fragment d'*Hypérion*, qui semble inspiré par les Titans, est aussi sublime qu'Eschyle.

M. André Maurois daigne s'attarder parfois à entretenir ses lecteurs de ce que furent les rapports entre Byron et Shelley; leurs attitudes respectives à l'égard de Keats ne méritaient-elles pas d'être évoquées?

Sont-elles vraiment à ce point dépourvues d'intérêt qu'il les faille passer sous silence?

Les rapports entre Keats et Shelley ne lui paraissant pas dignes d'une mention, M. Maurois s'abstient de toute allusion à l'*Adonaïs*, admirable élégie funèbre, suprême hommage rendu par le poète d'*Epipsychidion* au poète d'*Hypérion*, qui mourut à Rome le 23 février 1821.

Je bornerai là les remarques qui m'ont été suggérées par l'étude attentive d'un chapitre de sept ou huit pages de cette *Vie de Shelley*, que les « lecteurs bienveillants » continueront à considérer comme un délicieux chef-d'œuvre.

§

M. André Maurois a fait et soutenu cette gageure de raconter, avec une élégante nonchalance, la vie d'un poète sans accorder la moindre place à sa poésie. Pour donner plus d'agrément à son récit, il s'est permis toutes licences à l'égard de l'histoire et de la vérité. Il a apporté tant de soin à plaire qu'il y a parfaitement réussi. Le public lui a su gré d'avoir montré un si délicat empressement à flatter ses goûts et ses instincts secrets et d'avoir présenté la vie de Shelley comme une suite de faits-divers parfois un peu scandaleux, mais souvent émouvants. Le livre de M. Maurois a connu de grands succès, il a séduit d'innombrables lecteurs. Mais en ces matières le nombre des complices ne saurait fournir une excuse. Ni le plaisir des belles dames, ni les complaisances d'une critique empressée à voler au secours du succès ne peuvent prétendre à prouver la haute qualité d'un ouvrage.

Le plaisant historiographe du *colonel Bramble* et du *Major O'Grady* a fait fausse route, il a trop présume de ses forces. Il a échoué dans sa tentative de ressusciter l'être vivant d'un poète, peut-être même n'a-t-il jamais souhaité d'y réussir?

Il est venu, il a voulu plaire, il a plu.

M. Maurois prête une grâce certaine à tout ce qu'il touche, il a un sens exquis du joli, c'est un adorable fabricant de bibelots.

Suivant une pente naturelle à son esprit, il a le goût du minuscule, il y excelle, il voit *petit*, il sent *petit*, il fait *petit*. Il est le plus adroit des miniaturistes. On se sent à l'aise auprès de cet artiste de bonne compagnie et bien-disant qui n'est dupe d'aucune grandeur.

Son seul tort fut de s'efforcer à peindre des géants sur des couvercles de bonbonnières. A l'échelle des figurines d'étagères, un Titan ne sera jamais qu'un petit monstre grotesque.

Il est en outre déplaisant que la gloire d'un nom illustre soit le pavillon qui couvre d'aussi fragiles marchandises.

L'*Ariel* de M. Maurois c'est Shelley sans Shelley; ce sont les instincts et les passions de l'homme sans le génie du poète qui les exalte et les justifie.

Il faut ajouter pourtant à sa décharge, qu'à cinq années de distance, l'auteur d'*Ariel* semble s'être aperçu de la faute qu'il a commise.

Le petit ouvrage qu'il a publié récemment, sous le titre *Aspects de la biographie,* et auquel nous avons déjà emprunté, nous apporte un désaveu mêlé d'aveux qui nous éclairent sur la façon dont l'auteur conçut cette *Vie de Shelley,* qui par sa valeur commerciale eut la singulière fortune de donner naissance à un genre littéraire nouveau.

Ecoutons maintenant la confession de M. Maurois :

Cela peut paraître au premier abord une idée singulière pour un Français, que rien n'avait particulièrement préparé à des études anglaises, que d'écrire une vie de Shelley. Il ne pouvait avoir la prétention d'apporter des documents nouveaux, il ne pouvait conter cette belle histoire mieux que ne l'avait fait avec une grande perfection Dowden. Pouvait-il vraiment éprouver le besoin impérieux d'écrire cette vie et quels étaient les ressorts intérieurs qui expliquaient un tel désir?

Lorsque j'ai lu, pour la première fois, une brève vie de Shelley, j'ai éprouvé une vive émotion. Voici pourquoi : je venais de sortir du lycée, avec des idées politiques et philosophiques qui représentaient assez bien, en les transposant naturellement dans notre temps, ce qu'avaient été les idées de Shelley et de son ami Hogg, au temps où ils arrivaient à Londres. Puis, brusquement contraint à l'action par les circonstances, j'avais trouvé mes idées en conflit avec mes expériences. J'avais voulu appliquer, dans ma vie sentimentale, des systèmes rationnels que j'avais formés abstraitement en étudiant les grands philosophes; j'avais rencontré de tous côtés une matière vivante et sensible, qui ne pliait pas à

ma logique. J'avais fait souffrir, et j'avais souffert. J'étais irrité contre l'adolescent que j'avais été, et indulgent, parce que je savais qu'il n'aurait pu être autrement. Je souhaitais à la fois l'exposer, le condamner et l'expliquer. Or Shelley avait connu des échecs qui me semblaient un peu de même nature que les miens; sa vie avait naturellement cent fois plus de grandeur et de grâce que la mienne, mais je savais que, dans les mêmes circonstances, au même âge, j'aurais commis les mêmes erreurs. A l'orgueil et aux certitudes de l'adolescence succédait en moi un besoin vif de pitié, et je retrouvais les traces de Shelley tel qu'il était vers la fin, après la perte de ses enfants. Oui, vraiment, il me semblait que raconter cette vie, ce serait un peu me libérer moi-même...
... Je continuai à être tourmenté par mon Shelley. Peu à peu je lus tout ce qui avait été écrit sur lui, toutes ses lettres, toutes celles de ses amis, et enfin je me risquai. Eus-je raison? je n'en sais rien; je ne le crois pas; je n'aime plus beaucoup le livre; il est gâté à mes yeux par un ton d'ironie qui vient (je m'en rends compte) de ce que cette ironie était dirigée par moi, contre moi-même (10).

Etonnante confession!... avec quelle discrète complaisance M. Maurois sait-il parler de soi?

Je ne me livrerai pas à de faciles ironies sur le singulier usage que l'auteur d'*Ariel* a fait de ses vastes lectures : tout ce qui a été écrit sur Shelley, toutes ses lettres!... c'est trop pour tant d'erreurs flagrantes, pour tant d'injustifiables omissions. Mais il faut faire sa part à la rhétorique. Je ne m'amuserai pas non plus à relever le fait que parmi ses lectures M. Maurois oublie d'accorder une place aux œuvres mêmes de Shelley; l'aveu n'est pourtant pas sans prix. Mais là n'est pas l'essentiel.

M. André Maurois nous confesse qu'il a tout simplement vengé sur Shelley ses illusions perdues. Il l'a choisi comme tête de Turc, il a fait du poète son bouc émissaire, il l'a chargé de tous ses péchés de jeunesse avant de le chasser... dans le public... ce désert.

Ainsi, cette vie de *Shelley*, qui fit les délices de tant

(10) André Maurois : *Aspects de la Biographie*, p. 107-108.

de « lecteurs bienveillants », n'est qu'une ironique transposition des heurs et malheurs du jeune André Maurois.

Comme M. Maurois n'est pas poète, Shelley n'avait pas à l'être non plus, et il ne l'a pas été.

N'est-il pas question, dans une fable de La Fontaine, de « celui » qui s'était revêtu de la peau du Lion?

Encore M. Maurois a-t-il quelques regrets de cette mascarade, il est accessible à de réticents, à d'élégants remords; mais le public?

Le bon public, les chers lecteurs sont inaccessibles à ce sentiment, ils se sont délectés à la lecture d'*Ariel,* ils ne savent de Shelley que ce que leur en a conté M. Maurois. Ils ne se doutent pas que ce prétendu Shelley c'est M. Maurois lui-même, dans les tourments de sa romantique adolescence!

Ce pauvre public, il a été quelque peu trompé, mais ne l'en plaignons pas, il a coutume d'être berné, il y trouve du plaisir.

La seule victime, par delà la tombe, c'est Shelley, c'est le Poète, qui se survit dans une caricature misérable.

Qu'importe qu'il ait été grand parmi les grands et qu'il ait créé un univers à la mesure de son immense solitude!

Sous prétexte de se libérer lui-même, M. André Maurois ne nous a livré que des lambeaux de vie artistement « romancés » en taisant le génie.

Ce qu'il a montré, ce n'est pas l'oiseau des tempêtes, le roi de l'azur en plein vol, maître de l'espace immense où roulent des nuées, c'est l'*Albatros* de Baudelaire :

*Exilé sur le sol au milieu des huées*
*Ses ailes de géant l'empêchent de marcher...*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!*
*Lui naguère si beau, qu'il est comique et laid!*

Le pire est que ce soit précisément à cette tare origi-

nelle, à sa foncière méchanceté, que la *Vie de Shelley* de M. André Maurois ait dû le meilleur de son succès.

La foule, que toute grandeur inquiète et désoblige, se délecte, avec prédilection, à l'étalage des faiblesses, des inconséquences, voire même des tares et des turpitudes qui ravalent le héros aux communes mesures de la bassesse humaine.

C'est pourquoi M. Maurois a fait école. Un genre littéraire nouveau est apparu, né de l'exploitation commerciale de la mauvaise envie, de la curiosité malveillante et de l'inconsciente haine que nourrit l'homme moyen à l'égard de tout ce qui diffère ou dépasse.

Hors des grands élans qui soulèvent, en de courts instants, les êtres d'exception, la vie est niveleuse.

Ce qui plaît, ce que réclame le « bon public », le « bienveillant lecteur », c'est le grand homme mis à sa portée; un rêveur qu'on offre en pâture aux bêtes.

Ariel, Monsieur Maurois, vous l'avez livré à Caliban!

C'était une excellente affaire (11).

GEORGES BATAULT.

(11) Les conclusions générales que comporte cet article trouveront leur place dans une étude sur *Baudelaire*, que publiera le *Mercure de France*, dans un de ses prochains numéros.

# CRISTALLINE BOISNOIR
# OU LES DANGERS DU BAL LOULOU

—

Ça qui meilleu, ça qui plus doux,
Miel-confitu et puis vesou,
C'est l'amou, l'amou...

CHANSON CRÉOLE.

## *PREMIÈRE PARTIE*

### Fort-de-France

#### I

La campagne tropicale déroule, à perte de vue, ses grandes houles vertes. De la mer aux montagnes, c'est une immense ondulation, un perpétuel murmure. Une allégresse agile glisse dans l'air léger. La terre chante : les bambous frissonnent; les lataniers agitent leurs palmes; les sources s'appellent. Au bord de la ravine, la rivière roucoule et froisse en se sauvant la soie lustrée des roseaux.

Là-haut, le soleil flambe, mais l'ombre s'est amassée sous les feuilles et l'herbe grasse n'a pas perdu la rosée du matin. Penchées sur l'eau, les filles de la Martinique barbotent, bavardent, fredonnent. Ce sont les lavandières. Leur chair est dorée comme la mangue ou brune comme la cannelle. Sur leur chevelure, en mousse crépue, un madras est planté de guingois. Leurs goles à ramages s'entre-bâillent pour que le vent tiède se coule entre leurs épaules. Jambes nues, cotillons troussés, elles incarnent la fraîcheur sylvestre, toute la belle fougue végétale, saine et fruste.

Floc! Floc! A coups vigoureux, Chimène, pareille à un cocotier flexible, Dodo, si ronde qu'elle semble un gros potiron, *fessent* le linge rudement sur les pierres. Cristalline Boisnoir, la mulâtresse, pense à ses galants. Lise, chenue, rabâche des histoires. Elle allonge un cou plissé de tortue molocoye et narre dans son patois :

— Ouai! chès z'amies, écoutez ce qu'il est advenu à Mme Palmyre...

On s'arrête. Il y a temps pour tout. Lise reprend :

— Le dernier-né de Mme Palmyre est trépassé du *mal-mâchoire* sans avoir été baptisé. Il s'est montré, tout crotté par le péché, devant le Bon Dieu qui lui a dit comme ça : « Que fais-tu là, mon enfant? J'aime les anges bien débarbouillés... Va-t'en plus loin, pauv' ti saligaud. » Et il l'a envoyé rouler jusque chez le diable, qui a brûlé son âme au-dessus d'une chandelle.

Dodo, optimiste, conclut :

— C'est pas *calalou* (1), c'est pas fruit-à-pain qui gonfle le mieux le ventre des jeunes personnes. Mme Palmyre séchera ses yeux et fera un autre *mamaille* (2) pour se dédommager. C'est z'affaires qu'on recommence en ménage.

— C'est z'affaires qu'on gagne plus vite que les sous, soupire Chimène, moin save ça! Les hommes sont friands de caresses, et enjôleurs, et traîtres, toujours prêts à vous rendre un tourment pour un baiser. Ça vrai!...

Cristalline riposte, en tapant très fort un drap sur les rochers.

— Eh! là, ma mie, tu es trop caponne aujourd'hui. Quoi c'est donc qui restera aux tites négresses si elles n'ont plus la bagatelle pour s'amuser?

Et elle chantonne entre deux éclats de rire :

(1) Plat composé de crabes, de gombeaux, de feuille de siguine, d'un morceau de lard ou de jambon.

(2) Enfant.

Madame-France à son amant
Baille son cœu pou de l'agent,
Tandis doudous la Martinique,
Si ka fait ça, c'est pou l'amou.

Longtemps, tendre et vague, elle répète, en mirant son visage :

Pou l'amou, pou l'amou...

A force de jaser, les heures tournent. Déjà, le soleil couchant saigne sur les volcans éteints. Le linge mouillé déborde des *trays* (3). Avant de regagner la ville, les lavandières se baignent. Elles sont là, bien seules, et retrouvent sans témoin leur enfance malicieuse. Lise arrose sa poitrine blette. Dodo courbe son échine dodue pour que Chimène fasse gicler l'eau vive. Cristalline a enlevé sa chemise. Elle se roule dans la rivière qui la délasse. Elle est contente.

Tout près, à l'abri d'un buisson de campêche, un étranger la regarde. C'est un blanc. Il a retiré son casque, il a chaud et s'essuie le front avec son mouchoir en soufflant bruyamment. Peut-être envie-t-il la mulâtresse de n'être rien du tout, qu'un simple animal en liberté. L'inconnu se tient coi; il a peur de bouger. Heureusement, Lise s'aperçoit de ses manigances, et la voilà tout à fait fâchée. Elle prend sa voix de perruche en colère pour traiter l'importun de macaque sans considération, de polisson effronté et de toutes sortes de noms d'animaux domestiques.

Dodo s'échappe réfugier ses rotondités sous les balisiers. Chimène pousse des cris d'honnête femme. Mais, Cristalline rampe en couleuvre à travers les roseaux. Le buste a demi dressé, pareille à une mauvaise païenne, elle s'écrie :

— Ça! ça et ça! vous ne voyez jamais de jolies filles par chez vous pour nous espionner de la sorte?

Et elle rit, en abritant très mal ses deux seins. Le

(3) Plateaux de bois.

promeneur rougit et s'excuse : « Pardon, Mamzelle... » Il s'en retourne en prenant des mines offusquées. En vérité, ce garçon a tout à fait la dignité un peu nigaude d'un très jeune *Mon Père* du Séminaire.

Cristalline, en remettant sa gole, confie à Lise pour l'amadouer :

— Je le connais. C'est un *fatras-blanc*. Il a débarqué par le dernier courrier de Saint-Nazaire et travaille dans les écritures au comptoir de Pierre Desmasières, le *moune-gras* (4), qui vend du rhum et des fournitures aux navires dans une boutique du Bord-de-Mer.

Elle charge son *tray* sur son chignon et ressasse jusqu'à sa cabane sa rengaine favorite :

Pou l'amou, pou l'amou...

*

Le *fatras-blanc* revient sans se presser à Fort-de-France. Il sifflote, mâche une fleur. Il apprend la joie de vivre. C'est pourquoi, sans doute, il conserve dans toute sa personne le maintien hésitant d'un timide, qui voudrait bien s'apprivoiser.

Yves Plesguen ne porte pas ses vingt-cinq ans. Sa haute taille se voûte un peu; il est très blond, très mince. Ses yeux bleus ont un éclat froid. Son nez droit, ses lèvres étroites donnent à sa physionomie une régularité banale que la maturité dissipera. Alors, on s'apercevra du relief sec de ses traits et de la volonté de son menton.

Yves garde le reflet de son enfance étriquée de fils de veuve, élevé dans une médiocrité digne. Il a connu trop de journées engourdies de lenteur dans un collège suranné, trop de dimanches bourdonnants de cloches, à Vannes, sa ville bretonne, si dormante, si séculaire qu'elle semble entasser dans ses rues étroites l'ennui résigné des générations éteintes.

Quand sa mère l'emmenait en visite chez des tantes,

(4) Personne riche.

des vieilles ratatinées, qui tricotaient dans leur salon, Yves s'évadait des conversations en rêvant. Toutes sortes de choses lui parlaient à l'oreille, des choses du passé, plus vivantes que les falotes descendantes de ces familles usées. Des gravures représentant des pirogues et des cocotiers jaunissaient au-dessus d'une cheminée. Dans une vitrine, pêle-mêle avec des longues-vues et des poignards d'argent, reposaient les coffrets de paille, les colliers, les larges éventails en fibre d'aloès. Ses défunts grands-pères, les capitaines de la *Pomone* et de la *Dana,* les avaient rapportés sur leurs frégates de l'archipel Caraïbe. Et les marins, souriant dans leurs cadres, chuchotaient à l'adolescent :

— Va-t'en, mon gas! N'écoute pas les dévotes qui radotent. Va-t'en! Là-bas, les rivages jaillissent de la mer comme des bouquets. Les métisses passionnées attendent les voyageurs dans leurs cases enfouies sous les palmeraies.

Le jeune homme a répondu aux appels lointains. Dans les provinces, les morts qui ont rempli leur destinée conservent leur prestige des cent et cent ans. On se raconte leurs aventures pour se consoler de n'en point avoir, ou bien on s'en va, poussé aux épaules par d'obscures nostalgies, venues du fond des âges, du fond des races.

C'est toute l'histoire de Plesguen. Un jour, ses aïeules l'ont regardé partir à la conquête des îles où toute la jeunesse du monde s'est réfugiée. Et les seuils se sont refermés sur les semaines grises.

Yves ne s'est même pas aperçu qu'il recommençait une mesquine existence de chef-comptable, chez Pierre Desmasières, le créole orgueilleux de ses plantations, de son rhum, de ses bateaux. La nature exotique a ensorcelé le Breton d'un coup. Elle l'a saoulé d'effluves, gorgé d'épices.

Ce soir, en rentrant à l'hôtel Lédiat, Yves éprouve

le besoin de proclamer son enchantement. Après le potage, pour éviter les considérations fastidieuses sur la cuisine au piment, il fait le panégyrique de la colonie à ses compagnons. Ils sont trois : Francis Barcasse, de Toulon, le commandant d'un cargo poussif, qui navigue entre Marie-Galante et la Barbade; Georges Durand, professeur de mathématiques au lycée; Jean Labaussaye, lieutenant de gendarmerie. Ce sont des garçons efflanqués, qui fument, les coudes sur la table, en dégrafant le col de leurs blancs. Ils n'ont pas bonne mine : le teint citron, la démarche lente, le cheveu rare. A cinq heures, ils prennent le punch et des cocktails; à tous les repas, de l'eau minérale et des comprimés de quinine.

Yves ne voit pas la vaisselle ébréchée, non plus le cafard qui gigote dans le sirop de canne; il évoque ses découvertes : un sentier qui grimpe entre deux précipices, une lavandière qui joue les naïades, des rues bariolées à la façon d'images d'Epinal.

Jean Labaussaye ricane.

Francis Barcasse se verse une rasade sans répondre.

Georges Durand ronchonne entre ses dents :

— Tout ça, c'est de la littérature!

Le phonographe nasille une opérette d'avant-hier. Une buée épaisse envahit la salle. Ça sent la pipe, le kari et l'eau grasse. Un marmiton glapit à la cantonnade, bourré de coups de poing par le cuisinier.

Yves se tait. Il commence à comprendre qu'il ne suffit pas, en pays noir, d'avoir la même couleur de peau pour se targuer d'idées communes. La dernière bouchée avalée, il se dérobe sur la Savane. Georges Durand le rejoint. Tous deux grillent des cigarettes, à demi couchés sur un banc. L'orage monte. Les cargos, mouillés sur rade, découpent leurs silhouettes immobiles. D'énormes nuages d'Apocalypse rasent l'horizon. Tout de même

conquis par la beauté nocturne, Georges Durand finit par avouer :

— C'est peut-être vous qui avez raison. Oui, Labaussaye et Barcasse ont tort de méconnaître la Martinique. C'est un coin délicieux des Antilles. Seulement, voyez-vous, mon bon, nous ne pouvons plus goûter certains enthousiasmes. Nous sommes fatigués, mal fichus; nous avons le coup de bambou... C'est une maladie! Elle est quelquefois grave, presque toujours contagieuse. On l'attrape un peu partout dans les patelins qui ne sont pas les nôtres : au Maroc, dans le bled, à Saïgon, devant la rizière. Le soleil tape parfois trop fort sur notre cerveau, il en reste fêlé du choc, et quelque chose de notre raison s'échappe par cette fêlure-là. Voulez-vous des exemples de coup de bambou? Tenez, il y a Barcasse. Sous l'empire du mal mystérieux, il s'est rendu sur la Savane que voici, son violon sous le bras. Il avait envie de saugrenu. Il a choisi deux dames pudibondes et remarquablement inoffensives pour leur jouer des sérénades en roulant des yeux de Napolitain... et, sur une musique italienne, Barcasse a trouvé moyen de dégoiser des couplets maritimes capables de suffoquer un gabier. Il a fait scandale. Ça l'a réjoui pendant un mois. Labaussaye s'est encanaillé avec une sang-mêlé. Il habite avec elle et son bâtard, un pauvre marmot café au lait, dans le quartier nègre de la ville. Lorsque Labaussaye a son coup de bambou, il s'affuble d'une robe en percale, se couche à l'ombre d'une tonnelle et rédige son testament. C'est sa principale distraction.

Georges Durand achève, désabusé :

— Ce qui me dégoûte, c'est que je finis par ressembler à tous ces types-là.

— Mariez-vous!

— Dans six mois, Plesguen, vous verrez qu'il n'est pas facile de trouver une femme par ici. Nous ne connaissons pas les familles martiniquaises. Les planteurs,

après avoir réalisé de solides fortunes dans les distilleries, préfèrent donner leurs héritières à des compatriotes pourvus de cultures et de barriques de rhum. Nous sommes divisés en trois groupes rivaux : la société créole, la société des fonctionnaires européens et celle des gens de couleur. Total : trois murs à franchir, trois causes de discorde, trois opinions politiques... Ce n'est point gai ! Les habitants des Iles n'ont plus besoin de nous. Ils nous considèrent en parasites ou en fâcheux. Les cocasseries de nos collègues, atteints du coup de bambou, achèvent de nous mettre à l'écart. Le créole nous dédaigne et le nègre nous jalouse. Vous, moi, Barcasse et les autres, nous ne sommes rien, que des *fatras-blancs*. C'est-à-dire, les remplaçants de ces malheureux bougres qui s'en venaient, jadis, tenter leur chance aux Amériques, sans un sol vaillant. Parfois ils réussissaient, parfois aussi on les clouait entre quatre planches. La fièvre jaune, le paludisme ou quelque sale blague du même style, ayant étouffé sans phrases leur outrecuidance.

Très tard, en s'agitant sur son matelas durement rembourré de coton, Yves réfléchit aux propos décevants de son camarade.

Dans sa chambre, les ravets dansent leur sarabande, des moustiques sifflent. L'ondée qui crépite sur les manguiers n'allège pas l'atmosphère moite.

Les yeux clos, la bouche amère, Yves sombre dans le vide. Il songe qu'il poursuit une fille dorée que la rivière emporte. La fille lui jette son cœur, et le cœur glisse entre ses doigts, comme un peu d'eau.

## II

Cristalline Boisnoir est assise à sa porte. Elle habite à mi-hauteur de la route Bellevue. On prend, pour aller chez elle, le pont Geydon qui traverse la rivière Madame.

si jaune pour son entrée en ville. La cabane de la jeune fille est toute basse à l'abri d'un filao. Les tuiles rouges du toit sont verdies par la mousse. Les murailles de terre sont bosselées, craquelées, comme les parois d'une marmite qui a beaucoup servi. Mais, devant les fenêtres, il y a un massif de marguerites de foulard. Tout près, à travers les branches, la mer Caraïbe étale sa grande nappe lisse.

Le crépuscule tombe en pluie de cendre. Les cases sont des points lumineux accrochés au chemin. C'est l'heure équivoque. Les ombres font des flaques mouvantes dans les clairières. Les bêtes perdues sortent des bois.

Cristalline laisse mijoter longtemp la *soupe-z'herbages* dans le *canari* (5). Les mains inertes, elle organise tout doucement son avenir dans sa tête. Elle sera très heureuse parce qu'elle est jolie. Ses yeux sont deux tisons qui brûlent. Sa bouche est vernie, charnue, une vraie *cerise-tropique*; sa taille souple attend qu'on l'étreigne. Il faut à Cristalline un amoureux de qualité. Lequel? Elle ne sait pas. Peut-être, un lieutenant *béket* (6), qui l'emportera au galop de son cheval dans une ajoupa inconnue, cachée sous les frangipaniers. Peut-être un gros bonhomme qui aura une chaîne d'or sur sa bedaine et lui achètera une *graisserie* (7) peinte en rose vif... Elle vendra des pâtes de goyaves, des *z'andouilles-Lamentin* et toutes sortes de bonnes choses pour la satisfaction des *gueules douces* (8).

Simple et confiante devant son logis, elle pressent l'aventure prochaine. C'est sans doute parce qu'elle a deviné son approche que la mulâtresse ne se décide point à prendre pour époux son cousin Popo Adilas, un *neg'-z'habitant* (9), qui voudrait bien l'emmener dans son

(5) Marmite.
(6) Individu de race blanche.
(7) Epicerie.
(8) Personnes gourmandes.
(9) Nègre paysan.

village où toutes les maisons sont penchées les unes sur les autres pour surprendre les secrets de leur voisine.

Cristalline est fière d'inspirer une passion respectueuse à un homme sérieux, qui parle presque aussi bien qu'un instituteur. Mais, elle n'est pas pressée de mettre, selon l'usage des fiancées consentantes, le balai et les pantoufles devant le seuil de sa maison. Toutes ses amies connaissent les missives de son soupirant. Celle qu'on admire sans réserve ressemble aux prières de la messe et à une romance. Cristalline pourrait la réciter sans se tromper, mais cela ne l'empêche pas de la tirer de sa poche et de relire, lentement, les passages les plus touchants :

*Chère Idole,*

*Si j'étais oiseau je volerais à ta croisée pour te raconter mon tourment, fontaine que j'ai bue dès l'aurore du matin, territoire du Dieu puissant! Tu infliges à ma patience l'épreuve la plus cruelle. Tu me plonges dans la végétation. Tu m'obliges chaque semaine à te peinturer mes sentiments sur une feuille, et tu te détournes de moi! Je suis pour toi, même chose fourmi-folle, même chose moustique, même chose pauvre bestiole qu'on écrase en passant!...*

*Ah! Cher ange, ingrate créature, je te fais savoir par mon honorée tout ce que mon âme possède pour toi. Veux-tu savoir la façon dont je t'adore? J'ai sur le cœur une barrique pleine d'amitié pour toi.*

C'est bien lourd pour les épaules de Cristalline, une barrique d'amitié, si lourd qu'elle n'ose pas s'en charger. Elle a vingt ans. Elle aime les parfums forts, les bijoux, les foulards. Quand elle va porter le linge à ses clients célibataires, elle s'attarde auprès d'eux. Les officiers en garnison lui débitent des gaudrioles et lui donnent des claques retentissantes sur le bas du dos. C'est leur manière d'être polis avec les mamzelles en madras. La jeune fille n'a plus personne pour l'empêcher d'être un peu folle de sa jeunesse. Elle en profite à tort et à travers. C'est la faute de son pays! Les gueux n'arrivent pas à

croire qu'ils ont de la misère. Ils naissent dans un paradis terrestre. Ils n'ont jamais froid, jamais faim. Ils ont toujours du fruit-à-pain et des bananes-cochon à manger. Alors, malgré leurs guenilles, ils se mettent à imiter les bourgeois.

Cristalline a sucé la coquetterie avec sa bouillie de toloman. Lorsqu'elle n'était qu'un poupon repu qui gazouillait dans l'herbe, elle arborait déjà un collier de graines Jacob. C'était son unique costume. Sa grand'mère, la blanchisseuse, évitait ainsi des raccommodages. Mais, elle ne manquait pas de gémir avec les commères d'être obligée de subvenir aux besoins d'une *mamaille* privée de ses parents. Tous deux avaient trépassé brutalement, en quelques heures, dans une épidémie de *verette-pouf* (10), qui faucha comme grêle les petites gens.

A sept ans, Cristalline est allée chez les sœurs, s'initier aux manières du monde. Le soir, son aïeule la prenait sur ses genoux, afin de lui apprendre le catéchisme dans un manuel tout usé, que les Frères-Prêcheurs avaient composé, jadis, pour apprendre la religion aux esclaves.

— *Quoi c'est ça, tite bigoule* (11) *moin,* la paresse le plus vilain de tous les vices?

— *La paresse, c'est mounes* (12) *ka vouloir manger farine ka pas vouloir planter manioc.*

— *Et quoi c'est ça, encore, la luxure péché capital?*

— *Luxure, toute fantaisie pas propre.*

La leçon terminée, la bonne femme ajoutait quelques réflexions de son cru, accompagnées de phrases pompeuses, glanées au sermon. Il était question de la vallée d'alarmes, des saloperies du siècle et des mauvaises langues, plus venimeuses que les piqûres des serpents...

Avant de partir dormir dans le Cimetière des Pauvres, la vieille négresse a pris sa petite-fille par le cou et, tout bas, elle a murmuré :

(10) Epidémie de petite vérole dont l'évolution est très rapide.
(11) Ma mignonne.
(12) Personnes.

— Adieu, ma chè! Ne baille point ton corps par inadvertance.

Cristalline a pleuré, et puis la vie a repris. Les chagrins sont semblables aux chauves-souris; ils ont peur du grand soleil des Antilles.

La mulâtresse est née pour la joie.

Après avoir avalé son écuelle de *soupe-z'herbages*, elle devrait se reposer jusqu'au matin. C'est impossible. Elle ne peut pas rester seule à regarder la nuit; elle n'aime pas se coucher de bonne heure. Les alizés effeuillent trop de douceur dans l'air. Cela flotte dans le parfum de la vanille et du jasmin d'Espagne. Cela vient on ne sait d'où. C'est un frisson qui s'élève de la ville assoupie et gagne les bourgades perdues dans les montagnes. Un appel trouble la paix nocturne. La terre, mystérieusement, tressaille. Des pas résonnent sur les routes; les échos se répondent. C'est l'heure du plaisir qui sonne.

D'un carrefour obscur monte le battement sourd d'un tam-tam. Le trémolo d'une guitare s'élance d'une fenêtre ouverte. Les mandolines égrènent des mots d'amour. La ritournelle d'un accordéon s'envole.

L'âme des Iles rôde.

C'est une âme lointaine où tremble le souffle des dieux millénaires. Leur souffle se mêle aux musiques complices et se coule, tel un philtre, dans les veines des jeunes gens.

Jusqu'à l'aube, le tam-tam réveillera les ardeurs africaines et les couples, haletants, s'enlaceront dans les bamboulas.

Devant son miroir, Cristalline Boisnoir s'apprête pour la danse.

## III

Ah! leur tam-tam, leur maudit tam-tam du samedi, il ne cessera donc jamais, gémit Labaussaye qui promène sa fièvre et sa mauvaise humeur au café.

La partie de cartes languit. Yves pense à je ne sais quoi; sans doute à de brunes porteuses de gargoulettes, peut-être à des créoles très blanches, entrevues au hasard d'une flânerie. Barcasse sifflote, regaillardi par un récent voyage à bord de son cargo charbonneux. Le marin a oublié sa maladie de foie. Sa barbe faunesque frémit, son œil noir brille sous la brousse rude des sourcils. Le poker lui semble parfaitement insipide. Il faut inventer quelque chose.

— Labaussaye, mon garçon, vous allez rentrer chez vous. Vous boirez une tasse de tisane de corossol pour calmer vos nerfs, et vous vous reposerez en songeant à votre famille. Quant à nous, pour obéir à l'invite de ce maudit tam-tam, comme vous dites, nous irons au Bal Loulou. C'est à voir. Plesguen ignore les fastes du Petit-Casino.

— Alors, je ne vous retiens pas. Les Martiniquaises seront folles du *beket-neuf*. Elles aiment les yeux bleus et les cheveux blonds par esprit de contradiction, ajoute Labaussaye en prenant congé.

Grelottant dans la nuit molle et tout voûté de fatigue, il s'enfonce dans les allées de la Savane, cependant qu'Yves et Barcasse déambulent sur la Levée. C'est une route pauvre et plate bordée de cases basses dont les murailles sont rapiécées, tant bien que mal, avec des couvercles de boîtes de conserves. Des gosses font nager dans le ruisseau une flottille de calebasses. Le cochon noir quête sa vie parmi les détritus. Les vieilles fument leur courte pipe. Des nègres passent, empêtrés dans leur redingote de gala. Des filles se hâtent, troussant leur jupon. Des bandes de soldats font sonner leurs godillots. Tout ce monde s'achemine rue des Amours. La rue des Amours n'a pas très bonne réputation. Elle mène droit au Petit-Casino, une barraque en planches, où se réunissent chaque semaine les habitués du Bal Loulou. Devant

les fenêtres violemment illuminées, les dévotes se détournent, crachent de mépris, et s'écrient :

— *Bal Loulou, ti ni bal Satan!*

Oui, mais Satan est malin. Il ne se montre pas. Quand on franchit son antre, on découvre tout bonnement un bar rudimentaire, qui ouvre sur une cour obscure, propice aux idylles.

Les deux hommes ne s'attardent guère à déguster le punch glacé. Déjà, au vestiaire, les mamzelles en rang devant les baquets d'eau, rafraîchissent leurs pieds souillés par la poussière des routes avant de chausser leurs bottines à tige de drap clair. Les élégantes du Petit-Casino sont économes, elles mettent leurs souliers juste pour danser. Barcasse a retrouvé sa verve de méridional. Il chiffonne le menton de l'une, glisse une feuille verte de patchouli dans le corsage de l'autre, et pousse son compagnon jusqu'au dancing du premier étage.

C'est une volière et c'est une guinguette. C'est quelque chose de naïf et de cérémonieux. C'est le Bal Loulou, le rendez-vous de la négraille où s'ébrouent en liberté les charbonnières de la Compagnie-Transatlantique, des gaillardes qui lampent un litre de grappe-blanche sans sourciller, les doudous qui ont jeté leur madras par-dessus les moulins, les Martiniquais de toutes les nuances de peau, depuis le *neg'-Guinée,* pesante bête de somme, jusqu'au *chabin* (13) à la crinière d'étoupe. Des matelots en bordée dérivent dans la houle chatoyante, des coloniaux, férus de couleur locale, étourdissent leur cafard, la gorge sèche et l'insulte aux dents.

Barcasse et Yves s'installent sur une banquette entre une luronne qui croque des pistaches et une négresse décrépite, une personnalité de la rue des Amours. M^me^ Fifi Massieux porte de somptueux bijoux, gagnés, jadis, Dieu sait comment : des bagues, des esclavages, des *z'anneaux-clous.* Son visage est racorni comme une racine d'igname.

(13) **Mulâtre blond.**

Elle tutoie les débardeurs et répète les propos des chefs de garnison. Lorsqu'un croiseur mouille au carénage, Mme Fifi Massieux fait le guet sur le wharf, prête à chuchoter des renseignements confidentiels aux nouveaux venus. On lui tire des coups de chapeau très courtois et très ironiques. Elle répond par des courbettes de grand style. Quand elle importune, on peut la renvoyer d'un juron ou d'un coup de pied. Cela n'a pas d'importance, ce n'est rien qu'un vieux fétiche pervers, moitié femme, moitié guenon.

Mme Fifi Massieux cherche un sujet de conversation. Elle a trouvé. Elle se plaint de la vie chère.

— Ça bien décourageant, chés Missiés, le temps présent! Au marché, les poissons coulirous valent huit sous la livre, et le cyclone passé a crevé tant de toitures que les tites filles sont *au bord de la terre* (14). Pas ni beaux z'habits, pas ni lotions liotrope, pas ni en rien z'agréments pour les jeunes personnes bien élevées.

Elle découvre ses gencives ébréchées et grimace pudiquement.

— L'honnêteté, ça ka fout le camp, chés Missiés. Ça fond, ça coule, pareille la fleur giraumont... Toutes les mamzelles que voilà, y *cassent-coco,* les pauvres bougresses, sans avoir seulement perdu leurs dents de lait.

Du doigt, elle désigne les danseuses : Lise la couturière, Sylvanie la brodeuse, Exila, Polémie, Loulouse, Athénaïs la cuisinière des gendarmes, Estelle et Toutoune.

Yves, amusé, reconnaît la mulâtresse qui se baignait dans la rivière.

— Et celle-ci, Madame Fifi, comment se nomme-t-elle?

— Celle-ci, c'est Cristalline Boisnoir, un z'oiseau-colibri, qui voltige tout partout sans se poser.

Dominant le tumulte de sa voix pointue, elle appelle :

— Cristalline, ma cocotte, venez par là.

(14) Dans la misère.

Cristalline ne l'entend pas. Un métis agile l'attrape par la taille et l'enlace. On va danser la biguine. Le banjo prélude sur des note grêles, qui évoquent des ballets fantasques de sauterelles et des chœurs de cigales. Une bouffée de fraîcheur balaie la grosse liesse. L'air léger apporte des bruissements de roseaux et des vocalises de fontaines. Horace, Achille, Nestor, mythologiques et crépus fredonnent :

Hier au soir moin té rêvé,
Moin trapé ton cœu mamzelle,
Ça meilleu la pomme-canelle,
Pou volé,
Pou mangé.

Et les bergères lippues, menaçant leurs galants, minaudent :

Ah! Ah! z'ami pas fait ça,
Pas dit ça,
Pas fait ça.
Ah! Ah! z'ami pas dit ça,
Pas fait ça,

Vis-à-vis son métis pommadé, Cristalline Boisnoir se pavane en cadence. C'est presque un menuet. Les révérences s'achèvent en pirouettes; les pas glissés en dérobades. Il la poursuit, elle le nargue. Il supplie, salue très bas. Elle hésite, piétine sur place : une deux, une deux, en relevant drôlement sa jupe entre les doigts :

Ba moin un ti bo (15), doudou,
Un ti bo, un ti bo...

Les baisers s'éparpillent, à gauche, à droite. Cristalline se sauve sur la ritournelle finale et vient s'abattre, palpitante, auprès d'Yves. Elle s'évente, se penche, soupire :

— Moin lasse!

L'oiseau colibri s'est posé.

Au fond de la salle, les matelots impatients gouaillent :

— Eh! là-bas, ça n'est pas bientôt fini, vos simagrées?

Aussitôt, le jazz déchaîne ses clameurs. Quatre diables

(15) Baiser.

à l'encre de Chine mènent leur ronde d'enfer. Un pantin en caoutchouc s'époumonne dans sa clarinette en battant la mesure; un macaque hilare agite son tam-tam *boîte-à-clous,* le trombone meugle. Une rafale sauvage emporte les couples. Les négresses ont des souplesses de chatte, les mulâtresses des langueurs de lianes. Un entrechat canaille découvre une jambe nue. Les robes s'envolent; les volants de dentelle craquent; les colliers-choux sautent sur les gorges; les foulards de soie s'accrochent aux uniformes. Et, dans l'orage farouche de l'orchestre, toutes les races mêlées, qu'un même délire empoigne, râlent de plaisir bouche à bouche.

Soulevés dans le tourbillon, Yves et Cristalline tanguent silencieusement.

La cohue les presse. Ils vont, pris de vertige, happés malgré eux dans la ribote sensuelle. D'âcres relents s'exhalent de la foule en joie : odeurs aigres d'huile de palme et de chair noire, parfums exaspérés d'essence à bon marché et de bouquets fanés. Brusquement, la lumière s'éteint. Cristalline s'abandonne dans les bras de son cavalier et murmure contre ses lèvres :

Ba moin un ti bo (16), doudou,
Un ti bo, un ti bo...

L'ombre chaude est pleine de caresses, de roucoulades et de rires.

Quand les lampions se rallument sur la danse qui devient une bataille, Yves entraîne la jeune fille au dehors. Une grande paix tombe du ciel. Les rumeurs s'apaisent, noyées de nuit. Un peu grise, défaillante de musique, Cristalline chemine, appuyée au missié blanc. Un clair de lune de roman tremble sur la mer. La campagne est transparente, si limpide qu'elle a l'air d'une féerie inventée dans un conte. On erre à travers du cristal. La symphonie en mineur des grenouilles et des

(16) Un baiser.

*crapauds-bœufs* accompagne le rêve pensif du paysage. Les lucioles qui volent sont des étoiles perdues.

Yves et Cristalline se rapprochent, poussés par le même obscur instinct, d'unir leurs forces chétives contre l'indifférence du monde. Ils sont ensemble pour quelques heures ou pour toujours. Leurs ombres se mêlent et jouent sur le sol blanc.

La case n'est pas bien loin.

Dans la case, Cristalline ôte ses falbalas. Ses cheveux s'échappent de son madras dénoué. Elle tourne contre la muraille la statue de la Vierge afin de ne point offenser sa présence. C'est l'usage des doudous. La mulâtresse est chrétienne à sa manière. Les choses muettes se font douces pour accueillir leurs hôtes. La bougie farde de rose la courbe d'une épaule et voile d'un mystère propice la vivacité d'un désir.

Dans le lit en bois de Cayenne, le lit à colonnes de la mère-grand, l'étranger tend les bras à la fille dorée. Et la fille dorée y tombe.

## IV

Yves est revenu à la cabane, et Cristalline se réjouit d'avoir conquis un *béket*. Elle a le triomphe insolent. Elle arbore sans vergogne le madras à trois cornes, cette coiffure dévergondée qui nargue les prudes et leur fait savoir qu'on a permis à son galant tout ce qu'on devrait lui défendre.

Quant au *béket,* mon Dieu, il est beaucoup plus discret dans son bonheur. Il s'en cache de son mieux et se garde d'interroger sa conscience. Il ne se demande pas s'il aime sa maîtresse, il ne se juge pas. Il est engourdi dans un bien-être veule, satisfait d'avoir découvert un asile apaisant, loin de son travail et des rues éclatantes.

Le Breton pensif retourne à la vie simple, préférant le ramage d'une doudou aux querelles et aux rancœurs

du menu fretin colonial. Yves s'installe dans son home de hasard. Ses livres l'attendent sur la table, entre un bouquet qui porte chance et le coffret où la mulâtresse ramasse ses talismans : de la poudre d'oiseaux-mouches pour captiver les garçons, une fleur de *qui-vivra-verra* cueillie sous la lune de minuit, un *quimbois* (17) contre le mal de dents, les *boutons-chauds* (18) et le *coup de barre* (19).

Au début, Cristalline n'osait pas parler librement devant Plesguen. Elle craignait qu'il ne raillât ses coutumes, ses marottes, ses superstitions de petite sauvage, que le suffrage universel et l'instruction obligatoire ont déguisée en mamzelle. Mais, très vite, gagnée par l'indulgence amusée de son amant, elle est devenue beaucoup plus confiante. Elle se montre telle qu'elle est : une servante à l'échine souple, une enfant insoucieuse, une doudou.

Ce midi, Cristalline est très affairée. Elle tresse sagement une couronne en *mousse-miraille*.. C'est une besogne compliquée qui demande de la patience. Elle ne pense plus à discourir avec la chatte, ni même à délivrer la poule *marrée* (20) par la patte dans la crainte des mangoustes et des maraudeurs. Condescendante, elle explique à Yves, étonné de son zèle subit, que cette couronne est destinée à orner la tombe de son aïeule pour la fête de la Toussaint. Cristalline sait qu'on doit honorer les morts, et câline, elle quémande :

— N'est-ce pas, z'ami moin, tu viendras rendre visite à ma grand' maman. C'était un bon *vieux corps*, qui m'aime encore du fond de la terre.

Elle réfléchit, puis elle ajoute, apitoyée :

— Ah! pauv' diable, malgré ça, tu es bien à plaindre! Tu es là, toujours seul, à Pâques, à Noël... Tes défunts

(17) Remède donné par le sorcier.
(18) Sorte de gros boutons que provoque la fièvre paludéenne.
(19) Lumbago très violent, fréquent aux Antilles.
(20) Attachée.

pourrissent dans la poussière sans que tu puisses leur offrir un brin de verdure pour les consoler.

Yves la contemple, surpris. L'oiseau-colibri pense donc parfois sérieusement. Son caprice est tout de même impossible à satisfaire. Le jeune homme a disposé de son congé. Il s'est entendu avec Mazimbo, le pêcheur, afin d'aller le lendemain excursionner à Saint-Pierre. Le *békel* n'a personne à fleurir avec des guirlandes de pommes-lianes et de mousses-miraille. Il compte entreprendre un pèlerinage à la ville ensevelie et partira très tôt, en pirogue.

Cristalline n'entend pas rester en arrière. Elle voudrait bien connaître Saint-Pierre. Elle se rappelle, très à propos, qu'une de ses tantes, Mme Céleste Bolamé, y tient boutique. C'est une boutique de rien du tout, où l'on vend des cartes-postales et des presse-papiers taillés dans la lave.

La doudou, tour à tour ronronnante et pleurnichante, s'écrie :

— Aïe! aïe! tu vas me quitter comme un ingrat. Emmène-moi, chè cœur. Ma tante te donnera un bon manger, un *mignan-cousouché,* des bananes frites, tout ce que tu voudras.



A l'heure fraîche où l'aurore traîne sur l'eau, le couple vogue sous belle brise dans la pirogue de Mazimbo. A mesure qu'on va, les rumeurs expirent et les rivages déroulent leurs plages de sable gris. La brume jette des écharpes sur les collines, des fumées bleues sur la mer. Des parfums de tubéreuse flottent dans l'air. Les pailles-en-queues, qui s'éveillent, s'envolent, tout blancs, dans l'azur pâle. Les dorades fendent les vagues aiguës comme des poignards d'argent. Les bonites turbulentes font des sauts périlleux. Il semble que la douceur de la terre s'est réfugiée là, dans ce paysage aux vaporeux

contours. Le charme un peu païen et si tendre de la nature créole s'incarne dans la mollesse heureuse du matin.

Très loin, à l'horizon, la Montagne Pelée barre le ciel d'une ombre menaçante de mauvais génie. Et Saint-Pierre apparaît. C'est une ville muette devant la baie lumineuse. Les maisons s'étagent en amphithéâtre sur le versant boisé des mornes. Une longue jetée contourne la grève où des blocs de granit achèvent de s'enliser. Lorsque la pirogue amène sa voile à livarde et aborde au port, on s'aperçoit que la ville est morte.

Les monuments sont détruits, les églises écroulées. Tout est abandon et misère. On a l'impression d'entrer dans l'aboli, de s'égarer en un tragique labyrinthe qui conduit, tout droit, au néant. Le souffle amer des prophètes de la Bible passe sur le sol dévasté.

Les amants se taisent, impressionnés par ce décor de douleur. Ils flânent à l'aventure à travers de longues rues pavées dans le style du XVIIIe siècle. Les demeures qui bordent les trottoirs sont rasées, juste à la hauteur des appuis de marbre des fenêtres. Les graines que l'alizé apporta ont germé. Les hibiscus fleurissent au hasard. Et toujours, les fontaines d'eau vive troublent le silence pesant de leur sourdine grêle. C'était la ville des chansons et de l'eau. La Roxelane, en s'échappant des flancs de la montagne, accompagnait de son fredon d'abeille la mélopée des lavandières.

Seules, sur la place du marché, de rares marchandes étalent encore des corbeilles de fruits et de légumes pour les quelques familles de pêcheurs qui s'entêtent à braver le perpétuel danger avec l'insouciant fatalisme des humbles. On ne s'aperçoit guère de leur présence. Saint-Pierre garde son aspect d'étrange nécropole; rien ne trouble sa méditation. Pourtant, derrière les ruines de l'Evêché, une drôle de bicoque, toute neuve et vivante, ouvre sa porte aux touristes. C'est la boutique de

M[me] Bolamé. A sa vue, Cristalline retrouve sa bonne humeur. Elle s'élance en avant, pousse des cris d'appel, prise d'une affection soudaine pour cette parente qu'elle ne connaît point.

M[me] Bolamé est une négresse grisonnante, cérémonieuse autant que volubile. Elle répond par d'interminables exclamations de bienvenue aux embrassades de sa nièce.

Yves reste à l'écart, et la commère s'informe :

— Ça qui ni missié là?

— C'est mon mari.

Céleste Bolamé se doute bien que cet homme rose et blond n'est pas un époux rigoureusement authentique. Qu'importe! Il est toujours flatteur d'avoir une fille de sa lignée distinguée par un *béket-France*. Elle prolonge ses courbettes et devient très accueillante. Elle s'agite, prépare le punch, si joyeuse qu'elle semble avoir pour unique mission d'héberger les deux jeunes gens. On déjeune dans une pièce hétéroclite, fleurant les épices et les harengs secs. Cristalline joue à la dame. Elle se vante de ses bijoux, de ses assiettes en porcelaine, de ses berceuses. De larges rires éclairent son visage ambré. La bonhomie familière qui se dégage de ce repas improvisé rappelle à Yves des impressions de terroir. Lorsque les paysans du Morbihan lui offraient dans leurs fermes de la galette et du lait ribot, ils avaient cette générosité spontanée qui pare les plus modestes attentions. Entre les Martiniquaises et le passant s'établit une obscure affinité, venue on ne sait d'où, à travers les océans. Aussi, lorsque la bonne femme propose à ses hôtes de prolonger leur séjour, Yves accepte sans hésiter. C'est entendu, ils coucheront cette nuit à Saint-Pierre et s'en reviendront à la fine pointe de l'aube par la voiture de la marchande de terraille (21). C'est une façon de connaître toutes sortes de villages aux noms chan-

(21) La marchande de poteries.

tants : le Morne-Rouge, les Carbets, Case-Navire, Case-Pilote, jolis coins de la vieille France exotique, que baptisèrent les cadets et les boucaniers.

Jusqu'au soir, Yves et ses compagnons devisent amicalement en se promenant parmi les décombres. Mais, à la brune, ils sont las d'errer. Ils s'asseyent dans l'ancien cimetière, sur le marbre brisé d'un mausolée. Le volcan n'a pas respecté l'ultime repos des morts. Des os blanchis surgissent des crevasses. Sur une croix de fer, tordue par la lave, un Christ tend ses bras, déchirés par un nouveau martyre. Un rosier sauvage s'effeuille. Les anolis ont renoncé à se poursuivre. Cristalline ne jase plus. Elle pense que sa couronne de *mousse-miraille* se fane inutilement. Déjà, à Fort-de-France, les négresses accroupies au bord des tombes doivent marmotter des rosaires, en rallumant les lampions fabriqués dans les coquillages. Cette année, la jeune fille n'admirera pas, sur les gerbes et les écussons, les devises ingénieuses :

A MON ÉPOUX, ALCIBIADE POMPON
REGRETS DÉFINITIFS

Cristalline a délaissé sa grand'mère pour suivre le civilisé. Il ne sait pas que les disparus se vengent. Les trépassés qu'on oublie reviennent. Ils mènent leur sarabande dans la chambre close, ouvrent la fenêtre, renversent la gargoulette, envoient des *quimbos* (22) néfastes voler autour de la chandelle. La tante Bolamé achève d'effrayer sa nièce en contant toutes sortes d'histoires d'épouvante. Elle narre le drame de la ville comblée. Dans la baie, les navires attendaient les cargaisons de sucre et de cacao. Les créoles s'éventaient à l'abri des varangues. Les coquines du port polissonnaient avec les marins. Et puis, la Pelée s'est mise à gronder, la tornade infernale à déferler. Saint-Pierre, en cinq minutes, est devenu une cité de fantômes. Céleste Bolamé les a

(22) Chauve-souris néfastes.

vus. Ils glissent muets et souples par les rues d'autrefois. Ils se cherchent, s'enlacent et se lamentent. Cette nuit, ils s'en iront dans les ruines de la cathédrale du Mouillage, attendre autour d'un fragment de bénitier une messe que nul prêtre n'osera venir chanter.

La doudou, éperdue, se réfugie auprès d'Yves. Des souffles courbent les herbes folles. Peut-être que déjà le *mauvais-feu* voltige au-dessus du ravin.

Intarissable, Céleste Bolamé évoque les esprits qui hantent sa solitude. Ils se déroulent, en une procession immense, conduite par les féroces garous et les *zombis* (23) aux cornes de bouc.

Le Breton reconnaît ainsi, affligées de sobriquets nouveaux, de très anciennes connaissances : les korrigans, les follets, l'Ankou, personnages fabuleux qui courent la lande celtique sous les brouillards d'automne. Naguère, les capitaines de Brest et de Saint-Malo ont apporté aux Iles, dans leurs coffres peinturlurés d'arabeques, leurs légendes de Nivôse. Les pauvres mamzelles ont gardé la pacotille mélancolique, en échange des romances couleur de soleil qu'elles fredonnaient sur leurs genoux.

Et, soudain fraternel, Yves se penche sur la doudou, attendri de retrouver dans une âme étrangère des reflets de son pays natal et des frissons de son enfance.

THÉRÈSE HERPIN.

*(A suivre.)*

(23) Diables.

# ABEILLES

—

Concordat nervis volitans et apicula carmen.

## I

*L'abeille, qui s'essore, étire,*
*hors la ruche qu'elle fuit,*
*une corde, encor, de la Lyre*
*que le soleil tend à la nuit.*
*Flèche d'amour, ardent labeur*
*inlassable, incompensé;*
*symbole du bleu laboureur*
*qui devança son vol lancé!*
*Ce n'est pas pour elle, ô Virgile,*
*qu'elle cueille le miel qu'elle adore :*
*que serait vaine la vigile*
*du poète, sans cette aurore?*
*La vie est sage qui le frustre*
*de fruits de son verger de rêve;*
*qu'il en relève son front juste,*
*s'étonne et sourie à l'heure brève :*
*si la nuit précipita ses sables*
*au gré des fins rythmes enlacés,*
*revoici l'aurore secourable;*
*la vie est là, et c'est assez.*

## II

*Le chant ténu franchit mon seuil;*
*la salle s'ouvre, grande,*
*vers la pelouse au bel accueil,*
*le porche aux claires lavandes,*
*les héliotropes, les verveines,*

*les résédas, les sauges;*
*elle est entrée, avec l'haleine*
*myriadaire des roses.*
*Elle chante, de ses ailes vives;*
*mais (semble-t-il) comme on fredonne;*
*elle se pose sur ces livres*
*muets et noirs...*
*Il y résonne,*
*inentendue, d'elle et de tous,*
*une Lyre aux voix sans âge!...*
*Voici, encor, qui la repousse,*
*l'invisibe vitrage!*
*Ouvrons, plus large, la fenêtre*
*— toute œuvre humaine est incomprise —*
*fermé le livre aux divins mètres,*
*écoutons bruire la brise.*

III

*Entre-bâillant, de tes six mains,*
*le mufle blanc du muflier,*
*tu sembles juger du butin*
*qu'offre la gorge déployée;*
*tu sembles, presque, hésiter, lasse,*
*devant l'ouvrage illimité;*
*ainsi, parfois, l'azur s'efface*
*devant nos yeux, soudain fermés!*
*Ce n'était qu'une vision :*
*leste, tu plonges! la corolle*
*t'a retenue dans sa prison;*
*puis, tu reparais, frêle et folle;*
*une autre fleur, une autre encore...*
*tes poches sont lourdes de pollen;*
*n'es-tu pas lasse, depuis l'aurore?*
*voici l'ombelle d'un troëne...*
*Rentre à la ruche, il se fait sombre,*
*déjà tes sœurs sont reposées.*
*Laisse-nous suivre, jusque dans l'ombre,*
*la cadence de nos pensées.*

## IV

*Quelle ivre fureur vous anime,*
*peuple sage? quelque outrage*
*vous va-t-il ruant vers l'abime*
*où s'abat votre rage?*
*O la déroute! quelle débâcle*
*entraine, ainsi, votre ordre ailé?*
*Quel fou aura fait le miracle*
*— de changer la ruche en mêlée,*
*d'armer ainsi, contre soi-même,*
*la nation la mieux unie*
*dont le labeur est un poème*
*et l'œuvre, sur toutes, bénie...*
*Chacune : hélas! tourne et tombe*
*et toutes gisent au cheneau :*
*le désastre n'aura pour tombe*
*que le Léthé d'un frais ruisseau.*
*Un peuple se tue au soleil!*
*Etait-ce hier? serait-ce demain?*
*Le furieux halo vermeil,*
*que tu fis à ta mort, clair essaim!*

## V

*Pour quel hiver thésauriser*
*ce miel-ci qu'on butine aux livres?*
*serons-nous là, pour nous griser*
*du seul nectar qui te délivre,*
*Pensée, assise au foyer mort*
*des nations abandonnées?*
*Et n'envieras-tu pas le sort*
*des belles heures moissonnées?*
*Abeille, abeille, sur ma vitre*
*qui montes, retombes, t'obstines,*
*je sais un cristal insolite*
*aux duretés adamantines :*
*la Beauté! dont le désir dresse*
*notre volonté maitrisée*

*et notre pensée en détresse.*
*Echappe-toi de cette mort*
*que jamais effort n'a fléchie,*
*va! — tu me laisses sans remords —*
*vers le verger aux troncs blanchis,*
*vers les pommiers fleuris de neige*
*et les hautes fleurs des herbages,*
*au loin du sombre azur qu'allège*
*le reflet au fleuve de son visage.*
*Mais moi... qui m'ouvrira, Seigneur,*
*le vantail où mon front s'appuie*
*à comparer notre douleur*
*au rêve d'une joie éblouie?*
*Et s'il ne doit s'ouvrir, Seigneur,*
*sur tout ce que je veux connaître,*
*ah! faites la nuit dans mon cœur,*
*qu'il fasse noir à ma fenêtre.*

VI

*Le halo de tes ailes vives*
*brille, un instant, au front des roses;*
*ainsi ma pensée fugitive*
*se pose et passe sur les choses;*
*s'arrête-t-elle, entr'ouvre-t-elle,*
*à ton exemple, une corolle :*
*sitôt, s'éteint le chant des ailes,*
*sitôt, s'affirme la parole.*
*Elle — comme toi qui fus de l'air,*
*une flamme, de l'or, une gloire —*
*vers le butin utilitaire,*
*elle entrera, rampante et noire :*
*le merveilleux pollen de vie*
*sera le miel dont tu dois vivre;*
*la clarté, à l'aube ravie,*
*se fera verbe dans mon livre.*
*Ne pouvez-vous, Idée, Abeille,*
*et vous, Rayon, et toi, la Rose,*
*dans une apothéose vermeille*
*unir votre métamorphose?*

*Est-elle meilleure, ta longue tâche,*
*Abeille, qui comble le rucher?*
*Pensée, est-il bon que se détache*
*une ode de ta rêverie?...*
*Par delà l'hiver que tu pourvoies,*
*le printemps guette une autre abeille;*
*écoute, poète de la joie :*
*une autre voix, toujours pareille,*
*s'élève, et c'est la tienne encore!*
*la rose éclôt, la ruche essaime,*
*une autre aurore, la même, dore*
*ce ciel dont tu fis ton poème.*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

# LA VÉRITABLE VIRGINIE
## DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Le roman de *Paul et Virginie* est demeuré l'un des plus célèbres dans notre littérature, à l'égal de *Manon Lescaut.*

Le mieux qu'on en puisse dire, c'est que ce furent deux rencontres heureuses de deux auteurs médiocres qui seraient condamnés à l'oubli, s'ils n'avaient une fois dans leur vie justifié cette pensée de Goethe que la muse reste rarement toujours sourde à l'appel de ceux qui font métier de la solliciter constamment.

Bernardin de Saint-Pierre et l'abbé Prévost semblent bien, l'un et l'autre, s'être complu à dramatiser deux anecdotes véridiques au fond et à poétiser deux femmes plus ou moins connues de leurs contemporains. On ne s'est pas beaucoup inquiété — sauf en ces dernières années — du personnage de Manon Lescaut, mais l'identité de la jeune fille, modèle de Virginie, l'héroïne de la pudeur, a longtemps préoccupé les chercheurs. Les exégètes ont énormément varié dans leurs conclusions, peut-être parce qu'ils se sont appliqués principalement à interroger des témoins dont les dépositions rapportent surtout des impressions; peut-être également parce que, dans bien des cas, leur étude ne fut qu'une distraction de lettré érudit.

En résumant encore une fois ce qui a été dit avant nous, nous ne prétendons pas avoir résolu définitivement un problème intéressant comme tous ceux que soulèvent les chefs-d'œuvre, ou plus simplement les œuvres populaires. Nous croyons néanmoins avoir avancé la solution

et nous avons la conscience de n'avoir rien négligé pour arriver à ce but.

§

Si j'ai osé vous écrire, ce n'est pas pour vous demander les circonstances de cet ouvrage qui n'ont point été le fruit de votre imagination. Vous dites qu'il y a du vrai. Quel est ce vrai? Quel est ce faux? Voilà ce que je me suis proposé de savoir, pour qu'une autre fois, en le relisant, je puisse me dire, pour soulager ma sensibilité affligée : ceci est vrai, ceci est faux (1).

Cette lettre, adressée le 22 juin 1793 à Bernardin de Saint-Pierre, par L. Bonaparte à propos de *Paul et Virginie,* pose un point d'interrogation auquel ni l'auteur ni ses divers éditeurs n'ont jamais répondu d'une façon satisfaisante.

Observons cependant que depuis 1788, date de la première publication de ce livre fameux, bien des détails ont été précisés et dégagés de la fiction littéraire. On est remonté à l'origine de nombreux épisodes de l'idylle, on connaît même dans tous ses détails la catastrophe du *Saint-Géran,* mais un point reste toujours obscur : la véritable identité de Virginie, dont l'existence paraît pourtant incontestable.

En rappelant brièvement les circonstances qui accompagnent les faits, peut-être parviendrons-nous à l'établir.

Sous le gouvernement de Mahé de la Bourdonnais, l'Ile-de-France fut éprouvée par une terrible disette causée par la sécheresse. De plus, la colonie manquait d'argent et l'Inde réclamait impérativement son aide. A la demande du gouverneur, la Compagnie des Indes armait à Lorient, le 24 mars 1744, un navire de 800 tonneaux, le *Saint-Géran,* dont elle confiait le commandement au capitaine Gabriel Richard de la Marre. Cin-

(1) Roussin : *L'Album de l'île de la Réunion,* Tome III (1863).

quante mille piastres, des armes, des provisions, s'entassaient à bord, espoir des colons aux abois.

Après avoir relâché à Gorée, où l'on embarqua quelques esclaves, le navire arriva dans les parages de l'Ile-de-France, le 17 août au soir. Le commandant voulut profiter du clair de lune pour mouiller dans la baie du Tombeau, mais ses officiers l'en dissuadèrent, lui conseillant de rester à la cape, pour attendre le jour. Tout alla bien jusqu'à trois heures du matin. A ce moment, l'officier de quart, Lair, second-enseigne, s'approcha trop près de terre, et le vaisseau heurta un récif à une lieue de l'Ile d'Ambre. Le *Saint-Géran,* rompu par le milieu, coula rapidement.

*Des cent quatre-vingt-une personnes qu'il abritait,* neuf seulement parvinrent à s'échapper, huit hommes de l'équipage et un passager.

L'émotion, naturellement, fut considérable dans l'île, et se répercuta à Bourbon, sa voisine.

Le conseil supérieur de cette dernière colonie — réuni extraordinairement — vota à l'unanimité un emprunt de 30.000 piastres pour subvenir aux besoins des employés de la Compagnie, privés des secours apportés par le transport. (Délibération du 19 septembre 1744) (1 *bis*).

De nombreuses familles se trouvaient endeuillées par la disparition de plusieurs passagers, et lorsque, vingt-quatre ans plus tard, Bernardin de Saint-Pierre débarquait à l'Ile-de-France, le 14 juillet 1768, il pouvait encore recueillir les souvenirs, restés très vivaces, de la catastrophe.

Je n'entreprendrai point ici de refaire, après tant d'autres, la biographie de ce disciple de Jean-Jacques Rousseau, ni de relever les contradictions flagrantes entre ses écrits, ses doctrines et sa façon de vivre. Je noterai seulement en passant que cet apôtre de l'égalité, ce défenseur de la liberté humaine, cet adversaire si véhé-

(1 *bis*) Roussin, *op. cit.*

ment de l'esclavage, n'eut rien de plus pressé, dès son arrivée, que d'acheter deux nègres et de les battre comme plâtre, au grand scandale des colons qui, quoi qu'en ait insinué une opinion malveillante, maltraitaient rarement leurs serviteurs de couleur.

§

Dans l'« Avant-propos » de son ouvrage, Bernardin de Saint-Pierre estima devoir donner cette précision :

Je me suis proposé aussi de mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci : que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'Ile-de-France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, sont encore en cela même de la réalité.

Malgré cette affirmation, d'intraitables critiques déclarèrent l'œuvre imaginée de toute pièce, et le naturaliste Bory de Saint-Vincent, qui visita l'Ile-de-France en 1804, n'hésita pas à déclarer qu'aucun habitant ne se souvenait avoir connu les héros de *Paul et Virginie*.

Certains allèrent même jusqu'à nier l'existence du *Saint-Géran* et la réalité de son naufrage.

Une découverte, faite en 1821, mit fin à la controverse soulevée par cet inattendu démenti.

Le baron Milius, commandant de l'île Bourbon, eut, à cette époque, la bonne fortune de retrouver, au greffe de la cour d'appel de Saint-Denis, les procès-verbaux dressés en août 1744, d'après les déclarations des rescapés. Ces papiers provenaient de l'Ile-de-France, redevenue Maurice après la conquête anglaise, et nul, avant lui, ne semble avoir eu la curiosité de les examiner.

Huit marins et un passager, Jean Diomat, de Saumur,

échappèrent en effet à la catastrophe que l'on pouvait reconstituer entièrement, grâce à leurs récits. En publiant les procès-verbaux de l'interrogatoire dans les *Annales Maritimes* de 1822, Milius les accompagnait d'un commentaire dont voici la dernière phrase :

Si les restes inanimés de M^lle^ Mallet, de M^lle^ Caillou, la véritable Virginie, ainsi que de M. Longchamps de Montendre, auquel Bernardin substitue l'intrépide Paul, du vertueux capitaine Delamare, de MM. de Péramont et de Villarmois, ont été ensevelis dans les flots, qu'au moins leurs noms échappent à l'oubli; et puissent-ils, associés désormais aux noms de Paul et Virginie, partager le torchant intérêt qu'inspire le récit de leurs chastes et malheureuses amours!

Les dépositions qui permettent au baron Milius de se montrer aussi catégorique furent celles de Jean Janvrin, pilote de Saint-Malo, et de Pierre Verger, adjudant-canonnier, faites le 24 août 1744 au Port-Louis, devant Antoine-Nicolas Herbault, conseiller au Conseil Supérieur de l'Ile-de-France, et Molère, greffier.

... Un moment après, dit le procès-verbal, Maître Tassel se jeta à la mer et on le vit nager assez loin sans qu'il lui fût arrivé d'accident, ce qui encouragea les deux déposants. Le nommé Janvrin, pilotin, voyant venir un grain et craignant que la mer ne devînt plus mauvaise, se jeta à la mer avec son camarade sur une planche qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Dans ce moment, le sieur de Belleval faisait des cris et des lamentations extraordinaires. M^lle^ Mallet était sur le gaillard d'arrière avec M. de Péramont, qui ne l'abandonnait pas. M^lle^ Caillou était sur le gaillard d'avant avec MM. Villarmois, Gresle, Guiné et Longchamps de Montendre, qui descendit le long du bord pour se jeter à la mer, et remonter presque aussitôt pour déterminer M^lle^ Caillou à se sauver.

Voici donc un point officiellement acquis. Deux femmes, deux jeunes filles, se trouvaient à bord et périrent sans que l'on pût leur porter secours. L'une des deux a donc certainement servi de prototype à Virginie.

Et les curieux de repartir en guerre... Est-ce Mademoiselle Mallet, est-ce Mademoiselle Caillou?...

Un instant, on pensa qu'il serait possible de départager les opinions en identifiant l'héroïne avec une autre femme, la composition exacte des voyageurs n'étant pas connue.

La mise au jour par M. Henri Weber du rôle d'armement du *Saint-Géran,* embarquant pour son ultime traversée, a démontré la fragilité de cette hypothèse hasardée en désespoir de cause.

Voici en effet un extrait du document, conservé dans les archives du port de Lorient :

> Le *Saint-Géran,* armé le 24 mars 1744, péri sur les îles d'Ambre, en arrivant à l'Ile de France, le 18 août 1744, suivant déclaration du nommé Aimé Carret, bosseman dudit vaisseau échappé au naufrage, revenu par *la Fière,* prise par les Anglais (2).

Le reste du manuscrit enregistre les rôles complets de l'état-major et de l'équipage; il mentionne aussi les noms des quinze passagers. Neuf de ceux-ci étaient admis à la table du capitaine, et parmi eux figurent trois femmes : M^lles^ Anne Mallet, Jeanne Nézet (créole) et Caillou.

Par une inconcevable malchance, le prénom de cette dernière est seul à ne pas être indiqué. Quant à M^lle^ Nézet, elle ne s'appelait pas Virginie, mais Jeanne. Nul n'avait encore songé à elle, et le terme de « créole » employé à son égard la laisse même supposer de condition inférieure. Si, actuellement, ce mot désigne généralement les individus de race blanche originaires des vieilles colonies, il n'en était pas ainsi il y a deux siècles, et même moins. Le mot de « créole » servait alors à caractériser — avec une légère nuance de supériorité — les noirs nés à Bourbon ou à l'Ile-de-France, par opposition à leurs congénères importés d'Afrique. Le terme

(2) Henri Weber : *La compagnie française des Indes* (1904).

s'étendait également aux autochtones de familles européennes (2 *bis*), mais désignait plus facilement encore les sang-mêlés. Nous opinons donc, sans grande crainte de nous tromper, que Jeanne Nézet ne devait qu'à sa qualité de femme de confiance ou de compagnie de l'une des deux autres ce privilège de la table du chef, car rien dans sa situation ne permet de la rapprocher de l'immortelle Virginie. Le silence absolu toujours fait autour de cette comparse suffirait d'ailleurs à la mettre entièrement hors de cause.

M[lle] Mallet se prénommait Anne. Bernardin de Saint-Pierre aurait donc modifié cette appellation pour lui donner, et pourquoi, celui de Virginie? Ses partisans ont prétendu que ce prénom serait celui de Virginie Taubenheim, que le romancier aurait vainement cherché à épouser en Prusse. M. Maurice Souriau a fait justice de cette invention.

Non seulement Virginie Taubenheim n'était pas de ce monde en 1765, époque du séjour de Bernardin à Berlin, mais son père n'était pas même encore marié et c'est plus tard qu'il devint administrateur de la Régie et conseiller intime des finances; en 1765, il végétait, petit employé de la Régie des accises et péages (3).

Quant au nom de M[lle] de la Tour qu'il donne à son personnage, admettons, jusqu'à preuve du contraire, qu'il appartenait à une nièce du général du Bosquet, jeune fille dont Bernardin, toujours amoureux éconduit, avait éprouvé les rigueurs dans ses pérégrinations à travers la Russie.

(2 *bis*) On nommait alors communément « habitants » les européens de race pure.

Pour ne pas nous écarter de nos personnages, relevons, entre mille, cette indication puisée dans l'acte de baptême d'Opportune, « fille légitime de Basile, malgache, et de Suzanne, créole, esclaves de M. Caillou ». (Registres paroissiaux de Saint-Denis de l'île Bourbon, 22 mai 1722).

Que l'on remarque bien la nuance très nette entre *malgache* et *créole!*

(3) Maurice Souriau : *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits* (1905).

Jeanne Nézet éliminée, Anne Mallet et M^lle^ Caillou demeurent seules en présence.

On connaît la célèbre description du naufrage du *Saint-Géran* considérée comme l'une des plus belles pages de Bernardin de Saint-Pierre, récit de pure invention, la tempête n'ayant existé que dans l'imagination de l'auteur.

Magon de Saint-Elier, dont le père fut gouverneur de l'Ile-de-France, publia, en 1839, un ouvrage sur ce pays et, naturellement, il ne manqua point de dire son mot sur le drame.

Relisons le passage capital où il est question du sacrifice de Virginie :

> Il y avait à bord deux jeunes personnes : M^lle^ Mallet, qui était sur le gaillard d'arrière avec Mr. de Péramont qui ne l'abandonnait pas, et M^lle^ Caillou se tenait sur le gaillard d'avant avec le lieutenant de Montendre, dont l'amour avait mérité sa main et qui devait l'épouser à son arrivée à l'Ile de France. Ce jeune homme, aussi agité que son amante paraissait calme et résignée, s'occupait de faire un radeau pour sauver celle dont la vie lui était mille fois plus chère que la sienne. On le vit à genoux, la suppliant de descendre avec lui sur le radeau, d'ôter une partie de ses vêtements, de ne conserver que ses voiles les plus légers; elle rejeta toutes ses prières et son regard lui fit sentir que toutes ses sollicitations seraient inutiles; elle lui tendit la main en témoignage d'amour et de reconnaissance de ses efforts pour son salut. Montendre tira alors de son portefeuille une boucle de cheveux qu'elle lui avait donnée, la baisa plusieurs fois avec transport, la plaça sur son cœur et attendit, à côté de sa maîtresse, la fin de cette scène de désespoir (4).

Magon, on le voit, ne résiste, pas plus que les autres, à poétiser le drame. Considéré à ce point de vue, son récit ne nous apprend donc rien de nouveau, mais il convient d'en retenir l'affirmation implicite qu'à l'époque où il écrivait, l'identité de Virginie et de M^lle^ Caillou n'était guère douteuse pour les colons (5).

(4) Ferdinand Magon de Saint-Elier : *Tableaux historiques, politiques et pittoresques de l'Ile-de-France, aujourd'hui Maurice* (1839).

(5) Dans le *Temps* du 19 août 1902, M. Adolphe Brisson a publié,

Pareille opinion se dégage des *Souvenirs anecdotiques* du comte Regnault de Beaucaron, par ailleurs si documentés, mais il l'appuie malheureusement sur des traditions de famille purement verbales. Il assure, en effet, que son aïeule, M^me^ Azéma, femme d'un conseiller au conseil supérieur, chargé de gérer la colonie en l'absence de La Bourdonnais, ayant suivi son mari sur la plage, pour coopérer au sauvetage des victimes, aurait fait une chute de cheval dont elle ne se releva pas. Or, Azéma, pas plus que La Bourdonnais, ne se trouvait sur le rivage. Les quelques naufragés échappés au danger furent longtemps avant de pouvoir aborder la terre ferme, et la nouvelle du drame ne parvint à Port-Louis que plusieurs jours après.

Les tombeaux dits de Paul et Virginie, que l'on peut contempler encore aux Pamplemousses, ne sont qu'une sorte d'hommage littéraire purement platonique. La mer ne rejeta aucune victime et les trois seuls infortunés que l'on put ensevelir furent deux matelots et une pauvre négresse de Guinée, arrivés vivants sur le rivage et morts peu après, comme le constatent les procès-verbaux.

§

Bernardin de St-Pierre, obligé de répondre aux discussions provoquées par son œuvre, jugea utile, dans le « Préambule » d'une nouvelle édition, de donner quelques indications complémentaires destinées, dans son esprit, à établir sa véracité.

Je le répète, j'ai décrit des sites réels, des mœurs dont

en faisant ses réserves, un document conservé dans des archives notariales parisiennes. Le récit, très bien présenté, est fait par quelqu'un qui possédait à fond les procès-verbaux officiels, la narration des *Archives de l'Ile-de-France*, que l'on verra plus loin et l'ouvrage de Magon de Saint-Elier. Son auteur incarne Virginie avec M^lle^ Caillou et lui donne 12 ans en 1741 date de son départ pour la France. Ayant sans doute reconnu l'impossibilité de l'identifier avec M^lle^ Mallet, il glisse incidemment qu'elle avait « vécu à Bourbon où elle avait des parents ».

on trouverait peut-être encore aujourd'hui des modèles dans quelques parties solitaires de l'Ile-de-France ou de l'île de Bourbon qui en est voisine, et une catastrophe bien certaine dont je puis produire, même à Paris, des témoignages irrécusables.

Un jour, étant au Jardin du Roi, une dame d'une figure très intéressante accompagnée de son mari, ayant su par M. Jean Thouin, chef de ce jardin, que j'étais l'auteur de *Paul et Virginie,* m'aborda pour me dire : « Ah, Monsieur, que vous m'avez fait passer une nuit terrible! Je n'ai cessé de gémir et de fondre en larmes. La personne dont vous avez décrit la fin malheureuse avec tant de vérité, dans le naufrage du *Saint-Géran,* était ma parente. Je suis créole de Bourbon. » J'appris ensuite de M. Jean Thouin que cette dame était l'épouse de M. de Bonneuil, premier valet de chambre de *Monsieur.* Cette dame, depuis, a bien voulu me permettre de publier ici son témoignage sur la vérité de cette catastrophe, dont elle m'a rapporté les circonstances capables d'ajouter beaucoup à l'intérêt qu'inspirent la mort de cette sublime victime de la pudeur et celle de son amant infortuné (5 *bis*).

L'auteur exultait. On se gaussa de lui et on prétendit que sa vanité d'homme du jour le rendait dupe d'une mystification. Lemontey, par exemple, publiant en 1823 un article de critique très serrée sur les sources de *Paul et Virginie,* crut devoir réfuter bruyamment le témoignage invoqué.

Commentant d'abord la déposition du pilote Janvrin relative à Montendre, il s'écrie :

Ce jeune homme qui descend sur les flots pour montrer à une femme le seul moyen de salut qui leur reste, qui remonte pour vaincre sa timidité et qui, ne pouvant y réussir, abjure sa propre vie et vient mourir près d'elle, n'est-il pas tendre, délicat, héroïque?... Est-ce l'amitié, l'amour ou sa seule générosité qui ont inspiré M. Longchamps de Montendre? Que vous importe!.. On ne sait, il est vrai, de M^lle^ Caillou, que son nom et l'on ignore sa patrie, sa famille, ses mœurs, ses projets. Etait-elle jeune ou âgée, belle ou non,

(5 *bis*) *Paul et Virginie,* éd. d'Aimé Martin (1825). Voir aussi l'édition in-4° de 1804.

intéressante ou vulgaire? Questions oiseuses. Est-ce que la femme pour qui le jeune enseigne du *Saint-Géran* a voulu mourir peut être jamais indifférente? Tout ce que les témoins en auraient dit eût été un obstacle et un larcin au génie de son peintre. Le vrai, quel qu'il fût, aurait terni l'idéal... (6).

Un renvoi complète ce réquisitoire :

M. de Saint-Pierre raconte dans sa préface qu'ayant rencontré Mme de B... au Jardin du Roi, elle lui apprit que la Virginie qui avait fait naufrage sur le *Saint-Géran* était sa parente. Je me souviens que, dans le temps, je demandai à Mme de B... quelque éclaircissement sur ce point et qu'elle ne put m'en donner aucun. Elle ne savait pas même le nom de sa prétendue parente. Je reconnus facilement que sa confidence avait été une gaieté de créole, et que M. de Saint-Pierre avait pris trop à la lettre la plaisanterie obligeante d'une jolie femme qui avait voulu l'intéresser et y avait réussi.

En bon Français, Lemontey taxe Bernardin de Saint-Pierre d'imposteur. Mais, sur ce point particulier, que vaut sa propre version de l'incident? Car il ne laisse pas d'être lui-même sujet à caution.

Jean Diomat, qui échappa à la mort, se rendait à Bourbon « pour y exercer un emploi d'opprobre et de férocité, pour y être commandeur de nègres ». Lemontey le lui reproche véhémentement et regrette que le sort l'ait exempté du nombre des victimes.

Cette indignation conventionnelle est déplacée parce qu'alors le métier de « commandeur de nègres » n'avait en soi rien de déshonorant. En tout cas, cette propension de l'auteur à user de lieux communs qui n'ont rien à voir avec le sujet invite la critique à examiner de près ses autres arguments.

Disons tout de suite qu'il se trompe, en dédaignant bien légèrement l'affirmation de Mme de Bonneuil. Il se peut que cette personne se plût à mystifier ses interlocu-

(6) *Etude littéraire sur la partie historique de « Paul et Virginie »*, par P.-E. Lemontey, de l'Académie Française (1823).

teurs, mais, dans la circonstance, il y a lieu de croire que le plus mystifié, de Bernardin ou de Lemontey, ce fut ce dernier, car Mme de Bonneuil se trouvait parfaitement qualifiée pour parler en connaissance de cause d'une cousine, peut-être d'une sœur consanguine de sa mère.

Michelle Sentuari, femme de Guesnon de Bonneuil, premier valet de chambre de *Monsieur*, comte de Provence, était fille de Jean Sentuari, procureur général au conseil supérieur de l'Ile Bourbon, et de Marie Caillou.

Jean Sentuari, fils lui-même du maire de la petite ville de Langon, dans le diocèse de Bazas, s'intitulait avocat au Parlement de Guyenne, lorsqu'il vint dans la colonie en 1740.

L'année suivante il s'y implantait définitivement en épousant à Saint-Denis Marie Caillou, issue d'un chirurgien-major au service de la Compagnie des Indes. Née vers 1703, sa femme devait mourir dans cette même ville le 23 novembre 1752 à la naissance de son sixième bébé (7).

Le chirurgien Louis Caillou avait-il eu d'autres filles de sa femme, Catherine Panon (7 *bis*), et ne serait-il pas naturel de supposer que le père de Mme Sentuari était également celui de la victime du *Saint-Géran?* La similitude de nom implique presque nécessairement une pa-

(7) Voici le texte de l'acte de mariage :
« L'an de grâce mil sept cent quarante un, le vingt-unième jour du mois d'octobre, après les fiançailles et la publication des bans de mariage entre Sr. Jean Santuari, avocat au parlement de Guienne, conseiller et procureur du Roy du Conseil Supérieur de cette Isle, fils du Sieur Jean Sentuari, conseiller du Roy et Maire de la ville de Langon, diocèse de Basas et de Dame Jeanne Castellan, ses père et mère, et ne s'étant trouvé aucun empêchement, je soussigné les ai mariés et leur ai donné la bénédiction nuptiale en présence des témoins soussignés... », etc.

(7 *bis*) Le mariage eut lieu le 2 septembre 1721. Les Panon, originaires de Provence où leur nom est très anciennement cité dans la région toulonnaise, vinrent se fixer à Bourbon, à la fin du XVIIe siècle avec Auguste Panon. De son mariage en 1692 avec Françoise Chastellain de Gressy il eut, outre Mme Caillou, trois autres enfants qui laissèrent postérité.
Son petit-fils, Panon du Hazier, fut créé Baron par lettres patentes du 30 août 1825 et son autre petit-fils, Panon Desbassyns de Richemond, reçut un titre comtal le 6 octobre 1827 (Cf. l'*Armorial de la Restauration*, de Révérend).

renté, surtout dans un pays neuf où les femmes ne peuvent vivre isolées, sans l'appui d'un mari ou d'un proche. A cette époque les allées et venues avec la métropole sont continuelles, les familles séjournant peu dans ces nouvelles colonies (8), comptoirs épars sur l'Océan et dont la population croissante se renouvelait sans cesse.

En tout cas, je relève à Saint-Denis, en 1758 et 1759, les actes de baptême de deux enfants de Louis Caillou, lieutenant réformé, actes contresignés par les Sentuari, les Panon et d'autres cousins ou alliés communs. On peut donc légitimement en inférer que le premier Louis Caillou n'est pas venu seul à Bourbon, et que s'il n'a laissé comme descendante directe que Marie, épouse de Jean Sentuari, il avait pour le moins un neveu. Pourquoi ne pas admettre également une nièce?

Catherine Panon mourut en 1743. C'est grand dommage qu'elle n'ait pas vécu un an de plus, car il eût été d'un effet facile de la dépeindre tuée par le chagrin de la tragique disparition de l'héroïne, sa fille.

On raconta pourtant autrefois que Louis Caillou, décédé seulement en 1755, s'écria en apprenant que sa fille se trouvait sur le *Saint-Géran* : « Ah! je ne la reverrai jamais! » exclamation provoquée par la réputation qu'avait M. Delamarre d'être un capitaine malheureux, ou tout au moins négligent (9).

Etait-elle méritée? Il existe une délibération du Conseil provincial du 15 mai 1723 relative au *Saint-Albin*, commandé par Delamarre et dont « le grand mât est entièrement pourri ». Lorsqu'il arriva en vue de l'Ile-de-France, le 17 août 1744, son caractère hésitant se révéla : « Messieurs, déclarait-il à ses officiers, il y a vingt ans que je suis venu ici sur le *Saint-Albin;* vous êtes plus

(8) L'Ile de France, occupée une première fois par les Français en 1715, le fut définitivement en 1721.
(9) Roussin, *op. cit.*

pratiques de la côte que moi et je m'en remets à vous de la conduite du vaisseau » (10).

Pour en terminer avec Louis Caillou en disant qu'il était de Menin, en Flandres, j'aurai raconté tout ce que je sais sur ce personnage (11) et l'on retiendra au moins de ces renseignements que Mme de Bonneuil, si évaporée qu'on la suppose, était au courant de sa parenté de l'île Bourbon et qu'elle n'en a pas imposé à Bernardin de Saint-Pierre en se réclamant auprès de lui de son cousinage avec l'héroïne.

Toutes ces précisions offrent d'ailleurs quelque intérêt pour qui s'est efforcé à une démonstration rigoureuse.

Jules Claretie, qui a touché à beaucoup de sujets, n'hésite pas non plus à pousser encore plus loin les indications relatives à la famille Caillou et il a écrit à propos d'une souscription destinée à élever à l'île Maurice un monument à Paul et Virginie, monument dont se chargeait le sculpteur d'Epinay :

> Chose étonnante, M. d'Epinay pourrait presque, pour sculpter sa statue, retrouver le portrait de Virginie, fait d'après nature. Virginie a existé. Elle s'appelait Virginie Caillou. Elle était de Puimisson dans l'Hérault. Son petit-neveu, M. Caillou, est encore aujourd'hui avoué à Béziers, rue Mairan. Il a une sœur, petite-nièce de Virginie, qui a épousé un écrivain, Rosier, le dramaturge, auteur du *Manoir de Montlouvier,* de *Brutus, lâche César,* de tant d'autres pièces applaudies. Ce qui n'empêchait point les journaux, l'autre jour, de parler en annonçant la souscription à ce monument de la *mémoire imaginaire* de Paul et Virginie... (12).

Je livre ce renseignement à la sagacité des chercheurs, en faisant mes réserves sur ce miracle de la nature qui a perpétué à Béziers l'image inconnue de Virginie sous les

(10) Dépositions de Pierre Tassel et d'Alain Ambroise, bossemen du *Saint-Géran.*

(11) « Le 17 septembre 1755 a été inhumé dans la nef de cette église Louis Caillou, natif de Menin, en Flandre, chirurgien-major de la Compagnie en cette isle, décédé subitement le jour précédent, âgé de 60 ans... », etc. (Registres paroissiaux de Saint-Denis de l'Ile Bourbon.)

(12) Jules Claretie : *La vie à Paris* (1882).

traits d'une arrière-arrière-petite-cousine, pour permettre au sculpteur d'Epinay de la statufier authentiquement. J'ajouterai toutefois qu'il se peut fort bien que des Caillou aient émigré de Menin à Béziers. Un tel phénomène n'a rien de surprenant en 150 ans, mais qu'est-ce que cela prouve pour ou contre l'identité de Virginie, le seul objet du problème (13) ?

Revenons donc à la famille Sentuari dont la descendance certaine des Caillou est établie et dont par conséquent les témoignages ont une vraie valeur.

J'ai déjà dit que Marie Caillou, épouse du procureur général Jean Sentuari, laissait six enfants de son mariage : deux fils et quatre filles. Les fils, nous les retrouverons tout à l'heure. Les filles, elles, subirent des destinées fort diverses. Douées de quelque réputation d'agrément et de beauté, leur conduite ne fut pas exempte de reproches, si l'on en croit la chronique scandaleuse.

Avec des précautions oratoires et de transparentes initiales, Roussin nous apprend que l'une d'elles, femme d'un négociant bordelais, fut la célèbre Eucharis, chantée par Bertin, rival et compatriote de Parny.

Une autre, veuve du maître des Requêtes Jacques Thilorier, avait épousé en secondes noces Duval d'Esprémenil, futur député aux Etats Généraux, et les pamphlets révolutionnaires ne se firent pas faute d'exploiter les infortunes conjugales d'un ennemi politique.

Un beau jour, d'Esprémenil, ayant eu le malheur de déplaire à la populace, voit son hôtel de la rue Bertin-Poirée assailli par une bande d'émeutiers qui poussaient des cris de mort. C'en était fait de lui lorsqu'un homme, se haussant sur une borne, harangua la foule en ces termes : « Gardez-vous bien de piller sa maison, elle est

(13) En opposition absolue avec Jules Claretie, M. Hervé de Rauville assure que « M[lle] Caillou s'appelait Louise de son prénom... et qu'elle était née en 1728 ou 1729 dans une paroisse du Cotentin dont le nom m'échappe en ce moment ». (*Le Temps*, 6 septembre 1902.)

au propriétaire; ses meubles, il les doit; ses enfants ne sont pas à lui et sa femme est à tout le monde! »

Cette femme, que l'on disait « à tout le monde », fut d'ailleurs, sous la vague inculpation d'avoir « participé à la conspiration de l'étranger contre la République », incarcérée au couvent des Anglaises (14), transférée le 3 mai 1794 à Sainte-Pélagie, condamnée et exécutée le 17 juin de la même année.

Tout ce qui touche à la famille Caillou paraît voué au mystère de l'impénétrable.

Alors que M[me] T..., sous le voile d'Eucharis, inspira Bertin, il semble bien que son autre sœur, M[me] de Bonneuil, fut la *Camille* des Elégies d'André Chénier.

Mariée à un compatriote, Guesnon de Bonneuil (15), Michelle Sentuari menait à Paris une existence assez mouvementée.

Le général Thiébault, qui n'aimait pas la fille de cette dame ni son gendre, Regnault de Saint-Jean d'Angély, en parle dans ses *Mémoires*. Nommant les Parisiens qui fréquentaient ses parents avant la Révolution, il ajoute :

> Je citerai encore la présidente de Bonneuille, qui tenait d'autant plus à son titre qu'elle craignait davantage d'être confondue avec une dame de Bonneuil, alors l'une des six berceuses de M. de Beaujon (16).

En quoi consistait cette fonction?

Le financier Beaujon, vieilli, avait jugé bon de s'entourer de six femmes charmantes, prises dans tous les rangs de la société, — d'aucuns même disent douze — qui étaient chargées de le distraire et de l'endormir. Beaujon payait bien et mettait son crédit à la disposition de celles qui savaient en user.

(14) *Une prison parisienne sous la Terreur. Le couvent des Bénédictines anglaises, du Champ de l'Alouette.* Abbé Jean Gaston (1909).

(15) Santuari, de Bonneuil, Millon, que l'on verra plus loin, figurent constamment dans les divers libelles échangés en 1790 par deux clans coloniaux, Mouneron, député des Indes Orientales, et quelques « habitants des Iles de France et de Bourbon ».

(16) *Mémoires* du Général Baron Thiébault (1891).

Cette personne astucieuse, que Pigault-Lebrun plaça auprès de la reine de Westphalie pour la surveiller (17), a-t-elle eu l'intention de séduire Bernardin de Saint-Pierre dans toute sa jeune gloire, ou a-t-elle simplement voulu se moquer de Lemontey?

Que, femme à la mode, elle ait été satisfaite d'attirer l'attention d'un romancier en vogue, il n'y a rien d'extraordinaire. Point ne lui était besoin du reste d'inventer pour cela. Bourbonnaise et fille de Marie Caillou, elle n'avait qu'à laisser aller ses souvenirs. Le drame du *Saint-Géran*, vieux de près de cinquante années, s'estompait dans les mémoires des habitants et, à plus forte raison, dans l'esprit d'une déracinée, entièrement déshabituée des petites préoccupations de sa lointaine patrie. La lecture du livre, remuant d'anciennes impressions, lui aura rappelé les récits qui entourèrent son enfance; elle voit l'auteur de *Paul et Virginie;* elle l'aborde d'une façon un peu théâtrale peut-être, mais qui paraît assez naturelle au grand homme et elle lui crie son admiration.

Quant à Lemontey, représentons-nous un académicien dont la réputation ne survivra guère à son époque, méticuleux, soupçonneux, coupeur de fil en quatre, son étude en est la preuve.

Cet emphatique enquêteur, qui déclare que la perte du *Saint-Géran* est due à un « naufrage de main-d'homme », a vraisemblablement agacé l'ex-jolie femme; son insistance a paru déplacée; il a sans doute péremptoirement prouvé l'inexactitude de détails infimes, et M[me] de Bonneuil s'est débarrassée de ce futur procureur de la Commune de Lyon par une énormité qu'il a gravement et victorieusement enregistrée. En toute cette

(17) Lettre de Pigault-Lebrun, bibliothécaire du roi Jérôme, où il parle de « deux intrigantes consommées, la Bonneuil et la Reitz, que nous avons placées auprès d'elle (la reine de Westphalie) la gagnant par leurs complaisances ».

(Ch. Simond et M.-C. Poinsot : *La vie galante aux Tuileries sous le Second Empire.*)

affaire, l'avantage, répétons-le, reste à Bernardin de Saint-Pierre.

M. Guesnon de Bonneuil avait acquis, vers la fin de 1787, la charge d'un des quatre premiers valets de chambre de *Monsieur,* comte de Provence, fonction qui lui procurait un rang honorable à la Cour. C'est donc entre 1788 — date de la publication du livre — et le début de la Révolution qu'il faut placer l'anecdote rapportée par Bernardin.

Toute médaille a son revers. Le 11 septembre 1793, cette petite situation valait à M^me^ de Bonneuil d'être arrêtée et jetée à Sainte-Pélagie. Nous lisons sur le registre d'écrou :

Michelle Sentuari, femme Guesnon de Bonneuil, âgée de 40 ans, native de Lille-Bourbon, citoyenne, demeurant rue Neuve Sainte-Catherine, n° 22.

Taille de 5 pieds, cheveux et sourcils châtains, yeux bruns, nez et bouche moyens, visage et menton ronds, front élevé.

Le 10 Ventôse an II, on la transféra aux Anglaises de la rue de Lourcine où avait séjourné sa sœur d'Esprémenil.

M. Becq de Fouquières, qui a mis au jour ce document (18), a réuni de très fortes présomptions établissant l'identité de M^me^ de Bonneuil, Michelle Sentuari, avec la mystérieuse *Camille*. Un fait demeure acquis : l'amour absolu que lui voua André Chénier.

L'admiratrice de Virginie laissait trois filles. L'une fit la carrière de son mari, Regnault de Saint-Jean d'Angély, et la troisième épousa un négociant lyonnais. Quant à l'aînée, elle fut la femme de l'académicien Arnault. On chercherait vainement dans les mémoires d'Arnault la moindre indication sur M^me^ de Bonneuil. Peut-être avait-il ses raisons de ne pas trop se réclamer auprès de contemporains d'une belle-mère un peu bruyante?

(18) L. Becq de Fouquières : *Documents nouveaux sur André Chénier* (1875).

§

Malgré le témoignage de Mme de Bonneuil, du baron Milius, de Magon, de la famille de Jean Diomat, un des rescapés du *Saint-Géran,* certains ont écrit que Mlle Mallet incarnait l'héroïne du roman et ont renversé Mlle Caillou de son piédestal.

Le 1er Octobre 1818, dans le n° 19 des *Archives de l'Ile de France,* paraissait un récit des plus suspects, en raison même de ses précisions. L'auteur prétendait l'avoir recueilli en 1804 du propre frère de la jeune fille, M. de Mallet, ancien officier du régiment colonial de l'Ile-de-France.

Mon père, dit-il, avait envoyé ma sœur en France pour y faire son éducation. Elle en revenait, en 1743 ou 1744, sur le vaisseau de la Compagnie, le *Saint-Géran,* commandé par M. de Montreuil, lorsque, le 23 décembre, un coup de vent des plus violents se déclara dans la soirée. Dans l'après-midi, on avait signalé un vaisseau, mais il n'était point reconnu. Préoccupée sans doute de l'idée de ma sœur, ma mère se réveilla dans la nuit, tout effrayée, assurant qu'elle venait de voir en songe un navire naufragé sur lequel était sa fille en très grand péril.

J'abrège. Naturellement, ces appréhensions se réalisent et lorsque les noirs envoyés par Mme de Mallet parviennent à la côte sous la conduite du commandeur Domingue, ils ne peuvent qu'assister à l'agonie du vaisseau, sombrant dans une mer en furie. La Bourdonnais et plusieurs employés, tant civils que militaires, qui assistent impuissants au désastre, s'écrient que « Mlle de Mallet était du nombre des passagers du *Saint-Géran* et qu'elle avait péri ».

Il est vrai, continue le narrateur, qu'un des officiers du *Saint-Géran* était devenu éperdument amoureux de ma sœur pendant la traversée; c'est ce qu'on a su de quelques

hommes échappés au naufrage et qui rendent très probables les circonstances qui l'ont accompagné. Lorsque cet officier vit le navire échoué et battu par une mer furieuse, il proposa à ma sœur de la sauver à condition qu'elle se déshabillerait. Elle refusa en assurant qu'il était impossible de gagner la terre et espérant que l'arrière du navire — sur lequel elle était placée — résisterait à la tempête. Alors ce jeune homme, désespéré, se jeta à la mer, atteignit le rivage, et après avoir repris des forces, retourna au navire avec une petite branche d'arbuste, afin de prouver à ma sœur que le trajet n'était pas impossible... Le danger s'accroissant à chaque minute, il saisit un moment où la lame se retirait pour jeter ma sœur à la mer par dessus le couronnement et, au même instant, il se précipita avec elle, mais on ne les revit plus...

On sait déjà que la tempête était de pure invention et qui ni La Bourdonnais ni personne n'assistait au tragique dénouement. En outre, le nom du commandant du navire est changé, légère défaillance de mémoire destinée à montrer la bonne foi du conteur.

De même que chez Magon, il est aisé de démêler les divers éléments utilisés pour cette rédaction. Seulement, tandis que ce dernier ne cherchait, en 1839, qu'à poétiser une anecdote noyée dans un long travail d'allure historique, l'auteur de 1818 prétendait donner une version originale et authentique.

Visiblement, il s'inspirait des procès-verbaux qu'il croyait sans doute connaître seul et qui furent compulsés, trois ans plus tard, par Milius, et il ne se gênait pas pour en altérer les données. Le pilote Janvrin signale bien en effet la position de M^lle^ Mallet sur le gaillard d'arrière, assistée par M. de Péramont, mais c'est Montendre, et non lui, que nous voyons descendre le long du bord pour remonter ensuite, thème sur lequel il brode une invraisemblable histoire de branche verte rapportée de terre.

Quant au refus de Virginie de se dévêtir, M. Mallac, à qui l'on attribue la paternité de l'article des *Archives*

*de l'Ile de France,* n'a fait que reprendre le récit de Bernardin de Saint-Pierre, en changeant de personnage.

On a passionnément discuté et même ergoté sur cet épisode. On en a souligné l'inutilité, pour ne pas dire le contresens, de légers vêtements féminins étant plus propres à permettre un sauvetage qu'à embarrasser le sauveteur. Il est fort probable que Bernardin en puisa l'idée dans le refus du commandant Delamarre de quitter son uniforme, refus qui n'est pas sans grandeur dans cette scène de désolation. Anatole France l'a caractérisé dans une phrase académique, où il explique que Saint-Pierre substitua « à la décence d'un vieux capitaine la pudeur d'une vierge ».

Ajoutons enfin que M. de Mallet place le naufrage au 24 décembre 1744, date choisie par l'auteur de *Paul et Virginie.* On sait qu'il eut lieu en réalité le 18 août (19).

Le roman, des faits réels mais travestis, une part de fiction comme l'histoire du rêve, ont donc servi à composer le récit manifestement apocryphe prêté à M. de Mallet.

N'y aurait-il pas eu, du côté de l'adaptateur, évidemment au courant de plusieurs incidents inconnus de la plupart de ses contemporains, une erreur d'aiguillage sur Mlle Mallet, erreur peut-être volontaire par orgueil de clocher?

En 1891, M. Charles Benoit publiait dans les *Annales de l'Est* le journal d'une dame Journel, que lui avait confié son petit-fils et qui s'intitulait : *Souvenir d'une vieille habitante des Iles de France et de Bourbon depuis* 1788, par Mme Journel, née Millon d'Ailly (19 *bis*).

Passons sur la date de 1788, coïncidence un peu

(19) La correspondance du baron Grant, publiée par son fils, contient une lettre du 28 décembre 1744 où se trouve un récit assez succinct du sinistre. Ce témoignage pouvait passer pour être écrit au lendemain même et corroborer la date du roman. (*Letters from Mauritius in the eighteenth century*, 1810.)

(19 *bis*) Un Millon d'Ailly, notaire au Châtelet de Paris (1774-1776), devint Receveur-général des Domaines de Paris.

voyante avec celle de la première édition de *Paul et Virginie.*

Le récit de M[me] Journel est intéressant. Ayant vécu aux colonies sa jeunesse et une partie de son âge mûr, elle avait souvent entendu parler de la catastrophe du *Saint-Géran,* et se souvenait d'avoir connu personnellement M. Mallet, frère disait-elle, par sa mère, de la prototype de Virginie.

Ce Mallet avait trois ou quatre ans lors du naufrage, mais le récit, maintes fois répété par ses parents, lui était demeuré gravé dans la mémoire. La jeune fille, issue d'un premier mariage de M[me] Mallet, se nommait M[lle] Caillou. On se rappelle que la mère de Marie Caillou, Catherine Panon, était morte en 1743, douze ans avant son mari. Il ne pourrait donc s'agir d'elle.

Sans doute après son nouvel hymen, M[lle] Mallet se décida à envoyer en France l'adolescente pour y compléter son éducation... et ici nous retrouverons le début de la version de M. Mallac.

Rien que de très vraisemblable jusqu'à présent. L'impossibilité manifeste d'élever convenablement les enfants dans ces pays perdus obligeait de les confier à la métropole.

A sept ans, écrivait Parny en 1775, quelque soldat ivrogne leur apprend à lire et à écrire et leur enseigne les quatre premières règles de l'arithmétique; alors l'éducation est complète.

M[lle] Caillou, de son côté, avait en France une parente religieuse qui, depuis longtemps, sollicitait sa venue. Sous la direction de son pieux mentor, l'écolière s'instruisit, prit goût au cloître et manifesta l'intention de prendre le voile. Sa mère ne l'entendit pas ainsi et exigea son retour.

La traversée était longue, surtout à une époque où il fallait doubler le Cap de Bonne-Espérance. Des relations s'établirent sur le *Saint-Géran* et un officier du bord

s'éprit de sa passagère. Beau, bien né, plein d'avenir (20), il plut à Mlle Caillou, à Virginie, qui, après une courte lutte, s'avoua conquise, ne doutant pas que sa mère n'agréât un établissement aussi honorable...

« Lorsque le navire sombra sur le récif, on vit l'héroïne refuser de se dévêtir et l'officier tenter de la sauver quand même à la nage, mais une planche heurta sa poitrine, et il mourut avec sa fiancée. Tous deux reposent près de l'église des Pamplemousses ».

Ces derniers détails sont de trop, car nous les savons inexacts.

Le thème de Mme Journel est séduisant. Ne ménage-t-il pas heureusement le chou Mallet et la chèvre Caillou, se disputant l'incarnation de Virginie?

Il est un point où il nous rapproche de la vérité; ni Mlle Caillou, ni Mlle Mallet n'ont passé les jours de leur enfance dans la fameuse Vallée-aux-Prêtres. M. Mallac constatait que dans ce lieu, célébré par Bernardin de Saint-Pierre, « il ne se trouvait qu'une seule propriété, appartenant de père en fils à la famille Vereben ».

Voici qui justifie la réflexion de Bory de Saint-Vincent :

Je ne doutais plus que M. de Saint-Pierre n'eût écrit un fait historique, malgré ce que disent tous les habitants du pays, qui n'ont jamais connu les jeunes créoles de l'Anse-

(20) Le rôle d'armement du *Saint-Géran* porte Louis de Longchamps-Montendre en qualité de premier enseigne.

MM. d'Avocourt et de Kerallain dans une plaquette intitulée : *En marge de l'histoire d'une vieille famille... Les Montendre et les Bougainville* (1926), donnent quelques détails sur la famille de cet officier, issue de Charles de Montendre, bâtard d'Isaac de la Rochefoucault, baron de Montendre. Charles et son frère Louis, légitimés et anoblis en 1644, prirent le nom de Montendre et reçurent en partage la seigneurie des Longchamps.

MM. d'Avocourt et de Kerallain ayant eu connaissance des pièces conservées à Lorient, de l'article d'Anatole France, de ceux d'Adolphe Brisson, et du *Journal* de Mme Journel, ont entrepris une courte mise au point de l'aventure et adoptent la version de Montendre blessé et coulant avec Virginie au fort de la tempête. Il est aussi difficile d'admettre cette conclusion que de souscrire à la péroraison . « On enterra Paul et Virginie, l'un près de l'autre, *à* l'église et *dans* le cimetière des Pamplemousses ».

des-Prêtres que par ce qu'en a dit l'auteur des *Etudes de la Nature* (20 *bis*).

Un fait se dégage, certain. Les Caillou figurent à Bourbon vingt-cinq ans au moins avant le naufrage. Quant aux Mallet, contrairement à l'affirmation de M. Roussin qui, en 1863, se portait garant de leur non-existence à l'Ile-de-France, à l'époque, je relève dans les registres paroissiaux des Pamplemousses, le 23 octobre 1747, le mariage de Jeanne-Madeleine Mallet, veuve Dacqueville, et le 18 septembre 1748 celui de son beau-fils, Paul-Maurice-Louis Dacqueville avec Marie-Jeanne Mallet, fille de feu Jacques, employé de la Compagnie, et de Jeanne Daumont « en présence du beau-père, de la mère, des *frères* et sœurs, parents et amis de l'épouse ».

Le seul nom de Mallet qui figure parmi les signataires de l'acte, en dehors de la mariée, est celui de Toinon Mallet (21).

Nous avons précédemment assez longuement exploité le témoignage de Mme Guesnon de Bonneuil et effleuré les souvenirs de ses trois sœurs. Peut-être un de leurs deux frères nous fournira-t-il indirectement d'autres preuves à l'appui de la thèse que nous soutenons?

L'aîné, Jean-Suzanne, naquit le 17 septembre 1750; l'autre le suivit à deux ans de distance :

Le 28 novembre de l'an 1752, a été baptisé Joseph-Louis-Paulin, fils légitime de Monsieur Jean Sentuary, conseiller et procureur général au conseil supérieur, et de Dame Marie Caillou, sa légitime épouse, défunte le 23me de ce mois, ledit enfant est né le 9 du susdit mois et an, dont le parrain a été Monsieur Joseph Brenier, écuyer ancien gouverneur de cette isle et la mareine Dame Paulin David, épouse de Monsieur Bouvet, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis et gouverneur de cette isle, signé en cet endroit de la minute. J. BRENIER.

(20 *bis*) Bory de Saint-Vincent : *Voyages dans les quatre principales îles des mers d'Afrique* (tome I, 1804).

(21) Il pourrait s'agir d'une famille Creton, car je remarque les signatures Daumont Creton, et Creton. La veuve de Jacques Mallet se serait donc bien remariée?

DAVID BOUVET, *L. Caillou Nogent*, VIGNOL, *Desblottières Caillou*, DESBLOTTIÈRES, TESTE, prêtre missionnaire (22).

Joseph-Louis-Paulin Sentuari devait mourir célibataire à Bourbon à l'âge de 48 ans et demi, le 14 février an IX (23).

Pourquoi Jean-Suzanne Sentuari prit-il constamment dans ses pièces militaires l'état-civil de son frère? Evidemment il avait ses raisons.

Quoi qu'il en soit, après s'être couvert de gloire pendant l'expédition d'Amérique et les guerres de la Révolution et de l'empire, il fut retraité comme colonel en 1816, après avoir reçu des lettres de noblesse le 23 juin 1810, toujours sous le nom de Joseph-Louis-Paulin-Sentuari.

Le colonel Sentuari laissait un fils, Louis de Sentuary, qui finit aussi colonel.

Dans son volumineux dossier, conservé au ministère de la guerre, figure un acte de baptême à Saint-Rémy-de-Bordeaux, du 3 avril 1787, où il est dit cette fois fils de « Jean-Suzanne Sentuary, propriétaire à Dasan, major des troupes légères, et de demoiselle Sophie Mallet ».

Le fils de M[lle] Caillou, marié à M[lle] Mallet... Voici qui nous rapproche singulièrement de la thèse de M[me] Journel et des déclarations de M[me] de Bonneuil (24).

§

Cyrano connaissait sept manières pour monter dans la lune et en définitive il en choisit une huitième. Je ne pense pas que pour résoudre ce délicat problème de la réalité de Virginie, il faille s'arrêter longuement sur la

(22) Registres paroissiaux de Saint-Denis de l'ile Bourbon.
(23) Registres de la mairie de Saint-Denis.
(24) En signalant une *Histoire des naufrages*, d'Eyriès (1859), où il est question de la catastrophe du *Saint-Géran*, je crois que j'aurai cité la plupart des études entreprises sur le sujet.

Je dois un particulier remerciement à M. Jacques Deglos qui a bien voulu mettre à ma disposition l'inestimable — et unique — collection qu'il a patiemment réunie sur *Paul et Virginie*. C'est grâce à son obligeance que j'ai pu connaître notamment certains articles de journaux qui échappent presque fatalement à toute recherche bibliographique.

révélation de Paul Arène, doucement critiqué par Anatole France dans le *Temps* du 19 juillet 1891.

Non seulement Virginie, bien vivante, aurait échappé au naufrage du *Saint-Géran,* mais elle aurait épousé son sauveur, qui est naturellement Paul. Le jour de la cérémonie, la colonie offrit à la marquise de Montlezun-Pardiac, fille de La Bourdonnais, un éventail où sont peints divers épisodes du roman. Une inscription à la gloire du gouverneur, qui fit ce mariage pour récompenser Paul de sa belle action, complète le travail.

En 1891, l'éventail appartenait à une nièce de M^me^ de Montlezun, la comtesse d'Anselme de Puisaye.

Cette fin est un peu déconcertante et supposons, avec Anatole France, que cet objet d'art fut l'œuvre de M^me^ de Montlezun elle-même, grande admiratrice de Bernardin de Saint-Pierre avec qui elle entretint, dit-on, un commerce épistolaire. Elle n'aimait peut-être pas les choses tristes et, comme certain curé de campagne refaisait Bourdaloue, elle modifia un dénouement déplaisant pour une âme sensible.

Et Paul, dans tout cela, que devient-il? Hélas, sa poétique amante seule a intéressé les curieux. On assure vaguement que ce prénom lui fut donné en souvenir d'un capucin, que Bernardin affectionna grandement dans son enfance, et qu'il accompagna dans une quête à travers la Normandie. Quant à sa personnalité, nous n'en savons rien. Roussin suppose, sans y croire beaucoup, que Deguigné, qui périt sur le *Saint-Géran,* lui servit de modèle. Préférons-lui, à cause de son nom, le brave Montendre, que nous avons vu disparaître aux côtés de Virginie sur le navire fracassé, et demandons pardon à leurs ombres immortelles d'avoir encore une fois troublé un repos si chèrement acquis, — rançon de la gloire dont s'entourent Paul et Virginie et Bernardin de Saint-Pierre.

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

# RÉCEPTIONS PAPALES

—

Il y a plus d'une vingtaine d'années, comme je causais avec un personnage que l'on estime beaucoup dans les milieux catholiques, et qui est d'ailleurs éminent à divers égards, je me trouvai faire allusion à un projet publié la veille par plusieurs quotidiens. On annonçait qu'Edouard VII serait avant peu reçu au Vatican officiellement, presque solennellement. Mon interlocuteur sourit.

— Voilà bien les journalistes ! Quelle absurdité d'imaginer que le Chef de l'Eglise catholique puisse donner audience au chef de l'église anglicane !

Edouard VII fut reçu. Quelques mois après, la même faveur était accordée à Guillaume II, chef de l'église luthérienne, puis à Nicolas II, chef de la principale église schismatique.

Au cours des années suivantes, les papes se sont montrés non moins accueillants pour maintes autres Majestés, ou Altesses, aussi étrangères au catholicisme, voire au christianisme, c'est-à-dire aussi hostiles, en raison de la formule fameuse : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi ». Sans compter les Excellences en activité de service ou en retrait d'emploi, les grands d'Israël, les franc-maçons notoires et notables, et les touristes nord-américains, affiliés peut-être à ce Ku-Klux-Klan qui, dans leur pays, brime, ou plutôt persécute, et parfois assassine, les catholiques trop militants. La série s'est continuée tout récemment par le roi d'Egypte, candidat à la papauté de l'Islam, un prince coréen et sa femme, bouddhistes fervents, et l'émir d'Afghanistan, musulman convaincu.

On entre maintenant au Vatican, sinon comme dans un moulin, du moins comme dans n'importe lequel des autres palais romains. La bénédiction pontificale est devenue l'une des cérémonies pittoresques à inscrire sur le programme d'un voyage en Italie. Une formalité analogue au baptême de la ligne. Je n'ai pas rencontré mon éminent ami catholique depuis les réceptions de Musulmans et de Bouddhistes, mais je pense que ces manifestations d'ultra-modernisme l'ont affligé. A moins qu'il n'ait évolué, lui aussi.

En tout cas, les éventualités dont, il y a vingt ans, l'idée seule lui semblait scandaleuse, auraient été d'une réalisation impossible jadis, par exemple aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Le rituel qui régit les relations du Saint-Père avec les dirigeants laïques avait alors force de loi sacrée. Or, il fourmille de prohibitions telles, que la réception d'un hérétique, d'un schismatique, d'un païen, par le successeur de saint Pierre, se pouvait à peine concevoir. A plus forte raison s'il s'agissait d'une femme, car, ainsi que le veut la constante tradition de l'Eglise, le texte en question est sévère spécialement pour le beau sexe. Aussi ne ménageait-on même pas celles dont le monde entier connaissait la piété, celles qui déployaient un zèle très profitable à la cause catholique, apostolique et romaine. Les faits probants abondent à ce sujet. En voici quelques uns.

D'âge en âge et par tout pays, il fut admis comme une vérité inattaquable qu'un repas imposant doit figurer en belle place dans la liste des amabilités dédiées par un chef d'Etat à celui de ses confrères qui lui rend visite. Cependant le Pape, à l'époque même où il exerçait effectivement une domination temporelle, était obligé de recourir à de singuliers subterfuges pour pouvoir inviter à déjeuner ou dîner les plus hautes et puissantes dames.

« Nulle femme, déclare le *Cærimoniale Romanum*, ne mangera jamais en présence de Sa Sainteté, fût-elle reine ou impératrice, fût-elle proche parente du souverain Pontife.»

On peut compter les circonstances où il fut passé outre à

cette interdiction. Il s'en produisit exactement deux dans chacun des XVI^e et XVII^e siècles.

En octobre 1535, Clément VII, à Marseille, où il s'était rendu pour célébrer l'union de sa nièce Catherine de Médicis et du jeune prince Henri de France, prit un repas à la même table que François I^er et la reine... la reine Claude, car enfin il est impossible de parler d'autre sorte.

A Ferrare, en novembre 1598, Clément VIII, après avoir béni le mariage (par procuration) de Philippe III, roi d'Espagne, avec Marguerite d'Autriche, convia à une espèce de banquet la nouvelle reine et la mère de celle-ci, l'archiduchesse Marie. Mais, pour consoler un peu les ritualistes intransigeants, il avait prescrit que ces dames fussent à une table distincte de la sienne, et même éloignée d'une coudée, et moins haute d'une palme.

Plus d'un demi-siècle après, Christine de Vasa abjurait l'hérésie luthérienne, abdiquait la couronne de Suède et partait pour Rome, en pèlerinage vers son convertisseur, qui était devenu le pape Alexandre VII, l'un des onze souverains Pontifes à qui, durant plus de quatre-vingts ans, le Jansénisme donna tant de tablature.

Fabio Chigi, patricien siennois, avait cinquante-six ans au moment où, le 7 avril 1655, il fut appelé à remplacer Innocent X. Il avait été inquisiteur à Malte, puis vice-légat à Ferrare, puis nonce en Allemagne, et la pourpre avait fleuri sur ses épaules alors qu'il se reposait enfin dans l'évêché d'Imola. Ses voyages, la variété de ses fonctions successives et des milieux où il les avait exercées, la fréquentation de l'élite intellectuelle, avaient développé en lui un certain scepticisme à l'endroit de plusieurs articles du *Cœrimoniale Romanum*.

Au reste, ce fut un lettré, qui vit sans déplaisir publier à Paris, dès 1656, un recueil de siens poèmes, et qui, ni plus ni moins qu'un Nord-Américain de notre temps, fonda ou enrichit des collèges et des bibliothèques. Il fit aussi bâtir et restaurer, surélever, ornementer.

Tel qu'il était, rien ne lui réussissait pourtant quand il lui fallait négocier la conclusion de litiges d'intérêt public. On le vit bien en une occurrence fameuse, où il ne sut obtenir aucune compensation à une surprenante série d'humiliations et de dommages.

Le duc de Créqui, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, avait été insulté par des officiers de la Garde Corse. Louis XIV exigea la destitution de tous les gradés de ce corps, et l'édification d'une pyramide destinée à commémorer l'offense et le châtiment. Le pape fut en outre obligé d'envoyer son neveu, le cardinal Chigi, porter à Versailles des excuses solennelles, de rendre au duc de Parme deux villes qui ne lui étaient que négligemment réclamées par celui-ci, et d'indemniser le duc de Modène pour un territoire sur lequel ce souverain n'était pas bien sûr d'avoir jamais eu des droits.

Par contre, il excellait dès qu'il avait à résoudre des problèmes de portée restreinte. Les Romains ayant décoché contre son prédécesseur une profusion de satires justifiées par des excès de népotisme, Alexandre VII avait spontanément proclamé qu'il ne recevrait pas ses parents dans la Ville Éternelle. Deux ans après, une nuée de Chigi, — le frère et la belle-sœur du Souverain Pontife, avec trois fils et une fille, puis quatre autres neveux, — venaient s'installer auprès du Vatican sur l'invitation de leur chef de famille. Mais celui-ci n'avait point violé sa promesse. Il n'avait pas *reçu* ses parents. Il était allé au-devant d'eux, de façon à les saluer hors les murs.

Ce fut avec non moins d'ingéniosité qu'il régla son accueil à Christine, accueil dont les détails ont été scrupuleusement notés par un témoin, le comte Gualdo Priorato, dans son *Historia della Regina di Svetia* (orthographe du temps), publiée à Rome l'année suivante.

Le dimanche 26 décembre 1655, le pape et la reine dînèrent ensemble dans une grande salle du Vatican, là où se faisaient d'ordinaire les prédications de l'Avent et

du Carême. En vertu du précédent établi en 1598 par Clément VIII, on servit sur deux tables, lesquelles étaient distantes d'une coudée. Celle du Saint-Père était posée sur une plateforme haute d'une palme, et il n'y avait qu'un tapis entre les pieds de l'autre et le dallage. Le fauteuil papal était placé sous le centre du baldaquin qui dominait les deux tables, et le siège de Christine sous la frange de l'un des côtés, c'est-à-dire à moitié sous l'abri fictif, et à moitié à découvert.

Ce siège même de Christine avait une histoire. Le *Cærimoniale Romanum* interdisait de faire asseoir les monarques sur des sièges autres que des fauteuils. Or, Christine n'était plus qu'une reine honoraire, et cependant son hôte tenait à la traiter presque en souveraine. Bernini fut chargé de créer un siège approprié à la circonstance, et Christine eut à s'installer sur un meuble hybride, une sorte de cathèdre à mi-dossier et mi-bras. On aime à penser que la demi-reine ne s'aperçut point de la demi-faveur qu'on lui accordait là, car elle n'eût sans doute été contente qu'à demi. En tout cas, le siège conçu par le Bernin semble avoir été le précurseur de ces meubles dits modernes, où le biscornu le dispute à l'inconfortable.

Les patriciens des plus illustres lignées s'empressaient autour de Christine. Don Antonio de la Cueva lui tenait sa serviette, le marquis Ippolito Bentivoglio portait sa coupe, le comte Francesco Maria Santinelli offrait les flacons.

Durant tout le repas, le Père Oliva, de la Société de Jésus, prêcha, « avec ses habituels bonheurs d'inspiration et d'expression », assure le chroniqueur.

Les deux tables étaient couvertes de *trionfi*, c'est-à-dire de statuettes en sucre polychromé. On cultivait alors avec passion l'art de fabriquer en sucre des surtouts, dont les sujets étaient empruntés aux récits de l'Ancien et du Nouveau Testaments et à la mythologie païenne, à l'histoire ancienne ou récente, à l'héraldique, etc... C'était d'ailleurs

aussi à une époque où les Italiens mettaient énormément de sucre dans l'art. Les architectures et sculptures de Bernini et de ses amis ou de ses disciples, ne sont que des *trionfi* de proportions plus ou moins monumentales, et les œuvres des peintres contemporains, dans le même pays, semblent badigeonnées avec de la dissolution de *trionfi*.

Les statuettes disposées sur les tables d'Alexandre VII et de l'ex-reine de Suède avaient été perpétrées par un certain Luigi Fedele, éminent spécialiste subtilisé au duc de Mantoue par Innocent X. Sous le titre d'Universel Maître de Maison de la Cour Pontificale, il était chargé de présider à l'alimentation et, au besoin, à la suralimentation des Majestés, des Altesses, et même des Excellences, invitées à voyager à travers les Romagnes, les Marches et l'Ombrie, ou à séjourner en ces parages. Il était allé au-devant de Christine jusqu'à Ferrare, et il l'avait ensuite accompagnée pas à pas.

Pour le dîner qui avait eu lieu à Assise le 13 décembre, il s'était surpassé. On voyait sur la table des quantités d'anges et d'amours, les principaux dieux et déesses de l'Olympe, les vertus cardinales, quelques héros comme Hercule et Samson. La simple énumération de ces merveilles occupe deux pages dans la relation de Priorato.

Luigi Fedele était d'ailleurs lui-même révéré par ses contemporains et compatriotes à l'égal d'un *trionfo* animé. Sa généalogie, sa biographie, ses jeux de mots, et la description de ses principaux chefs-d'œuvre de pâtisserie et de confiserie, suffisent à remplir un fort in-octavo, publié à Venise en 1666, par Antonio Lupis chez Alessandro Zatta, et dédié à Son Altesse Sérénissime Isabelle-Claire d'Autriche, archiduchesse d'Inspruch (*sic*), duchesse de Mantoue. On ne saura jamais si, en vouant de la sorte son livre, Antonio Lupis prétendait consoler cette dame d'avoir perdu son cuisinier émérite, ou si, au contraire, il voulait retourner le fer dans la blessure. Quoi qu'il en soit, il avait tenu à être complet, à épuiser son sujet, car on trouve

dans le volume, avec le portrait de l'illustrissime gâte-sauces, plusieurs poèmes consacrés à celui-ci par la « Muse d'or » de Remigio Fegazi et d'autres concettistes en vogue.

Et puis, il n'y a pas d'arts mineurs. Les *trionfi* étaient sûrement très loin d'équipoller la bouillabaisse ou le cassoulet, et, au fait, ils n'étaient sans doute pas comestibles. Mais il fallait que leur auteur eût de l'imagination et de l'érudition, et qu'il fût habile en dessin, en modelage, en coloriage. Et s'il est vrai, — et c'est vrai, — que la plus noble valeur morale dont puisse témoigner un artiste, ce soit le désintéressement quant à la destinée de son œuvre, celui-là fut un grand artiste, qui se dépensait à multiplier des œuvres condamnées, par définition, à disparaître le lendemain. Artiste plus grand encore qu'il ne le paraît au premier abord : accomplir à chaque instant des prouesses culinaires, en sachant que jamais aucune bouche n'en bénéficiera ! Au fond, c'est dramatique.

Luigi Fedele devait avoir une seconde occasion de prouver ses talents à la fille de Gustave-Adolphe.

Alexandre VII ayant succombé le 22 mai 1667, le Conclave lui donna pour successeur, au 20 juin, Giulio Rospigliosi, qui prit le nom de Clément IX. Le nouveau pape, originaire de Pistoie, avait soixante-huit ans, et il avait porté la pourpre quatre lustres durant, car c'était Urbain VIII, prédécesseur d'Innocent X, qui la lui avait conférée, en le chargeant d'une mission magnifique, celle de nonce à Madrid.

Clément IX avait quatre passions. Il adorait les lettres, et comblait de faveur les poètes, les historiens, les philologues. Puis il ne se lassait point de donner à son peuple et à ses visiteurs des fêtes éblouissantes. Et comme il se trouvait posséder personnellement une fortune immense, il ne faisait pas payer aux Romains les fêtes en question ; il voulait au contraire que le programme de chacune comprît un dégrèvement général des impôts. Enfin, il dépen-

sait une notable partie de ses revenus à secourir Candie contre les Turcs.

Ce fut ce dernier engouement qui le tua. Il mourut de chagrin, le 9 décembre 1669, en apprenant que les Osmanlis venaient d'achever la conquête de l'île gréco-vénitienne.

Il allait avoir, en J.-B. Emile Altieri (Clément X), le 29 avril 1670, un successeur digne de lui par les facultés et qualités. Il avait hésité longtemps à lui donner le chapeau. Il craignait qu'on l'accusât de partialité à l'égard d'un vieil ami. Ce fut seulement quelques heures avant de mourir qu'il osa lui conférer la suprême prélature. Il lui dit, après la cérémonie :

— J'ai le pressentiment que Dieu vous a choisi pour me remplacer.

Il eût été difficile de recourir à une plus malicieuse ingénuité pour indiquer, devant nombre de témoins, l'homme à qui, selon lui, l'intérêt de l'Eglise demandait que fût transmis l'Anneau du Pêcheur.

On sait que les Toscans sont les plus fins des Italiens, et que c'est beaucoup dire. Or, Clément IX était Toscan, comme Alexandre VII. Il avait conséquemment déployé, en 1668, à l'occasion du second pèlerinage de Christine, autant d'habileté que son prédécesseur, lors de la réception de 1655.

Dans les deux occurrences, une cérémonie antiprotocolaire par elle-même fut réglée de sorte à tranquilliser les protocolistes les plus scrupuleux.

L'ex-reine de Suède avait beaucoup connu son hôte à l'époque où il n'était encore que le cardinal Rospigliosi. Il avait pour secrétaire d'Etat leur ami commun, le cardinal Azzolino. Il avait à cœur de manifester avec solennité sa gratitude pour la propagande que, durant treize années, elle venait de mener dans toute l'Europe septentrionale et centrale en faveur du catholicisme, — et aussi, assurait-on,

pour la part considérable qu'elle avait eue dans son élection.

Certes, il n'ignorait pas la vie de bâton de chaise qu'elle avait adoptée publiquement, et avec des collaborateurs de tous les sexes, dès l'âge de douze ans, et à laquelle elle n'avait pas renoncé, à présent qu'elle en avait trente-sept. Il ne pouvait avoir oublié que, le 10 novembre 1657, au palais de Fontainebleau, dans la Galerie des Cerfs, elle avait fait assassiner l'un de ses amants par un autre, et qu'elle s'en était vantée. Mais il eût été maladroit, sinon dangereux, de se montrer plus rigoriste que le roi de France, à la cour de qui elle avait été fêtée peu de jours après son crime, déjà célèbre. Aussi bien existe-t-il deux morales, l'une pour la masse, l'autre pour les personnes en situation de ramener vers la houlette papale beaucoup de brebis égarées, et d'exercer une appréciable influence sur le Sacré Collège.

Les documents abondent sur l'accueil dont Christine fut favorisée à Rome en 1668. Il y a une lettre du plénipotentiaire de Florence et une du représentant du duc de Parme ; puis, deux dessins d'un jeune artiste français, Paul-Pierre Sevin, que son gouvernement pensionnait dans la Ville Eternelle ; enfin et surtout, une relation de l'abbé Augustin de Servien, fils du diplomate et filleul de M. de Lionne, qui, alors ministre, l'avait attaché à l'ambassade auprès du Saint-Siège, sous les ordres du duc de Chaulnes.

En l'absence de celui-ci, le chancelier, M. de Bourlemont, avait chargé Servien de rédiger un rapport circonstancié pour le chef du département. Le petit ecclésiastique avait été bien placé pour tout voir et tout entendre, puisque, en sa qualité de Camérier Secret Extraordinaire et en compagnie de ses onze collègues, il avait servi le pape, durant le dîner de gala du dimanche 6 décembre.

Le samedi, Christine fut invitée à venir écouter le sermon que le Père Oliva, — le même que sous Alexandre VII, — faisait pour le Souverain Pontife chaque jour pendant

tout l'Avent. Clément IX, qui n'aimait point le Vatican, résidait au Quirinal. L'ex-reine arriva dans une voiture fort simple, sans la moindre escorte, et pénétra dans le palais par une petite porte de service. Mais elle était attendue par le cardinal Azzolino, qui, avec une suite pompeuse, la conduisit à un appartement préparé à son intention.

Les douze Camériers Secrets Extraordinaires se présentèrent aussitôt, portant, sur des plateaux d'argent, une collation, que Servien qualifie de splendide. Christine se contenta d'accepter, des mains, justement, du filleul de M. de Lionne, une tasse de chocolat.

Peu d'instants après, le pape entra. Il la salua, lui donna sa bénédiction, prononça quelques formules de politesse, et gagna une logette que l'on avait établie pour la circonstance, et d'où il ne pouvait voir que le prédicateur, et être vu que de celui-ci. Une logette identique était destinée à la reine.

C'était la première fois que l'on avait procédé à de pareils aménagements. Ce ne devait pas être la dernière. Clément IX avait inventé là un excellent subterfuge pour ne point violer le *Cærimoniale Romanum*, qui défendait qu'une femme assistât à une prédication faite pour le Souverain Pontife en dehors d'un lieu de culte. On remarquera aussi qu'il n'avait pas *reçu* la dame ; c'était elle au contraire qui avait reçu le pape, en un appartement qui se trouvait bien dans son palais à lui, mais où elle n'avait pas accédé par les portes, escaliers, galeries, réservés aux visiteurs.

Servien affirme que le père Oliva, en dépit de pénibles efforts, ne fut pas intéressant. Evidemment, le jésuite avait vieilli, depuis le temps où son éloquence ravissait le comte Gualdo Priorato. Ou celui-ci avait été moins exigeant que ne le pouvait être un jeune abbé, frais débarqué de Versailles et Paris.

Le pape et Christine, après le sermon, se retirèrent chacun de leur côté, sans la moindre révérence, — puisqu'il était convenu qu'ils n'avaient rien dû écouter ensemble.

Le lendemain, le neveu de Clément IX, le général J.-B. Rospigliosi, avec un bataillon de la Garde Suisse, un escadron de chevau-légers, et, naturellement, un brillant état-major, alla chercher l'ex-reine à sa résidence du moment, le palais Riario, — l'actuel palais Corsini, — pour l'escorter vers le Quirinal.

Là, dans une salle que les monarques de la dynastie de Savoie-Carignan devaient plus tard utiliser pour les bals de leur Cour, on avait préparé un festin à deux couverts — et à deux tables.

Comme en 1655, la table du Saint-Père dominait d'une palme celle de l'invitée. Mais cette fois les deux meubles étaient contigus. Un autre progrès avait été réalisé en matière de courtoisie : Christine jouissait d'un fauteuil authentique, au lieu de l'impertinente cathèdre imaginée par Bernini. A part cela, on ne voyait pas la moindre dorure à ce fauteuil ; puis, toutes ses dimensions étaient inférieures à celles du fauteuil pontifical ; enfin, il était placé sous la frange de l'un des côtés du baldaquin, comme jadis le siège berninesque.

A dix coudées en avant des tables, une balustrade, gardée par des hallebardiers, maintenait la foule des spectateurs masculins : cardinaux et autres prélats, membres du corps diplomatique, patriciens romains. Des spectatrices avaient été admises dans une tribune édifiée au fond de la salle, et que voilait un grillage très dense. Cent et quelques personnes furent ainsi à même de contempler celle que le Père Tixier dépeint longue, maigre, laide, avec des yeux perçants, et dont ce Bénédictin, familier du Grand Condé, ajoute qu'elle était douée d'un appétit formidable.

Elle entra la première, par une porte voisine de sa table. Le pape arriva l'instant d'après, par une porte opposée. Christine fit trois pas vers son hôte, qui s'empressa de lui éviter le reste du trajet. Lorsque eurent été échangées des salutations cérémonieuses et des phrases aimables, Vincent Rospigliosi s'avança, une serviette à la main.

C'était un neveu de Clément IX, qui l'avait fait Bailli de Malte et Commandant des Galères Pontificales. L'ex reine lui enleva prestement la serviette, pour la remettre en personne au Saint-Père. Celui-ci accepta l'objet, se confondit en remerciements, et pria Christine de s'asseoir. Elle n'en voulut rien faire avant que lui-même se fût attablé. Il va de soi que tous les pas, mouvements, attitudes, gestes, jeux de physionomie, paroles des deux acteurs avaient été minutieusement réglés la veille. Et ces artistes avaient le don, car ils n'avaient pas eu besoin de répétition.

Deux Camériers Secrets Participants, — ceux-là, tout en étant, eux aussi, publiquement secrets, n'étaient, paraît-il, pas extraordinaires, — les Monsignori Vanini et Spinola, portaient, l'un la coupe du pape, et l'autre le flacon. Spinola, futur gouverneur de Rome et futur cardinal, était légendaire pour sa ténacité à ne jamais boire d'eau. On souriait de le voir servir de sommelier à un maître qui, lui, ne buvait jamais de vin. Il lui fallait verser des sirops de cerises, de citrons, etc., que le Saint-Père, par un délicieux raffinement de courtoisie, avait fait préparer afin que l'on aperçût auprès de lui des breuvages des mêmes couleurs que les vins rares offerts à l'invitée, — et auxquels celle ci, à son habitude, faisait honneur copieusement et fréquemment.

Elle avait, pour teneur de serviette et porteur de flacon, deux autres neveux de son hôte, le général dont nous avons déjà parlé, et Thomas Rospigliosi, gouverneur du château Saint-Ange. Sa coupe était entre les mains d'un gentilhomme suédois, que Servien s'étonnait de voir multiplier à l'infini les génuflexions, et qui était universellement connu comme le vingtième ou trentième successeur de Monaldeschi. Les mauvaises langues ajoutaient que c'était une femme travestie.

Un troisième Camérier Secret Participant, Monsignor Fabei, allait et venait sans cesse de l'un à l'autre des convives. C'était leur porte-parole dans toute la force du

terme, et un porte-parole indispensable. Depuis le début du premier service jusqu'à la fin du dernier, la maîtrise de la chapelle Sixtine, soutenue par des orgues monumentales, fit un vacarme si intense que la conversation directe était impraticable.

Après le dessert, le silence pourtant s'établit. Le pape se leva et scanda un toast en l'honneur de son invitée, qui l'écouta debout, tandis que tous les assistants mettaient un genou en terre. Ensuite, naturellement, Christine formula des vœux pour la santé de son hôte.

On plaça alors, tout près du Saint-Père, un fauteuil identique à celui qui avait été utilisé jusqu'à ce moment par l'ex-reine. Elle vint s'asseoir là quelques instants, pour un entretien où, cette fois, Monsignor Fabei ne fut pour rien.

Puis les deux convives se retirèrent chacun par leur porte. L'invitée ne tarda cependant pas à rejoindre le Souverain Pontife, pour lui faire, en somme, une visite de digestion. Il était plus de minuit lorsqu'elle regagna le palais Riario, avec la même escorte dont elle avait été honorée dans l'après-midi.

Le lendemain, les patriciens romains offrirent un banquet aux gentilshommes de sa suite et au corps diplomatique. La fête se termina, le mardi, par un autre banquet, où Vincent Rospigliosi traitait tous les chevaliers de Malte qui se trouvaient à ce moment dans la Ville Éternelle.

Un détail essentiel manquerait à cette relation, si nous n'ajoutions que les *trionfi* disposés, le 9 décembre, sur les tables de Clément IX et de Christine, étaient dus au génie de Luigi Fedele. On voyait là deux anges portant les armoiries des Rospigliosi, et deux amours chargés du blason des Vasa ; Jésus flagellé par deux légionnaires ; le jugement de Pâris ; la Vierge aux Sept Glaives ; Ganymède emporté par l'aigle; Jésus fléchissant sous le poids de sa croix ; Léda et son cygne ; Adam, Eve et le serpent au pied de l'arbre fatal; la Cène, avec ses treize personnages, installés autour d'une table qui était une tarte. Et ainsi de suite.

On admire que des sujets d'ordre si différent aient pu être juxtaposés, et sous les yeux du Chef de l'Eglise catholique, sans que personne s'en soit offusqué, ni au nom de la religion, ni au nom du goût. Mais les Cours, toutes les Cours du XVIIe siècle manquaient de cette tenue que celles de la Renaissance avaient su garder dans la somptuosité, et que celles du XVIIIe siècle allaient montrer dans l'élégance.

A. CHABOSEAU.

# ÉMIRA

OU

# L'ALCOVE DU CONVENTIONNEL[1]

Après avoir délivré Marceau à Saumur, nous revînmes à Paris; en passant à Blois et à Orléans, j'eus encore dans mes bras... une amante adorée, une amante pudique que je n'osai appeler mon épouse; je ne voulus pas recueillir des larmes dans ces yeux qui exprimaient tant d'amour; je me contentai du « Couvre-moi de baisers ».

Arrivés à Paris, nous reprîmes nos habitudes, je ne fus plus qu'un ami tendre et respectueux, car devant Ursule elle-même nous n'employions pas le *tu* familier, quoique introduit par l'usage de ce moment dans la société. Mais moi alors je ne tutoyais aucune femme, de quelque classe qu'elle fût; je trouvais cela irrévérencieux pour le sexe, et puis cela était contraire à mes idées d'amour, je ne voulais accorder à aucune autre femme ce que je donnais par sentiment à Emira. Jamais mes lèvres n'ont touché les mains d'aucune autre, même en Italie où toutes les femmes présentent, comme un salut, leur main à baiser, je me serais reproché comme un sacrilège de presser de ma bouche celle d'une autre femme. A propos du tutoiement, je vous dirai que Marceau ne l'employa jamais avec moi en me parlant et en m'écrivant et qu'à Trèves, où je lui fis lire une lettre de Villeray, il me dit :

— Quoi! le polisson se permet de vous tutoyer? ose-t-il parler ainsi à Emira?

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 731, 732 et 733.

— Non.

— C'est fort heureux.

En 1793, nous changeâmes l'un et l'autre de demeure; on était accoutumé à nous voir unis d'affection, on prévoyait par nos discours que notre intention était de placer cette union sous l'empire de la loi; cependant le capitaine de vaisseau Villegris, le sociétaire d'Emira, qui était devenu amoureux fou d'elle, quoique elle eût 40 ans, lui avait fait demander sa main par Mme Lejeune, sa sœur, et son autre sœur, Mme Piquet, qui était une des aimables femmes de notre société, en lui détaillant les avantages de fortune que son frère offrait, fit valoir aussi qu'il allait être capitaine de la marine républicaine (ces personnes n'étaient que de bons royalistes, car M. Piquet dirigeait en 1791 la police de la Cour, et un de ses frères, aide de camp de La Fayette, a été à l'échafaud en 93). Les refus et les réponses d'Emira annoncèrent, pour qu'on n'insistât pas, que son cœur était donné et que sa main en scellerait l'union et mirent fin à ces poursuites.

Notre nouveau logement était rue Saint-Honoré, près de Saint-Roch, avec un joli jardin. Cela me rapprochait du lieu des séances de la Convention. Nos chambres, qui eussent pu se communiquer, avaient cependant, la communication étant interdite, ainsi l'avait voulu Emira, une entrée particulière que, comme tout le monde je devais aller chercher pour entrer chez elle. Marceau, revenu malade après sa bataille gagnée au Mans, fut logé avec nous. Nous achetâmes aussi à cette époque une fort jolie maison de campagne, bien du clergé, à Marolles, distance de Paris six lieues, elle me fut adjugée 75 francs (2). L'abbé de Pernon, titulaire bénéficier, avait dépensé dans ce domaine 300.000 francs. Les jardins étaient une chose rare et utile. On avait dix ans

(2) C'est bien la somme inscrite au manuscrit, mais il est évident qu'il y a là une erreur matérielle. Il n'a pas été possible de découvrir quel a été le prix réel de l'adjudication.

pour payer. Emira, qui avait de l'ordre et de l'économie, en se servant du produit de la vente de mon héritage, paya de suite la moitié du prix, c'est-à-dire les cinq premières années et gagna par là une prime. Nous allions les dimanches à cette maison qu'elle trouvait trop *insolente* pour nous, nous y menions notre Ursule, qui remplissait auprès d'elle les rôles d'amie de confiance, de demoiselle de magasin, de femme de chambre, et nous y avions comme à la ville appartement tout à fait séparé; le contrat de vente était fait sous son nom, Mme Marceau.

La liberté de la campagne ne changea pas notre genre de vie, tant Emira tenait à respecter l'opinion publique. Mais lorsque nous étions seuls, sans craindre d'être surpris, nous nous livrions à tous les épanchemens de la tendresse. Je pouvais prendre mon amie dans mes bras, sur mes genoux, la couvrir de caresses, m'enivrer des siennes, et malgré leur ardeur, la délicatesse et le charme de la pudeur en faisaient les délices.

« La chasteté est une vertu morale qui apprend à jouir avec délicatesse et retenue. Il ne faut pas confondre la chasteté avec la continence; tel est chaste qui n'est pas continent et réciproquement; tel est continent qui n'est pas chaste. On peut être chaste dans le mariage... » (*Dictionnaire du docteur Macquart.*) Je copie cette maxime dans le recueil d'Emira où elle a registré, si je puis m'exprimer ainsi, tout ce qui était analogue à ses principes.

Le trait suivant, qui en est une application, prouvera combien ce sentiment précieux, qui donne tant de prix aux élans de l'amour, était puissant pour elle. Jamais je n'ai vu sa gorge sans que mes sens n'éprouvassent un incendie; je vous ai déjà dit que pour moi c'était le premier attrait chez une femme. Etant un jour près d'elle, nous n'avions pas encore paru à l'état-civil, elle s'habillait et elle drapait avec grâce sur son sein une jolie robe de soie gorge de pigeon changeante; je ne pus

me retenir, je m'élançai impétueusement; je la serrai avec force dans mes bras et j'inondai cette gorge demi-nue de baisers ardens; elle se débarrassa de mes bras et se reculant vivement, elle me dit, d'une voix ferme et animée : — Est-ce que vous croyez embrasser une fille publique? — et elle jeta promptement un mouchoir sur ses épaules; son regard si expressif annonçait le mécontentement, sans colère; il était froid. Je m'assis et gardai le silence. Elle continua sa toilette aussi sans me parler ni me regarder. J'avais cependant les yeux fixés sur elle et j'admirais les grâces de tous ses mouvemens.

Quand elle eut fini, elle s'approcha lentement de moi en me présentant sa main; je l'attirai sur mes genoux et je la regardai sans pouvoir rien dire; elle rompit le silence :

— Tu sais combien me répugnent ces transports brusques et grossiers qu'on appelle de la passion : comment peux-tu t'y livrer, toi, si plein d'amour? Aurais-tu pu imaginer que je le jugerais, cet amour, par des caresses que le libertinage prodigue à de viles créatures ou à des femmes emportées par le goût du plaisir? Tu sais que les signes les plus enivrans pour moi de ta tendresse, ce sont tes prévenances, tes attentions délicates, ton estime, ton empressement à épier tous mes désirs pour les satisfaire, le plaisir que tu as de chercher partout mes regards qui te portent mon cœur et qui te disent que partout je ne vois que toi. (Depuis quelques années, elle me reprochait avec tristesse que je ne la regardais plus comme autrefois, qu'alors nos yeux se rencontraient sans cesse, surtout si nous étions séparés en société, au théâtre. Que de choses me disaient ses yeux! Je n'imaginais pas qu'on pût trouver dans les miens, moi myope, une vive expression que je n'ai appris que par la Révolution que mon âme de feu se peignait dans cet organe; cela m'a été assuré par beaucoup de personnes et surtout par des personnes attachées au

théâtre qui sont connaisseurs. Ursule, depuis longtems, me l'avait dit : — Quand vous parlez à Madame, quelquefois vos yeux deviennent si grands! et j'ai de la peine à soutenir vos regards.)

Emira, en me parlant ainsi, avait un son de voix si doux! sa main pressait la mienne, un de ses bras passa autour de mon cou, elle ajouta :

— Lorsque, devenue libre, je me suis livrée une nuit à tes caresses, ce n'était pas ta maîtresse qui te serrait dans ses bras, ce n'était pas non plus une femme ardente qui cherchait l'ivresse, non, je te donnais ton épouse, l'idole de ton cœur. Te souviens-tu que je te priais, lorsque nos corps se confondaient, de me faire oublier tout ce que j'avais eu à souffrir dans les bras d'un autre, la brutalité des désirs, le mépris de la luxure grossière, l'avilissement de notre sexe? Sais-tu à quoi je compare ces transports amoureux? Je compare l'homme dans ces instans aux ivrognes dont le corps est brûlé par les liqueurs fortes qui, en achevant de s'enivrer, jettent avec mépris et brisent sous la table le vase qu'ils ont vidé et vont rouler hébétés au milieu de ses sales débris, dis-moi, est-ce autre chose? (Tu jugeras un jour, toi, Agatophile, par les notes de ses cahiers, comme tu as pu déjà le faire par ses lettres, que je ne prête rien à son esprit dans ces pensées.) Je poursuis : sa gorge était couverte d'une sorte de fichu de taffetas noir bordé d'une riche dentelle, on l'appelait une respectueuse, parure autrement élégante que ces bizarres collerettes de nos dames et leurs petits foulards noués; aucun pli ne déguisait les formes séduisantes qu'il cachait; leur rondeur se dessinait sous ce tissu qui semblait représenter la finesse et la douceur de la peau dont il contrastait la couleur qu'il ne dérobait pas entièrement. (J'avais un dessin colorié d'après elle fort ressemblant avec cette parure; elle était vue en face; son action était la lecture d'une de mes lettres; on ne pouvait s'empêcher d'admirer

ses formes, je l'ai perdu avec tant d'autres ouvrages. J'en ai un de profil avec le même fichu, un peu différemment placé; celui-ci orne mon premier cabinet), car il ne se croisait pas sur le haut de la poitrine. Mes yeux s'y étaient attachés pendant qu'elle me parlait; ma bouche se posa doucement sur cette étoffe discrète et par de molles impressions, en glissant dessus, elles donnaient du jeu à une élasticité qui produisait en moi une étincelle électrique. Je n'interrompis ce jeu, car il semblait que ce n'était pas autre chose, que pour confondre mes regards avec les siens où je ne vis que de la tendresse. Un baiser que je sentis sur mes paupières m'enhardit, j'écartai un peu vers le bras ce voile, et mes lèvres n'ayant plus d'obstacle, effleurèrent délicatement cette portion si appétissante que je venais de découvrir : comme le jardinier qui craint d'enlever avec ses doigts la poussière rosée qu'on appelle la fleur d'une belle prune violette, de même je n'osais sembler toucher ce sein que je sentis palpiter.

— Je te retrouve, mon ami, me dit-elle, jouis, je suis à toi, je te l'ai déjà prouvé... Mais elle s'interrompit quelques instans, des larmes chargèrent ses paupières, son regard si tendre était triste, elle déposa un baiser prolongé sur ma bouche, sa figure s'appuya sur la mienne et je me sentis inondé de pleurs.

— Qu'as-tu donc, chère épouse? Qui peut encore t'affliger?

— Ah, ne me donne pas ce nom, je ne puis le remplir, voilà ce qui me tourmente pour toi, oui, pour toi seul, car ton cœur me suffirait pour être heureuse, si je ne pensais pas que je suis obligée à te condamner à continuer un sacrifice qui te sera d'autant plus pénible que la vertu ne le commande plus...

— Ecoute, la meilleure et la plus respectée, la plus chérie des amies, console-toi, je te promets de ne jamais exiger de toi ce qui ne s'annonce pour toi que par la

douleur, mais sois toujours mon épouse, mon épouse devant les hommes, qu'ils t'appellent par mon nom, que je puisse couvrir ton corps de mes baisers, que je sois possesseur de tout ce qui m'a inspiré de l'amour, un amour chaste et pudique digne du tien, mon amour sera pur comme tes pensées et si mes sens égarés me faisaient oublier le reproche que tu m'as fait il y a quelques momens, ne me rappelle pas à moi aussi durement, fais-le avec ta douceur ordinaire, tu verras que je sais honorer la femme à qui je devrai mon bonheur. — A ces paroles, elle me sourit, c'était le sourire d'un ange; elle essuya ses larmes, puis elle détacha lentement l'épingle qui attachait son fichu qu'elle laissa libre. Je découvris entièrement le beau sein qu'on m'abandonnait (3). Mes baisers le parcoururent, le sillonnèrent dans tous les sens, avec délicatesse; j'y cueillis deux roses que je craignis de faner sous le feu qui s'échappait de mes lèvres et de mon haleine brûlante, et moi-même je rassemblai les deux côtés du voile dont j'avais été jaloux et qui avait reçu la première empreinte de mes baisers.

— Cher ami, me dit-elle, que je t'aime! tu m'as devinée, ton cœur s'est placé sur le mien, nous nous aimerons toujours, oui, toujours, jusqu'au tombeau; je serai ton amante si je ne suis pas ton épouse autrement que par ton nom, ton nom que l'on a osé calomnier, je t'en vengerai en te choisissant. Viens, je t'ai pardonné ce mouvement qui m'offensait, il t'est étranger; viens sceller sur mon sein le signe de ce pardon; qu'il nous rappelle pendant quelque tems ton expiation...

Elle découvrit un coin de sa gorge et du doigt elle me désigna une place : — Fais-y une empreinte que je voudrais qui fût ineffaçable...

Le mouvement que firent ses lèvres me fit deviner ce

(3) Je parle toujours en amant de cette gorge avec la désignation de la beauté; il faut que je vous en parle en artiste. Je l'avais mesurée: elle avait les proportions grecques, depuis le haut de la poitrine jusqu'aux boutons, on décrivait un triangle équilatéral. (Note de Sergent.)

qu'elle désirait. En un instant un signe très prononcé d'un rouge vif sur ce satin blanc fut imprimé par ma bouche. C'était un suçon (4). Les anciens, dit-elle, marquaient au front leurs esclaves; tu viens de marquer la tienne au-dessus de son cœur qui sera l'esclave du tien... Embrasse-moi, mon ami.

Vous voyez quels momens sont restés gravés dans ma mémoire, c'est là que mon cœur va en chercher un souvenir qui s'est souvent renouvelé. Ce ne sont pas les souvenirs d'un vieux libertin, non, ce sont ceux d'un amant qui sentait et qui sent encore en les retraçant tous les charmes d'une volupté exquise parce qu'elle était pure, c'est que je consacre ces tableaux à la Vénus céleste reconnue par les sages de l'antiquité. Avons-nous quelque divinité qui lui ressemble aujourd'hui?

A la réaction de prairial 1794, je fus enveloppé, sans motif, dans la proscription des Montagnards et décrété d'arrestation pour être enfermé au château de Ham avec plusieurs députés qui avaient été arrêtés dans l'assemblée où je ne me trouvais pas. Je fus me cacher dans les baraques du jardin du Luxembourg, conduit par une jeune femme dont le mari y avait choisi son asile; ce palais était une prison d'Etat. Emira était depuis un mois à l'Orient (*sic*), elle n'apprit qu'en route, en revenant, ce qui me regardait. Malheureusement, Villeray, son frère, qui était venu à Paris, lui inspira des craintes pour ma sûreté si je restais à la ville. Je voulais

(4) Il faut ici une note qui fixe vos idées. Le Dictionnaire de l'Académie définit ce mot : « Espèce d'élevure que l'on fait à la peau en la suçant violemment ». Boiste ajoute : « marque, parce qu'il se fait une marque qui dure quelque tems ». C'était un amusement pour les jeunes filles dans les couvens, dans les pensions, de se faire des suçons et, en grandissant, elles ne perdaient pas ce plaisir entre bonnes amies. Emira en faisait un jeu et elle me l'appliqua souvent en riant, en me donnant quelques baisers sur les yeux, elle finissait par me faire un suçon, sur le haut de la joue, près des tempes : « — Tu te souviendras de mon baiser, l'ami, disait-elle en riant. » Jamais elle ne m'avait permis de lui en faire : — Cette marque me déshonorerait; pour toi, homme, c'est un cachet de bonne fortune... que je ne te donnerais pas si je ne me confiais à ta discrétion. » Libre, elle crut pouvoir se soumettre à ce jeu d'enfance. (Note de Sergent.)

rentrer chez moi, m'y tenir caché, et si l'on ne s'y fût pas opposé, nous n'aurions pas été ruinés. Mais Emira ne voyait que l'échafaud; en effet, plusieurs députés venaient d'y perdre la vie.

On me conduisit à la campagne des Vaux, près de Chartres, chez notre parent et ami Dussieux; Emira se reposait sur l'amitié de sa cousine Alexandrine et elle avait raison. Il n'y eut que les maîtres qui furent dans le secret, restant dans ma chambre enfermé. Le château était fort grand et les domèstiques peu nombreux. Emira y envoya son Ursule pour avoir soin de moi et me tenir compagnie; de tems en tems, elle passait quelques heures avec moi, quand tout le monde s'était couché. Les événemens qui se préparaient à Paris et qui éclatèrent au mois de vendémiaire me furent connus par les journaux. Je vis au château des députés royalistes de Paris qui venaient se concerter avec mon hôte, lequel correspondait avec les Chouans. Je devais être compromis si on m'eût trouvé dans cette maison; j'en sortis accompagné de Villeray, qu'Emira m'avait envoyé exprès et d'Ursule, qui se serait sacrifiée pour moi; elle me conduisit chez sa sœur, veuve d'un cordonnier, à Bonneval. Emira, peu tranquille et alarmée par Villeray, m'engagea à aller en Suisse, où elle m'accompagnerait; elle ne devait jamais se séparer de moi. On vendit Marolles, à la persuasion perfide de Villeray, jaloux de ce que nous devions en assurer la propriété au général. Trompée par le notaire Hua, dupe de sa bonne foi, esclave de sa parole donnée; cette maison fut acquise par un homme sans probité qui a fini par la payer en papier monnaie, dont nous ne retirâmes pas plus de 12.000 francs et six ans après on en exigeait 90.000 en or. Emira confia cette monnaie, qui perdait chaque jour, à son frère pour un acquêt de biens nationaux, afin d'en conserver à peu près la valeur nominale; il l'employa mal.

Le 13 vendémiaire, pendant que Paris était en armes,

nous partîmes pour aller à Coblentz où commandait Marceau, entassés dans une chaise, Emira, un aide de camp du général, qui était venu en mission et sous le bouclier de qui je devais passer, n'ayant point de passeport. Nous avions 120 lieues de poste à faire, courant nuit et jour; nous couchâmes seulement deux nuits à Mézières, où l'aide de camp avait sa famille, et à Cologne une nuit. Dans ces séjours, Emira me fit coucher dans la même chambre que l'aide de camp Noiset, égoïste, grossier et bas. Il n'est pas d'époux, je suis sûr, même pendant la lune de miel et peut-être fort peu d'amans dans le printems de leurs amours, capable de faire un voyage de cent lieues comme je le fis avec une femme aimée... depuis 41 ans. La chaise était étroite et peu profonde. Emira et le militaire peu complaisant étaient assis sur le siège rembourré du fond; ma place était devant eux sur ce qu'on appelle le strapontin, petit escabeau mobile à un seul pied, toujours mouvant. Je ne pouvais m'y tenir assis qu'obliquement, parce que le tablier de la chaise en bois m'abîmait les genoux. M. Noiset, peu propre à faire avec nous la conversation, dormait jour et nuit et ses jambes allongées gênaient beaucoup les miennes; n'étant point appuyé, je ne pouvais dormir.

A la seconde journée, je me plaignis de ma position que je ne pouvais tenir pendant toute la route et je proposai à Emira de me donner sa place d'un jour l'un et qu'elle se mettrait sur mes genoux. Eût-elle pu y entrevoir pour elle quelque incommodité, elle ne se serait pas refusée à cet arrangement pour lequel je n'en voyais aucune qui pût la fatiguer. Essayons. Elle était grasse, légère, elle était attentive, affectueuse, ce fut un jeu, un plaisir dans cette seconde journée; mes bras pressés autour de son corps la retenaient près du mien, mollement appuyée dessus la nuit, sa tête reposant sur mes épaules, elle pouvait se livrer au sommeil, elle dit qu'elle était bien, mais elle craignait de me fatiguer. Je

déclarai que je ne reprendrais plus le strapontin et que jusqu'à Coblentz elle resterait sur mes genoux.

Vous qui avez goûté sans doute le plaisir de quelques instans de sentir la douce pression du beau corps d'une femme aimée sur le vôtre, de l'enlacer dans vos bras, de froisser sous vos doigts ses vêtemens légers, de respirer son haleine, vous jugerez tout ce que je dus éprouver quand une si délicieuse situation se prolongea sans interruption pendant des jours et des nuits, mais ce que vous n'avez pu sentir, c'est le charme indicible du tourment de ne pouvoir accabler de caresses, couvrir de baisers cette tête, ce sein appuyés sur le vôtre, de laisser échapper des désirs qui se renouvellent à chaque instant, à chaque mouvement que fait l'objet aimé, être si près du bonheur et ne pas l'atteindre. Vous souvient-il qu'étant enfant, vous jouissiez avec avidité et une sorte de plaisir de la vue de quelque beau fruit suspendu à l'arbre et que vous ne pouviez atteindre, ne vous semblait-il pas que son jus parfumé inondait vos lèvres, que votre langue en savourait le sucre; votre imagination vous trompait et bannissait, brisait les aiguillons de la privation de la réalité. Voilà où me plaçait la présence de ce vilain militaire et la réserve décente de mon amie. Si parfois mes mains, que la position tenait croisées sur son corps, pour l'empêcher de glisser pendant les secousses de la voiture, si, dis-je, elles se rapprochaient de sa gorge, un coup d'œil sérieux, tel qu'elle les lançait et suppliant en même tems, préludait sur le mouvement de ses mains qui remettait les miennes à leur place... oui, à leur place, car elle ne permettait pas qu'on les perdît de vue, crainte que notre voisin ne soupçonnât que l'une d'elles ne se fût égarée : — Point de baiser, le plus léger qu'il soit pendant la nuit, entends-tu, mon ami, cet homme peut feindre de dormir et nous épier, il n'est ni assez honnête ni assez délicat pour apprécier nos affections, cela n'est habitué qu'à des amours cra-

puleux, il faut qu'il respecte la sœur de son général, il n'ignore pas que nous nous aimons, mais il faut le maintenir sur notre ligne.

Je trouvai cependant quelques dédommagemens rapides sur cette bouche sévère lorsque notre compagnon descendait à la poste pour activer les postillons et pour payer. Je vous dirai encore que pour augmenter mon tourment... et mes désirs, Emira était vêtue d'une jolie redingote de soie à plis riches, qui se groupaient autour de mes genoux et dont le frottement produisait ce son qui n'est pas sans agrément pour les amans.

Enfin, nous avions fait ainsi cent lieues, car le premier jour, étant partis tard de Paris et ayant dîné à quelque distance de Paris, nous eûmes à peine fait 20 lieues, lorsque je me plaignis de l'incommodité et je trouvai que nous arrivions trop tôt à Coblentz. Marceau, qui n'avait pas été prévenu de notre voyage, n'osa pas me garder près de lui; il craignit que les députés qui étaient avec l'armée ne lui donnassent des ordes de m'arrêter et me faire conduire à Paris. Il était encore plus embarrassé en ce moment que, l'armée battant en retraite et repassant le Rhin, il ne pouvait s'occuper de nous, cette retraite s'effectuant à Coblentz, le jour même de notre arrivée. Il crut plus prudent de me rejeter sur la rive que nos troupes abandonnaient et de me faire prendre par ce côté la route de la Suisse. Cela fut décidé, mais Emira voulait m'accompagner (tout ceci est connu de vous, capitaine), ne pas me quitter. On eut de la peine à la persuader que nous pouvions courir, étant ensemble, des dangers dans des pays occupés par l'ennemi et qu'une femme se faisait plus remarquer qu'un homme seul. J'appris, en effet, en faisant la route que tout ce qui était ou paraissait français était égorgé par les paysans ruinés par la guerre, et sans la sauvegarde que j'eus du général commandant la forteresse d'Ehrenbreitstin, j'eusse couru les plus grands risques. Emira voulut

se mettre en homme, mais on lui fit observer qu'elle portait certains appas qui la trahiraient et Marceau lui promit de la faire conduire sur la rive droite jusqu'à Bâle par vous, capitaine, qui saviez quel trésor il confiait à votre amitié.

L'adjudant général Debilly, qui m'avait connu à Paris, se chargea de ma conduite dans un village; nous passâmes sur le pont de bateaux, à cheval, au milieu de la confusion des troupes, des chariots, des trains d'artillerie qui prenaient un sens contraire au nôtre. Spectacle admirable pour un artiste! Marceau m'avait donné sous cette qualité un passeport sous le nom d'Antonio, napolitain, invitant les chefs de l'armée autrichienne à me protéger jusqu'en Suisse. J'eus de plus une lettre pour ses hôtesses, où il avait eu son logement militaire, deux demoiselles de condition auxquelles il me recommandait comme ami : « — Vous pouvez rester chez elles trois ou quatre jours jusqu'à ce que les troupes autrichiennes ayent pris leurs cantonnemens. » Debilly me plaça chez un paysan pour deux jours. Le lendemain, à la nuit avancée, Marceau y vint me faire encore ses adieux, et quoique enveloppé d'un manteau, il y fut reconnu, de sorte qu'à la pointe du jour je fus fait prisonnier par des grenadiers autrichiens et conduit avec quelques soldats français, quelques traînards surpris, au Thallhoenbreit. Je ne vous détaillerai pas toute ma captivité; il suffit de dire que je dus à l'estime qu'avait méritée de l'ennemi mon jeune ami d'être traité avec tout plein d'égards et de me faire un ami du baron Curti, commandant de la place et d'être bien avec plusieurs officiers de la garnison. J'ai été en correspondance en Suisse avec le baron qui fut tué en Italie.

Je fus rendu à la liberté par ordre du feld-maréchal Clairfait après 15 jours d'arrestation et je m'acheminai vers la Suisse, avec un nouveau passeport autrichien et un ordre particulier du commandant de la forteresse à

tous les maîtres de poste de me fournir char et chevaux et de se faire rapporter de chaque poste un certificat de moi de mon arrivée en bon état. Ne pouvait-on pas croire que j'avais une mission importante? Je perdis avant Francfort cet ordre, ce qui me força de prendre dans cette ville la voiture publique, dans laquelle je trouvai un jeune chartrain émigré, petit-fils de M. du Gor de Brême, je crois; sa mère avait été mon écolière. Je ne me fis pas reconnaître, passant pour être étranger à la France.

En arrivant à Bâle, je fus très inquiet de n'y pas trouver Emira, qui eût dû y être avant moi, mais on m'apprit que les Autrichiens avaient passé le Rhin sur deux points et que la route de ce côté avec Coblentz était interrompue. Aussi les lettres d'Emira que je reçus avaient été obligées de passer à Paris. Quel retard accablant! J'avais peu d'argent, point d'effets; elle devait être arrivée avec nos malles et nos lettres de crédit. Mes talens me firent ressource et je me trouvai assez muni pour entreprendre de rejoindre mon amie à Trèves où elle était avec son frère; quoique ce fût pendant la rigueur de l'hiver, je pris la poste à cheval, tantôt dans la malle-poste et je traversai la France pour arriver à Trèves, n'ayant pas pu suivre la route du Rhin, toujours coupée. J'avais pris en quittant Bâle l'engagement de revenir avant deux mois pour finir un ouvrage duquel je venais déjà de recevoir un payement. Je surpris beaucoup Emira et Marceau, qui me retint 15 jours près de lui, et comme une amnistie avait ouvert les portes de Ham aux députés arrêtés, rien ne s'opposant plus à ce que je reparusse en France, ayant mon passeport signé de notre ambassadeur, nous résolûmes d'aller à Paris et Marceau donna à sa sœur une belle et commode voiture, avec laquelle nous sommes venus en Italie et qui nous fut volée à Padoue.

Marceau, avant de nous séparer, pria sa sœur de ne pas différer à me rendre complètement heureux, en me

donnant sa main et à sanctionner notre constant amour. Il se préparait, lui aussi, de s'unir bientôt à son amante qui n'attendait pour cela que sa vingt et unième année. Emira lui promit qu'à Paris elle remplirait nos vœux communs. Alors cet excellent jeune homme nous dit, en nous embrassant ensemble l'un et l'autre : — Mon digne ami, je cours une carrière périlleuse; un instant en faisant mon devoir je peux être séparé de vous, les seules créatures qui me soient chères, avec mon Agathe; promettez-moi d'adopter mon nom, celui de ma bonne sœur, avec le vôtre; si un événement fatal ne vous laissait de moi qu'un souvenir, chaque fois que vous tracerez votre nom lié au mien, ce souvenir vous rappellera votre jeune ami.

— J'en prends avec plaisir l'engagement, j'y attache un prix religieux pour le souvenir de tous les instans de ma vie, de cette amie si rare et d'un frère, tous deux vous remplissez mon cœur.

Nous ne devions plus le revoir! M'eût-on dit que c'était un pressentiment... mais non, rien dans la nature n'annonce l'avenir, il arrive, il frappe, il accable sans que l'on puisse prévoir ses coups. Il avait raison, Marceau! qu'est-ce que la vie d'un militaire? une heure avant la mort, celle qu'il vient de compter sera suivie du glas funèbre!

Nous fûmes accompagnés jusqu'à Luxembourg par Debilly et nous avions dans notre voiture une jeune fille de Metz que MM. les aides de camp, galans pourvoyeurs, avaient amenée à Trèves pour être la maîtresse de leur général. Emira avait obtenu de son frère qu'il la renvoyerait à ses parens et il lui en avait remis le soin. Nous ne fûmes donc seuls que depuis Metz. Vous allez voir que nous fîmes gaiment cette route, mais peut-être originalement, car Emira aimait assez à ne pas ressembler à tout le monde.

— Nous voilà encore comme sur le chemin de Tours,

à présent que tu vas être ma femme, nous répéterons notre scène de Blois, n'est-ce pas, chère amie? et comme nous n'avons rien qui nous presse pour arriver, nous ne voyagerons plus de nuit.

— Belle disposition à la veille d'un mariage, dit-elle en riant; il nous faudra avouer à confesse le vilain péché que vous voulez faire. N'est-il pas défendu aux fiancés de dormir sous le même toit et vous osez, monsieur, ah, quelle horreur! attendez que j'aie l'anneau nuptial.

— Tu badines, ne te l'ai-je pas donné à Blois, ma petite femme? L'aurais-tu perdu?

Nous badinions ainsi jusqu'à l'auberge. Mais quelle fut ma surprise lorsque je l'entendis demander à l'hôtesse deux chambres!

— Plaisanterie, dis-je, pendant qu'on apprêtait le souper.

— Mon cher ami, j'ai réfléchi que, si après m'être livrée à tes transports, tu te refusais à Paris à me conduire à l'autel, où en serais-je avec mon bouquet virginal? Te rappelles-tu que la tante Champion me répétait : « Ne vous fiez pas aux hommes, ils sont tous inconstans, perfides ». Alors elle s'assit sur mes genoux et m'embrassa gaîment. — Je crains de te perdre, perdre un amant la veille du mariage, ah! quelle honte pour une fiancée... Eh bien! mon ami, je veux que tu n'aies de droits sur ma personne qu'après avoir vu l'officier municipal, entends-tu, l'ami; je veux qu'après souper, tu me donnes le plaisir de me dire en m'embrassant : « Bonsoir, mademoiselle ». Une demoiselle de 42 ans ne peut prendre trop de précautions pour assurer la constance de son bien-aimé. Il faut qu'elle le fasse soupirer après le bonheur.

La fille vint servir.

— Avez-vous préparé les chambres, ma fille, du linge blanc surtout?

— Oui, madame.

Je me mis à rire en la regardant.

— Eh quoi! cette demande vous fait rire?

— Ce n'est pas la demande qui me fait rire, et, m'approchant de son oreille :

—Je ris, parce qu'elle ne t'a pas appelée mademoiselle, ma fiancée.

— Fort bien. Où est la chambre de monsieur? Ne nous éloignez pas trop.

— Celle de madame est à côté de cette salle et celle de monsieur de l'autre côté, la seconde porte; la première était occupée; c'est dans ce *collidor.*

— Allons, mademoiselle, dis-je encore à voix basse, c'est tout de bon?

— Oui, cher prétendu... Soupons gaîment et nous dormirons mieux. Vous avez demandé les chevaux de bon matin?

Ce ton plaisamment aimable de résistance continua pendant toute la route; elle ne voulut même pas consentir à la proposition que je fis, un peu de dépit, de voyager de nuit. Toujours les deux chambres!

— Oh! Oh! disais-je, Emira, tu traites cela avec trop de gaîté franche pour qu'on puisse croire que ce soit pruderie et on ne te reconnaîtrait pas sous ce déguisement. Serait-ce donc par hasard un essai de coquetterie que tu veux faire?

— Cela serait possible, mais pourquoi n'y vois-tu pas un sentiment de vengeance, cette passion des dieux et des femmes?

— De vengeance, ma belle dame, et quel en est le motif?

— L'orgueil blessé, l'orgueil d'une femme. N'avez-vous pas ri insolemment parce que la servante ne m'a pas appelée mademoiselle; n'était-ce pas me dire que j'ai sur ma figure mon acte de baptême? Pardonne-t-on une pareille épigramme à 40 ans, quand je dois croire que vous me voyez toujours à 20 ans? Eh bien! ai-je tort,

mon bel ami? Oh! je vous attens à Paris, à Paris, nous verrons!

Le postillon avait le dos tourné, son gros fouet faisait gémir les esprits aériens, les quatre roues brisaient avec fracas les cailloux de la route, le bruit de quelques baisers donnés, disputés, rendus, n'était entendu de personne et les débats recommençaient; ainsi nous entrâmes dans Paris, point brouillés, mais n'ayant pas péché.

Tout le plaisir de nous revoir chez nous fut dissipé et changé. Emira, à son départ pour Coblentz (je n'étais pas à Paris où la guerre civile se préparait, je la rejoignis à Saint-Denis) avait laissé à Villeray le soin de sa maison, de ses affaires et de son magasin; elle lui avait promis un intérêt de moitié pour l'année suivante. Elle lui avait donné, pour le diriger dans les affaires de son commerce, Ursule, excellente fille de magasin, et qui déjà, pendant un voyage qu'elle avait fait en Bretagne, avait donné des preuves d'intelligence et de probité; elle méritait toute sa confiance. M. Dussieux, nommé député à Chartres, occupait mon appartement, Ursule le lui avait donné. Villeray était au lit, malade, ce qui commença à affliger sa sœur, si sensible. Quoique ces détails n'aient aucun rapport au récit qui vous intéresse le plus, je les place pour faire une diversion et parce qu'ils me servent à donner encore une preuve de la bonté rare d'Emira. Le lendemain de notre arrivée, elle alla visiter son magasin; c'était une vaste pièce entourée de grandes armoires qui contenaient les marchandises, porcelaines de la Chine, confitures, thés de toutes qualités, couleurs, encres de la Chine, soieries, gazes et étoffes, mousselines brodées des Indes, schalls, mouchoirs et objets curieux de ces contrées. Il n'y avait plus rien dans ces armoires.

— Que signifie cela, Ursule, pas de marchandises?

— Madame, monsieur votre frère a toujours vendu sans remplacer.

— Et madame Lejeune n'a rien envoyé? ma correspondance a-t-elle été rompue?

— Monsieur votre frère ne lui a pas envoyé de fonds pour en acheter; elle a tiré sur lui quelques sommes seulement.

— Pourquoi cela?

— Vous le demanderez à monsieur, il vous le dira.

— Mais, Ursule, je vous avais confié mes affaires...

— J'en suis reconnaissante, mais monsieur votre frère m'a répété qu'il était le maître, qu'il ne devait des comptes qu'à vous et que je n'avais autre chose à faire qu'à veiller à la maison.... c'est-à-dire à lui faire à manger... et à ses amis.

— Voyons mes livres.

Elle les examine. La vente est enregistrée seulement pendant trois semaines après son départ, le reste en feuillets blancs. Rien sur le livre de correspondance.

— Comment! Ursule, je ne conçois rien à tout cela. Vous...

— Madame, ma bonne maîtresse, ne m'accusez pas... Je vous ai écrit. J'ai écrit à M. Sergent qu'il était nécessaire que vous revinssiez, que je ne pouvais rester sans vous... Vous ne m'avez rien répondu à cela, ni l'un ni l'autre... Que M. Sergent vous fasse lire mes lettres (je les avais laissées à Bâle, devant y retourner), vous verrez que je le priai de vous presser de revenir; si je n'en ai pas dit les motifs, c'est que je n'osais confier au papier ce qui regardait monsieur votre frère. Vous lui aviez donné votre confiance, peut-être ne m'eussiez-vous pas crue.

— Passons dans ma chambre. Donnez-moi la clef du secrétaire.

— Je vais la demander à monsieur votre frère; il l'a toujours tenue.

On ouvre le secrétaire et les portefeuilles. Tout se payait alors en papier-monnaie.

— Quoi! Ursule je ne trouve que 60.000 francs (à peu près 20.000 francs valeur numéraire) et j'avais laissé pour cent mille francs de marchandises (valeur numéraire).

— Je vous ai dit que M$^{me}$ Lejeune avait tiré sur vous, on a payé, je ne sais pas quelles sommes. M. votre frère m'a bornée à montrer les marchandises, à en dire les prix et à les resserrer.

Emira me vit dans le jardin, où elle me joignit.

— Mon ami, je suis ruinée. Plus de marchandises, pas de fonds dans la caisse, rien d'écrit sur les livres. Et Ursule ne peut me rien dire; elle pleure et se justifie... Mon frère! voilà donc la cause de sa maladie! Malheureux voyage! Ah, cher ami, je ne te le reproche pas; sois persuadé que cette perte ne me fait pas regretter de t'avoir accompagné; je me plains du sort qui nous a forcés à quitter notre maison.

Elle me serrait les mains; je baisai les siennes. M. Dussieux vint se joindre à nous et, voyant Emira troublée, il dit :

— Vous savez tout, mes amis. Pauvre Ursule, il lui en a tant coûté de vous annoncer... plaignez-la; je lui ai vu verser tant de larmes... Précieuse fille! si elle eût été seule! Votre maison a été un gaspillage : des repas, des parties de campagne en carrosse, des loges louées au théâtre, que sais-je? J'ai essayé de faire des observations, en voyant arriver tous les amis de Chartres, traités, amusés en grand seigneur par votre frère. Je ne dois rien vous cacher, ma chère amie, on m'a répondu avec hauteur. J'ai engagé Ursule à vous écrire ce qui se passait; elle n'a pas osé. Madame ne me croira pas, me disait-elle; alors, pressez-la de revenir, écrivez à M. Sergent la vérité; qu'il engage Emira à se rendre ici.

— Elle m'a bien écrit tout cela, dis-je, sans s'expliquer davantage, mais je n'en ai rien communiqué à Emira dans mes lettres; je regardais les sollicitations

d'Ursule comme une impatience de revoir sa maîtresse, comme le sentiment de la privation et peut-être la différence de son genre de vie avec un jeune homme qui ne la traitait peut-être que comme une servante à ses ordres, elle, accoutumée au ton d'amitié d'Emira (5), et puis, connaissant les obstacles apportés par les circonstances au retour de mon amie, je craignais de l'inquiéter, de l'affliger en lui faisant part des désirs d'Ursule; je ne lui en ai pas même parlé en chemin, parce que notre arrivée devait tout dissiper.

— Je suis fâché à présent, dit M. Dussieux, de ne vous avoir pas instruit, j'en ai eu la pensée.

— Tu vas demander à ton frère ses comptes.

— Dans l'état où il est, tourmenté par la fièvre et par le chagrin, est-ce le moment de l'en occuper, en aurais-je la force?

— Veux-tu que je t'en épargne la peine?

— Non, mon ami, son état me fait pitié; il sera tems quand il sera rétabli, mais ne t'en occupe pas. Je crains qu'il ne se refuse de te satisfaire, ne te reconnaissant pas le droit de l'exiger et cela pourrait s'échauffer entre vous, et la voix d'une femme qui a à se plaindre a de grands avantages.

Elle n'obtint rien; des excuses sur ce que sa santé... des recherches à faire, et heureusement qu'elle put de ces réponses arrachées se procurer une rentrée d'une dizaine de mille francs; et que j'y fus, moi, pour des chemises, cravates, pantalons, mouchoirs, qui avaient augmenté, pendant mon absence.

Marceau apprit avec indignation la conduite de son frère.

Celui-ci avait plus coûté à sa sœur en peu de tems et

(5) Voyageant avec lui, près de Coblentz, après la mort de Marceau, il me dit : Ma sœur n'osait pas contredire cette fille en rien, à peine lui commandait-elle. — Ta sœur lui rendait justice et elle était reconnaissante de son attachement sans intérêt depuis tant d'années. — De la reconnaissance pour une servante? Oh! la reconnaissance est souvent fort incommode. — Tu es jugé, me dis-je à moi-même. (Note de Sergent.)

ne lui laisse pas de gloire autant. Sa reconnaissance lui a inspiré de plaider pendant quatre ans contre elle, de faire saisir notre revenu pendant trois ans, pour la dépouiller du legs du général de 12.000 francs et de plus de m'outrager dans deux tribunaux et de m'y faire qualifier d'assassin par l'avocat Chauveau, mon parent, baron, chevalier, ci-devant Jacobin. Qu'est-il devenu, ce Villeray? Il se cache honteusement dans la société, abandonné de sa femme et de ses enfants qu'il a ruinés.

Emira sans fortune était toujours la divinité protectrice du bonheur de ma vie... et moi, qu'avais-je à lui offrir? Son naufrage emportait presque le peu qu'il me restait, mais nous possédions encore beaucoup, tout notre amour, vieux de 24 ans. Le 23 mars 1795, nous revînmes de la municipalité du IIe arrondissement de Paris, modestement, sans appareil, la noce se célébra chez nous en dînant quatre, nos deux témoins Dussieux et Villeray, la mariée de 42 ans toujours jolie, l'officier public lui en avait jugé 30 :

— Buvons à la santé des époux, dit Villeray au convive Dussieux!

— Bah! des époux! ma chère cousine; vous croyez-vous réellement la femme de Sergent? Je suis fâché de vous le dire, vous n'êtes que sa concubine, si vous couchez avec lui.

Nous partîmes tous trois d'un éclat de rire.

— Oui, riez, riez, si le curé de Saint-Roch était ici, il vous dirait : « Avez-vous passé sous mon étole? » et croyez-vous que ce monsieur, avec son morceau de taffetas rouge, bleu et blanc peut vous dire le *Conjungo*? Puis, belle dame, croyez-vous être veuve de Champion? Et votre loi immorale de divorce a-t-elle délié ce qui était lié dans le ciel?

— Comment! hypocrite de quinze jours, faussaire et pis encore, n'avez-vous pas, il y a deux heures, sanctionné comme témoin notre mariage, n'avez-vous pas signé le

registre et vous osez traiter votre cousine de catin! Malheureux!

— Ce que j'ai fait ce matin, ce n'a été que curiosité pour voir ce qui se passe dans cette boutique de concubinage (absolument textuel).

— Allons, chère épouse, buvons double rasade (d'eau) pour que le ciel et la raison convertissent ce noble chouan (M. Dussieux avait acheté en 84 ou 85 des lettres de noblesse). Trinquons; pardonnons et ne le jetons pas par les fenêtres.

Gais propos, joie sans éclat, sans troubler le repos des voisins, terminèrent cette journée.

— Triste pour une danseuse, Emira, sans violon!

Qui ne rit pas? La pauvre Ursule, qui craignait que sa maîtresse ne l'aimât plus autant; elle se serait sacrifiée pour m'être utile et elle l'avait prouvé, mais elle était jalouse du partage du cœur d'Emira et ses passions étaient véhémentes. Croiriez-vous qu'elle ne fut tranquillisée que par le don que lui fit de mon portrait, dans un médaillon, Emira, en lui permettant de le porter à son cou? Quelle singularité romanesque, direz-vous, dans ces deux femmes... Ursule m'aimait comme l'amant, l'ami d'une maîtresse qu'elle adorait aussi, elle. Lorsqu'elle me conduisit de chez M. Dussieux chez sa sœur avec Villeray, nous couchâmes une nuit dans une écurie sur des bottes de paille chez un paysan, je plaçai sa tête sur mon épaule, elle dormit ainsi et jamais elle n'eut de moi un baiser pendant tout le tems qu'elle a demeuré avec Emira. A Bâle, elle a été trois mois me servant sans me parler. Mais elle était bien l'élève d'Emira pour ses excellentes qualités.

Me voici près de la conclusion que vous attendez, espérant qu'elle serait conforme à mes désirs, en admettant que ce fût la véritable et l'entière source de la félicité conjugale. On peut le croire à vingt ans. Beaucoup, dit-on, en sont détrompés avant 30 ans et un très grand

nombre l'achètent partout. Moi, j'ai fait une expérience de 60 ans que c'est un fruit qui perd son goût, à ce qu'il paraît, quand il a acquis un degré de maturité et qu'il faut, comme j'ai fait, chercher ailleurs cette félicité inaltérable.

L'heure est sonnée; nous sommes dans la chambre qu'occupa seule Emira, où est son lit qui n'est pas couvert de roses.

— Ma chère amie, le mariage d'un artiste, d'un savant, doit avoir quelque chose de particulier... tes grands yeux s'ouvrent, tu attens pour deviner où cela va mener. Ecoute. Si tu savais le latin, je te dirais que *solvere zonam* était, chez les anciens, le premier acte de l'hymen. Dans le jour solennel, comme aujourd'hui pour nous, c'était le droit, le privilège du mari et pour assurer la nouvelle épouse que ce droit serait divinement rempli, on consacrait à Hercule ce *Solvere zonam* qui signifie délier la ceinture. Tu sais que Hercule en délia 50 en une nuit... Oh, ne t'effraye pas, il n'y a plus d'Hercule qu'en marbre.

— Quels fagots fais-tu là?

— Attens; l'époux détachait la ceinture de la jeune vierge, ou si tu veux de la matrone, ceinture placée au-dessous du nombril, car les femmes en avaient deux, une sous la gorge (et je dénouai un ruban, ce qui me valut un petit coup sur les doigts, d'une main potelée), ensuite la tunique blanche bordée de pourpre des Romaines, ou jaune, favorite des Grecques qui te sied si bien (elle avait en effet ce soir-là une robe de soie jaune) tombait à terre. L'heureux mortel enlevait dans ses bras ce corps nu plein de charmes... tu penses bien qu'on en faisait autant à une bossue, à une ventrue, mais les poètes se gardent bien de parler de celles-là. Il la plaçait sur le lit à pieds d'ivoire, le tien est d'acajou, c'est égal, couvert d'un fin lin. L'amour étendait aussitôt un voile pourpre, car les anciens voulaient comme toi que ce fût

un combat mystérieux, le monsieur ne portant ni bas ni pantalon était bientôt...

— Mais dis-moi donc ce que signifie ton érudition, à quoi bon vas-tu chercher les Romaines, les Grecques?

— Cela veut dire, ma tendre amie, que je vais t'aider à te déshabiller, que je dois *Solvere zonam*, tu es un peu Spartiate, et qu'il n'y aura pas à éteindre la lampe comme à Blois.

— Ah, ah! mon savant époux, la tunique ne tombera pas, n'y compte pas, je la retiendrai et puis je suis assez forte pour aller de cette table à mon lit sans me laisser enlever.

Vous croirez peut-être qu'ici je m'amuse à faire du roman. Non. D'abord nous étions naturellement gais tous deux, et quand elle fut à l'abbaye de Louée, étant affranchie, elle reprit son caractère vif, aimable, spirituel et nous avions souvent des entretiens, des débats de ce genre. Vous avez vu que M. Dussieux connaissait son ton de plaisanterie; ce que vous venez de lire est réel, comme ce qui va suivre; il n'aura d'invention peut-être que quelque phrase, quelques expressions que le sujet qui m'est présent à la mémoire aura mises sous ma plume; cette scène, si je puis la nommer ainsi, était un calcul de ma part; je savais qu'Emira, comme vous l'avez vu, n'était pas dominée par un tempérament érotique; c'eût été réveiller son dégoût que de paraître brusquement avide de la jouissance et qu'il fallait affecter son esprit et émouvoir son cœur et non ses sens pour la disposer à des idées d'un plaisir délicatement voluptueux.

Vous devez déjà connaître cette nature de femme et vous allez la voir dans toute sa force. Mon discours gai, point pédant par le ton de voix que j'y avais mis et les petits détails aimables, qu'elle eût fait naître, au milieu des caresses prodiguées en aidant à lui faire quitter ses vêtemens, devraient éloigner de son souvenir les emportemens brutaux de son premier mari. On sait que la

similitude des circonstances et des objets provoque des sensations de douleur ou de plaisir, retrace à l'imagination d'anciens souvenirs. Il y a des personnes à qui vous ne pourriez présenter le vin le plus parfumé d'Espagne dans un gobelet d'argent, sans exciter en elles des nausées, et une provocation plus désagréable encore, parce que, dans leur enfance, on leur a fait boire des médecines dans des vases de ce métal. Vous allez juger que j'avais assez bien choisi ce parti sous le voile de la plaisanterie qu'elle soutenait aussi, pendant qu'elle préparait, avec sa modestie ordinaire, sa toilette de nuit, même au milieu des tentatives que je faisais pour mettre en défaut cette modestie; elle reprit :

— En commençant ton scientifique discours qui n'est pas celui du curé qui nous eût dit que Dieu ordonnait que tu me serais fidèle, tu avais l'intention de parler des mariages d'artistes; n'est-ce pas là le second point, tout personnel, dont tu voulais m'entretenir? Voyons.

— Persifle-moi comme savant, tu as beau jeu; mais comme artiste, halte-là! je suis sur mon terrain bien armé. Un époux ordinaire, en admirant sa chaste moitié dans l'état de la Vénus du Musée, rappelle-toi, la tunique à terre, s'écrie : « Que de beautés! » Il répète « Que de beautés! » et puis encore « Que de ... » Bah! l'époux artiste admire en silence, caresse tendrement, ses yeux parcourent, ses mains se promènent. Voilà, s'écrie-t-il, de belles proportions, des contours purs... Il dit, en voyant la gorge : « Ce n'est pas celle de la Vénus du Gnide, c'est celle de Pallas; elle convient à ton âge... Je n'ai pas besoin de mesurer avec un fil ce cou si rond comme fit Zeuxis à ses modèles pour m'assurer par sa circonférence que je trouverai dans les formes gracieuses de ton ventre la certitude qu'il n'a pas été fécondé, ce qui promet que... Passons aux jambes. C'est ainsi que les avaient les Amazones, les jeunes Grecques, leurs habiles danseuses, ces jambes que les élégans des escaliers de l'Opéra trouve-

raient trop grosses; il leur faut des femmes montées comme des autruches... Tu vois, chère amie, qu'une femme comme celle que j'embrasse a tout à gagner avec l'artiste au *Solvere zonam*... Oh! tu voudras apprendre le latin, à présent, puisqu'il dit de si jolies choses.

— Fort bien, l'ami, tu ne m'as pas fait danser, tu veux me faire rire. Je vais te parler plus sérieusement, car il me faut conserver en ce jour ma dignité de femme, si je n'y apporte pas un timide embarras, qui serait ridicule avec ma gorge de Pallas, qui t'a rappelé mes quarante ans.

— Bien, me voilà pris.

— Comme je veux entrer dans cette couche avec toute la pureté de l'âme et du cœur, je reviens sur notre voyage dernier. Tu as été assez bon de ne pas attribuer ma conduite à un système d'hypocrisie, en ne m'accusant pas de faire la prude. Tu as hésité quelque peu si tu ne me soupçonnerais pas de coquetterie; nous avions le tems en courant la poste de nous expliquer sur ce point où il y a des distinctions à faire, mais ce sera pour un autre moment, il est trop tard ce soir... tu as oublié le point qui te présentait le plus d'avantages, maladroit! Et le caprice? Ce mot-là couvre bien des choses: c'est, selon vous, le grand œuvre des femmes. Ce n'est qu'à cet égard que j'ai à me justifier, quoique tu n'y aies pas pensé.

— Ah! mon amie, c'est la dernière chose qui se fût présentée à mon esprit-sérieusement. Ne sais-je pas que tu as toujours quelque raison quand tu agis; on peut peut-être la combattre, mais elle est chez toi l'effet de la réflexion et de la conviction.

— Eh bien, tu ne te serais pas trompé en me jugeant ainsi, car si je me suis refusée à tes embrassements de manière à te contrarier, c'est que, dès Trèves, j'éprouvais un échauffement, lequel, sans m'inquiéter, m'incommodait beaucoup, de sorte que je n'eusse pu répondre à tes caresses comme tu l'eusses désiré... Tu vois que je ne

fus ni prude ni coquette, ni capricieuse, ni vindicative, entens-tu, ce que j'aurais bien lieu d'être en ne te laissant pas coller ta bouche impertinente sur la gorge de Pallas... Vous ne m'avez pas même fait la grâce de m'appeler Minerve.

— C'est toujours la même divinité et l'attribut de la beauté est égal. Puisque tu ne veux pas être enlevée, couche-toi et je suis aussitôt à tes côtés.

Un tendre baiser annonça ma présence : — Continuons, Emira, notre conversation sur le ton sérieux où tu l'as amenée par une explication qui touche à une chose du plus grand intérêt pour moi, c'est ta santé. Il faut que je te déclare que cet acte que nous avons fait, ce matin légal et tout d'opinion publique, n'a rien changé à mes sentimens comme il n'a rien changé à notre position intérieure. Je ne me place pas dans cette couche en qualité de mari, je ne le suis que dans un contrat, je ne m'y reconnais d'autre droit que notre amour et tes volontés que je respecterai non comme des lois, mais parce que les miennes sont de te prouver que je t'aime pour toi-même. Cependant il est un usage qu'il faut remplir, c'est que le mari, dès ce moment, prescrit des conditions pour tout l'avenir... Ecoute. Les gens comme il faut, du grand ton, disent Madame, quoiqu'elle ne le soit pas encore, je vous préviens tout de suite, ce sont les termes de rigueur. Sois tranquille, je ne m'en servirai pas...

Madame donc? nous aurons dès demain, chacun notre appartement. Nous serons libres dans nos actions, je compte assez sur votre vertu pour ne pas me mêler des vôtres et j'attens de vous que vous ne vous inquiéterez jamais des miennes... Ayant à faire d'autres propositions, il me faut employer un autre mode. J'exige, et à cela je ne renoncerai que dans des extrémités qui nous seraient trop douloureuses pour en parler à présent, qu'il ne sera point question entre nous de deux chambres, ni même de

deux lits, la mort seule peut nous séparer; je ne veux être près de toi qu'un amant qui sollicitera avec tendresse une faveur, sans te la commander, si elle pouvait mettre ta vie en danger, comme à une époque tu en fus menacée; je ne serai pas ton assassin : de toi, pour qui je sacrifierais ma vie, je ne voudrais pas, pour quelques momens d'ivresse, qui ne serait pas même partagée, perdre pour toujours celle avec qui je dois être heureux. Voilà mon égoïsme. Je ne serai près de toi, te serrant dans mes bras, qu'un ami qui rendra justice à la sagesse de tes volontés, dût-il m'en coûter quelque chose. Je rendrai hommage à ton amour, à ta délicatesse sans qu'aucun soupçon offensant pénètre mon âme. Tout ceci, vois-tu, ne se rapporte qu'à ce devoir de l'union conjugale pour le grand but de l'humanité commun à tous les êtres. Car pour les devoirs moraux, je n'ai rien à dire, nous n'avons rien à nous prescrire, nous connaissons nos âmes depuis assez longtems pour être assurés d'une confiance sans bornes; tu me pardonneras quelques défauts, moi, je ne pourrai que chérir tes belles qualités. Un moment... à cette exigence que je t'ai déclarée, de la communauté absolue d'habitation matrimoniale, j'en joins une autre à laquelle j'attache le même prix, c'est que je ne renoncerai jamais d'admirer ton corps séduisant, de le couvrir de baisers, de l'envelopper de baisers, de me dire : — Il n'est aucune place que mes doigts n'aient touchée, que mes lèvres n'aient brûlée des feux de l'amour. Dis, mon amie, que mon épouse ne se refusera jamais à m'enivrer de ces délices (6)? Je dirai alors ce vers que tu m'as cité une fois sous l'empire d'une douce volupté :

(6) Accuseriez-vous, mes amis, ce transport à l'illusion exagérée de mon imagination? Que direz-vous à cette faiseuse de corsets de Nice qui s'extasiait de voir à une femme de 77 à 78 ans une pareille gorge? Que direz-vous à ce Français qui, hier, me parlant d'elle, peignait ses grâces en dansant un menuet à 78 ans avec un marseillais de 47 à 48 ans, et que tous les gens du bal l'admiraient, ajouta-t-il. Que direz-vous à ma domestique, mère de famille, femme d'un capitaine de petits bâtiments marchands, qui s'est écriée en l'ensevelissant : — Quel beau corps! et qui l'a répété depuis. Ce ne sont pas là des illusions, ce ne sont pas

Je rêverai le reste.

Oui, je n'ai fait que rêver en l'adorant. Depuis cette malheureuse maladie et cette consultation, je m'étais occupé de connaître, en lisant des ouvrages de médecine et d'anatomie sur cet objet uniquement, les causes et les effets, partout ceux-ci étaient effrayans, on les regardait et encore à présent comme incurables. (Nous avons vu mourir à Milan cinq femmes de cette maladie ulcéreuse.) J'en avais parlé à des personnes en état de me donner sur les douleurs atroces qui précèdent la mort une idée déchirante et dès lors ma résolution avait été prise. Qu'elle vive! Qu'elle ne souffre pas! Quoi! je serais ton bourreau!

Cette première nuit de noces, les torches de l'hymen ne brûlèrent pas. Le jour retrouva dans mes bras une *sœur* et ce fut pour toujours. Il me fut démontré que la nature agit au hasard, car en créant des sympathies qui agissent irrésistiblement pour rapprocher deux individus sensibles, elle eût dû prévoir qu'il fallait que toutes les combinaisons de sa création eussent un égal rapport sympathique, au lieu d'y établir une faculté positive dans l'un et négative dans l'autre, quand ils doivent avoir un contact d'où naît une fusion. Il s'est trouvé que je portais, comme M. Champion, une qualité répulsive opposée au principe d'attraction qui devait se trouver dans l'organisation générale d'Emira.

Pourquoi donc, si je l'eusse recherchée dans sa jeunesse, un médecin m'eût-il refusé un certificat, si la loi eût prescrit d'en présenter un pour obtenir sa possession? N'eût-on pas dû croire que le ciel nous avait formés l'un pour l'autre? A peine sorti de l'enfance, je l'aime. J'obtiens son cœur dès les premières années de son printems; il fut depuis à moi seul. Oui, j'en ai la certitude, nos humeurs sont pareilles, nous avons la même sensibilité, nos goûts sont communs, nos passions ont la même viva-

des inspirations dues à sa jeunesse! Ah, si elle n'avait pas perdu toutes ses dents, on eût dit encore : — Comme elle est jolie! (Note de Sergent.)

cité, nos affections sont constantes, nos résolutions de même, nous possédons l'un et l'autre un caractère indépendant des préjugés, fier, fort contre la résistance, nous pouvons noûs vanter d'une élévation dans nos idées, qui nous a donné la force de faire des sacrifices, le courage de supporter des événemens qui eussent été insupportables à bien d'autres; hors la perte d'une personne chérie, hors celle de l'estime publique, hors les peines causées par l'ingratitude, nous avons été l'un et l'autre supérieurs à tout (7).

Cet obstacle que la nature avait placé sur un seul point n'a pas rendu notre union malheureuse, comme fut la première pour Emira. Un seul motif eût pu nous affliger, celui de ne pouvoir jouir des caresses de créatures nées de notre sang. Nous l'avons réparé heureusement par l'adoption, car Emira a goûté tous les sentimens maternels sans en avoir eu les douleurs ni les dangers. Peut-être aucun malheur ne l'eût menacée si notre union eût été la première; je l'aimais, je l'adorais... je ne l'eusse pas blessée, moi, je l'eusse ménagée, à force de soins délicats et tendres, j'aurais peut-être vaincu cette opposition; elle m'aurait secondé par reconnaissance de tout ce que j'eusse fait pour écarter d'elle la douleur; elle eût peut-être saisi le plaisir qui nous a été inconnu, parce qu'un autre m'a précédé, en conservant sa santé. Mais elle a vécu; elle a atteint un terme fort avancé sans souffrir, sans éprouver les désagrémens ordinaires d'une longue vieillesse. Ce n'est que pour moi qu'elle est morte trop tôt, puisque je lui survis.

Ai-je à regretter qu'elle n'ait pas été *ma femme*? Hors

(7) Je puis le faire remarquer jusque dans les plus petites choses auxquelles on ne fait pas attention. Sans nous être concertés ensemble, nous ne nous sommes jamais servis de ces mots vides de sens qui nous paraissaient puérils, mignardés, rétrécis, ridicules, de ces expressions : *mamour, mon chat, mon chou, mon mignon*, et nous n'employâmes jamais que les nobles et divins noms d'amie, d'ami. Si je lui disais quelquefois « ma petite femme », c'était une caricature qui nous faisait rire. Il m'eût semblé l'humilier de l'appeler ma poule. Oh! je l'avais placée trop haut dans mon âme. Lorsqu'elle parlait de moi, elle ne disait pas « mon mari »; c'était toujours l'ami. (Note de Sergent.)

celui-là, n'ai-je pas goûté tous les plaisirs de l'amour? Ai-je jamais eu le désir d'en chercher de plus enivrans près d'une autre femme? N'étions-nous pas assez heureux d'être l'un à l'autre? En France, en Suisse, en Italie, n'a-t-on pas vu que nous étions souverainement heureux d'être ensemble? N'avons-nous pas laissé partout des souvenirs de notre union auxquels s'attache un sentiment de vénération? Qu'avons-nous donc perdu? Puisque le sacrifice de ce plaisir tout matériel, toujours suivi de l'épuisement, trop souvent de la satiété, ne nous a pas coûté de regrets.

Quelques tentatives cependant furent renouvelées, inutilement; il ne me reste donc plus rien à vous dire à cet égard. Quinze jours après notre mariage, je retournai en Suisse seul; elle vint m'y rejoindre; ce fut là que nous apprîmes la mort de notre jeune héros. Après deux ans de séjour à Bâle, après avoir fait un voyage à pied de 120 lieues dans les plus beaux cantons, nous revînmes en France. La domination de Bonaparte, des désagrémens que sa police me fit éprouver à Paris, nous déterminèrent encore à nous éloigner de la France et nous nous dirigeâmes vers l'Italie, où, si le sort ne nous a pas épargnés encore, nous avons été consolés par la considération avec laquelle nous avons été traités par les gouvernemens qui s'y sont établis et par l'amitié que nous ont témoignée tous les habitans de quelque opinion et classe qu'ils fussent.

J'attens à Nice à rejoindre au tombeau ma bien-aimée.

*Terminé le 1er septembre 1836, 86e année de ma vie.*

*Signé :* A. F. SERGENT-MARCEAU.

FIN

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## LITTÉRATURE

John Grand-Carteret : *L'Histoire, la vie, les mœurs et la curiosité par l'image, le pamphlet et le document (1450-1900)*, Librairie de la Curiosité et des Beaux-Arts, 4 vol. in-4°.— *Œuvres de Boileau*, publiées d'après les textes originaux avec des notes par Jacques Bainville, tomes I et II, La Cité des Livres. — *Œuvres de Madame de La Fayette* publiées d'après les textes originaux avec une introduction et des notices par Robert Lejeune, tome II, La Cité des Livres.

John Grand-Carteret, tel que nous l'avons connu dans les derniers temps de sa vie, était un vieillard long et maigre, de stature imposante, aux épaules un peu voûtées, d'esprit clair, de grande activité intellectuelle et physique.

Véritable lettré de la vieille école, il s'intéressait, possédant des lumières personnelles sur eux, à maints problèmes d'ordre philosophique et historique. On le rencontrait toujours furetant dans les boîtes de bouquinistes ou bien, en quête de livres et de brochures, chez les nombreux libraires tenant boutiques dans les tortueuses ruelles du quartier Saint-Michel. Quand il mettait la main sur quelque opuscule longtemps convoité, ses petits yeux perçants éclairaient d'une lueur joyeuse son long nez aquilin, qui contribuait à rendre pittoresque son visage osseux.

Depuis un demi-siècle, il assemblait une collection de gravures et d'estampes, qui était devenue d'une grande richesse et à l'aide de laquelle il élaborait, sur toutes sortes de sujets, des volumes surtout iconographiques. Il avait ainsi créé un genre de publications qui lui appartenait en propre et que seul, par ses connaissances spéciales, il pouvait alimenter avec intelligence et prodigalité. Il se glorifiait avec raison d'avoir fortement contribué à la renaissance du livre illustré. On l'imita beaucoup, mais aucun de ses imitateurs ne semble l'avoir égalé dans le domaine qu'il avait choisi. Ses ouvrages étaient appréciés des bibliophiles ; certains d'entre eux, sa *Bibliographie des Almanachs*, par

exemple, atteignent des prix élevés dans les ventes et sur les catalogues de libraires. Bien que donnant, dans ces ouvrages, la préférence à l'iconographie sur le texte, il écrivait cependant de fort bonnes pages, nourries de documents triés avec soin.

Vers la fin de sa vie, las de voir les histoires officielles produire continuellement des apologies de dirigeants et ne s'inquiéter jamais des dirigés, multiplier des idées générales non contrôlées, exalter la guerre, excuser le vice, éliminer toute enquête sur les mœurs, John Grand-Carteret, pour couronner sa laborieuse carrière voulut construire un ouvrage général dont les textes et l'illustration fournissent une image véridique de ce que fut l'humanité à travers cinq siècles. L'estampe qui reflète la réalité, le pamphlet qui forme la contre-partie de l'apologie, lui semblaient capables d'ajouter des notions nouvelles à ce que l'on savait déjà du passé. L'une et l'autre constituaient des éléments d'information, jusqu'à l'heure systématiquement écartés. En les utilisant, en les corrigeant de leurs exagérations, en juxtaposant leur fonds de vérité à celui, fort amendé aussi, des relations officielles, on approcherait de la certitude bien mieux que ne l'ont fait les annalistes chargés d'édifier notre histoire nationale.

John Grand-Carteret ne pouvait songer à documenter, écrire et orner d'illustrations les cinq tomes in-4° qui devaient composer cet ouvrage sans appeler à lui des collaborations nombreuses. Ayant conçu et fixé son plan, il s'adjoignit en les personnes de J. Avalon, André Blum, L. Bourilly, Charles Chassé, Albert Counson, Renée Dalsème, Paul Delmas, Pierre Dufay, Félix Gaiffe, Maurice Garçon, Dr Ghislain Houzel, Albert Lantoine, Ernest Laut, Henry Lyonnet, Tancrède Martel, Georges Maurevert, Albert Mathiez, J. F. Louis Merlet, Prosper Montagné, J. Valmy-Baysse, etc., des réalistes habitués à ne pas voyager dans les nuées, des artistes et des savants bien informés sur les questions qu'ils avaient à traiter, des spécialistes capables de présenter, sans parti pris, toutes les physionomies de ces questions.

John Grand-Carteret mourut à l'instant où son travail et celui de ses collaborateurs allaient paraître. Par bonheur, il a trouvé en M. Frédéric Saisset, l'un des meilleurs poètes de ce temps et l'homme le plus éclairé sur les aspects si divers de notre passé, un continuateur désireux d'achever une œuvre digne d'estime.

C'est sous la direction de M. Frédéric Saisset que les quatre premiers tomes de l'**Histoire, la vie, les mœurs, la curiosité**, ont vu successivement le jour.

Cette fresque d'histoire générale, mélangée de pittoresques tableaux de mœurs, ne se compose pas, à la vérité, d'un récit continu. Les textes des collaborateurs, ainsi que les textes empruntés à des volumes caractéristiques et destinés à compléter les premiers, commentent des faits ou des événements de tous ordres. Ils permettent d'envisager toutes les nuances de la vie intellectuelle, morale, politique et sociale d'autrefois. On y rencontre, au côté d'une glose sur la découverte de l'imprimerie et sur la découverte du nouveau monde, des chapitres d'un fort vif intérêt sur l'iconographie biblique, sur la chanson populaire, sur les utopies et les premières manifestations de communisme, sur les idées républicaines de quelques sectes ou de quelques personnages, sur la vie intime de nos rois et de leurs dames d'amour, sur la médecine, sur la poésie érotique, sur les guerres de pamphlets, sur les pèlerinages, sur le Diable et le Sabbat, sur l'astrologie et l'alchimie, sur les danses des morts, sur les épidémies, sur le théâtre, sur la vie rustique, sur la gastronomie, etc... Voilà spécialement parquoi, et pour cent autres traités sur des matières peu connues, l'ouvrage de M. Grand Carteret se singularise. En fait, on éprouve, en le lisant, le sentiment de voyager au pays de la curiosité, mais aussi de faire plus étroite connaissance avec un monde disparu.

Et ce qui contribue à fortifier ce sentiment, c'est qu'une iconographie fastueuse anime ces textes évocateurs. Enluminures de manuscrits, sculptures de monuments publics ou privés, dessins de dentelles, médailles, crayons, peintures de tous genres, frontispices, titres, bois, vignettes, extraits de livres rares, caricatures empruntées à des pamphlets ou à des feuilles volantes, figurations galantes, pieuses ou satiriques, scènes de mœurs, solennités, fêtes, édifices, tout ce qui émane des diverses époques de notre histoire et peut en restituer l'image vivante, enrichit ce gros labeur de reconstitution. Aucune autre publication ne se rapproche de celle-ci par la variété des sujets et de l'illustration. C'est pourquoi nous la signalons à nos lecteurs, — malgré sa tendance vulgarisatrice.

§

De nombreuses réimpressions nous sont parvenues qui témoignent que les éditeurs de notre époque souhaitent de rendre à nos classiques un hommage magnifique ; ces réimpressions sont faites à l'usage des lettrés appréciant les belles typographies. Celles que la Cité des Livres a entreprises méritent une mention particulière. Elles ont été confiées, sinon à des spécialistes, du moins à des écrivains consciencieux.

M. Jacques Bainville s'est chargé de colliger les **Œuvres de Boileau** d'après les textes originaux. Le satirique semble lui inspirer une vive admiration pour son rôle de régulateur du Parnasse. Peut-être lui accorde-t-il trop d'importance dans l'œuvre de rénovation littéraire. Boileau, à l'origine de sa carrière, stimulé sans doute par l'exemple de son frère Gilles qui était parvenu à la célébrité par la violence de ses libelles, paraît avoir pris surtout attitude de polémiste. Il n'entretenait nul idéal et ne faisait point figure de doctrinaire. Il voulut une gloire rapide et il sut, avec une étonnante habilité, l'acquérir. Nul scrupule chez lui. Souvent — il l'avoue lui-même — il n'avait point lu les œuvres des petits poètes qu'il flagellait dans ses vers. Il choisissait ses victimes parmi les collaborateurs occasionnels des anthologies ou bien parmi de pauvres hères que certains de ses amis, Furetière entre autres, lui désignaient malignement.

Ce n'est que bien plus tard, la renommée venue, qu'il songea à régenter la littérature. Pour atteindre ce but, ce semble, il écrasa sous le ridicule le triste Chapelain, lequel, avant lui, et avec des moyens moins brutaux, exerçait une sorte de dictature. Boileau fut souvent d'une injustice extrême et pécha quelquefois par méchanceté naturelle. Il reçut d'ailleurs des volées de bois vert extrêmement pénibles pour son amour-propre. Ses adversaires avaient becs et ongles et se montrèrent maintes fois égaux à lui dans la polémique.

Cet homme qui, vers le milieu de sa vie, était craint de tous les plumitifs, ne connut pas la douceur d'avoir un seul disciple. Les poètes se détournèrent de lui. Sa vieillesse, encore batailleuse, fut surtout entourée de commentateurs qui, rêvant d'exégèse, en cherchaient auprès de lui les éléments.

M. Jacques Bainville, en tête de son édition contenant les

Satires, les Epîtres, le Lutrin, l'Art poétique, les poésies diverse et quelques pièces en prose, donne une introduction pleine des justesse. Nous ne relevons point de variantes au bas de ses pages, bien que les textes originaux aient été maintes fois amendés et même remaniés. Les notes, très succinctes, semblent être celles de Boileau. Espérons que cette édition sera complétée par le *Traité du Sublime*, qui formera le texte d'un troisième volume.

Dans la même collection, M. Robert Lejeune donne le tome III des **Œuvres de Madame de La Fayette**.

Nous avons déjà signalé cette publication et précisé qu'elle était établie avec beaucoup d'intelligence et de soin. Le présent tome assemble la *Princesse de Montpensier*, *la Comtesse de Tende*, rarement réimprimée, et la *Princesse de Clèves*.

M. Robert Lejeune, cela ressort des notices qu'il place en tête de ces trois petits romans, est parfaitement au courant de tout ce qui a été révélé au public, depuis quelques années, sur la vie et sur l'œuvre de la comtesse de Lafayette. Des dires de M. H. Ashtou, d'André Beaunier et de nos propres dires, il adopte ce qui lui paraît le plus logique. Il témoigne ainsi d'un sens critique averti.

Il rectifie certains passages de la *Princesse de Montpensier* à l'aide du texte établi par André Beaunier, d'après des manuscrits du temps. Nous avons précisé ailleurs que le texte méritait attention, mais qu'en aucun cas on ne pouvait le considérer comme émanant de Mme de Lafayette, laquelle, dans une seconde édition de son œuvre, parue en 1662, apporta les corrections qu'elle jugeait utiles. Il semble probable que les rectifications des manuscrits furent faites par des lettrés frappés par l'obscurité de certaines phrases. Tallemant des Réaux, dans ses propres recueils, rétablissait, selon son goût, les vers de ses contemporains qui lui semblaient de tournures douteuses.

Pour Mme de Lafayette, il faut se résigner à admettre qu'elle disposait de qualités de style médiocres et qu'elle eut besoin, pour s'exprimer avec clarté, du concours de nombreux auxiliaires.

EMILE MAGNE.

## *LES POÈMES*

Anna de Brancovan (Comtesse de Noailles) : *Poèmes d'Enfance*, Grasset. — Sully-Prudhomme : *Choix de Poésies*, Lemerre. — Marie-Louise Dromart : *Sur mes Pipeaux Fleuris*, « Revue des Poètes ». — Louis-Carle Bonnard : *Ave Maria*, « Librairie de Francee. — *Anthologie des Poètes méditerranéens contemporains* : *1re série, Comté de Nice*, « l'Aloès ».

Dire de Mme de Noailles (Anna de Brancovan) qu'elle est un grand poète français, un grand poète, cela, sans doute, est juste, et cependant c'est à la fois trop dire et ne pas dire assez. Est-il absolument exact, pour peu qu'on définisse les termes, que Mme de Noailles soit ce que, communément et précisément, on appelle un poète ? Non ; elle est bien plutôt ce qu'il conviendrait d'appeler un phénomène poétique, un phénomène lyrique. Elle n'existe pas seulement par les vers qu'elle a publiés, qu'on connaît et qu'on admire. Sa vie, sa manière de vivre, de parler, d'aller et de venir, de s'habiller, de se présenter, d'être, comme elle l'est, infiniment belle, contribue à la gloire dont magnifiquement elle jouit, ou dont elle illustre et enrichit notre siècle. Les **Poèmes d'Enfance**, que viennent, chez Grasset, d'éditer « les Amis des Cahiers Verts », et la délicieuse introduction, souvenirs et impressions des toutes jeunes années, — ou comment s'est formé en elle le poète, — les portraits de l'enfant et de la jeune fille qui y sont joints, — suffiraient à confirmer mon impression. Je me le suis souvent demandé : quel jugement portera sur elle la postérité ? Il est hors de doute que certains poèmes de passion, d'enthousiaste abandon, de communion fervente avec la beauté des choses, des lumières, de la jeunesse, de la vie, seront retenus au long des âges par tous ceux qui aimeront la poésie, mais est-il plus douteux qu'on ne soupçonnera qu'avec peine les sentiments d'admiration sans réserve qu'elle aura suscités autour d'elle ? D'avance et sans faillir, ils dépassent ou du moins achèvent ceux que, de sang-froid, peuvent exciter certains de ses vers, négligés ou heurtés, de ses poèmes souvent inégaux, de ses recueils même inférieurs à d'autres, lorsque, dans un noble et excusable dessein, elle les a voulu charger de trop de pensée et de trop d'abstraction. S'expliquera-t-on le prestige impérieux et caressant de sa présence, de ses regards et de sa voix ? Pourra-t-on demeurer sensible à ce charme, analogue dans sa personne à celui que le plus haut et pur lyrisme seul exhale ? En d'autres termes, son

attitude, son empressement héroïque, ses hyperboles d'actes ou de paroles, ses attendrissements et ses dédains, ses exaltations et ses injustices, ses défaillances et ses vigueurs sont, qu'elle le veuille ou s'y refuse, l'essence de son art non moins que de sa séduction personnelle. L'un est inséparable de l'autre ; ils jaillissent d'une même source. et l'un non plus que l'autre n'est étudié ou artificiel. Elle est femme, c'est tout ; elle est femme prodigieusement, je veux dire plus ingénument que qui que ce soit au monde. Dans la vie par son natif et irrépressible besoin de plaire, de séduire ceux à qui elle déplaît, fût-ce par de péremptoires et de brèves dérisions propres à les torturer, par cette aisance de supériorité que l'idée ne lui viendrait même pas de mettre en doute ou d'atténuer, par cette suprématie d'intérêt qu'elle met à se produire et à émerveiller, sans souci d'autrui, sinon en de soudaines intuitions de tendresse ou de compassion, se livrant ainsi tout entière et plus secrète et impénétrable que si, comme les autres, le souci d'imiter, d'égaler ou d'annuler l'homme la possédait, elle étourdit, elle enveloppe, illumine et domine, charme chacun, parce que, sans aucun secours du calcul ou de la volonté, d'une feintise quelconque ou d'un apprêt mensonger, elle réalise à son point culminant de virginale pureté la figuration suprême, sous sa double vérité d'esprit et de corporelle splendeur, mobile, variable, toujours vraie et toute puissante, de la femme en son absolue identité.

Marceline Desbordes-Valmore ne fut qu'un cri et une passion féminine certes, mais non toute la femme ; Mme Ackermann fut un viril poète philosophe ; Louise Labé, la précieuse et pénétrante amante d'un homme; Delphine Gay de Girardin, une jolie femme écrivant des vers. D'autres ont de leur mieux fait des poèmes comme les hommes en composent ; seule Mme de Noailles aura été toute la femme, rien que la femme, faiblesses, vanités, audaces ingénues, ensorcellement, insuffisances et tendresses, hardiesses claires et heureuses, vertige et manque d'équilibre, en tous les sens prodige ! Mais quand ceux à qui manquera la présence de la femme butteront où aujourd'hui l'enivrement de la femme supplée à des négligences ou à des faiblesses du poète, arriveront-ils à comprendre ? S'y efforceront-ils ? Il est bien beau, au surplus, de s'être assuré dans l'avenir la survi-

vance de quelques-uns de ses poèmes ; la gloire de Mme de Noailles, plus ou moins intacte, lui survivra.

On ne saurait, à lire, non tant les poèmes spontanés, parfois inhabiles mais jamais hésitants, que les confessions de la jeune fille fixées au début du livre par Mme de Noailles, s'interdire de telles réflexions. L'enfant de quinze ans était possédée du même et seul souci que le poète accompli : « J'aime la beauté ». Et ce témoignage qu'elle se rend est celui que chacun s'honore de lui rendre : elle aime et, d'âme même, elle *est* aussi la beauté.

Il ne semble pas que ce souci ni ce don de beauté ait préoccupé essentiellement l'âme ou l'esprit de Sully-Prudhomme. M. Maxime Formont, à qui est due la notice présentant le **Choix de Poésies** édité chez Lemerre, fait avec raison ressortir, en premier lieu et surtout, son incessante inquiétude d'ordre métaphysique et moral. J'ai lu avec un soin minutieux les pages de ce recueil, et, je le confesse en toute bonne foi, malgré mon application, ma sympathie d'enfant n'a pas ressuscité. C'est même chose assez bizarre au fond, si je compare ce que je ressens envers deux poètes illustres, aimés parmi les premiers lors de mon éveil à la séduction des vers : à Jean Richepin j'ai aussi retiré mon admiration, mais je lui ai toujours su gré, je lui garde quelque ferveur de l'avoir aimé ; Sully-Prudhomme, je m'en veux de l'avoir aimé. En réalité, je ne retrouve en son œuvre aucune des raisons qui ont pu m'attirer vers lui. Je le trouve terne, maussade, inhabile à un degré inimaginable, insensible à la musique ou à la beauté du verbe. Comment est-il parvenu à faire illusion ? Ses pensées ne m'apparaissent non plus bien vigoureuses ni hardies. M. Formont prétend que sa poésie « n'est pas seulement exquise et charmeuse, elle est grande, elle est haute» . Il cite, comme « représentant l'absolu du lyrisme... — fond et forme (s'écrie-t-il), sont ici non seulement inséparables, mais indiscernables, comme il arrive dans une création parfaite », — ce quatrain :

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent !

« Un tel chant, un tel cri d'espoir magnanime et tendre élancé d'une âme, un tel coup d'aile emportant la pensée de la

mort jusqu'au ciel, cela devrait suffire à prouver le grand poète. »

Je ne suis pas, hélas, le seul à qui cela ne suffise pas.

**Sur mes Pipeaux Fleuris** : après la noble et presque sévère symphonie, grave tout au moins et à la fois très émue, *le Bel Eté*, que Mme Marie-Louise Dromart a publiée en 1925, j'espérais d'elle, je l'avoue, autre chose que ces jeux, ces poèmes fluets, aisés, mais sans grande portée. C'est un ensemble de sonnets, que le poète dédie à ses enfants, selon le goût et les préférences de chacun. Un charme souriant y persiste et on y perçoit, certes, les sons d'une pensée délicate. Mais enfin, ce n'est rien de plus, et il serait fâcheux que Mme Dromart persistât dans de tels exercices de virtuosité. Cette virtuosité, au surplus, est d'un exécutant sans reproches, habile, sûr de ses moyens, mais aussi sans surprises. Je n'ignore pas que Mme Dromart est une femme particulièrement distinguée, d'un esprit généreux, d'une âme sensible et courageuse. Je serais désolé que ma critique la contristât. Et cependant que puis-je lui dire de ce livre, sinon certes qu'il est bien fait et remplit à merveille son dessein, tout en ne satisfaisant guère ceux à qui son volume précédent a fait concevoir une idée beaucoup plus haute de ses visées et de son talent ? N'est ce même lui témoigner une très sincère estime que de lui répéter respectueusement, comme je crois ici le devoir faire : « entre des œuvres plus importantes, Madame, il est bien naturel que vous vous délassiez à des passe-temps de cette sorte, et même que vous vous plaisiez à les réunir et à les publier en volume, mais, je vous en conjure, ne négligez pas la composition de poèmes et de recueils plus importants. Voici bientôt quatre ans que vous nous avez donné *le Bel Eté*. Nous attendons de vous un poème équivalent ou même supérieur ».

Je ne contesterai pas que les poèmes « en l'honneur de la Très Sainte Vierge », **Ave Maria**, par M. Louis-Carle Bonnard, soient composés de vers pertinents et adroits. Mais s'exprimer en alexandrins ou en octosyllabes n'est que le rudiment du métier. Certes, M. Bonnard très dévotement adore la Sainte Vierge. Seulement ses effusions adoptent sans nouveauté d'effusion mystique, sans passion qui les transfigure, les façons d'adresser à la Vierge prières et implorations qui sont habituelles aux

croyants. Que pour sa personnelle dilection M. L.-C. Bonnard se plaise à les tourner en vers où il s'applique à bien dire, c'est évidemment d'un homme sincère, et dont le goût est délicat. Le souffle lyrique qui fait seul qu'on est poète ne le dresse pas sur les cimes.

L'**Anthologie des Poètes Méditerranéens contemporains. Première série : le Comté de Nice**, est précédée d'une préface par M. Louis Bertrand. L'éminent académicien s'étonne qu'on se soit avec insistance adressé à un prosateur pour présenter une anthologie de poètes. On n'a pas eu tort, puisqu'il montre, dans cette préface, qu'il aime la poésie et qu'il comprend les poètes. L'Anthologie rassemble les noms et les œuvres de poètes nés à Nice, qui y habitent ou y ont habité, depuis Guillaume Apollinaire, Francis Carco, Guy Lavaud, Fernand Mazade jusqu'à Louis Cappati, Gaston Charbonnier, J. A. Mattei, Pierre Lecat, Henri de Lescoët ; de plus, quelques poètes dialectaux assez curieux. Choix qui paraît bien fait, il intéresse.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Constantin-Weyer : *Un homme se penche sur son passé*, Editions Rieder. — André Chamson : *Le crime des justes*, Grasset. — André Obey : *Le joueur de triangle*, Grasset. — Marius-Ary Leblond : *Etoiles*, J. Ferenczi et fils. — Jean Baudouin : *Dépouilles*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Nicolas Ségur : *Le voluptueux printemps*, E. Fasquelle. — Gabriel d'Aubarède : *Agnès*, Librairie Plon. — René Trintzius : *La rose des vents*, Librairie Gallimard. — Ivan Goll : *Agnus Dei*, Librairie Emile-Paul. — Charles Oulmont : *Cœur à corps*, Grasset.

Je suis très heureux pour M. Constantin-Weyer de l'attribution qui lui a été faite du Prix des Goncourt. M. Weyer est un écrivain de grand talent, dont j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de louer à cette place les ouvrages — *Manitoba*, notamment — et son dernier roman, **Un homme se penche sur son passé**, est à coup sûr un des meilleurs qui aient paru en 1928. Non que M. Weyer soit à proprement parler un créateur de fictions. La triste aventure conjugale qui sert de trame à son récit ne me paraît pas, il est vrai, en rapport avec l'importance de ce récit ; car il tenait un grand sujet : celui de l'antagonisme des races, et il a passé à côté ou l'a négligé délibérément, pour

faire œuvre de conteur et surtout de peintre, en évoquant autour de son héros, Monge, un Français qui a épousé une Irlandaise et se trouve en désaccord d'idées et de sentiments avec elle, les cow-boys, les fermiers et les chasseurs de fourrure du Nord américain. Mais son art est sain, sa langue drue, allante, pittoresque sans éclat ni raffinement, et il excelle à exprimer en des scènes dramatiques la poésie rude de l'action. Peu de pages, en particulier, sont aussi belles que celles où il nous parle de l'orchestration des nuits canadiennes, et où il nous montre Monge rencontrant sur la neige un missionnaire, comme il ramène en traîneau le cadavre de son compagnon mort de froid. Point de sentimentalité dans tout cela. L'accent un peu austère d'un homme qui sait le prix de la vie et la valeur des choses, mais ne peut pas ne pas mêler de préoccupations d'ordre spirituel à son réalisme. Une âme domine la forte intelligence de M. Weyer ou, si l'on préfère, l'intelligence de M. Weyer est spéculative, et c'est une des raisons de l'originalité de cet écrivain, que l'inquiétude morale qui assouplit sa rigueur virile.

Sans avoir, il me semble, la valeur des *Hommes de la route*, le nouveau roman de M. André Chamson, **Le crime des justes**, s'impose encore à l'attention par la netteté vigoureuse de son dessin, un peu trop académique, peut-être, sa portée morale et son pathétique. Calviniste, comme les hommes de ces Cévennes qu'il évoque, M. Chamson ne saurait écrire sans arrière-pensée, quoique il ait l'art de laisser la leçon se dégager d'elle-même de ses récits. Cette fois, c'est l'exemple d'une vie intègre, et sa puissance de rayonnement salutaire qu'il a voulu montrer, agissant par delà les circonstances qui la traversent et la défaillance même de l'homme qui la compromet. Socialement déchu par le crime qu'il a commis pour sauver, avec sa réputation, la conscience qu'il incarne, Arnal, le héros de M. Chamson, ne perd rien, il est vrai, de son prestige. Si ce prestige lui survit, c'est qu'il a su l'élever au-dessus de sa personne, en se surpassant. Et je trouve cela, en vérité, très beau, lors même que je fais la part des petitesses d'Arnal, qui n'est à tout prendre qu'un rustre et, malgré la force de son, individualité n'a pu s'abstraire complètement de son milieu et des préjugés de son milieu. Je ne reproche point, en effet, à M. Chamson d'avoir mis des ombres au portrait d'Arnal, ni d'avoir diminué celui-ci en le faisant par cer-

tains traits à la ressemblance des gens sur lesquels il règne. Je regrette seulement qu'il n'ait pas suffisamment ramassé son récit qui, plus court, eût été plus saisissant ; et qu'il ait trop préparé la chute d'Arnal, la laissant ainsi trop prévoir.

M. André Obey, l'auteur de cette jolie pièce : *La souriante Mme Beudet*, ne nous donne pas un roman avec **Le joueur de triangle**, mais une sorte de spectacle en musique, assez fallacieux. Impossible, en conséquence, de dire, au juste, de quoi il est question dans cette œuvre, sinon d'un orchestre où un jeune homme, qui pourrait bien être l'auteur lui-même, tient dans la batterie sa place avec quelque chose dans l'allure de Fantasio et de Gavroche. Transposition d'art, sans doute, l'ouvrage de M. Obey réussit à rendre les mots aussi allusifs ou susceptibles d'interprétations diverses que les notes... Evocateur — dans un brouillard bleu et rose — d'ombrés falotes (une mère poule timorée, le canard de fils qu'elle a couvé et voudrait couver encore, un chef d'orchestre féru de Beethoven et tant soit peu caricatural, une harpiste échappée d'un cénacle symboliste, etc...) l'ouvrage de M. Obey tient du divertissement ou du caprice ; mais une sensibilité délicate s'y décèle sous l'ironie.

Il y a dans l'œuvre de MM. Marius-Ary Leblond, qui furent des premiers à écrire des romans vraiment exotiques, toute une partie évocatrice de nos îles de l'Océan Indien, et l'on n'aurait pas besoin de me presser beaucoup pour me faire dire qu'à cette partie-là vont mes préférences. Aussi ai-je avec plaisir retrouvé dans **Etoiles**, leur nouveau livre, les mêmes qualités qui m'avaient séduit dans *Le Zézère*, *Les Sortilèges*, *L'Ophélia*, *Fétiches* et *Ulysse Cafre*. Le petit roman et les cinq nouvelles qui composent ce livre débordent, en effet, de la poésie luxuriante au milieu de laquelle MM. Marius-Ary Leblond savent si bien faire s'épanouir les âmes les plus simples, mais les plus chargées de mystère. Rien qui soit, à proprement parler, défini dans *Etoiles*. Tout y est suggéré dans une atmosphère magnétique, d'essence stellaire, et qui semble de nature à justifier les théories des astrologues. Avec un art où la musique le dispute à la peinture, MM. Leblond ont réussi à nous faire vivre quelques heures au delà de « la ligne » et à nous donner, en particulier, l'intuition, sinon la révélation de l'amour indien, tout enveloppé de sorcellerie. Une imagination qui s'alimente aux sources de

l'instinct confond, ici, au rêve le drame lui-même et laisse à la pensée séduite une nostalgie indéfinissable...

Un ménage bourgeois, calme et heureux en apparence. Point d'enfant. Un frère au loin, qui a « mal tourné ». Le mari meurt et c'est de ce frère qu'il fait son héritier. Pourquoi, se demande avec anxiété la veuve, un testament qui la frustre ? Et dans son esprit malade elle échafaude toute sorte de suppositions, jusqu'au jour où l'apparence de la vérité se décèle enfin à ses yeux. Mais sur le point de toucher la certitude, par respect pour l'illusion dans laquelle elle a vécu, par pitié, sans doute, aussi, elle recule, et reprend, en apparence, au moins, le cours normal de sa vie... Sur ce thème curieux qui eût inspiré une nouvelle à Guy de Maupassant, M. Jean Baudouin a écrit dans **Dépouilles** un roman d'un réalisme enveloppé d'humour misanthropique, roman un peu étiré, peut-être. mais dont il a su préserver le mystère tout en poussant parfois très loin l'analyse psychologique. Il faut le louer d'avoir réussi à intéresser sans péripéties dramatiques et presque sans incidents.

Comme Anatole France le court et douloureux amour de Thérèse Martin-Bellème sous le signe du lys rouge de Florence, c'est sous le signe du gui celtique que M. Nicolas Ségur a placé le non moins court et non moins douloureux amour de son héroïne Hélène Méran, dans **Le voluptueux printemps**. Ce roman du distingué disciple de « notre bon maître » se passe, en effet, en Bretagne, dans le pays de Léon, non loin de la « Joyeuse garde » où Tristan et Yseult s'enchantèrent du philtre. Mais ses enivrantes vapeurs dissipées, celui-ci ne laisse, hélas ! qu'amertume à la jeune femme, victime, jusque dans ses erreurs, de l'inconstance de son amant. Il y a beaucoup de mélancolie dans l'ardent récit de M. Nicolas Ségur, qui joint le goût de l'érudition à celui de la nature et crée autour de ses personnages une subtile atmosphère de légende.

M. Gabriel d'Aubarède se révèle très en progrès dans son nouveau roman, **Agnès**, où il a tracé un vrai, un vivant portrait de jeune fille que l'irrésistible force de l'amour arrache au mesquin milieu qui la comprime et l'opprime, et sauve de la folie. Aussi bien, n'est-ce peut-être pas sans intention que M. d'Aubarède a donné le nom de l'ingénue de Molière à sa petite provinciale dont l'innocence semble un archaïsme. Rien de moins

romantique, il est vrai, en dépit des circonstances romanesques dont elle l'entoure, que la suprême décision de celle-ci, en si parfait accord avec la saine morale de notre grand comique. J'ai trouvé de fort jolies pages dans le livre de M. d'Aubarède — celles de l'aveu des deux amants, en particulier — et j'apprécie beaucoup la simplicité de son style qui pourrait être un peu plus serré, cependant.

La ville — comme la contrée où se passent *Les paysans* de Balzac — est indéterminée, dans laquelle M. René Trintzius a placé l'action de son roman **La rose des vents**, roman très balzacien, d'ailleurs, et jusque par son sujet. Il y a ressemblance, à l'amour près, entre le père Goriot et ce père Tartif que ses deux filles dépouillent de ses biens et jusque de ses meubles, et M. Trintzius, qui a du talent, apporte à peindre les laides passions cachées sous l'insignifiance de la vie de province une verve et une application minutieuse qui ne sont point indignes de celles de son grand modèle — non sans fantaisie ni intention de caricature, je pense...

M. Ivan Goll, l'auteur de cette jolie réussite : *Le microbe de l'Or*, publie aujourd'hui un roman, **Agnus Dei**, qui fait songer à la fois à Zola (au Zola du *Rêve* et de *La bête humaine*) et à Charles-Louis Philippe, mais qui n'en est pas meilleur pour cela... Un bon début, mais de la fadeur au milieu, de l'horreur à la fin : des odeurs d'encens ou de mois de Marie et des relents d'hôpital — le contraste est vraiment par trop criant. Et si l'histoire de cette petite Agnès qui se garde vierge jusque dans le mariage, mais se fait contaminer par un misérable, puis meurt suicide, ne m'a pas ému, c'est que l'auteur a dépassé son but en forçant l'effet.

Les amateurs de casuistique amoureuse retrouveront avec plaisir, dans le nouveau roman, **Cœur à corps**, de M. Charles Oulmont, les qualités de ce psychologue subtil qui se double d'un moraliste. Que les amants soient soumis aux mêmes fatalités que les peuples, c'est-à dire qu'ils soient destinés à vivre sur le pied de guerre, c'est possible, c'est même probable... Mais il ne faudrait pas pousser trop loin les analogies, surtout dans une œuvre romanesque. Aussi bien, M. Oulmont se borne-t-il à attribuer à son héros de l'intérêt pour les travaux de la Société des Nations, et les passages, empruntés aux discours prononcés à Genève, qui

lui servent d'épigraphes composent une sorte de tableau de fond à son récit, intéressant et original, jusque dans la présentation typographique.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Moloch*; 4 actes de M. Boussac de Saint-Marc, aux Français.

**Moloch** est une pièce moins désagréable que les deux précédentes du même auteur (1). Mais de notables confrères bouffonnent une fois de plus en y trouvant un grand sujet et une grande œuvre.

Les droits du génie à tout fouler aux pieds, c'est une vieille maxime romantique, et aussi, avec variantes, un thème ibsénien et nietzschéen. M. Boussac a repris cette idée bien courante qui pourrait être intéressante surtout par l'étude des contre-coups circulaires qui s'insurgent contre elle. Mais il s'est contenté de la poser là, comme si elle était une nouveauté et sa trouvaille. Que les gens se dévorent entre eux, que ce soient toujours les plus forts qui mangent les plus petits, c'est là une vérité de nature, et primaire.

M. de Saint-Marc mène l'affaire dans la personne d'un musicien illustre dont le ventre, pour écrire comme l'auteur (2), engouffre tour à tour sa femme, sa maîtresse enceinte, le petit enfant de ses œuvres, son disciple à cause de son pli professionnel de compositeur de musique.

L'auteur prétend que les artistes auraient le monopole d'une particulière disposition à « manger » ainsi les gens. Volontiers j'avancerai que c'est une charge gratuite. Dans quelque corps de métier que ce soit, ce sont partout et surtout les goujats qui apportent le moins d'attention aux désordres et aux malheurs que chacun de nous, hélas, et parfois si inconsciemment, ne peut

(1) *Le Loup de Gubbio* et *Sardanapale*.

(2) Echantillon, du style le plus récent de M. de Saint-Marc : « Il faut que ce qu'il y a de plus faible dans notre humanité soit avalé et digéré : son progrès spirituel s'élabore au fond des tripes de Moloch ». « Les deux pôles de la pensée humaine — Orient et Occident — ont été, jusqu'à ce jour, les déjections de ces divins mangeurs (Buddha et le Christ). Il a (Lénine) puisé dans l'assiette de l'un et de l'autre. A-t il mangé trop goulûment ? mal assimilé ? En tous cas, la société nouvelle qu'il nous a rendue est un vomissement plutôt qu'une digestion normale ». Pensées et proses de garçon boucher, ou pis.

manquer, à quelque moment, d'apporter au cœur ou à la vie d'autrui. Dans ce sens, le célèbre compositeur est un maroufle. L'auteur pourtant magnifie son héros, dépense pour lui tout son soin épais. Et puis on peut remarquer, contre la thèse, que les vigoureuses inspirations se puisent dans les blessures et les spoliations subies par l'artiste, plutôt que dans celles qu'il inflige autour de lui.

En tous cas, le Moloch de M. Boussac est d'une espèce singulièrement anémique, peu vorace en comparaison de ce que l'on voit couramment dans les mœurs. M. Boussac, cette fois, a voulu apporter du tempérament à ses pesantes outrances habituelles et passer pour délicat. En fait, il reste dans le paupérisme spirituel des auteurs dramatiques contemporains.

Le protagoniste est donc un musicien quinquagénaire, professeur au Conservatoire, membre de l'Institut, Commandeur de la Légion d'Honneur. Il ne vous donne nullement l'impression d'un Beethoven, d'un Wagner, d'un Berlioz, mais celle d'un maestro de pacotille, à l'affût du succès immédiat et des honneurs officiels. Meyerbeer paraît être son idéal. Son talent ne peut se passer « d'excitations ». Il ne les trouve pas chez sa femme, honnête et austère ménagère. Il les cherche auprès de ses élèves femmes : ce qui est plus commode que délicat. Il vient de mettre l'une d'elles enceinte, Denise, son admiratrice béate. Mais alors, ce *Moloch* se comporte tout comme un brave bourgeois. Quoique n'ayant pas amassé grande fortune, il se préoccupe d'assurer l'avenir de sa maîtresse, il lui achète une villa à Champrosay. Il accueille avec enthousiasme sa perspective de paternité (sa femme ne lui a pas donné d'enfant).

Ici M. Boussac marche délibérément sur les traces de Mirbeau, mais avec engourdissement. Et puis encore celui-ci a-t-il apporté, dans les *Affaires sont les affaires* une réalisation forte, ardente, concentrée, bien composée. Son suiveur est artificieusement laborieux. *Moloch* est loin de valoir *les Affaires*. A cette dernière pièce *Moloch* emprunte, en la transposant, la scène finale rigoureuse où Mirbeau fait aboutir sa cruelle démonstration : qu'un homme, pris dans le labeur essentiel, habituel, de sa vie, en apparaît parfois bien inhumain. On se souvient du trait :

Le père, apprenant soudain que son fils vient de trouver la mort dans une catastrophe, s'élance, fou de désespoir. Mais,

tout à coup cloué sur place, la mémoire lui rapporte qu'il était justement en train de rouler un antagoniste dans une affaire. Il se reprend en main, réfléchit quelques instants, un dernier coup, en habile jouteur, et, rejoignant son interlocuteur, il parachève la conversation de la décisive chausse-trape qui manquait encore à l'effondrement de son adversaire et à la pleine réussite de son plan financier. Puis il s'élance au dehors en sanglotant.

Cet effet, chez Mirbeau, en conclusion de toute une pièce bien construite, n'allait pas sans nous frapper. Voici la scène identique chez M. Boussac : Le héros, occupé à donner la dernière correction à une cantate qui doit être jouée dans quelques instants devant le Président de la République, apprend soudain la mort de sa maîtresse et de son propre fils comme elle le mettait au monde. Ebranlé, déchiré, pourtant il réagit et va rejoindre sa fanfare (qui sévit dans la chambre à côté) pour la mener exercer ses talents et concourir à sa gloire aux pieds augustes de M. Carnot (la pièce est située dans la dernière décade du siècle passé). Ça se déroule à la fin du 3e acte et ça porte beaucoup. C'est l'effet capital de la pièce. On voit qu'il est emprunté (1).

Voilà toute l'histoire, toute l'anecdote qui remplit les trois premiers actes. Et la pièce proprement dite s'arrête là. Le dernier acte n'est qu'un épilogue qui se passe 30 ou 40 ans après, Chollet (ai-je dit que c'est le nom du héros ?) étant octogénaire, sinon nonagénaire. Dans le vestibule d'une salle de concert, où l'on vient d'exécuter un quatuor de lui, quelques jeunes auditeurs dénoncent sa musique en général comme surfaite et désuète. Pourtant ils font exception en faveur de ce quatuor. Mais le bruit court que c'est un plagiat. Interpellé, Chollet reconnaît qu'il a utilisé une sonate composée et à lui léguée par la pauvre Denise, mais qu'il l'a développée, enrichie par les émotions de son deuil. Ici les droits de l'art sont invoqués fort mal à propos ; en accaparant plus ou moins l'œuvre de l'élève et enfant morte, le *maestro* a commis une vilenie .C'est bien là du molochisme, et de butor sénile. C'est même une action de vampire.

A mon avis, pièce manquée, sans portée véritable, qui ne devra qu'à Le Bargy son succès passager. Mais peut-être M. Boussac a-t-il quelque avenir mondain. Il est souple, profite des bons

(1) D'autre part, M. H.-R. Lenormand a protesté que l'ensemble du scénario ressemblait bien particulièrement à deux pièces de son invention.

avis, tâche à faire mieux, même dans la forme, car on ne remarque pas dans *Moloch* la nervosité trop révélatrice de la misère du fond, la vaine grandiloquence de ses ouvrages précédents. C'est déjà quelque choses. J'ai dit que la qualité agréable de la soirée est due à l'excellence de M. Le Bargy. On est peiné de penser que c'est peut-être là le chant du cygne d'un artiste, sinon génial, du moins de grande école. Ultime représentant de certaines traditions françaises qui disparaissent, Le Bargy réussit une parfaite fusion de l'art le plus savant et du naturel le mieux réalisé. Quelle autorité! quelle diction! et que de variété dans les cordes! Successivement il est un quinquagénaire élégant, gracieux, léger, enfant gâté, passant de l'émotion sincère à une certaine désinvolture dont le côté choquant est dissimulé ou atténué. Puis, que de dignité et de maîtrise, à la fin, dans la peau d'un vieillard cacochyme. Pourtant, ce rôle n'a pas permis à Le Bargy de déployer une de ses qualités les plus caractéristiques; celle du gentilhomme de vieille race sachant être, quand il sied, hautain et même impertinent avec élégance (*marquis de Priola*, *gendre de M. Poirier*, etc.)

Certes, Le Bargy ne m'apparaît pas comme une nature puissante, absolument originale. Mais ces natures ne sont guère aptes qu'à un rôle, toujours le même ou à peu près. De même que le bon chef d'orchestre ne doit pas être l'homme d'une seule musique, le bon comédien ne doit pas être l'homme d'un seul rôle. Donc, il faut chez lui de l'art, de la réflexion, de l'étude, du talent plutôt que du génie. Sans surfaire Le Bargy, je ne vois pas qui pourrait le remplacer aujourd'hui dans les grands jeunes premiers, dans les types racés et dans d'autres compartiments encore.

A ne supposer que des génies originaux, que deviendrait avec eux le répertoire classique? s'ils condescendaient à le jouer, ce serait pour l'adapter à leur personne ou à leur fantaisie, — comme fit Guitry quand il joua, magnifiquement d'ailleurs, *Tartufe* à l'auvergnate. Or, pour la conservation d'une mesure, il faut des hommes à l'intelligence souple, de grand talent, et dévoués à la tradition. Leur art est d'enseignement autant que de séduction. Parmi ceux-ci, Le Bargy est peut-être le plus remarquable de la génération qui s'efface.

ANDRÉ ROUVEYRE.

## PHILOSOPHIE

M. D. Roland-Gosselin, O. P. : *Aristote*, Flammarion, 1928. — Emile Bréhier : *La Philosophie de Plotin*. — *Histoire de la Philosophie*, I, III : *Moyen Age et Renaissance*, Alcan, 1928. — Saint Thomas d'Aquin : *Somme Théologique*, I. Dieu. Trad. nouv. avec Introd. et notes, par Edmond Perrin, Rieder, 1927. — Pedro Descoqs, S. J., *Thomisme et Scolastique* (Archives de Philosophie, V), Beauchesne, 1927. — Mémento.

Le R. P. Roland-Gosselin, auteur d'un livre très distingué sur **Aristote**, s'est étonné lui-même de son propre dessein : l'introduction de ce livre dans la série : « Les grands cœurs ». Personne n'a autant cherché le savoir désintéressé, hors de tout sentiment comme de tout utilitarisme, que le stagirite. Admettons-le donc ; cet intellectualisme atteste un immense amour du vrai ; et que cet ouvrage, d'excellente vulgarisation, soit justifié.

Il est heureux que la *Revue des Cours et Conférences* ait conservé certain cours de M. Bréhier qui laissa dans les souvenirs de ses auditeurs des traces profondes. La théorie de l'intelligible ou des « choses divines » est seule considérée, parmi l'ensemble du système plotinien. Mais elle est traitée avec une compétence hors de pair par l'érudit et lucide traducteur des *Ennéades*. On montre que ce qui n'est point platonicien dans **Plotin** s'explique par une pratique assidue de la vie contemplative analogue à celle des thérapeutes ; et on souligne que ceci importe bien plus que l'architecture des hypostases.

L'auteur a fait effort pour se documenter, par Deussen et Oldenberg, sur la pensée indienne, dont quelque influence se peut soupçonner sur le néoplatonisme. Aucun de ces Allemands n'a mis M. Bréhier sur la voie de la différence essentielle. Ni le brahmane, ni le yogi, ni le bouddhiste ne « contemplent ». Le premier se perd dans l'invisible et ineffable ; le second a pour précepte initial d'arrêter la pensée : tant s'en faut qu'il l'exerce à refléter un objet ; le troisième donne pour toute mission à l'intellect de nous libérer en dissociant la trame du phénomène. Nulle part de contemplation, faute de monde intelligible à saisir par l'esprit. C'est une lourde méprise chez les indianistes, que de traduire quelquefois par contemplation des termes désignant seulement de la concentration à divers degrés.

Nous avons signalé, ici même, les deux premières sections du tome I de l'**Histoire de la Philosophie** par le même auteur. La troisième, pleine d'enseignement, se lira avec le plus grand

fruit en même temps qu'on relira la petite histoire médiévale de Gilson. Etudiant et public possèdent enfin, intégré à l'histoire de la philosophie, l'essentiel de l'information requise pour comprendre le rattachement des temps modernes à l'antiquité. Un raccord nous semblerait encore souhaitable : le raccord entre la publication des textes et les gros événements religieux, politiques, économiques. Nous ne concevons guère qu'en un pareil sujet aucune allusion — ou presque — ne soit faite à la répartition géographique des grands pèlerinages, des abbayes ou Universités de premier plan ; à ces faits, si énormes par leurs causes et par leurs conséquences : les Croisades, les explorations maritimes et autres du XVI^e siècle.

La collection des « Textes du Christianisme », éditée par M. P.-L. Couchoud, s'enrichit de la **Somme Théologique,** traduite et annotée par Edmond Perrin. On pourra, en cette édition, posséder l'ouvrage sous une forme très maniable, légèrement condensée par raccourcissement des passages sans importance littérale ; tous les articles « de quelque importance » étant reproduits intégralement. Un tel procédé, d'ordinaire, est dangereux ; ici on paraît bien en avoir obtenu plus d'avantages que d'inconvénients. Telle quelle, cette publication comprendra encore quatre autres volumes. Une introduction de 30 pages, très pleine, situe Saint Thomas dans son milieu et, à l'intérieur de son œuvre, la Somme. Puisse un tant pour cent de ceux qui ergotent pour ou contre le thomisme acquérir, grâce à ce nouvel instrument de travail, le minimum de documentation nécessaire chez un homme de quelque culture !

Le livre du P. Descoqs se réduit à une réfutation de **la scolastique et le Thomisme,** par L. Rougier, naguère mentionné dans un de nos comptes rendus. Malgré de part et d'autre un sincère vouloir d'objectivité, il y a là, comme on peut s'y attendre, deux mentalités antagonistes qui s'affrontent. Opposition stérile, sauf pour le glaneur consciencieux qui se fera sa vérité en soupesant non pas les arguments, mais les rudiments de vraie connaissance inclus dans l'une et l'autre thèse.

MÉMENTO — Elle n'est pas négligeable, la sagesse, la vérité antique, et permanente diffuse à travers le roman historique de Merejkowsky, Julien. Elle rappelle *Quo Vadis*, pour ne pas dire *Ben Hur*. Elle n'épuise pas tout l'intérêt qu'éveille le Julien historique.

P. MASSON-OURSEL.

## LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

**Rapports et discussions des Instituts internationaux de Physique et de Chimie, fondés par Ernest Solvay. — Mémento.**

Ernest Solvay (1838-1922), un industriel belge, est surtout connu en tant qu'inventeur du procédé de fabrication du carbonate de sodium par l'intermédiaire de l'ammoniaque. Le carbonate de sodium — vulgairement appelé « soude » — est, au même titre que l'acide sulfurique, un des *pôles* de l'industrie chimique ; il intervient dans les opérations les plus diverses : savons, produits pharmaceutiques, eaux gazeuses, levures minérales, anthracène, mercerisage du coton et soie artificielle, teinture ; sodium, magnésium et silicium ; silicates, borates, hyposulfites, bichromates et nitrites ; verrerie, glacerie et émaillerie ; papeterie, amidonnerie, lavage des laines ; pégamoïd, pyroxiline ; mordants, alumine, oxydes métalliques... En 1867, la « soude » valait 400 francs la tonne ; sa production mondiale était de 375.000 tonnes, dont 300 obtenues par le procédé Solvay. Trente-cinq ans plus tard, le prix était tombé à 100 francs et la production passée à 1.800.000 tonnes, dont 1.600.000 provenaient du procédé Solvay. Aujourd'hui, en France, toute la soude est fabriquée par cette méthode. C'est dire le rôle que tint E. Solvay dans le développement industriel du dernier demi-siècle ; la fortune qu'il accumula ainsi, Solvay en disposa avec une intelligence et une générosité au-dessus de tout éloge. En dehors de ses fondations simplement philanthropiques, il créa :

en 1893, un Institut de physiologie à Bruxelles ;
en 1901, un Institut de sociologie à Bruxelles ;
en 1906, un Laboratoire d'énergétique à Paris ;
en 1912, un **Institut de physique** à Bruxelles ;
en 1912, un **Institut de chimie** à Bruxelles.

C'est de ces deux derniers Instituts qu'il sera question aujourd'hui ; huit congrès se sont déjà réunis à Bruxelles ; les comptes rendus des six premiers ont été publiés en français. Parmi les Français qui y ont pris part, on relève les noms :

*Pour la physique*, d'Edmond Bauer, Marcel et Léon Brillouin, Marie Curie, Maurice De Broglie, Georges Gouy (mort en 1926), Emile Henriot, Paul Langevin, Jean Perrin, Henri Poincaré (mort en 1912), Pierre Weiss ;

*Pour la chimie*, de Georges Chavanne, André Debierne, Marcel Delépine, Jacques Duclaux, Pierre Girard, Victor Guignard, Abin Haller (mort en 1925), André Job (décédé prématurément en août dernier), Charles Mauguin, Charles Moureu, Jean Perrin, Marc Tiffeneau, Georges Urbain.

§

Le cinquième congrès de *physique* eut lieu en septembre 1927; nous en reparlerons lorsque l'ouvrage correspondant aura été publié. Contentons-nous d'indiquer sommairement l'objet des quatre congrès précédents.

*La théorie du rayonnement et les quanta* (1912) résumait les séances du premier congrès (novembre 1911). Il y était question principalement des preuves de la réalité moléculaire, du magnéton, des nouvelles idées sur l'incandescence et la chaleur spécifique.

Les rapports concernant le second congrès (octobre 1913) n'ont paru qu'en 1921 sous le titre : *La Structure de la matière* : la radioactivité, les rayons X, la pyroélectricité ; les spectres de résonance y avaient la première place.

On a déjà mentionné (1) *Atomes et électrons* (1923), qui relatait le troisième congrès, tenu en avril 1921.

Enfin, en 1927 (avec trois ans de retard), fut publié *Conductibilité électrique des métaux* ; tel fut en effet le sujet principal du quatrième congrès (avril 1924).

Plusieurs théories, plus ingénieuses les unes que les autres, y ont été défendues par leurs auteurs ; mais on conservait l'impression que le problème était encore loin d'être résolu. Il n'en est plus de même aujourd'hui : grâce aux nouvelles méthodes statistiques, l'Allemand Arnold Sommerfeld s'est affranchi, il y a un peu plus d'un an, des difficultés et des contradictions des théories précédentes.

La commission administrative de l'Institut, en assumant la tâche de la rédaction des discussions, remplit un rôle éminemment utile, mais ingrat. Il est à souhaiter qu'elle se débarrasse des belgicismes, qu'elle s'applique à unifier les notations et à rendre les discussions un peu moins confuses : programme ardu, mais d'un intérêt primordial...

(1) *Mercure de France*, 15 février 1924, p. 87.

§

Nous ne dirons rien, pour le moment, du troisième congrès de *chimie*, qui s'occupa, en avril 1928, de questions voisines de celles du second ; espérons que rapports et discussions paraîtront dans un avenir prochain.

*Cinq questions d'actualités* (1925) résume le premier congrès, tenu en avril 1922 : 1° Isotopie et radioactivité ; 2° Structure moléculaire et rayons X ; 3° Structure moléculaire et activité optique ; 4° La théorie électronique de la valence (le rapport de notre compatriote Charles Mauguin, professeur à la Sorbonne, peut être considéré comme un chef-d'œuvre du genre) ; 5° La mobilité chimique, où le regretté André Job émit des idées si personnelles et si fécondes.

Le second congrès (avril 1925) a fait l'objet d'un volume de près de 700 pages : *Structure et activité chimiques* (1926). Il s'agissait à nouveau des rayons X, mais, en outre, des colloïdes, de l'étalement des fluides, de la radiochimie (théories de Perrin et de Mac Lewis), du mécanisme de la réaction chimique et de la catalyse.

En fondant ces divers Instituts, Ernest Solvay a voulu « assurer le contact entre les savants les plus autorisés du monde entier, en les invitant à se rencontrer périodiquement en nombre restreint pour discuter, d'une manière approfondie, certaines questions déterminées par eux à l'avance ». Nul doute qu'il y ait parfaitement réussi. Pour reprendre les phrases de William Pope, professeur à l'Université de Cambridge et président de l'Institut de Chimie :

Tous ceux à qui il a été donné d'approcher Ernest Solvay retiendront à jamais un souvenir précieux d'un noble esprit ; même vers la fin d'une longue vie bien remplie de travail industriel et intellectuel, il gardait un intérêt intense pour toutes les ramifications du progrès scientifique, philosophique et humanitaire, et un enthousiasme sans bornes pour le bien-être de ses semblables.

MÉMENTO. — *La Science et la Vie* (janvier 1929). Sous le titre : « Dans la science moderne, la fréquence est une grandeur aussi importante que l'énergie », je passe en revue les diverses fréquences, qui sont de deux sortes : les fréquences *élastiques* (p. ex. : les oscillations

d'un balancier d'horloge) et les fréquences *électromagnétiques* (comme celle des secteurs électriques à courant alternatif). Cette notion de fréquence permet de synthétiser les phénomènes les plus disparates : depuis la rotation de la Terre jusqu'aux vibrations des atomes, en passant par les rotations rapides, les sons et les ultrasons, d'une part ; depuis les courants alternatifs jusqu'aux rayons gamma, en passant par la T. S. F., la chaleur rayonnante, la lumière, l'ultraviolet et les rayons X, d'autre part.

MARCEL BOLL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Raoul Allier : *Le Non civilisé et nous : Différence irréductible ou identité foncière ?* Payot. — Roger Lambelin : *Les Victoires d'Israël*, Grasset. — Philippe Rocher : *Par la grâce de Dieu, voyage au royaume de France en l'an 1950*, Chastanier, Nîmes. — Mémento.

Le problème que traite M. Raoul Allier dans son livre **Le Non-civilisé et nous : Différence irréductible ou identité foncière ?** est un des plus importants et des plus difficiles de la science sociale. L'essence de la civilisation, sa nature, son origine, son avenir, y est en question. Qu'est-ce que le sauvage ? Un primitif ? un dégénéré ? Les darwinistes croyaient, il y a un demi-siècle, avoir résolu le problème ; or, en ce moment, ce sont les idées contraires, et à cette époque très dédaignées, d'Armand de Quatrefages qui reprennent le dessus ; le fossé entre l'animal et le sauvage, que les darwinistes zélés avaient voulu combler, se creuse plus que jamais, et l'homme, sauvage ou civilisé, reste l'homme.

Pourquoi, se demandent ceux qui étudient les origines, telles tribus sont-elles restées stationnaires quand tels peuples ont atteint le plus haut degré de civilisation ? Faut-il parler d'une malformation du germe comme chez les avortons, ou de l'absence de stimulants comme pour la graine privée d'eau ou de terre, ou d'une déviation postérieure, déterminée ou voulue ? C'est en ces termes que M. Raoul Allier pose le problème, d'après le P. Pinard de la Boullaye, autre autorité en la matière. Il rejette la première explication, qu'on aurait plus volontiers admise autrefois, et adopte les deux autres, en insistant surtout sur la dernière. La cause principale de la déviation qui a poussé l'homme vers la sauvagerie ou l'y a maintenu, c'est la croyance à la magie, laquelle n'est pas propre au sauvage puisqu'on en trouve

des traces chez les gens les plus civilisés, mais qui fait, quand elle est dominante, que le sauvage reste sauvage ; et une cause très importante aussi est l'obéissance au prurit sensuel qui a infériorisé l'Orient lascif par rapport à l'Occident chaste. Mais si l'on parle de déviation, c'est que l'origine est commune, d'abord, et qu'ensuite cette déviation peut être corrigée. Et l'on voit alors combien les idées des nouveaux ethno-sociologues diffèrent de celles des anciens qui, admettant l'immutabilité du sauvage, en concluaient à son asservissement ou à sa destruction. Heureusement nos doctrines présentes en matière de colonisation sont bien différentes, et l'auteur a raison de citer les belles déclarations que fit sur ce point le ministre Albert Sarraut, le 5 novembre 1923, devant les élèves de l'Ecole coloniale de Paris.

Mais si, entre le sauvage et le civilisé, il n'y a aucune différence fondamentale et s'il est possible de rééduquer et de relever le plus déshérité de nos frères, c'est remettre en sa digne place l'œuvre de nos missionnaires, et c'est à quoi arrive M. Raoul Allier qui, protestant, rend hommage aux missions catholiques comme aux réformées de toutes doctrines. Les missionnaires s'attaquent en effet à la racine du mal, en combattant d'une part la croyance à la magie, d'autre part la propension à la luxure. C'est par là et non par le développement de la pure instruction formelle qu'on transformera le non civilisé en civilisé. Ici beaucoup de nos coloniaux auraient matière à réflexions ; ouvrir des écoles est tout à fait insuffisant ; ce qu'il faut, c'est élever et éclairer peu à peu (car il ne saurait être question de conversion par force, à la mode des conquistadors) la moralité des indigènes, combattre la magie, l'ivrognerie, la luxure, tous les vices des dégénérés, et ne jamais oublier que le dernier des papous ou des buégiens est un homme comme nous et ne doit pas par conséquent être traité comme une bête de somme, et encore moins comme une bête féroce.

La question de race n'en est pas moins réelle et joue son rôle, même entre civilisés. Par exemple la question juive. M. Roger Lambelin, qui lui a déjà consacré deux livres, *Le Règne d'Israël chez les Anglo-Saxons*, *L'Impérialisme d'Israël*, en publie un troisième : **Les Victoires d'Israël**, qui développe la même thèse : que les Juifs cherchent plus que jamais à dominer le monde, qu'ils y arrivent de plus en plus et qu'ils espèrent bientôt

détruire cette civilisation chrétienne qu'ils regardent comme leur ennemie. Et ce sont là questions délicates et obscures.

Il est certain que le problème juif existe, et que, comme le dit Wickham Steed dans une phrase que l'auteur prend pour épigraphe : « aucun homme, qu'il soit écrivain, politique ou diplomate, ne peut être considéré comme mûr tant qu'il n'aura pas essayé d'aborder carrément le problème juif ». Wickham Steed pensait à la *Monarchie des Habsbourg*, titre de son livre, en écrivant ces lignes, mais il ne les aurait pas biffées en pensant à n'importe quel autre pays du monde, puisque les Juifs sont partout, et que la plus grande ville juive du monde n'est pas Jérusalem, mais New-York.

Or, d'abord les problèmes de ce genre sont de ceux qu'on sait qu'on ne résoudra pas, ce qui fait qu'on devrait les aborder avec sérénité, et ensuite ils sont de ceux dont on a quelque peine à bien préciser les données, si faciles à commettre en ce domaine sont les hyperboles et les litotes.

Tout d'abord, il faut s'entendre sur l'opposition judaisme-christianisme dont on abuse: cette opposition n'est pas fondamentale puisque le christianisme est sorti du judaisme, et n'est pas exceptionnelle, puisque le juif s'est trouvé en hostilité avec toutes les autres religions, depuis les vieux Bals d'autrefois jusqu'aux Mormons d'aujourd'hui ; il a été même beaucoup mieux vu, ce qui se comprend, des chrétiens que des musulmans et des païens romains et grecs. D'autre part, s'il a été mal vu, ç'a été de sa faute. Bernard Lazare, dans son livre très consciencieux sur *l'Antisémitisme*, l'a fort bien mis en lumière. Ce n'est que de nos jours que le juif a fait effort pour s'assimiler aux nations au milieu desquelles il vivait ; jusque-là, il s'obstinait dans une attitude hostile et hargneuse qui expliquait l'attitude correspondante qu'on adoptait à son encontre. Le ghetto, par exemple, n'a pas été le fait des païens, musulmans ou chrétiens voulant reléguer les juifs dans une sorte de prison, mais le fait des juifs voulant habiter rigoureusement à part des autres impurs.

Aujourd'hui le juif a complètement changé de tactique, au moins dans notre Occident d'Europe et d'Amérique, et la plupart de nos israélites sont tout à fait assimilés. Mais des esprits méfiants, comme l'auteur dont je rends compte, assurent que cette assimilation est superficielle, que le juif garde sa haine

pour tous les autres peuples, égale à celle qu'il avait pour les Chananéens et les Amalécites, qu'il n'a eu l'air de s'assimiler que pour s'introduire dans la place, et que maintenant il tient cette place. Tout ceci, encore une fois, a besoin d'être vu de près.

Il est incontestable que l'israélite a plus d'importance dans nos sociétés qu'il ne devrait en avoir d'après sa proportion numérique, et ceci est d'ailleurs très honorable pour lui. En France notamment, il y a tout au plus 1 juif sur 100 habitants, alors qu'il y en a beaucoup plus dans tout groupe de 100 notables ; c'est pour cela, d'ailleurs, qu'en certains pays on a demandé le *numerus clausus* pour éviter qu'ils encombrent et accaparent plusieurs professions libérales. Cette proportion plus grande de juifs dans les divers états-majors sociaux présente-t-elle de grands inconvénients ! On ne pourrait répondre oui que s'il était établi que le juif cherche à dominer seul et à éliminer le non juif, ce qui est justement la question. Le juif est trop intelligent pour ne pas savoir qu'il vit du non juif, d'où l'accusation de parasitisme qu'on lui lance souvent. Un pays où il n'y aurait que des juifs resterait probablement très au-dessous des autres, comme l'était autrefois le pays hébreu par rapport aux pays égyptiens, assyriens, grecs, latins, etc. C'est sans doute pour cela que le juif est en général peu favorable au sionisme ; mais d'autre part ce sionisme même prouve que subsiste chez les juifs une surexcitation énorme de l'orgueil de race.

Or cet orgueil semble bien se rencontrer, à un degré moindre sans doute que chez les sionistes, chez tous les juifs, même chez les plus assimilés, même chez les juifs convertis ; le prêtre d'origine juive fait sonner plus haut que les autres, dans ses sermons ou ses écrits tout ce qui dans le christianisme se rapporte à la Judée. Ce sentiment est certainement très légitime, mais il peut devenir excessif, même chez ces prêtres, et à plus forte raison être dangereux chez ceux qui gardent l'horreur du christianisme dont notre civilisation est issue et reste, malgré tout, imprégnée. D'autant qu'en vérité cet orgueil est assez sot, comme tous les orgueils. Génie religieux à part, la race sémitique est une race inférieure. Les Arabes n'ont rien donné en dehors d'une architecture qui doit d'ailleurs tous ses éléments à Byzance et à la Perse, et les juifs, eux, n'ont même pas eu cette architecture.

Ce n'est que dans le plan religieux qu'avec les Psaumes, les Prophètes, les Evangiles, ils atteignent les autres sommets de l'humanité. En dehors de cela, leur apport à la civilisation est seulement estimable, et depuis vingt siècles, en dépit de leurs innombrables talents de second ordre, ils n'ont aucun génie de premier ; ni Spinoza ne vaut Descartes, ni Heine Gœthe, ni Mendelssohn Beethoven, etc., ils auraient donc tort d'accabler les autres races d'un mépris qui serait injustifié.

Cette infériorité du génie juif jointe à la supériorité du rôle juif dans le monde, est pour quelque chose dans l'impatience des non juifs à leur égard. Ceux-ci auraient toutefois tort de s'exagérer ce rôle ; le bolchévisme, quelque profit qu'en tirent les juifs, n'a pas été à l'origine une œuvre juive, et la finance internationale jouerait son rôle, d'ailleurs plus souvent bienfaisant que malfaisant, même si les juifs ne s'y étaient pas taillé une excellente place. Auraient-ils tort aussi de s'exagérer le caractère antichrétien de ce rôle ? Cela dépend. Il y a certainement des juifs qui ne pardonnent pas encore à Jésus d'avoir blasphémé le Temple et à ses premiers sectateurs d'avoir coupé l'herbe sous le pied des zélotes qui comptaient bien judaïser le monde romain. Mais il y en a certainement beaucoup plus, surtout dans notre Occident, qui ne partagent pas ces rancunes archaïques ; il y en a même un assez grand nombre qui reconnaissent que le christianisme n'a fait que continuer et couronner le judaïsme, d'où les conversions, formelles ou intentionnelles, de tant d'israélites. Assurément c'est dans le développement de ce mouvement concordial que se réaliserait le mieux la fusion, mais l'israélite aura-t-il assez d'oubli de son terrible orgueil de race pour s'y adonner avec ferveur ? C'est ce que seul l'avenir dira.

Le titre un peu énigmatique du livre de M. Philippe Rocher, **Par la grâce de Dieu**, est éclairci par le sous-titre, *Voyage au Royaume de France, l'an 1950*. Il s'agit donc d'une utopie, genre très légitime, et cadre commode aux auteurs, depuis Platon et Thomas Morus, pour exposer leurs préférences. Donc, en 1950 plus de république, un royaume, mais qui ne sera pas du goût de nos camelots, car ce n'est ni un blanc d'Espagne ni un blanc d'Eu qui règne, mais un blanc d'Italie, le dernier héritier du duc de Parme dépossédé en 1859, lequel s'appuie d'ailleurs sur l'héritier des d'Orléans et l'héritier des Bonapartes, devenus

ses féaux. Par contre, le pape de 1950 n'est plus un Italien, mais un Français (la voilà bien, l'utopie !) et non seulement la France, mais la Chrétienté et la Terre entière s'en trouvent transformées. Tout est bonté, sagesse, vertu, paix, tout marche sur d'admirables et incassables roulettes. On aurait tort de sourire. Il y a beaucoup d'idées judicieuses dans ces 200 pages, et même celles qu'on n'approuve pas font réfléchir, ce qui n'est pas vain. Représentation, décentralisation, éducation, religion, que de questions sur lesquelles on aurait plaisir à discuter avec l'auteur ! Celui-ci est tout à fait original et peut-être seul de son espèce. Il est d'abord d'un guelfisme à épouvanter Georges Polti lui-même ! Et puis il est d'un méridionalisme, et plus précisément d'un « nimoisisme » à enchanter l'ombre d'Alphonse Daudet. Le président Gaston Doumergue, quand il a passé d'assez bonne grâce le pouvoir à S. M. François III (l'héritier du duché de Parme s'appelle, paraît-il, François) se console en buvant du rancio à Bouillargues, la Tour Magne à l'horizon, avec le bon poète cabaretier Michel Pons. Et tous deux ont le sourire, ce sourire qui manquait à Carnot et à tant d'autres, et qui caractérisera Gastounet dans l'histoire. Voilà qui vaut bien les salades que Dioclétien s'amusait à arroser à Salone !

Mémento. — Alexandre Pilenco : *Les Mœurs électorales en France sous le régime censitaire*. Le Monde moderne. Cette étude, tout à fait remarquable, est de caractère rétrospectif et non actuel, mais on peut en tirer des conclusions sur notre temps. Celles de l'auteur me semblent approuvables : « L'avenir ne peut appartenir qu'aux républiques parlementaires et démocratiques, mais à condition que l'électeur travaille sincèrement à s'imposer la réserve civique nécessaire ». Réserve civique signifie ici beaucoup de choses : sagesse, discipline, travail, souci de l'avenir, etc. Il faudrait également préciser le sens du mot parlementaire, il y a un bon et un mauvais parlementarisme et la constitution des Etats Unis, qui est bien parlementaire, mais pas au sens de régime de cabinet que nous donnons à ce mot, peut (je ne dis pas doit) être préférée à la nôtre. — Karl Marx : *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Editions sociales internationales. Intérêt rétrospectif également. Le suffrage universel remplaçant le régime censitaire montra des qualités, bonnes et mauvaises, toutes différentes. Le livre de Karl Marx, recueil d'articles écrits à l'époque, n'a d'ailleurs aucune valeur, et l'on admire qu'on puisse perdre son temps à traduire, et son argent à imprimer, de pareilles calembredaines ; rien que le titre montre

que l'auteur ne comprenait ni le 18 brumaire ni le 2 décembre ; les deux « opérations » n'ont eu aucun rapport. — Gaston Fernandez : *La Bête de l'Apocalypse* avec épigraphe explicative: «C'est la finance qu'il faut détruire pour aplanir les chemins», Figuière. L'auteur appartient à la catégorie des Juifs révolutionnaires combattant pour Iaveh contre Mammon et estimant que le salut du monde viendra du sionisme palestinien. Un graphique montre que la Bête siège à Francfort et qu'elle vise comme proie Paris. L'auteur raconte incidemment qu'à la suite d'opérations de Bourse malheureuses, il fut arrêté, mis en prison et bénéficia d'une ordonnance de non-lieu, comme demi-fou, si j'ai bien compris, car il avait bel et bien, de son aveu, dispersé quelques millions ne lui appartenant pas. Il a donc chevauché un peu fort la Bête, lui aussi. Mais comment ne pas être plein de curiosité sympathique pour un homme qui affirme au juge d'instruction : Je suis le messie ?— *L'Animateur des Temps nouveaux*, 16, rue Vezelay, consacre un article justement élogieux au professeur Georges Dumas, apôtre de l'intelligence française en Amérique latine, créateur de nombreux lycées français au Brésil, au Vénézuéla, en Argentine, etc. Dans l'*Economiste français* M. André Liesse montre les points sur lesquels il faudrait modifier la loi des *Assurances sociales* pour la rendre approuvable ; toute la partie honnête du corps médical s'insurge contre le texte actuel. — Anonyme : L'*Expansion allemande : La pénétration pacifique en Espagne*. Barcelone. Cette brochure, qu'il doit être assez difficile de se procurer, car elle ne porte aucun nom d'éditeur ni d'imprimeur, donne de très curieux détails sur la façon dont les Allemands rétablissent peu à peu leur ancienne situation économique et morale dans le monde, et plus particulièrement en Espagne. Nous aurions intérêt à avoir une propagande aussi bien organisée. J'avais pensé, dans le temps, à un *Institut de haute culture française*, destiné à faire connaître, estimer et aimer la France. Ce n'est pas un but aussi précis que poursuit l'*Institut de Coopération intellectuelle* de la Société des Nations, et je ne sais pas trop les résultats qu'il obtient dans le domaine qu'il s'est donné.

HENRI MAZEL.

## *VOYAGES*

Herman-George Scheffauer : *Visage de la nouvelle Amérique*, Rieder. — Albert Londres : *Marseille porte du Sud*, Editions de France.

C'est un livre bien intéressant que celui de M. Herman-George Scheffauer sur le **Visage de la Nouvelle Amérique**. Ecrit en anglais, la traductrice, Mme Marguerite Gay, a cru devoir, en une courte note un peu énigmatique, prévenir le lecteur de la partialité de l'auteur en faveur d'un pays qu'elle

n'indique pas positivement, mais qu'il est facile de deviner, quand on lit l'ouvrage. Il s'agit de l'Allemagne ; et M. H. G. Scheffauer, né en Amérique, mais d'origine allemande, comme son nom l'indique, ne perd pas une occasion, — il en ferait plutôt surgir à propos de n'importe quoi, — de s'indigner de la mauvaise foi des Américains, ses compatriotes, qui osèrent prendre part à la Grande Guerre et s'armer contre ces nobles Germains, remparts de la civilisation occidentale, « attaqués » par d'envieux voisins que la Kultur empêchait de dormir. Les faits qui ont provoqué l'immense tuerie de 1914-18 sont encore présents, il faut l'espérer, dans la mémoire de tous et nous n'y reviendrons pas ; mais il était nécessaire, au début, de préciser la position de l'auteur sur cette très importante question.

D'ailleurs, en dehors du parti pris signalé, M. H. G. Scheffauer se montre clairvoyant dans les autres jugements qu'il porte sur sa nouvelle patrie. Il expose d'abord, en différents chapitres, les origines de la nation, puis sa vie politique et sa vie privée. — La formation de ce peuple, qui ne devait pas tarder à prendre une très grande place sur notre planète, grâce certainement à la vigueur de la race anglo-saxonne et aussi à des territoires immenses et neufs, est une leçon d'énergie, comme on dit aujourd'hui, et qui mérite d'être méditée par les hommes d'Etat de l'Europe. Sa vie publique et privée, examinée avec clairvoyance, — mais sans trop de bienveillance, il faut en convenir — nous montre combien peut entrer de petitesses, quand on regarde en détail, dans la vie courante d'un peuple qui se présente d'ordinaire, à l'observateur d'Outre Atlantique, comme une sorte de modèle de la vie moderne. Mais les chapitres les plus intéressants de ce livre sont certainement ceux consacrés au Milieu Politique, à la Presse et à l'Arène des affaires. Dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres maintenant, ces trois choses se compénètrent ; comme on pouvait s'y attendre, une activité s'exerçant surtout sur un plan presque exclusivement matériel, s'appuyant sur un régime politique à base d'élection populaire (au moins en apparence), devait donner des fruits d'une nature spéciale et dont la saveur est quelquefois un peu amère. Mais dans cette contrée neuve, ces choses revêtent, bien entendu, une forme bien « américaine ». La politique et la presse, étroitement mêlées, comme ailleurs, s'appuient et se « complètent », si l'on peut dire. Les

politiciens y sont assez volontiers des esprits pratiques, ne s'attachant qu'aux *faits*, comme le vilain bonhomme de Dickens, et ne s'embarrassant jamais de scrupules exagérés. Sant doute, dans notre vieille Europe, il en va aussi ainsi ; mais les Américains, qui sont le *peuple de l'avenir*, vont de l'avant, le sourire sur les lèvres d'ailleurs et au demeurant les meilleurs enfants du monde. S'ils lisaient ceci, peut-être seraient-ils étonnés, bien étonnés. C'est à M. H.-G. Scheffauer, au surplus, qu'ils devraient surtout s'en prendre de ce jugement. Mais la partie principalement à lire de ce livre est celle développée dans le chapitre intitulé l'Arène des Affaires. On s'en doutait un peu. Le *businessman*, dont le type tend à se reproduire un peu partout, en Europe occidentale, au Japon, etc., est connu universellement. Ce qui l'est moins, c'est le mépris plus ou moins manifeste, signalé par l'auteur, de l'homme en jaquette pour l'ouvrier. Il semble que ce soit là un héritage importé du vieux continent, surtout de l'Angleterre. Cependant, la plupart des grands capitaines d'industrie, à commencer par M. Ford, ont eu des débuts très humbles et ne le cachent pas.

C'est ici le moment d'aborder rapidement un problème qui a déjà fait couler ici des tonnes d'encre. Nous voulons parler de la « standardisation » et du système Taylor. Il s'agit, comme chacun sait, d'une production rationnelle, établie d'une façon mathématique et où le travailleur, devant toujours produire plus et dans un temps sans cesse diminué, voit son salaire s'accroître en conséquence. L'ouvrier américain est le plus payé du monde et celui qui a, par conséquent, la plus grande puissance d'achat. Une consommation sans cesse accrue, voilà bien l'idéal des économistes modernes. Mais toute chose a son revers. Cette production acharnée a une tendance à diminuer, plus tard sans doute à détruire l'esprit d'invention, non seulement chez l'ouvrier, mais chez ceux qui le dirigent. La fabrication en « séries », conséquence du système, acceptée par l'acheteur, semble bien indiquer une orientation de ce genre .

En France, on s'est beaucoup occupé, ces dernières années, de l'artisan et de l'artisanat. C'est là, en effet, que se trouvent encore, — peut-être pas pour très longtemps, — ces réserves de goût, de mesure et de « « bien faire » qui ont caractérisé les grandes époques d'art où l'ouvrier et l'artiste se confondaient

pour ainsi dire, la ligne de démarcation étant impossible à établir. Il faut donc espérer, malgré tout, que, sous ce rapport. on réagira contre une trop grande américanisation qui serait funeste. Au reste, on parle, çà et là d'une rationalisation *progressive*. C'est un commencement de sagesse. M. H. G.. Scheffauer, presque à la fin de son livre, nous parle de l'Art et de la Littérature en Amérique. C'est fort intéressant. Si ce pays, qui date d'hier, a déjà produit des artistes de valeur (surtout des peintres formés en général en Europe), des écrivains remarquables, là aussi le procédé *mécanique*, exploité sans scrupule par des éditeurs qui veulent exploiter des tirages extravagants, a produit des effets déplorables. Il n'en reste pas moins que, dans ce pays, des littérateurs bien doués et une élite intellectuelle remarquable se développent. Nous ne pouvons que, nous en féliciter pour la satisfaction procurée à l'intelligence humaine et à la joie saine de nos sens affinés.

Le livre se termine par un dernier chapitre : « L'Ame Américaine », qui ne fait que condenser ce que l'auteur nous a développé dans les autres parties de son ouvrage. En somme, il a confiance dans l'avenir de ce peuple. Si c'est là une illusion, c'est du moins un état d'esprit qu'il faut conserver si nous voulons que notre petite planète accomplisse sa mission. M. H. G. Scheffauer, qui est mort maintenant (il s'est, croyons-nous, suicidé et jeune encore), attendait, paraît-il, avec impatience l'effet que produirait son livre en France, dans cette traduction. Pour notre compte, nous regrettons cette disparition d'un homme de talent, resté sans doute un peu trop Allemand, mais de bonne foi, nous n'en doutons pas.

§

M. Albert Londres vient de donner, dans la collection « Notre Temps », une série d'esquisses sur **Marseille, porte du sud**. Brossés avec brio et dans un style de bon reportage, ces chapitres pittoresquement écrits montrent l'antique Phocée sous ses aspects modernes, principaux et journaliers. Rien de didactique, n'est-ce pas, de la description amusante et vivante qui donne souvent l'illusion que l'on se trouve présent, à côté de l'auteur, aux spectacles décrits.

M. Albert Londres nous parle des quais avec leurs ballots,

leurs animaux divers, et nous énumère ses chiens errants, ses farouches dockers. Et c'est ensuite les arrivées et les départs des paquebots géants : tout cela sentant les pays lointains, inconnus, fabuleux, que beaucoup d'entre nous ne connaîtront jamais, mais dont on peut rêver. Est-ce qu'un poète, au siècle dernier, n'a pas écrit qu'il lisait de préférence les livres de voyages où il n'est question que de pays où il était sûr de ne jamais aller ? Il faut lire ce livre au coin de son feu, ou mieux encore, au cours d'un voyage pas trop long, où les paysages entrevus à travers les portières alternent avec les descriptions parcourues. On ne peut suivre l'auteur pas à pas. Ce serait fastidieux, tandis que l'ouvrage est très amusant. Je m'arrêterai cependant un peu au hasard et brièvement, sur deux chapitres : « Le grand Détatoueur » et la « Guerre Mystérieuse de l'Opium». Dans le premier de ces chapitres, M. Albert Londres nous décrit un « antitatoueur » exerçant son honorable profession dans un quartier populeux de la Cité. Il le présente comme une sorte de « missionnaire prêchant les idolâtres », c'est-à-dire ces hommes et ces femmes bizarres dont les membres et les poitrines sont recouverts de figures allégoriques, d'emblèmes, etc., et qui ne sont cependant pas des nègres ni des membres de peuplades primitives. Le succès de cet opérateur est médiocre, malgré ses talents. Il semble que ce qui empêche ce spécialiste de mourir de faim, c'est la mode actuelle des manches presque inexistantes qui fait venir vers lui une clientèle féminine. Quant à la « Guerre » mystérieuse de l'Opium, c'est pour l'auteur l'occasion de nous parler d'un généralissime des contrebandiers de ce narcotique, vieux Chinois appelé familièrement le Père par ses nombreux collaborateurs, qu'il est fort difficile d'approcher et qui est peut-être bien l'homme le plus extraordinaire de Marseille. M. A. Londres croit bien avoir eu la bonne fortune de le *contempler* et de l'entendre parler, mais c'est sans doute une pure illusion. En attendant, le Père, invisible, se joue des règlements et des inspecteurs et constitue un joli pécule, afin de marier honorablement son fils qui habite là-bas, quelque part, dans le lointain Orient.

Le livre se termine sur un conseil excellent pour notre jeunesse française. Allez voir le Phare qui se trouve à deux milles de la côte et qui, le soir, balaye éternellement de sa lumière et le large et la rive. C'est un tentateur mystérieux qui pousse vers l'incon-

nu et vous incite à de longs voyages. Car il y a nécessité pour nous, peuple casanier et qui possède cependant le second empire colonial de la planète, de ne pas toujours rester en France, les pieds dans de bonnes pantoufles, ou à passer son temps, au bord de la mer, dans de vagues casinos. O jeunesse, partez ! Allez voir le vieux Phare, qui s'appelle le Planier, et vous n'hésiterez plus. Qu'il en soit ainsi !

AUGUSTE CHEYLACK

## *LES REVUES*

*Le Cahier de l'Ami* : témoignages favorables à la candeur de ce temps. — *La Muse française* : hommage à M. Philippe Chabaneix qui vient, pour ses 30 ans, de publier « le Bouquet d'Ophélie ». — *L'Ermitage* : un poème de M. Henry Dérieux. — Les *Amis d'Emile Zola* : un souvenir de M. Gaston Chérau. — Mémento.

« Libres écrits à l'usage des libres d'esprit » : c'est en ces termes que se définit en son sous-titre **Le Cahier de l'Ami**. Dans son numéro de décembre, on s'y adresse des compliments : ils sont de saison. Un collaborateur dépeint ainsi une collaboratrice : « Sylvine est un cerveau de géant dans un corps de jeune fille. » Et ce rédacteur ne laisse pas de céder par ailleurs à la cocasserie. Elle n'empêche qu'il reçoive l'approbation de ses lecteurs. Il en cite d'éloquents témoignages. Les échanges vont assez avant entre la revue et sa clientèle. M. Maurice Peyssou intitule bravement un article : « J'ouvre la main : voici la vérité. » Ce n'est pas mal. On peut toutefois préférer les deux fameux vers de Georges Courteline :

> Il pleut des vérités premières :
> Tendons nos rouges tabliers !

Mais le trésor — pour nous — de ce fascicule gît dans «cette page » où « LE CONSEILLER AMI (c'est la revue qui souligne) traite tous les cas de conscience ». *Tous* ! Vous avez bien lu : *tous* ! Nous admirons autant celui qui assume une aussi lourde tâche et ceux qui en apportent les éléments. On accuse trop cette époque-ci de sécheresse ou de cynisme, pour négliger les preuves du scrupule qui se peuvent offrir à notre goût d'observer. *Le Cahier de l'Ami* contient ces deux demandes et ces deux réponses parues sous une rubrique impressionnante :

## LES INQUIÉTUDES HUMAINES

**Mariage riche.**

J'ai beaucoup aimé et j'aime encore un jeune homme pauvre. Un homme riche, que je n'aime pas, me demande en mariage. Je crois avoir lu dans une de vos réponses des « Inquiétudes humaines » qu'on pouvait se marier sans amour. Avant de me décider, je voudrais que vous me confirmiez votre avis sur mon cas spécial.

RÉPONSE DU CONSEILLER AMI.

*Vous vous trompez certainement en pensant que j'aie pu conseiller ici le mariage sans amour. Si telle chose a été écrite, ce fut certainement une erreur d'impression. Les cas spéciaux où l'amour peut manquer, je me garde de les citer en exemple. Abandonnez l'idée d'épouser ce Monsieur riche que vous me dites ne pas aimer. Déploiyez votre savoir-faire pour aider votre ami pauvre à se faire une situation afin que rapidement vous puissiez vivre ensemble. J'ai la conviction que ce garçon se mettra sérieusement au travail dès qu'il aura la certitude que vous l'attendez pour vivre heureuse.*

**Relativité**

J'ai 16 ans et je connais un jeune homme de 17 ans depuis plus de 10 mois. Croyez-vous que 10 mois de fréquentation suffisent pour que j'autorise ce garçon à me donner un baiser ?

RÉPONSE DU CONSEILLER AMI.

*Oui. Vous pouvez autoriser.*

§

**La Muse française** (10 décembre) termine l'année 1928 en fêtant un jeune poète : M. Philippe Chabaneix, l'un des mieux doués parmi ceux de sa génération. De M. Léon Vérane, un aîné, aux premiers cadets que M. Chabaneix peut se découvrir, l'actuel parnasse chante bien joliment l'auteur du *Bouquet d'Ophélie*. Leur hommage est amplement mérité. Il ne doit rien à la complaisance. Le talent de M. Philippe Chabaneix est d'un orfèvre que la matière même du vers excite à tenter d'originales ciselures, témoin ces poèmes inédits :

A DES JEUNES FILLES

Votre charme si pur me fait songer, ô belles,
A de jeunes éclats de rire, à des tonnelles,
A la verte fraîcheur des printemps anciens,
A de chastes aveux, à de premiers liens,
A des baisers cueillis sur des lèvres glacées,

A des âmes d'azur dès l'aube délaissées,
A des barques glissant au milieu de roseaux,
A des bosquets ombreux peuplés de mille oiseaux,
Et vous me ramenez, ô secrètes amies,
Vers la limpidité des sources endormies.

AMITIÉ, SŒUR DE L'AMOUR

Donne-moi ton regard pareil à cet oiseau
Qui vole dans un ciel triste et couleur de cendre;
Donne-moi ton regard le plus beau, le plus tendre
Et, sans ailes, qui va plus vite qu'un oiseau;

Donne-moi ton regard, pareil à cette flamme
Que nous avons aimée aux sources des amours;
Donne-moi ton regard de pierre et de velours
Pour que de ma langueur naisse encore une flamme.

« Petit-fils de Chénier », mais enseigné par Toulet, écrit M. Pol Neveux, et dont l'inspiration « vient en droite ligne de Gérard de Nerval ». M. Pierre Pouvillon insiste sur le cas à peu près unique de M. Philippe Chabaneix : celui d'un poète né d'un couple de poètes, de ces « intimistes » exquis : Marie et Jacques Nervat qui, ensemble, ont chanté *Les Rêves Unis*. M. Vincent Muselli apparente Chabaneix à Nerval et à Musset. Comme eux, c'est un élégiaque ; mais, son élégie,

pour authentique qu'elle soit, n'a point les cheveux épars. Ce n'est point sur un cercueil qu'elle pleure, mais sur cette tombe intérieure où gisent les passions de la jeunesse défunte. Elle gémit, en des vers mélodieux et tendres, en des vers d'une extrême souplesse, sur les abandons et les cruautés de l'Amour, d'un amour qui semble, parfois, être plutôt l'amour de l'amour que l'amour lui-même. Mais elle sait se prendre à ses songes et souffrir délicieusement de ses fictions. Elle ne porte pas de longs habits de deuil, mais se pare, au contraire, des plus coquets atours. Et souvent elle enfouit son visage dans un bouquet de fleurs riantes pour cacher la naissance des larmes.

« Il est, avec Jean Lebrau et Noël Ruet, presque toute la vraie poésie », déclare M. Guy Lavaud, associant Chabaneix à deux poètes de valeur incontestable. « Un Malherbe survenant se montrerait satisfait de Chabaneix », dit M. Pierre Lièvre. M. Noël Ruet, de chanter :

Et tu sais au contour d'une arabesque sûre
Ranimer de Vénus une ancienne blessure.

Mais, éteinte aussitôt la flamme du Regret,
Sur la câline ardeur des strophes en bouquet,
Le Désir plane ainsi qu'un roucoulant ramier,
Et son vol est plus caressant que le premier
Rayon d'avril, aux feuilles lisses des pommiers.

Laissons le dernier mot à M. Léon Vérane dont un vers salue très heureusement M. Philippe Chabaneix :

Disciple de Tibulle et nourrisson d'Horace.

Et félicitons l'auteur du *Bouquet d'Ophélie* de n'avoir que trente ans d'âge et de susciter la juste admiration de ses pairs en poésie.

§

**L'Ermitage** (décembre) publie « Les chansons du Poète », trois brèves pièces de M. Henry Dérieux, d'une inspiration distinguée et d'une facture très proche de la perfection. Celle-ci, par l'accent de sa mélancolie et son trait final à la Henri Heine, opère un charme sûr qui lui vaudrait les honneurs de l'anthologie :

Vous voulez la gloire, dit-on,
Vous la voulez, comme on désire
La femme qui dit toujours non
Et dont on n'ose pas médire,

— O poète ! — et vous n'écrirez
Qu'un livre solitaire et triste
Par le doigt du vent déchiré
Dans la boîte du bouquiniste.

Au plus probable, un soir d'orage
Une feuille morte viendra
Se plaquer sur la « grande page »
Où ton amour se déchaîna ;

Puis, crevant comme un cœur, la pluie,
De son petit pas picoté,
Trempera la « belle élégie »
Où ta détresse a sanglotté.

Telle est la fin du grand poème
Où l'on s'épuisa tant et tant...
Et l'on nous chantera quand même
Que c'était beau d'avoir vingt ans !

§

Le « Bulletin de la société littéraire des **Amis d'Emile Zola** (n° 11 de 1928) contient des pages d'un grand intérêt, entre autres le discours de Zola aux obsèques d'Alphonse Daudet, qui est un bel acte de foi et d'amitié.

Le bulletin publie les discours prononcés à Médan, pour le 26e anniversaire de la mort du maître romancier des Rougon-Macquart.

M. Gaston Chérau, prenant la parole, a payé le juste tribut d'admiration dû à l'écrivain et à l'héroïque citoyen que fut Zola. Il a raconté ce souvenir et celui-ci a préparé cette généreuse péroraison de l'auteur du *Monstre* parmi tant de beaux livres :

Je ne l'ai pas connu [Zola], je ne l'ai vu qu'une fois, un soir, devant une boutique de libraire, dans la partie du boulevard qui a été détruite récemment. Il marchait, le dos voûté, le masque levé, sans entendre qu'on chuchotait son nom derrière lui ; il s'arrêta devant l'éventaire et, sans les toucher, comme avec respect, regarda des livres. A ce moment, un voyou, qui l'avait reconnu, lui mit sous le nez une série de cartes postales ignobles dont le grand homme faisait les frais. Son regard s'abaissa sur le paquet d'ordures, glissa jusqu'au visage du drôle. Mais une bousculade se produisit, le garnement disparut, et quelqu'un — un vieillard — s'approchant de Zola, lui dit en levant son chapeau : « Nous vous demandons pardon, monsieur ! » Zola sourit-il ? Ce qui se passa sur son visage triste fut si fugace que je ne saurais le dire ; mais son regard était bon et pur ; ce regard, je ne l'ai jamais oublié.

C'est lui qui, depuis, a donné pour moi une signification plus forte à certains passages de l'œuvre du Maître dont la présence est si tenace en cet endroit. Et c'est lui qui, pour moi, rend si éclatants les enseignements de la bonté qu'il a répandus dans son œuvre et qu'il affirmait dans le discours qu'il prononça en 1893 au banquet de l'Association générale des Etudiants :

« Un homme qui travaille est toujours bon, a-t-il dit. Aussi suis-je convaincu que l'unique foi qui peut nous sauver est de croire à l'efficacité de l'effort accompli. Certes, il est beau de rêver d'éternité. Mais il suffit à l'honnête homme d'avoir passé, en faisant son œuvre. »

C'est parce qu'il était foncièrement bon qu'il lançait cette affirmation. Hélas ! il ne faut pas avoir tant d'illusion ! L'homme qui travaille n'est pas toujours bon, tandis qu'il est plus vrai que l'homme qui nourrit en lui la bonté devient meilleur en travaillant. C'est ce qu'Emile Zola a fait jusqu'au sacrifice de la quiétude de son cœur, de son esprit et de son foyer, selon le programme qu'il s'était strictement tracé et qu'il

affirmait sur la tombe d'Edmond de Goncourt, comme s'il pressentait les épreuves futures qui étaient si proches et vers lesquelles il marchait déjà.

Dans l'adieu à son vieux maître et à son vieil ami qu'il prononça, il y a cette phrase qui résume son action prochaine :

« Ah ! la bravoure intellectuelle, dire ce qu'on croit être la vérité, même au prix de la paix de son existence, ne transiger avec aucune convention, aller quand même jusqu'au bout de sa pensée, rien n'est plus rare, rien n'est plus beau, rien n'est plus grand ! »

Mémento. — *Revue des vivants* (décembre) offre, par une saisissante opposition, « La vérité sur l'expédition Nobile » d'après M. F. Behounek, un survivant du dirigeable « Italia », et les « Dernières ambitions du fascisme » exposées par MM. Maurice Pernot et Jean Leune.

*La Nouvelle Revue* (15 décembre) : « L'Incantation d'Assise », par M. Fr. Roussel-Despierres. — « Le rôle du pétrole russe », par M. F. Lescazes.

*Revue Européenne* (décembre) : De R. S. Stevenson : « François Villon ». — « L'homme du cinéma », par M. Pierre Sichel. — « Le citoyen Laurent », de M. G. d'Aubarède.

*Revue de Paris* (15 décembre) : « Le premier roman d'Elémir Bourges », par M. Raymond Schwab et le début de ce roman : « La haine de Joël Servais ». — « Souvenirs de la Révolution », du comte de Saint-Priest.

*Revue franco-belge* (décembre) : « Le roman nostalgique : G. Eekhoud », par M. E. Woodbridge.

*Revue de France* (15 décembre) : Audax : « Comment les alliés sauvèrent les Bolcheviks ». — « Conversation avec le lecteur », de M. Marcel Prévost.

*Revue hebdomadaire* (15 décembre) : De M. Henry Bordeaux : « Souvenirs italiens ».

*Le Crapouillot* (Noël) : « Le Jardin du Bibliophile » (ou le potager des éditeurs) — luxueux et fort intéressant numéro.

*Revue Universelle* (15 décembre) : « Les Voyages d'Arthur Rimbaud », par Mme M.-Y. Méléra. — « Entre la plaine et la montagne », par M. Henri Pourrat.

*La Renaissance d'Occident* (janvier 1929) : « Album de Souvenirs » pour le Xe anniversaire de la Revue.

*L'idée libre* (décembre) : « Remède au cancer », par M. L.-G. Rancoule.

*Etudes* (15 décembre) : M. L. Jalabert : « Les catholiques et le problème du cinéma ». — « Enquête sur les lectures du peuple », par M. A. de Parvillez.

*La Revue du Centre* (septembre-octobre) : « En lisant Rabelais », étude de M. R. Guignard, du point de vue berrichon, avec des remarques très curieuses « de la langue de Rabelais à notre patois ».

*Europe* (15 décembre) : « Europe du milieu », par M. J.-R. Bloch. — « L'Inde en Marche », par M. Romain Rolland. — « Souvenir sur Benito Mussolini », par Mme Angelica Balabanoff, qui n'aime guère le Duce.

*Revue des Deux Mondes* (15 décembre) : Commentaires de Napoléon Ier sur son testament, notés par le Grand-maréchal Bertrand, publiés par M. E. d'Hauterive. — « L'enfer des enfants au pays des Soviets », par M. le comte Kokovtzoff. — « Philippe II à l'Escurial », par M. Louis Bertrand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Américanisme et Progrès (*Nouvelles littéraires*, 22 décembre). — « Holding » et « Syndicats » (*Candide*, 27 décembre). — Tancrède Martel (*Nouvelles Littéraires*, 22 décembre).

Les **Nouvelles Littéraires** publient dans leur numéro du 22 décembre la traduction d'un article écrit par le célèbre écrivain danois Kunt Hamsun, l'auteur de l'admirable *Pan*, pour le numéro de cinquantenaire du *Saint-Louis Port Dispatch*.

Kunt Hamsun n'est pas un plat courtisan du dollar, et, sous le titre *Américanisme et Progrès*, il administre avec bonhomie aux Yankees une sévère leçon de modestie.

Kunt Hamsun commence par s'étonner qu'on s'adresse à lui pour lui demander des conseils de sagesse :

Mais que l'on vienne aussi à moi ! Moi qui ne sais pas m'orienter moi-même dans la vie, et dois chaque jour demander conseil à la mer, au vent et aux étoiles.

D'autres — même de nos jours — ont été habiles et ont trouvé sérum sur sérum. Bergson a lancé « l'intuition », Einstein « la théorie de la relativité » : moi je suis démuni, je n'ai aucunes données, je ne sais rien, je n'ai pas même le diplôme d'une école. Je vais ici-bas comme un paysan sur sa terre, un *innocent abroad*. Un apophtegme sur quoi vivre, une sentence de sagesse ? L'antiquité avait la devise d'Auguste : *Festina lente*.

Mais ces demandes indiquent avec évidence une chose : la perplexité et le désarroi de l'humanité. Tous tâtonnent, nul n'a la paix. Dieu est oublié, le dollar s'avère impuissant à le remplacer, la mécanique ne

soulage aucune détresse d'âme. La route est barrée. En présence de cet état de choses, l'Amérique se contente d'accélérer le mouvement. L'Amérique ne veut absolument pas se laisser arrêter par des obstacles, elle veut avancer, elle veut se frayer sa voie. L'Amérique, rebrousser chemin ? En aucune façon : elle ne fait que centupler la vitesse, joue à l'ouragan sur le globe et porte la vie à l'incandescence. Nous avons en Europe le mot : *américanisme*, l'antiquité avait : *Festina lente*.

Ce n'est pas un signe de force que d'en abuser. Dans certains cas, ce n'est même pas un signe de force que d'en *user*. La force s'use, un jour vient où la force est usée et l'on en est réduit à dévorer ses réserves. D'anciens peuples, comme les Assyriens et les Babyloniens, usèrent de leur force, abusèrent de leur force, et périrent.

Kunt Hamsun consacre ensuite quelques lignes à ces spectacles sensationnels, à ces exhibitions « excitantes » dont sont friands les Américains et, à leur exemple, hélas ! beaucoup d'Européens de nos contemporains.

La *sensation* est-elle nécessaire à la vie terrestre ? Les Touareg peuvent vivre sans elle. Nous établissons des records en avion, en automobile, en combats de boxe, nous poussons vers le ciel des hurlements d'enthousiasme en l'honneur des héros qui survolent l'Atlantique, et nous rentrons, vides, après cette surexcitation. Un danseur de corde français, Blondin, a déjà, en 1860, traversé le Niagara en échasses sur une corde raide.

De telles entreprises comportent du courage, du risque personnel, de l'énergie, de l'ambition et de la *sensation* : mais nous ne faisons preuve d'aucun équilibre d'âme quand nous acclamons une si sombre déraison, lors même qu'elle est transmuée en un exploit heureux. Nous faisons peut-être preuve de civilisation, nous ne faisons pas preuve de culture. La chose est telle : nous nous civilisons, nous nous surcivilisons, mais nous perdons en esprit. Dans les combats de boxe, nous nous dévoilons sans pudeur, par une jubilation démente, panique, en l'honneur du combattant qui a le mieux réussi à endommager son adversaire. Quand le hardi — le téméraire — aviateur Lindberg revint de son vol au-dessus de l'Atlantique, des journaux américains écrivirent qu'il devrait être élu président des Etats-Unis. Le jeune homme descend d'un vieux peuple glorieux, il a réagi lui-même et repoussé des offres ridicules ; il est populaire, il connaît sa machine, son nom est sur toutes les lèvres, mais, président du peuple le plus grand et le plus puissant du monde ?... Quand une telle pensée peut naître et être lancée sans vergogne... est-ce de la culture ?

Et Kunt Hamsun en revient à commenter sa maxime favorite : *Festina lente*, expression d'une sagesse qui se perd.

Il est certain que la vie humaine est courte... mais donnez-nous le temps de la vivre : à nous échiner, nous nous usons et nous rendons inutilisables avant le temps. *Festina lente.*

Les Américains ne semblent pas savoir se contenter de peu. Les Orientaux forment contraste à cette conception avec leur frugalité, leur faculté native de se priver. En Perse j'ai vu des cochers, assis sur leur siège, mordre alternativement dans une tranche de pain et une grappe de raisin ; c'était leur repas, ils pouvaient se passer de viande. Ils pouvaient aussi se passer d'une montre en or à double boîtier. Je demandai à mon cocher quand nous arriverions à la prochaine ville. Il regarda le soleil et répondit : Il faut que nous y soyons « avant la grande chaleur ». (La chaleur de midi.) Une heure poétique, presque comme un vers.

Les Américains répondront qu'il n'y a ici aucune comparaison possible, une voiture Ford aurait franchi cette courte distance en moins d'une heure. La Perse est une chose, le progrès en est une autre. Mais oui, mon cocher conduisait un cheval, il en avait le temps, cela lui convenait, et en route il s'entretenait avec son cheval comme avec un bon camarade. Il demandait au cheval s'il ne voulait pas se presser un peu, s'il n'avait pas honte : « Regarde le soleil, disait il, aimes tu mieux brûler vif ? »

Le progrès... Qu'est-ce que c'est ? Que nous puissions rouler plus vite sur les routes ? Non, non, si les hommes font leur bilan d'après cette méthode de comptabilité, ils seront en déficit. Le progrès, c'est le repos nécessaire au corps et le calme nécessaire à l'âme. Le progrès, c'est le bien-être de l'être humain.

Finalement, son jugement sur l' « Américanisme » se précise en quelques phrases d'une cruelle netteté :

Nous sommes frappés, nous autres Européens, de l'aveugle, déraisonnable dureté qui trouve son expression dans certaines actions d'Etat américaines : je citerai les énormes murailles douanières contre l'Europe, et je citerai le recouvrement inflexible des dettes de guerre de l'Europe. En tant que profane, en tant qu'homme de la rue, je raisonne ainsi : Admettons que l'Amérique gagne davantage, pour le moment, à cette politique financière, mais pour l'avenir, pour toutes les années qui viendront, pour toutes les générations qui naîtront ? L'Amérique, pas plus qu'aucun autre pays du globe, ne peut rester isolée. L'Amérique n'est pas le monde. L'Amérique est une partie du monde, et elle doit vivre sa vie avec toutes les autres parties.

Personne en Amérique n'est trop distingué pour faire quelque chose, mais la nation dans son ensemble paraît travailler selon un rythme de fièvre et de cupidité. Je lis dans une autobiographie de Henry Ford

que dans ses fabriques il place les machines les unes contre les autres pour épargner aux ouvriers la perte de temps de faire un pas de plus qu'il n'est strictement nécessaire. Le temps est de l'argent, et l'argent est tout. Voilà ce que c'est que de penser exclusivement selon la logique des intérêts économiques.

O sage Knut Hamsun, contempteur de l'Or dévorant, vous savez que l'art et la sagesse suprême consistent à *savoir perdre son temps.*

§

Sous le titre : *Holding et Syndicats*, M. Alfred Colling expose aux lecteurs de **Candide**, sous forme d'une conversation, pleine d'une ironique netteté, certains mystères de la FINANCE.

Faute d'en pouvoir citer davantage, voici, tout au moins, la conclusion de cet impressionnant dialogue :

— Tout ce que vous me révélez est cynique. Je vais essayer de résumer en une formule l'impression que je retire de ce que vous m'avez dit, et vous me qualifierez d'imbécile si je me trompe :

« *Il y a des gens parfaitement honnêtes qui associent leurs capitaux sous le nom de syndicat pour être puissants et qui avouent, dans le cours d'un acte syndical, qu'ils donnent mission à telle ou telle personne de faire ce qu'il faudra pour parvenir au but qu'ils se proposent.* »

— C'est parfaitement cela, approuvai-je.

— Mais alors, moi, infime capitaliste, sans amis, que deviens-je au milieu de ces fortes combinaisons ?

— Vous êtes un atome maudit ou atome béni, suivant le point de vue auquel on se place. *Vous avez été créé pour servir le capital.* D'une part, vous lui dévouez votre capacité de travail et vos heures les meilleures, d'autre part, vous lui restituez les fruits que vous avez cueillis sur ses arbres, en faisant la contre-partie de ses syndicats. Vous êtes perdu dans une immense foule où chacun est seul et ne peut démêler la vérité du mensonge.

— Et la conclusion ?

— Il n'y en a pas, sinon qu'un financier doit se résigner à être un immoraliste.

Le langage a de ces élégances, on dénomme aujourd'hui « immoraliste » ce qu'on dénommait hier « filou ». C'est la marque du Progrès.

Et voici le nouvel impératif catégorique qui gouverne la vie des « hommes libres » de notre temps :

*Vous avez été créé pour servir le capital.*

Admirable formule !

§

**Les Nouvelles Littéraires** (22 décembre) consacrent quelques lignes à Tancrède Martel, qui vient de mourir :

> Sur une paillasse, à même le sol, un cadavre de vieillard étendu, les pieds nus débordant, le corps dans une vieille chemise. On n'aurait pas trouvé dans la mansarde un drap pour l'ensevelir.
>
> Ce vieillard mort de froid était Tancrède Martel, romancier, critique, poète, l'un des douze poètes qui veillèrent le corps de Hugo sous l'Arc de Triomphe...
>
> Banville avait aimé ses premiers vers...
>
> Il était l'ami de Barbey d'Aurevilly, de Coppée, de Mistral...
>
> On louait ses romans historiques...
>
> Puis, selon le mot d'Eugenio d'Ors, une « palpitation de temps » a changé toutes les valeurs sur lesquelles vivait ce grand lettré.
>
> Une mansarde, un grabat, la solitude, la mort de faim et de froid.
>
> Ce fut la fin de son histoire.

Et l'aimable rédacteur de la feuille que dirige commercialement M. Frédéric Lefèvre d'ajouter philosophiquement :

> Il est beau que sans cesse la littérature s'enrichisse de nouveaux noms, il est juste que l'oubli recouvre celui qui n'est pas assez fort pour le vaincre. Tout de même il y a assez de place pour les jeunes ; si l'on commençait à dire : « Place aux vieux ».

Place aux jeunes !... Place aux vieux !... Creuses formules, glapissements électoraux, sans aucune signification.

Le pauvre Tancrède Martel n'avait pas de génie, mais il avait autant, sinon plus de talent que la plupart de ceux auxquels l'inénarrable Frédéric Lefèvre consacre chaque semaine une heure de son temps précieux. Seulement il n'entendait rien aux mystères du snobisme et de la publicité, il avait quelque respect de son art et n'imaginait pas qu'on puisse « lancer » un livre comme on lance un savon ou un produit pharmaceutique. Il ne marchait pas avec son temps !... C'est pourquoi les *Nouvelles littéraires* ne lui ont consacré quelques lignes que lorsqu'il est mort de faim et de froid.

GEORGES BATAULT.

## *CHRONIQUE DE GLOZEL*

Contre-expertise des tablettes de Glozel. — Sir Arthur Evans à Glozel. — A propos de la pierre de Aïn Djemâa.

**Contre-expertise des tablettes de Glozel.** — Dans son dernier numéro, le *Mercure de France* a publié les résultats auxquels étaient arrivés, en Suède, deux paléobotanistes, M. le professeur Halle, du Musée National d'Histoire naturelle de Suède, avec son assistant, M. Florin, et un autre savant, attaché à l'Identité judiciaire, M. H. Söderman : 1° absence de toute trace moderne ; 2° fossilisation complète d'une racine ayant pénétré une tablette après cuisson.

Voici aujourd'hui les conclusions d'une étude physique, minéralogique et chimique, faite par M. Bruet, bien connu du monde savant pour sa découverte du pliocène supérieur dans le bassin de Paris.

Cette étude, absolument probante, accompagnée de six microphotographies, paraîtra incessamment dans le *Bulletin de l'Association Régionale de Préhistoire*, de Lyon. Nous en donnerons, à ce moment, de larges extraits.

Voici en attendant les conclusions catégoriques de l'éminent géologue français, secrétaire de la *Société géologique de France* :

Il résulte de cette étude physique, minéralogique et chimique des briques à inscriptions de Glozel un certain nombre de conclusions tendant à démontrer la grande ancienneté de ces briques.

1° Ces briques ont été cuites à une température comprise entre 600 et 700°; comme le montre la présence de l'orthose déformée ou Sanidine, alors que, ce minéral fait défaut dans l'argile archéologique.

Cette cuisson est attestée en outre par la couleur plus rouge de la poudre de broiement de ces briques, comparée à la couleur jaunâtre résultant de la pulvérisation de l'argile archéologique, par l'évolution des libelles gazeuses des quartz aux différentes températures et aussi par la structure des briques, étudiée au microscope.

2° Contrairement à ce qui a lieu pour les briques artificielles, récemment cuites, les briques de Glozel se ramollissent et se désagrègent dans l'eau, comme le fait aussi l'argile séchée du gisement, et ce phénomène de dilution est dû à la grande durée de leur contact avec le milieu *ancestral* qui les renferme.

3° Enfin la preuve d'ancienneté sans doute la plus démonstrative a consisté dans la découverte d'une racine végétale ayant pénétré dans la

brique après cuisson, racine qui est entièrement minéralisée, c'est-à-dire *fossilisée.*

L'examen microscopique en lumière naturelle et en lumière polarisée a montré la matière organique remplacée par un limon sans phyllites formant couronne autour de la racine, phénomène qui a dû être d'une très longue durée. De plus, des petits grains de quartz clastiques ont pénétré dans le cylindre central et dans les cellules végétales par un déplacement très lent dans un milieu à haut degré d'imperméabilité.

Enfin certaines autres plages composées de quartz clastiques, analogues aux grains ci-dessus, noyées et entourées de cordons ferrugineux, paraissent bien être des témoins de l'évolution ancienne d'autres racines végétales, évolution parvenue au terme ultime qui serait la disparition complète des cellules préalablement « ferritisées ».

Ainsi, paléobotanistes, attaché au service de l'identité judiciaire, géologue physicien, arrivent par des voies différentes — propres à leurs spécialités — aux mêmes conclusions : ancienneté — c'est-à-dire authenticité — des tablettes de Glozel.

§

**Sir Arthur Evans à Glozel.** — L'écriture de Glozel, tracée à côté de gravures de Renne et sur des os même de Renne, enlevait toute priorité à l'écriture égéenne, comme le note très justement M. le Professeur Afranio Peixoto, dans une magistrale étude, parue dans *la Nacion*, de Buenos-Aires, du 18 novembre 1928.

C'est pourquoi sir Arthur Evans (1) ne sut également pas se garder de ce que j'ai appelé *l'esprit de rejet*. « Dans le cas, écrivit-il dans le *Times*, où l'on accepterait l'authenticité des découvertes de Glozel, *on détruirait tout l'édifice de mes connaissances...* Cela entraînerait le renversement complet des résultats

(1) Je m'étais interdit jusqu'à ce jour de répondre aux étonnantes allégations de sir Arthur Evans, *en considération de son grand âge.*

J'avais préféré laisser ce soin à un autre savant anglais, M. Foat, qui, dans le *Daily Mail* du 15 mai dernier, lança un « challenge » à sir Arthur Evans au sujet de Glozel. M. Foat y résumait le récit que je lui avais fait de la visite de sir Arthur Evans à Glozel et mettait ensuite ce dernier en demeure soit d'apporter un démenti, soit de dire si cette étude au pas gymnastique constituait bien un « terrain » suffisant pour ses affirmations : « *I challenge Sir Arthur to deny all this, and, if it is true, I ask whether this is a sufficient ground for his assurance to the British public that he knows it is all a fake.* »

*Or, Sir Arthur Evans se tint coi !*

dus aux recherches et à l'activité de deux générations de travailleurs scientifiques... », *son père et lui !*

Cependant, avant de signer cet article, sir A. Evans voulut pouvoir dire : « j'ai vu ». Il vint donc me trouver, un matin, à 9 heures et demie, en m'avertissant qu'il montait à Glozel. « Mais, lui dis-je, j'ai ici des pièces importantes à vous montrer. — Vous savez, je suis venu en avion jusqu'au Bourget et j'ai peu de temps à dépenser. » Il ne voulait pas voir les objets de ma collection. Je dus lui mettre de force deux ou trois objets en mains.

Et comme pour s'excuser de les regarder *à peine*, sir A. Evans me dit : « Vous savez, j'ai une grande habitude des musées ! »

Il était forcément plus de 10 heures quand nous arrivâmes au Musée de Glozel. Là encore, je devais m'étonner de voir *tourner* autour de la pièce l'illustre archéologue anglais, qui ne voulait pas examiner de près les objets que je sortais pour lui des vitrines : « Et le champ de fouilles? me dit-il bientôt. — Je vais vous y conduire. »

Nous descendîmes au Champ des Morts. J'aurais voulu donner à mon hôte quelques explications sur le gisement : « Montrez-moi, insista aussitôt M. Evans, les fouilles de la Commission internationale. » Je les lui indiquai et j'ajoutai : « Tout à l'heure, je vous montrerai au Musée les objets qui y furent trouvés par les délégués. — Si vous voulez. » Mais à notre retour au village, il me fallut prier sir A. Evans pour le faire entrer de nouveau au Musée.

On met près d'une heure pour descendre aux fouilles et remonter, trois quarts d'heure pour aller de Vichy à Glozel et une demi-heure environ pour en revenir. Sir Arthur Evans était arrivé chez moi à 9 heures et demie et nous fûmes de retour à Vichy à midi. Nous n'avions fait qu'entrer dans le Musée Fradin et en sortir...

Bien que la langue française lui fût très familière, Sir Arthur Evans, au cours de notre visite à Glozel, n'avait pour ainsi dire pas ouvert la bouche, arrêtant immédiatement toute velléité d'explication chez les autres.

Mais au retour je tins à lui poser différentes questions sur ses trouvailles égéennes.

Voici ses réponses qui, émanant d'un savant dont l'autorité en

la matière est universellement acceptée, sont importantes à connaître :

« — Les poteries égéennes sont beaucoup plus fines, plus évoluées que celles de Glozel.

— L'alphabet égéen est bien mieux divisé et plus avancé que celui de Glozel ; ce sont des comptes, et sur certaines tablettes pictographiques on a même représenté l'objet.

— On est arrivé, croit-on, à comprendre certaines tablettes de Cnossos parce qu'elles sont idéographiques. Mais on n'arrivera jamais à les traduire toutes, même trouverait-on leur pierre de Rosette, parce qu'on en ignore la langue.

— Nos tablettes égéennes sont très mal cuites. J'en avais mis un lot dans un « magasin » dont le toit était mauvais. Il a plu dessus et elles ont toutes été détériorées.

— Je ne crois pas à l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien.

— Je crois que le phénicien est une branche orientale de l'*alphabet méditerranéen* qui s'est conservée. Les autres rameaux, dont l'égéen, ont disparu ».

Aussi bien, semble-t-il que sir A. Evans, en acceptant l'existence d'un alphabet méditerranéen primitif (le nom importe peu), ait pu facilement admettre l'authenticité de l'écriture néolithique glozélienne. Mais c'était renoncer à la priorité de ses propres découvertes égéennes sur l'invention de l'écriture.

Aussi, ce que M. Dussaud (1) avait fait précédemment pour défendre la première place de l'écriture phénicienne d'Ahiram, sir Arthur Evans le fit pour l'Egéen !

On disait à Socrate, rapporte Montaigne, que quelqu'un ne s'était point amendé en son voyage : « Je crois bien, dit-il, il s'était emporté avec soi ».

L'illustre auteur des fouilles de Crète n'avait pas, malgré

(1) Un petit fait donnera mieux que de longues explications une juste idée de la sincérité de conviction des anti-glozéliens.

C'est M. de Brinon, ancien président de la Société d'Emulation du Bourbonnais, qui le rapporta sans malice à M. Depéret, dont il venait visiter les fouilles à Solutré.

A l'issue de la fameuse conférence (fameuse à Moulins) qu'il fit au début de janvier 1928 à la Société d'Emulation, M. Dussaud, interrogé par M. de Brinon, lui dit sans embage : « *Evidemment, il y a bien des objets authentiques à Glozel, mais on ne peut pas dire ça à la foule.* »

l'évidence des faits, voulu renoncer à sa priorité. Il s'était « emporté avec soi ».

D^r A. MORLET.

§

**A propos de la pierre de Ain Djemâa.** — Nous avons reçu du professeur E. H.-L. Schwarz, du Rhodes University College, la lettre suivante, en anglais, dont nous donnons la traduction :

Saint-Louis, Sénégal, 28 août 1928.

Monsieur,

Un ami m'a prêté le numéro du 1^er juillet du *Mercure* avec la reproduction de la pierre de Ain Djemâa. Ces lettres sont des caractères tifinagh ordinaires et la langue est le tamachek. La traduction se lit de droite à gauche.

N YT NT SN L RNSH MA GSHA

C'est-à-dire, en mettant les voyelles :

EN UET TANA SANA (SAN) EL RANASHA MA AGISHA

La pierre commémore EN = UN (mâle) et UET = UNE (femme) dont les noms semblent être respectivement *Ranasha* et *Agisha*.

On a beaucoup discuté au sujet des lettres de Glozel ; or, plusieurs d'entre elles existent dans l'alphabet tifinagh, où se rencontrent aussi des signes d'Alvaô et du Mas d'Azil.

Plusieurs lettres de l'alphabet tifinagh se rencontrent aussi dans l'alphabet grec, notamment le gamma. Je propose l'explication suivante : si les Grecs avaient une langue parlée très riche, par contre ils n'avaient pas de langue écrite jusqu'à leur arrivée en Grèce même ; ils y trouvèrent les inscriptions des Barbares, Berbères ou Pélasges, et, sans comprendre leur langue, adoptèrent leurs signes.

L'une des plus importantes découvertes qui jettent quelque lumière sur ce sujet est celle de M. Gaden, à Yao, dans le district du Tchad ; il a découvert plusieurs crânes associés à des instruments néolithiques (voir Gaden et Verneau, *Stations et sépultures néolithiques du Territoire militaire du Tchad*, « L'Anthropologie », 1920). Selon moi, le crâne représenté est tellement semblable à celui de Combe Capelle qu'il faut admettre qu'une même race a habité à un certain moment la France et l'Afrique Centrale aux temps néolithiques. J'ai trouvé exactement le même crâne sur un Pygmée chez les Bushmen Bongo de l'Afrique du Sud, dont on peut voir la photographie dans mon livre sur *Le Kalahari et ses Habitants*, Londres, 1928.

Veuillez agréer, etc.

E. H.-L. SCHWARZ,
Professeur de géologie
au Rhodes University College,
Grahamstown, Afrique du Sud.

## *NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE*

**A propos de la mobilisation russe.** — J'ai consacré un chapitre de mon roman *Dieu protège le Tsar !* à élucider la question, si souvent controversée, de la mobilisation russe en juillet 1914. On sait que les Allemands, dans leur campagne innocentiste, utilisent volontiers l'argument que la Russie a mobilisé la première et qu'elle est en conséquence responsable de la guerre. J'ai montré dans mon récit comment la Russie a été contrainte à mobiliser par les manœuvres et les menaces de l'Allemagne. Mon livre étant un roman ne porte pas de références, car il en aurait alors fallu à toutes les pages. Il n'en repose pas moins sur l'histoire et les documents jusqu'ici produits. Cependant sur certains points où je me séparais de l'histoire officielle —telle du moins qu'elle est professée par M. Pierre Renouvin, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, chargé du cours d'histoire de la guerre à la Sorbonne, — j'ai cru devoir mettre des notes, pour expliquer pourquoi j'adoptais telle version des événements plutôt qu'une autre. M. Renouvin est l'auteur d'un livre remarquable sur *Les Origines immédiates de la Guerre*, qui constitue un examen complet, une mise au point presque parfaite de tout ce qui a été écrit, de tous les documents livrés à la publicité concernant cette période tragique qui va du 28 juin au 4 août 1914. Ce n'était pas pour moi une raison de le suivre aveuglément dans toutes ses appréciations, surtout sur les points où il me paraissait avoir tort. Aussi mes notes du chapitre en question de *Dieu protège le Tsar!* le concernaient-elles plus particulièrement. M. le professeur Renouvin m'a répondu dans le dernier numéro (octobre 1928) de la *Revue d'histoire de la Guerre mondiale*. Je lui réplique ici. Je le dois d'autant plus que ses arguments, loin de me convaincre, n'ont fait que m'assurer davantage de la justesse de mes vues et de la fausseté des siennes (du moins sur les points contestés).

Les points abordés sont : 1°) La dépêche Chébéko du 28 juillet ; 2°) la troisième dépêche de Guillaume II à Nicolas II ; 3°) la fausse nouvelle de la mobilisation allemande donnée par le *Lokal Anzeiger*.

1°) La dépêche Chébéko. — Le 28 juillet 1914, l'ambassadeur de Russie à Vienne, Chébéko, envoyait à Pétersbourg une dé-

pêche informant le gouvernement russe que le décret de la mobilisation générale de l'armée autrichienne venait d'être signé. Cette dépêche figure au Livre Orange. La mobilisation générale autrichienne n'a été en réalité *promulguée* que le 31, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait pas été *signée* dès le 28. Mais la dépêche Chébéko est extrêmement gênante pour ceux qui, favorisant les thèses allemandes, désirent faire passer une partie des responsabilités de la guerre sur la Russie. Si, en effet, une dépêche annonçant la mobilisation générale autrichienne est arrivée à Pétersbourg le 28, on comprend que la Russie ait été fondée à décréter sa mobilisation partielle contre l'Autriche. Or, c'est ce qu'il ne faut pas. Aussi M. Renouvin n'hésite t-il pas, dans son livre, à laisser entendre que la dépêche Chébéko est un faux du Livre Orange, forgé après coup pour les besoins de la cause. J'ai établi, au contraire, que la dépêche Chébéko était authentique, en m'appuyant sur les témoignages de Paléologue, ambassadeur de France en Russie, de Buchanan, ambassadeur de Grande-Bretagne en Russie, du ministre de la Guerre russe Soukhomlinof et de Gilliard, précepteur du tsarévitch, qui tous connaissent la dépêche et en parlent dans leurs mémoires ou souvenirs. Dans sa réponse de la *Revue d'histoire de la Guerre mondiale*, M. Renouvin ne donne aucun de mes arguments ; il se contente de répéter les siens, ou plutôt le sien, son seul argument, l'unique, à savoir que, dans ses conversations du lendemain avec Szapary, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, et Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne, le ministre des Affaires Etrangères Sazonof n'avait pas fait état de la dépêche, ce qui n'eût pas été le cas, s'il l'avait vraiment reçue.

A cet argument, j'avais répondu dans ma note que si Sazonof n'avait pas parlé de la dépêche aux ambassadeurs des Empires Centraux, c'est qu'il pouvait avoir appris entre temps que si la mobilisation générale autrichienne avait été signée, l'ordre n'en avait pas encore été publié, ce qui eût pu lui attirer un démenti de la part des deux ambassadeurs. A quoi M. Renouvin répond que je suis obligé pour cela de *supposer* que Sazonof aurait reçu de Vienne un nouveau télégramme, dont on n'a aucune trace, chose beaucoup plus grave évidemment, à ses yeux, que d'incriminer de faux un document officiel.

Mais non, je ne *supposais* rien du tout. J'essayais simplement

de résoudre la petite difficulté soulevée par M. Renouvin, en admettant que son argumentation fût valable. Mais, en fait, je ne la tiens pas pour valable. Nous n'avons pas la sténographie des entretiens du 29 entre Sazonof et les deux ambassadeurs ; nous n'en possédons que de courts résumés, et ni M. Renouvin ni moi ne pouvons savoir si réellement il n'a pas été parlé de la dépêche du 28 au cours de ces conversations. L'argument, le seul argument de M. Renouvin tombe *ipso facto*.

Il en est un, par contre, dont je n'avais pas fait état, et pour cause : le témoignage de Sazonof lui-même dans ses Souvenirs (*les Années fatales*), parus postérieurement à la publication de mon livre. Il sera difficile à M. Renouvin de récuser ce témoignage, Sazonof étant pour lui le seul Russe en qui on puisse avoir pleine confiance. Or, Sazonof écrit (p. 200 de l'éd. fr.) :

Notre consul à Prague m'avait déjà informé, le 25 juillet, de la publication d'un ordre officieux de mobilisation qui devait être évidemment suivi de l'ordre de mobilisation générale, lequel fut, en effet, signé le 28 juillet, c'est-à-dire la veille de la déclaration de guerre à la Serbie.

Il ne reste plus à M. Renouvin d'autre ressource que de déclarer que c'est Sazonof lui-même qui est le faussaire !

2°) La troisième dépêche de Guillaume II a Nicolas II. — On sait qu'entre le 28 juillet et le 1er août les deux souverains ont échangé un certain nombre de télégrammes. Le 30 juillet arrivait à Péterhof une dépêche de Guillaume II (c'était la troisième), qui se terminait par cette phrase menaçante :

Tout le poids de la décision pèse actuellement sur tes épaules, qui auront à supporter la responsabilité de la Paix ou de la Guerre.

Cette dépêche a-t-elle eu une influence sur la détermination du Tsar de signer l'ordre de mobilisation générale, signature qu'il a donnée ce même jour à 16 heures ? Je le crois. M. Renouvin ne le croit pas. Il fonde son opinion sur l'heure d'expédition de la dépêche allemande, qui rendrait matériellement impossible son arrivée à Péterhof à temps pour que Nicolas II en ait eu connaissance avant de signer la mobilisation. Je fonde la mienne sur des témoignages. Cette fois, M. Renouvin veut bien citer mes sources, Paléologue, Buchanan, Danilof, qui tous déclarent que le Tsar était en possession de la dépêche du Kaiser quand il a pris sa détermination. Mais si M. Renouvin les cite dans la réponse qu'il me fait, c'est pour les expédier d'une phrase : « Ils ont

tenu compte de la tradition courante à l'époque où ils écrivaient.» M. Renouvin, lui, veut démolir cette « tradition courante », car il ne faut pas qu'une imprudence de langage de Guillaume II ait pu agir, à ce moment psychologique, sur l'esprit vacillant du Tsar. Et avec quoi la démolit-il ? Avec une annotation d'heure sur un document allemand. La dépêche, d'après l'annotation allemande, aurait été envoyée à 15 h. 30, heure allemande. Il est évident que si la dépêche a été expédiée à 15 h. 30, heure allemande, elle n'a pu arriver à Péterhof à 16 heures, heure russe. Mais a-t elle été expédiée à 15 h. 30 ? Le projet du texte de la dépêche, rédigé par Jagow, est transmis par Bethmann-Holweg à l'Empereur à 11 h. 15. L'Empereur le modifie quelque peu, le met en anglais et le retourne à la chancellerie à 13 h. L'annotation 3 h. 30 après-midi, mise par la chancellerie sur la minute, peut se rapporter aussi bien à l'heure à laquelle l'Empereur a été avisé que sa dépêche au Tsar était partie qu'au départ de celle-ci. D'autre part, ces annotations ne doivent pas inspirer une confiance mathématique. Elles ne sont pas exemptes d'erreurs. Kautsky, le publicateur des Documents, en a relevé quelques-unes. C'est ainsi qu'au doc. 55 portant cette annotation : « Timbre d'enregistrement à l'entrée, 16 juillet matin », Kautsky rectifie : « Erreur, au lieu de après-midi» ; qu'au doc. 148 une erreur du même genre est signalée : « Timbre d'enregistrement : 24 juil. matin (indication erronée au lieu de : après-midi) » ; qu'au doc. 407 on lit : « Départ 1 h. 30 matin, 30-VII-14 (« matin » est une erreur au lieu de : après-midi) ». Il y en a même une dans le document qui nous occupe. L'Empereur avait écrit en marge cette annotation : « 30-VII-14, 1 h. matin » ; Kaustky corrige : « on veut dire 1 heure après-midi». Il y a donc des erreurs dans les annotations des documents allemands, et si Kautsky a relevé celles qui sautaient par trop aux yeux, on peut admettre qu'il en subsiste que le publicateur ne s'est pas trouvé à même de rectifier.

C'est cependant sur ces annotations que M. Renouvin se fonde pour faire fi des témoignages. Devant trois témoignages, un russe, un français, un anglais d'une part, et une annotation allemande de l'autre, qui n'offre pas toute garantie d'interprétation ni même d'exactitude, je crois aux témoignages ; M. Renouvin croit à l'annotation.

En présence de ces témoignages relatant que la dépêche de

Guillaume II est arrivée à Péterhof avant 16 heures, tenant d'autre part un certain compte des annotations allemandes, je m'étais donc dit que la dépêche avait dû être envoyée vers 13 heures (heure allemande) et parvenir vers 15 heures (heure russe). Sazonof arrivant à 15 heures chez le Tsar, pour lui faire signer l'ordre de mobilisation générale, avait dû trouver entre les mains de celui-ci le télégramme du Kaiser et en prendre connaissance à Péterhof même. J'avais conduit mon récit en conséquence.

Or, que dit Sazonof dans ses Souvenirs, parus, je le répète, après la première publication de mon livre ? Ceci :

Il [le Tsar] avait reçu le matin du 30 juillet un télégramme de l'Empereur Guillaume, où celui-ci lui disait que si la Russie continuait sa mobilisation contre l'Autriche-Hongrie, il serait dans l'impossibilité de poursuivre le rôle de médiateur dont il s'était chargé. La décision à prendre retombait entièrement sur le Tsar qui devait se décider pour la paix ou pour la guerre. Cette dépêche n'était pas encore parvenue jusqu'à moi ; j'en pris connaissance dans le bureau de l'Empereur (p. 218).

« *J'en pris connaissance dans le bureau de l'Empereur.* » Exactement ce que j'avais imaginé... disons plus simplement déduit.

M. Paléologue, sir G. Buchanan, le général Danilof n'assistaient pas à l'entretien du Tsar et de Sazonof, argumente M. Renouvin. Sazonof y assistait ! M. Renouvin va-t-il encore démentir ce témoignage, ce quatrième témoignage, et le plus autorisé qui soit, à l'aide de son annotation allemande?

3° La fausse nouvelle du « Lokal Anzeiger ». — Le 30 juillet, à 13 heures, à Berlin, une édition spéciale du *Lokal Anzeiger,* journal officieux de l'Etat-major et du Kronprinz, lançait par une édition spéciale la fausse nouvelle de la mobilisation générale de l'armée et de la flotte allemandes, manœuvre qui avait pour but d'amener la Russie à décréter la première la mobilisation générale et de fournir ainsi à l'Allemagne le prétexte de lui déclarer la guerre. L'ambassadeur de Russie à Berlin, Sverbéïef, télégraphiait aussitôt à Saint-Pétersbourg la fausse nouvelle. D'après M. Renouvin et les historiens allemands, cette dépêche n'a pu arriver que trop tard en Russie pour avoir une influence sur la décision du Tsar de signer la mobilisation générale. J'ai jugé

au contraire que la dépêche de Sverbéïef était arrivée à temps et qu'elle avait pu être connue du Tsar et de Sazonof au moment où la décision à prendre était en train de se délibérer entre ces deux personnages. Bien entendu, à la différence des deux premiers points en discussion où je considère les faits avancés par moi comme acquis à l'histoire, je ne donne pas celui-ci pour rigoureusement certain, c'est-à-dire que je n'entends pas affirmer que ce soit la fausse nouvelle du *Lokal Anzeiger* qui ait décidé le Tsar à donner sa signature. Il me suffit que la chose soit possible, vraisemblable même, qu'aucune objection d'ordre chronologique n'y contredise, comme le prétend M. Renouvin, pour que je me sois trouvé en droit d'utiliser cette version dans mon récit. Je m'appuyais sur trois textes, un du général Danilof, un autre du gouvernement provisoire de Kérensky, indiquant tous deux comme une des causes de la mobilisation générale russe la fausse nouvelle du *Lokal Anzeiger*, et dont M. Renouvin ne souffle mot dans sa réponse, et un troisième de Sverbéïef, qui, loin d'« aller contre ma thèse », comme le dit sommairement M. Renouvin, sans d'ailleurs daigner expliquer comment, détruit au contraire complètement la sienne, établissant d'une façon formelle que la dépêche qui transmettait la fausse nouvelle était arrivée à Pétersbourg à 16 heures (heure russe), soit au moment où Sazonof s'efforçait d'obtenir du Tsar la signature de l'oukase.

M. Renouvin me cite du Sazonof. Je lui en citerai aussi. Voici comment Sazonof s'exprime dans ses Souvenirs sur cet incident :

Le 30 juillet, vers midi [exactement 13 heures], un journal officieux, le *Lokal Anzeiger*, avait fait paraître une édition spéciale annonçant la mobilisation de l'armée et de la flotte allemandes. C'est ce dont Sverbéïef m'avisa par télégramme, quelques minutes après l'apparition du journal. Je reçus cette dépêche deux heures après son envoi [*donc à 16 heures, heure russe*]. Peu après l'expédition de son télégramme, Sverbéïef fut appelé au téléphone et reçut de von Jagow le démenti de la mobilisation allemande. Il me transmit également ces derniers renseignements. Mais cette fois la dépêche ne me parvint qu'avec un long retard... L'explication la plus plausible de ce fait, et celle qui s'offre d'elle-même, est que ce deuxième télégramme fut volontairement retardé. Nous ne pouvons, naturellement, en posséder aucune preuve, mais les opinions d'un certain nombre de personnes qui remarquèrent

le fait coïncident. Selon elles, le retard du télégramme de l'ambassadeur de Russie était voulu par le gouvernement allemand : celui-ci espérait par ce moyen accélérer la mobilisation russe, en prolongeant l'effet de la première communication du *Lokal Anzeiger*, qui fut ensuite démentie ; tout cela dans le but que, aux yeux de l'Europe et encore plus de l'opinion publique allemande, la Russie fût rendue responsable de la guerre. (*Années fatales*, pp. 212-213.)

La cause me paraît entendue.

Certes, les historiens sont gens éminents et qui sont volontiers portés à considérer avec quelque dédain, du haut de leur chaire professorale, les modestes romanciers. Mais, comme tous les humains, ils sont sujets à l'erreur. Ils se trompent quelquefois, — surtout quand ils se laissent aller à des partis pris d'ordre extra-historique. Et il peut arriver alors que ce soit aux romanciers de leur faire la leçon.

LOUIS DUMUR.

## *CHRONIQUE DE BELGIQUE*

Le prix Picard. — M. Michel de Ghelderode. — L'Exposition James Ensor au Palais des Beaux-Arts. — Mémento.

*La Libre Académie de Belgique*, fondée en 1901 par Edmond Picard, vient de décerner son prix annuel à **M. Michel de Ghelderode**. Ce prix, qui pour les Belges revêt l'importance du Prix Goncourt, n'est cependant pas, comme celui-ci, réservé aux seuls romanciers. Moins exclusif que l'illustre solitaire d'Auteuil, Edmond Picard cultivait plusieurs lauriers et c'est au profit d'un juriste, d'un écrivain ou d'un artiste que, chaque année, *La Libre Académie de Belgique* en prélève une couronne.

Parmi les anciens lauréats du Prix Picard figurent le musicien Jongen, l'essayiste Louis Dumont-Wilden, le peintre Rik Wouters, l'architecte Sneyers, le juriste Holbach et d'autres, dont les noms, déjà remarqués à l'époque, ne firent que s'affirmer dans la suite. Quelque opinion que l'on ait sur ce genre de récompenses, le prix Picard, par l'étendue des domaines qu'il revendique et la qualité de ses lauréats, garde donc un prestige que lui disputent en vain d'autres prix officiels, d'un import plus considérable et d'un éclat au moins égal.

M. Michel de Ghelderode l'a conquis de haute main en s'attribuant l'unanimité des suffrages. C'est dire le mérite de son œuvre

et la valeur de sa personnalité. Cependant, il n'est guère connu en dehors d'un cercle restreint d'admirateurs. Les salons ignorent les ressources de son esprit et pour avoir écrit une quinzaine d'œuvres, toutes marquées au coin d'une incontestable originalité, il n'est pas de ceux dont s'entretiennent les esthètes des thés mondains et des petites revues. Ses pièces de théâtre — car c'est au théâtre qu'il s'est en majeure partie consacré — n'ont point affronté les scènes officielles.

Quel directeur, conscient de sa mission, s'aviserait d'ailleurs d'inscrire à son programme des œuvres qui, comme celles-ci, sont résolument hostiles aux modes du jour?

Ses livres n'ont point connu d'impressionnants tirages et, sans l'appui de *La Renaissance d'Occident* qui eut l'honneur de le découvrir, il est permis de supposer que jamais éditeur belge ne se serait avisé de le tirer de l'ombre.

Mais, se demandera-t-on, M. de Ghelderode n'est-il donc qu'un incompris et le trophée qu'il vient de conquérir, tout en le libérant de l'indifférence dont il fut jusqu'ici la victime, ne consacre-t-il pas la ténacité d'un effort plutôt que les mérites d'une œuvre en somme assez peu répandue?

Pour qui aborde l'un ou l'autre de ses ouvrages, surtout s'il a l'amour de la logique et de la clarté, M. de Ghelderode, à coup sûr, demeure souvent compact et ténébreux. Sa pensée réprouve d'instinct la souplesse latine et, bien qu'il écrive en français, c'est l'âme flamande dans tout ce qu'elle renferme de véhément, de tortueux et d'imprécis qui transparaît dans ses écrits. Son verbe balafré d'éclairs, mais troublé d'incessants remous, se plie malaisément aux exigences syntaxiques, et bien plus qu'à la vie, trop exigeante pour le satisfaire, c'est à la légende, dont la fantaisie le ravit, qu'il emprunte sa nourriture spirituelle. Son plaisir, M. de Ghelderode le trouve parmi des héros imaginaires comme Faust, Barrabas et saint Antoine, ou dans la compagnie de personnages réels, mais transfigurés par l'imagination populaire, comme cet étonnant *Keizer Karel* (Charles-Quint) du folklore gantois. Avec eux, point de rigueur. Parés de merveilleux atours comme ils le sont dans nos mémoires, ils ne font que gagner au zèle d'un nouvel habilleur. Tous, depuis des siècles, habitent un fabuleux royaume où ils accueillent avec un évident plaisir les enchanteurs assez hardis pour les induire en aventures inédites.

Reconnaissons que la baguette dont use M. de Ghelderode n'est empruntée ni aux enchanteurs ni aux fées. A leur concours aimable, ce jeune Macbeth préfère les redoutables talismans des sorcières. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement, puisque la race dont il se revendique et qu'il prétend honorer de toute la fougue de ses trente ans est issue d'une terre brumeuse propice aux larves et aux fantômes ?

Des brouillards et des pluies, qui la baignent durant les mois d'hiver, naissent à chaque heure du jour et de la nuit, d'innombrables spectres qu'après Breughel et Jérome Bosch, James Ensor fixa dans maintes de ses toiles et dont Maurice Maeterlinck, dans ses premiers drames, évoqua plus d'une fois les maléfices.

Mais que survienne le printemps avec ses féeries ensoleillées et ses blanches processions, ou que naisse l'été avec la frénésie de ses kermesses, aussitôt cette terre hantée déchire son suaire pour retentir de prières et de chants, de cris et de fanfares que de village en village, à coups de trompette et de gueule, propageront Ulenspiegel et Pallieter.

Véhéments et contradictoires comme le sol où ils sont nés, les héros de M. de Ghelderode s'enivreront donc des sèves violentes qu'ils y puisent et, selon les jeux de leur humeur, passeront sans encombre de la folie dionysiaque à la plus anxieuse des mélancolies. Si bien qu'hésitant sans cesse entre deux excès, ils ne manifesteront leur existence que par une constante démesure et, malgré leur souci de s'imposer à la vie, resteront constamment en marge de la réalité.

Sont-ce des hommes, comme le souhaite M. de Ghelderode, ou des fantômes, comme ils nous apparaissent sous leurs vêtements d'emprunt ?

Leur masque ne les trahit guère, et c'est une grimace qui les identifie. Du monarque à l'ivrogne et du héros au pitre, qui sont les confidents habituels de M. de Ghelderode, tous sont en proie à la même démence.

*Dramafarce* : C'est ainsi que M. de Ghelderode baptise entre autres un *Don Juan*, récemment paru à *La Renaissance d'Occident*.

De fait, ce Don Juan ne rappelle en rien le calme héros baudelairien, ni même le fougueux confident des haines et des rancunes byroniennes. Livré à une foule hagarde où ivrognes, nègres

salaces, prostituées, clowns et fous déchiquettent à coups de blasphèmes et de railleries les lambeaux de sa mélancolique fierté, il sombre lui-même dans l'odieux sabbat, non sans s'exhaler dans ce cri pathétique : « Je suis celui qu'il me plaît d'être », qui trahit à la fois son orgueil, son dégoût et, à travers eux, le tourment secret de son historiographe.

« Je suis celui qu'il me plaît d'être »... Est-il, en effet, plus éloquente profession de foi pour un artiste qui, comme M. de Ghelderode, se sent en proie à une insatiable volonté de puissance et qui, dans un chaos d'idées mal affermies et de rêves informulés, aspire confusément encore, mais de toute sa juvénile ardeur, à cette lumière souveraine que, tôt ou tard, une âme inspirée réclame des ténèbres qui l'emprisonnent ? Jusqu'à présent, M. de Ghelderode n'a point entrevu cette lumière. Comme au premier jour, il demeure captif de l'ombre. Peut-être même ne se plaint-il pas de son sort. Car, nourri de beaucoup de littérature, stimulé par une existence riche en avatars et complice involontaire d'un romantisme qu'il renie, tout le convie en effet à déformer d'un trait passionné les êtres et les choses qui le sollicitent.

Ne lui demandons donc ni ordre ni clarté et ne considérons pas son œuvre actuelle sous l'angle d'une trop stricte raison. Contentons-nous d'admirer sa puissance qui est réelle, d'aimer son pittoresque qui est indiscutable, d'envier sa richesse qui est grande et de saluer dans ce jeune homme, possédé par un des plus beaux démons qui soient, un rénovateur possible du théâtre contemporain.

Chose curieuse, c'est le même démon que nous retrouvons chez cet autre Flamand visionnaire, le peintre **James Ensor**, dont l'œuvre à la fois étrange et magnifique illustre en ce moment le *Palais des Beaux-Arts.*

Après l'apollinien Bourdelle, le mystérieux et troublant meneur de chimères ; après Deucalion et son peuple harmonieux, Méphistophélès et sa troupe démoniaque ; après les rêves magnifiquement ingénus d'un grand sculpteur, les inquiètes songeries d'un grand peintre.

Pour célèbre qu'elle soit, l'œuvre de James Ensor, surtout si, comme cette fois, elle nous est offerte dans son ensemble, n'en reste pas moins féconde en découvertes. Ce peintre prestigieux qui, il y a cinquante ans déjà, ouvrait la voie aux plus auda-

cieux artistes d'aujourd'hui, a en effet enfermé dans ses toiles d'occultes trésors dont la splendeur, subordonnée aux caprices de l'heure, éclate selon les jeux d'un rayon ou d'une ombre, en incessants miracles de couleur. Car riche à la fois d'instincts et de prescience, James Ensor s'est toujours plu à bannir de ses ouvrages les pittoresques facilités auxquelles s'engluent les foules pour n'y laisser triompher que les éléments essentiels, propres à lui assurer la gloire dont il se sentait l'élu. C'est surtout dans les œuvres de sa première période que s'affirme cette victoire. Mais le démon qui l'y mène n'en revendique pas encore tous les lauriers. A peine atteste-t-il sa présence par l'insolite éclat d'un ton ou la hardiesse d'une courbe imprévue. Jamais cependant il ne s'avisera de libérer un corps ou un objet des formes qui le délimitent. Fleurs, fruits, visages, meubles, tentures, paysages urbains ou marins, tous sujets empruntés en somme à la vie quotidienne, s'inscrivent ainsi sur les toiles d'Ensor en traits aussi souples que rigoureux. Ce n'est donc point dans une anarchie formelle que gît l'originalité d'Ensor. Mille artistes, avant ou après lui, ont chanté ou chanteront le même thème sur des rythmes identiques. Mais, pétries dans une matière sublimée et imprégnées d'une lumière d'au delà, les œuvres d'Ensor, sans renier la vie dont elles sont issues, ressuscitent dans la durée de fugitives apparences qui, s'interpénétrant de leurs ondes, reprennent soudain corps et s'assurent ainsi, grâce au seul prestige d'un pinceau inspiré, l'éternité que leur refusait le dieu qui les avait créées.

De là l'extraordinaire envolée de toiles qui, comme *Le Salon bourgeois* et *La Mangeuse d'huîtres*, ne s'évadent pourtant pas d'un banal décor. De là encore la spiritualité de ces natures mortes, qui de simples divertissements picturaux se haussent au lyrisme du *De Natura rerum*.

Une force secrète bouillonne dans ces œuvres, lancées comme un défi à la face des Dieux vaincus.

Mais peu à peu, le démon familier du peintre réclame sa délivrance et prétend dévoiler ses fantasmagories au grand jour. C'est alors que de leur transposition, Ensor glisse à un interrogatoire angoissé des choses.

Sous ces meubles, d'entre ces fruits, dans ces rues, sur ces flots paisibles qui tentent ses yeux hallucinés, rôdent des tourbillons d'esprits dont les rires et les sarcasmes se mêlent aux

craquements du bois, aux plis des tentures, aux jeux silencieux de la sève, à la ruée des foules et à l'harmonieuse cadence des vagues. Cette fois, le démon n'est plus le double inavoué du peintre. Griffes tendues, il conduit délibérément ses pinceaux. Ce sont ses griffes qui feront bâiller la grimace de ce squelette et tordront le rictus de ce masque. Ce sont ses griffes qui s'accrocheront aux banderoles de cette rue en fête et aux gargouilles de cette cathédrale ; ce sont ses griffes encore qui, d'un burin cruel, mordront le cuivre où, parmi des diables agressifs, s'inscrit le visage du peintre envoûté.

Au chantre de la vie se mêle désormais l'étonnant visionnaire des sabbats dont Jean Lorrain célébrera la juste gloire et qui, après avoir marqué de son empreinte le théâtre de Fernand Crommelynck, s'insinue non moins victorieusement dans celui, tout récent, de M. de Ghelderode.

Avec moins de sérénité que le Léonard de Vinci des *Grotesques* et plus d'abandon que le Goya des *Caprices*, James Ensor célèbre donc, à son tour, le Janus qui dans tout être humain oppose son double visage aux embûches du destin. Seuls les tout grands artistes s'en montrent capables. L'exposition ouverte en ce moment au Palais des Beaux-Arts prouve que James Ensor est de ceux-là.

Mémento. — Le 19 décembre, la Belgique intellectuelle a fêté le poète Albert Giraud. Il en sera reparlé dans la prochaine *Chronique de Belgique*. *Au Résidence Théâtre* après deux pièces belges assez désarmantes, M. Léon Bernard et Mme Perdrières dans *l'École des femmes*, M. Alcover et Mme Colonna Romano dans *Tartufe*, ont glorifié Molière d'inoubliable façon.

GEORGES MARLOW.

## LETTRES ALLEMANDES

Charles Andler : *La maturité de Nietzsche jusqu'à sa mort*, aux éditions Bossard, Paris. — Hans Prinzhorn : *Nietzsche und das XX. Jahrhundert* (Nietzsche et le 20e siècle), chez Niels Kampmann, Heidelberg. — Bernhard Diebold : *Der Fall Wagner. Eine Revision* (le cas Wagner, une revision). Frankfurter Societats-Druckerei, Frankfurt a/M. — Hermann Hesse : *Betrachtungen* (Méditations), chez S. Fischer, Berlin. — Leopold Ziegler : *Magna Charta einer Schule* (la « magna Charta » d'une Ecole nouvelle), chez Otto Reichl, Darmstadt. — Mémento.

Après quelques années de silence, M. Andler nous donne aujourd'hui le 5e volume — qui se place à vrai dire le 4e dans le

plan de la série complète — de ses magistrales études sur la vie et la pensée de **Nietzsche**.

La maladie et le deuil, nous dit-il dans son introduction, ont prolongé le délai que je m'imposais par scrupule scientifique. Il y a beaucoup de douleur entre ce volume et les précédents. Ce n'est pas une mauvaise préparation à une intelligence approfondie de Nietzsche et, quand on a reçu cette préparation, on le suit mieux dans les royaumes ténébreux où il descend pour nous rapporter la lumière.

Aussi bien l'intérêt du présent volume est-il surtout d'ordre intime et psychologique. Nous suivons Nietzsche dans sa dernière étape, depuis son départ de Bâle jusqu'à la catastrophe de Turin, à travers les sites merveilleux qui sont devenus les « paysages intérieurs » de sa méditation ; nous mettons nos pas dans les siens, nous refaisons toutes ses lectures, nous assistons à la germination de sa dernière philosophie, née de tant de hasards, divins ou cruels, et parmi tant de mystiques éblouissements. Un cortège de figures amies l'accompagne encore : Malwida von Meysenberg, Peter Gast, Paul Rée, Lou Salomé, Meta de Salis, Heinrich von Stein, sans compter l'ami des heures sombres, Overbeck, — cortège qui peu à peu se disperse et s'éloigne (« ç'a toujours été un danger d'approcher Nietzsche ») pour faire place à un cortège invisible d'ombres, de fantômes, de « doubles », à mesure que la pensée ombrageuse de Nietzsche s'enferme dans une solitude toujours plus envahissante. Deux spectres en particulier l'obsèdent, qui s'affrontent et se disputent sa raison, comme déchirée entre eux : le Crucifié et Dionysos.

Comment un cerveau humain résisterait-il à de telles clartés ? Le fragile équilibre de sa raison ne put durer. Elle se dissocia. Il en traîna dans la conscience de Nietzsche quelques haillons fulgurants et disjoints.

Ainsi se pose le problème central de la maladie de Nietzsche. On comprend que répugne à M. Andler la brutalité d'un diagnostic médical posthume qui d'ailleurs n'expliquerait rien :

La médecine mentale parle ici volontiers de névrose. Laissons-lui son langage et parlons le nôtre... Sa dépouille consumée par le feu intérieur appartient seule aux psychiatres.

Une question pourtant se pose. La folie de Nietzsche est-elle simplement une conséquence *accidentelle* du travail fiévreux de sa pensée, de la nouveauté des problèmes, des intuitions, des

attitudes morales que sa vocation de prophète lui imposait, ou est-ce l'aboutissement nécessaire d'une constitution pathologique, héréditaire ou acquise, bref d'une lézarde préexistante qui a sournoisement dissocié cet organisme mental, tout en laissant temporairement intactes en lui des facultés anormales de réaction, d'intuition et de lucidité ? Pareillement sa philosophie est-elle, comme il disait en parlant des Grecs, « une névrose de la santé », ou encore une de ces « héroïques fureurs des hommes de la Renaissance », dont parle M. Andler, « et qui débordait d'eux sur le monde en certitudes lyriquement proclamées ? » Ne faut-il pas plutôt y voir les masques successifs dont se couvre un *fatum* biologique qui déroule ses phases suivant une progression inexorable — l'illusion fiévreuse jouée par un malade pour donner le change à des lucidités désespérantes, en même temps qu'un défi hautain jeté à la vie ravagée jusque dans ses ultimes fondements? Mais comment déchiffrer les linéaments profonds de cette physionomie uniquement occupée à se dissimuler sans cesse sous un masque ? Sans aucun doute, Nietzsche a toujours porté en lui le pressentiment de la catastrophe dont l'imminence n'avait d'ailleurs pas échappé à quelques témoins clairvoyants. Et il n'est pas moins certain qu'il ne s'est jamais senti si triomphalement heureux, si irrésistiblement victorieux, que lorsqu'il était arrivé au bord même de l'abîme qui allait engloutir sa raison. Mais cette frénésie destructrice, cet enthousiasme nihiliste, est-ce bien là l'attitude qui convient à un Précepteur de l'humanité — et cette démence sacrée, l'humanité peut-elle la faire entrer sans dommage dans l'économie normale de sa vie ?

Questions troublantes auxquelles le livre de M. Andler ne nous donne pas encore de réponse définitive. Mais sans doute est-il prématuré et présomptueux de solliciter cette réponse et de prétendre anticiper la synthèse finale réservée pour un dernier volume. Pour l'instant, il manque encore la coupole à la basilique inachevée. Nous l'avons vue sortir de ses soubassements profonds et s'élever peu à peu la maçonnerie monumentale de son architecture à la fois massive et aérienne, savante et artistique. Déjà il apparaît combien elle est imposante par ses proportions grandioses, par la sévérité grave de son style, et combien elle domine de haut « ces fragiles constructions néo-romantiques » auxquelles il est fait allusion, « où excellent les Allemands d'aujour-

d'hui, dans leur insurrection contre les méthodes de l'histoire ».

Le petit livre de M. Prinzhorn, **Nietzsche et le XX^e^ siècle**, se propose des ambitions plus modestes. Il s'agit simplement de tirer l'horoscope de la destinée posthume du philosophe et de marquer comment se posent à cette heure les problèmes fondamentaux qu'elle soulève. Il semble qu'on ait définitivement renoncé à ramener sa pensée à l'unité d'un système ou d'une doctrine. Ce qui fait l'originalité de Nietzsche, comme de Rousseau, de Goethe ou de Hölderlin, c'est d'avoir été un annonciateur, c'est d'avoir préparé la naissance d'un type d'humanité nouveau — *ein neues Menschenbild.* Il y a été amené par trois intuitions décisives : celle du dionysisme qui a donné le coup de grâce à toutes les formes surannées du rationalisme spiritualiste ; celle du transformisme évolutionniste qui a jeté bas les vieilles idoles de l'idéalisme moral ; et enfin sa psychologie du nihilisme européen, d'où une Europe nouvelle ne pourra sortir que par le moyen d'une transmutation radicale des valeurs. Mais encore faut-il faire le départ chez Nietzsche entra le prophète du surhumain, dont les prédications paraissent aujourd'hui bien utopiques, et le psychologue de la décadence qui a fondé vraiment une connaissance nouvelle de l'homme. L'héritage de cette psychologie nouvelle a été recueilli par une triple descendance : l'école psychanalytique ; Stefan George et son groupe ; enfin Klages, le fondateur de la « caractérologie ». — On trouvera sans doute un peu expéditive et sommaire cette liquidation de l'héritage nietzschéen. Manifestement M. Prinzhorn se rattache à l'école de M. Klages, qu'il proclame le vrai héritier et continuateur de Nietzsche et dont il adopte en somme les conclusions, exposées dans un livre sur « les conquêtes de Nietzsche dans le domaine de la psychologie », qui a été analysé ici même (1). D'après ce livre, Nietzsche est le premier philosophe qui ait vraiment libéré la vie de la tyrannie de l'Esprit ; c'est là ce qui fait, malgré son nihilisme désespéré, le sens durable de son immoralisme dionysien. Mais, par une singulière inconséquence, il finit pourtant par imposer à la vie le contrôle et la tyrannie d'un nouveau fanatisme moral.

Dans quelques pages éblouissantes de verve, intitulées **le cas Wagner. Une révision**, M. Diebold, l'éminent critique

(1) *Mercure de France*, numéro du 15 novembre 1927, p. 232-234.

dramatique rapporte les impressions d'un récent pèlerinage à Bayreuth. Décidément Wagner est aujourd'hui bien démodé. Il a d'abord un premier tort : il est d'hier. Or, il est permis d'être d'avant-hier ; on a droit alors tout de même à quelques égards. Mais ce qui est d'hier est impitoyablement dénigré et mis au rebut. M. Diebold découvre à cette désaffection encore d'autres causes. D'abord d'ordre politique. Richard Wagner a été accaparé par les chauvins allemands et par les partis de droite. D'instinct l'élite intellectuelle s'est détournée de lui — celle du moins qui veut une Allemagne et une Europe nouvelles. — Puis Wagner n'a plus la faveur du Kapellmeister d'aujourd'hui, car on ne se bat plus pour sa musique. — Symptôme plus grave : les snobs ont pris parti contre lui.

Peut-être est-ce Nietzsche le premier responsable de cette trahison des snobs. Car dans son « cas Wagner », il a le premier lancé l'anti-wagnérisme comme article sensationnel. Et les snobs de surenchérir. Ils n'ont pas vu qu'il s'agissait là d'une querelle de ménage où ils n'avaient pas voix au chapitre ; que cet « Anti-Wagner » aurait pu aussi bien s'intituler « l'Anti-Nietzsche » ; que la même décadence, dont Nietzsche dénonçait les symptômes et les tares chez Wagner, se retrouvait chez lui-même, simplement transposée en critique philosophique ; qu'il ne faisait en somme que formuler négativement, sous forme de lucidité psychologique et critique, ce que l'autre exprimait positivement, sous forme d'ivresse et de création artistiques ; et que sans doute même la prose de Nietzsche n'existerait pas dans l'orchestre wagnérien. — Mais l'heure est venue de retrouver le *vrai* Wagner, celui dont l'instinct premier fut d'un révolutionnaire impénitent, et qui, dans les *Maîtres chanteurs*, a donné, comme Goethe dans son *Faust*, au peuple allemand un symbole où celui-ci se reconnaîtra toujours.

Un livre de Hermann Hesse est toujours un bain de sincérité, de jeunesse et de poésie. On en sort intérieurement renouvelé, purifié, avec des facultés d'âme accrues. Il n'y a pas de prose plus délicate et plus sensitive que la sienne. Son dernier volume, **Betrachtungen** (*Méditations*), ne saurait s'analyser. C'est un recueil de morceaux disparates, écrits à des époques très distantes. Et pourtant, soit que l'auteur nous raconte ce qu'il a éprouvé certain soir, en écoutant de la vieille musique d'église, qu'il

nous fasse la confidence de ses rêves d'ermitage, ou qu'il épie ce qui peut affleurer d'âme sur les visages fermés de deux étrangers dans un compartiment de chemin de fer ; soit encore qu'il évoque la tragédie de Goethe vieillissant ou qu'il scrute douloureusement sa propre œuvre, c'est toujours le même accent de sincérité, le même timbre de voix qui va directement à l'âme. Quelques chapitres plus longs se détachent avec un relief plus accusé, en particulier ceux qu'il a consacrés à Dostoïewski et aux *Frères Karamasoff*.

Que la jeunesse européenne, tout au moins l'allemande, ait trouvé son écrivain préféré dans Dostoïewski, non dans Goethe, ni même dans Nietzsche, voilà qui est d'une importance décisive pour notre avenir... L'Allemagne se livre grande ouverte, presque sans défense, à l'esprit des Karamasoff, à Dostoïewski, à l'Asiatisme, plus qu'aucun autre pays d'Europe, l'Autriche exceptée...

Sur cet « esprit des Karamasoff », présenté comme symbole du déclin de l'Europe, on trouve là les pages les plus pénétrantes qui aient jamais été écrites. En dehors de son charme littéraire, le livre de Hesse offre ainsi l'intérêt d'un document psychologique et moral de toute première importance.

Le récent livre de M. Léopol Ziegler, **Magna Charta einer Schule** (*la Magna Charta d'une Ecole nouvelle*), est une tentative curieuse pour dégager de certaines théories historiques, linguistiques, mathématiques, biologiques, anthropologiques et sociologiques modernes le plan et l'esprit d'un enseignement scolaire nouveau. L'auteur est frappé de l'irrémédiable décadence des humanités classiques, qui ne répondent plus à la réalité contemporaine. Il porte un jugement non moins sévère sur l'enseignement moderne ou « réel », à base purement scientifique, c'est-à-dire intellectualliste et technique. Car cet enseignement tend à rompre les liens avec le passé, il ignore le sens mystique de la communauté humaine, il sacrifie *l'homo divinans* à *l'homo sapiens* ou *faber* et il aboutit de ce fait à une sorte d'irréligion, à une véritable « dépotentialisation sacrale » de l'humanité. Résolument l'auteur propose un type nouveau d'école, religieuse et idéaliste, *die Gesinnungsschule*, où l'enseignement se fonderait sur la triple réalité de la communauté historique, de la technique moderne, de la biologie et de l'anthropologie contemporaines. Cet enseignement se proposerait avant tout de mettre en évidence la

place de l'homme dans l'univers et dans la communauté humaine, de relever la relativité des systématisations rationnelles et de restaurer le sens religieux, mystique et magique, des puissances irrationnelles, « sacrales », sur lesquelles se fondent en dernière analyse toutes les communautés, toutes les supériorités et toutes les hiérarchies humaines. Il faudrait un volume pour exposer et discuter les vues ingénieuses de l'auteur, empruntées à certaines théories linguistiques, aux théories d'Einstein sur la relativité, aux théories nouvelles sur les lois d'hérédité et de mutation, aux idées sur la participation magique chez les peuples primitifs, etc., etc. Mais où trouver l'Aristote ou le Hegel nouveau qui réalisera la « synopsis » de toute cette encyclopédie, encore à l'état de chaos diffus ? Et puis, une question préalable se pose : est-il bien opportun d'initier de jeunes cerveaux dénués de critique à cette science toute neuve, en train de se faire, et encore à l'état de nébuleuse, plutôt que de commencer par former leur jugement, leur caractère et leur sens critique en s'appuyant sur l'acquis solide des disciplines séculairement éprouvées ?

Mémento. — La maison d'édition Reichl à Darmstadt publie sous forme de volumes détachés deux remarquables études qui avaient déjà paru dans la dernière série des conférences faites à l'Ecole de Sagesse de Darmstadt, sous le titre de *Mensch und Erde*, et dont nous avons rendu compte dans le numéro du *Mercure* du 15 février 1928. C'est d'abord le lumineux exposé du regretté Max Scheler, *die Stellung des Menschen im Kosmos* (la place de l'homme dans le Cosmos), livre devenu, hélas ! une sorte de testament philosophique de ce puissant esprit, enlevé depuis en pleine production et dont la pensée était encore en voie de transformation. — Et puis la suggestive étude de Hans Much, *Das Wesen der Heilkunst, Grundlage einer Philosophie der Medizin* (l'Esprit de la thérapeutique ; esquisse d'une philosophie de la médecine). Sous forme d'aphorismes philosophiques se trouve exposée ici une manière toute nouvelle d'étudier les problèmes de la maladie et de la thérapeutique, méthode tendant à établir pour chaque cas particulier une sorte d'horoscope individuel où se révélerait un *fatum* biologique, par l'analyse des influences prénatales et planétaires, des réactions et des immunités spécifiques à l'égard des germes morbides fractionnés dans tous leurs éléments. Appuyé sur une solide expérience médicale et sur des recherches de microbiologie très minutieuses, en même temps que sur une haute culture philosophique, ce livre s'adresse à un public de moralistes autant que de praticiens.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

## LETTRES ITALIENNES

Francesco Chiesa : *Villadorna*, Mondadori, Milan. — Francesco Perri : *Emigranti*, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *Donna nel Sole ed altri idilli*, Mondadori, Milan. — Ferdinando Martini : *Confessioni e Ricordi, 1859-1892*, Treves, Milan. — Alberto Viviani : *Ho incontrato Manon*, Ceschina, Milan. — Alberto Viviani : *Eroica del Mare*, Bemporad, Florence. — Angelo Frattini : *L'Amante a Mille Chilometri*, Corbaccio, Milan. — Renzo Levi Naim : *Firenze, Gigina ed io*, La Vangheggia, Florence. — Mémento.

Les prix littéraires, qui sévissent en France, se mettent à fleurir en Italie : prix Bagutta, prix des Trente, prix Mondadori, et quelques autres encore. Il y a une différence fort sensible, d'esprit, de manière, de portée aussi, entre ce qui se fait ici et ce qui se fait là-bas. En France, l'attribution d'un prix littéraire n'est plus un événement. En Italie, c'est autre chose qu'une cérémonie mondaine, et les lettres y sont intéressées. La curiosité du public est touchée, et la librairie s'en ressent d'une façon assez sensible. Mais ce serait là une question secondaire ; l'essentielle est de savoir si les jurys italiens récompensent de bons ouvrages ; et nous devons reconnaître qu'ils ont en général la main fort heureuse. Ainsi l'Académie Mondadori, qui a couronné dernièrement **Villadorna** de Francesco Chiesa et **Emigranti** de Francesco Perri.

En Italie bien plus encore qu'en France, ce que nous appelons le régionalisme est à la mode. Sans nous perdre dans des digressions esthétiques sur le *Strapaese* et sur la *Stracittà*, il faut tout d'abord constater que les Italiens sont arrivés aujourd'hui à une valeur de la région, moins superficielle, moins extérieure que la nôtre. En France, nous n'en sommes guère qu'aux pittoresques mascarades qui transforment chaque été de jolies figurantes de Montmartre en paysannes de l'extra-Ouest ou de l'extra-montagne. Ce que nous cherchons dans le roman terrien, c'est une couleur assez forcée, le plus souvent artificielle, qui piquera la curiosité d'un public citadin et international.

La véritable nature française n'y est pas. Du moins en général. Et quand elle s'y trouve, combien sont capables de l'apprécier ? Il faut avoir vécu dans la lande girondine pour comprendre exactement les types de François Mauriac. C'est pourquoi nous voyons le plus souvent la critique s'égarer lorsqu'elle parle de ses livres.

La critique italienne s'est en général retrouvée lorsqu'elle a

examiné la *Villadorna* de Francesco Chiesa. Et pourtant il y a peu de pays ayant une telle saveur de terroir, une nature aussi pleine, une valeur de *Strapaese* aussi entière que cette région de Mendrisio et de Chiasso, comprise entre Varese et les lacs de Come et de Lugano. C'est l'odeur de la bonne terre lombarde, moins grasse que dans la *Bassa*, avec quelque chose de plus délié qui annonce l'esprit montagnard. Une frontière politique peut sinuer là-dedans sans altérer le moins du monde le caractère propre des gens qui vivent en deçà ou au delà.

Fogazzaro, qui n'était qu'accidentellement du pays, avait défiguré le lac de Lugano en le donnant comme le Tibériade du modernisme ; et l'exaltation sentimentale de ses personnages ne correspond pas au calme si pondéré des naturels du Ceresio et de ses environs. Le roman de Tommaso Grossi se ressent trop du romantisme ; et il se passe au bord du lac de Come, déjà fort différent. C'est aussi pour une grande part le cadre où évoluent les *Fiancés* de Manzoni, dont par ailleurs le lombardisme s'attife, quelques-uns ont dit fâcheusement, avec les *riboboli* du Stenterello florentin. De Marchi a peint plutôt le Milanais, et même l'Ambrosien, ce qui est une nuance. De sorte que *Villadorna* se trouve exprimer un terroir jusqu'ici à peu près inexploité, fort riche, très caractéristique comme esprit, sans aucun pittoresque de surface. Francesco Chiesa a su admirablement équilibrer sa manière avec la matière. L'intrigue ne court pas. Y en a-t-il seulement une ? L'intérêt de son livre, si atttachant, est fait de la vérité des types et du calme très savoureux avec lequel ils noussont présentés. C'est un art fort maître de soi, profond, étoffé, et qui fait que *Villadorna* restera comme un des meilleurs ouvrages contemporains. Véritablement un excellent livre.

Sans doute, en lui donnant comme compagnon les *Emigrants* de Francesco Perri, le jury Mondadori a voulu tenir la balance égale entre Nord et Midi pour ne pas avoir maille à partir avec les *Strapaesani* de la Calabre. Au vrai, il est difficile d'imaginer pays plus différents que celui de *Villadorna* et celui des *Emigrants*. On dirait qu'ils sont séparés par la moitié de la terre ; et les Pandurioti doivent se trouver moins dépaysés en faisant des terrassements dans l'Ohio que s'ils étaient allés cultiver les champs de Villadorna. A Villadorna, c'est la bourgeoisie ter-

rienne, cossue, instruite, fière de ses traditions, enracinée au sol comme les chênes. A Pandore, nous trouvons tout le Midi, on peut même dire le *Stra-Mezzogiorno* ; c'est-à-dire la foule paysanne, le populaire, pauvre, résigné plutôt que satisfait, et parfois révolté contre la législation libérale qui fait très bien pour les gens de Villadorna, mais qui est peu opérante pour lui.

Bref, c'est la fameuse question du Midi, posée depuis Auguste et qui est des plus difficiles à résoudre. Francesco Perri ne cherche pas à le faire. Il a voulu simplement peindre un tableau fort juste et fort animé d'un petit village calabrais. L'intrigue est plutôt collective qu'individuelle. C'est la fatalité, nous la retrouvons toujours dans l'art méridional, qui frappe ces pauvres gens; et son instrument le plus cruel est l'émigration, dont ils attendaient richesse et bien-être. Francesco Perri a usé de la manière par tractation fragmentaire, que Verga a illustrée dans ses grandes œuvres. L'identité de l'esprit et du sujet y conduisait. Il s'est efforcé d'éviter le pittoresque trop voyant, passé de mode aujourd'hui. Mais le moyen de s'en passer complètement avec une telle matière ? Francesco Perri a senti l'inconvénient qu'il y avait à se rencontrer, dans la description d'un pèlerinage, avec D'Annunzio, dont les pages du *Triomphe de la Mort* sont à cet égard définitives ; et il a fort habilement serré le sien à la catastrophe qui termine le livre. Livre de grande valeur aussi, bien qu'à mon sens on ne puisse peut-être le mettre sur le même rang que *Villadorna*. Mais c'est une nuance.

C'est faire preuve d'éclectisme que de passer ensuite à **Donna nel Sole**, recueil de nouvelles de Massimo Bontempelli, qui ne donne pas précisément dans le *Strapaese*. Il a trouvé une note très originale d'esprit, ou d'ironie, ou d'humour, dont ce dernier livre est une brillante illustration. Note, en effet, assez difficile à définir. On peut trouver en Voltaire le type même de l'esprit à la française : c'est l'esprit qui travaille sur lui même, dans la pure abstraction, ou du moins fort éloigné des choses. L'Italien, dont la structure mentale est par-dessus tout encline au concret, ne peut avoir cet esprit-là. Il fait travailler le sien sur les choses mêmes ; et c'est ce contraste entre le jugement et le réel, quelles que soient par ailleurs les influences nationales ou étrangères que Bontempelli ait ressenties, qui fait le piquant de son tour d'esprit. *Femmes dans le soleil et autres idylles* est un ensemble

de seize nouvelles dans chacune desquelles la femme est considérée, disons le mot, avec une rosserie qui n'exclut pas toujours la complaisance ou même l'amour. La première nouvelle, qui donne à la fois et le titre et le ton à toutes les autres, dit assez clairement ceci : qu'il ne faut pas chercher les femmes dans les nuages ; elles se tiennent peu en ses hauteurs inconsistantes, et quand elles s'y risquent, elles ne font pas comme les hommes, elles n'y perdent pas la tête. La mise en œuvre est éblouissante. Bontempelli est actuellement, dans la littérature mondiale, un artiste d'un extrême modernisme. Il a le trait, l'ironie, et la conscience de ce qu'il fait. Le sentimentalisme romantique est, avec lui, à tout jamais dépassé.

Toute une école, en Italie, n'en avait d'ailleurs jamais été touchée ; et lorsque cette école classique était renforcée de véritable toscanisme, le toscanisme à la Carducci, le résultat était d'une merveilleuse saveur. Le dernier représentant de cette lignée est mort il y a quelques mois. C'était Ferdinando Martini, très aimable homme, et doué de beaucoup d'esprit et de culture. Les **Confessioni e Ricordi**, dont la maison Treves a fait la publication posthume, est une merveille d'écriture claire, simple, directe, avec une syntaxe extrêmement souple qui peut exprimer les nuances les plus délicates de la pensée sans efforts, comme sans recherches apparentes. Plusieurs morceaux de ces souvenirs resteront véritablement classiques, c'est-à-dire anthologiques. La longue vie de Ferdinando Martini a été fort remplie. Il fut tour à tour ou en même temps professeur, homme de lettres, auteur dramatique, homme politique, ministre. Il avait donc beaucoup de choses à raconter ; mais il a usé d'un sévère discernement, faisant encore en cela preuve de goût classique. Sur le ton de la conversation, qui était toujours en sa bouche d'une admirable tenue, il conte des aventures qui ne sont pas seulement savoureuses, elles comportent des leçons. Ses pages sur Depretis, sans y paraître, renseignent plus sur la politique italienne contemporaine que de gros traités. Et elles ne sont pas instructives pour les Italiens seulement.

Alberto Viviani est toujours travailleur infatigable. Après les vers, la prose. Son recueil de nouvelles : **J'ai rencontré Manon**, est une suite d'idéologies, empreintes à la fois de tendresse et de fantaisie. La note pittoresque ne manque pas non

plus, ni l'esprit. Toutes ces qualités se mélangent, parfois au cours de la même nouvelle, et l'ensemble est original, d'une langue pure, d'une écriture aisée, d'une lecture tout à fait facile. Dans **Eroica del Mare**, il chante, bien qu'en prose, les héros italiens de la dernière guerre qui accomplirent leurs exploits sur mer : Sauro, Rizzo, Pellegrini. Peu de lectures peuvent être plus émouvantes.

Angelo Frattini donne, dans la collection humoristique du *Corbaccio* dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, **L'Amante a mille chilometri**. Bonne distance pour ne pas se disputer. Angelo Frattini a beaucoup d'esprit. Il ne le galvaude pas. Il sait amuser sans trivialité, sans procédés par trop usés. Ce n'est pas, aujourd'hui, un mince mérite. La note est très moderne aussi. Bon livre de lecture divertissante.

Renzo Levi Naim également veut amuser ; mais avec une ironie plus mordante. **Firenze, Gigina ed io** nous offre la promenade d'un couple à travers la Florence artistique ; et il est certain que certaines réactions qu'a Gigina, petite oie dont le blanc a passé, sont fort amusantes. Mais c'est de l'humour *to the happy few*, selon les intentions de Beyle. Aussi la plaquette n'est-elle tirée qu'à 500 exemplaires.

Mémento. — Mme Marie Isoard-Savardo vient de traduire en italien les *Heures Romanesques* de Gabriel Faure sous le titre : *Ore Appassionate* ; et avec le sous-titre : *de Tournon à Padoue*. Deux articles ont été ajoutés dans ce volume : *Mon lycée*, et *Sur la terrasse de Valence*. Gabriel Faure relie, en ces idéologies à la fois de tourisme et de littérature, son Rhône natal à son Italie, on peut dire, adoptive. Son écriture n'a perdu, à la traduction, aucune de ses qualités. C'est dire la virtuosité de la traductrice.

PAUL GUITON.

## *LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES*

Enrique Larreta : *Zogoïbi* (traduction de Francis de Miomandre), édition du « Mercure de France ». — Mémento.

Enrique Larreta, Argentin, est depuis un certain temps connu et fort estimé en France. Cet écrivain, qui n'avait encore presque rien publié, se révéla par un roman extraordinaire que Remy de Gourmont traduisit en français en 1910 : *La Gloire de don Ramire*. C'est une évocation aussi belle que fidèle de l'Espagne au

temps de Philippe II, et non seulement de l'Espagne chrétienne des hidalgos héroïques, des ecclésiastiques rigides, des religieuses saintes et de l'Inquisition, mais aussi de l'Espagne maure aux gentilshommes raffinés, aux donzelles ensorceleuses et aux somptuosités orientales. Le protagoniste bâtard d'une noble dame castillane et d'une illustre Mauresque est un type représentatif de ce monde à la fois sombre et brillant, austère et voluptueux. Influencé par son double atavisme, il nous apparaît altier et irrésolu, contradictoire, complexe et, par cela même, profondément humain. Autour de lui se dressent de nombreux personnages, les uns chrétiens comme son aïeul, prototype du seigneur castillan, sa mère, grande dame malheureuse et résignée, ou bien ce noble lettré amateur des belles choses de la Renaissance ; les autres, Maures comme la délicieuse séductrice de notre héros, véritable odalisque orientale, le mystérieux gentilhomme, son père, ou cette sombre vieille chiromancienne, tous pleins de caractère et d'humanité. L'auteur nous conte la vie tourmentée de son héros, en ce monde si curieux, avec une connaissance approfondie de l'époque, en même temps qu'un goût sûr et un art consommé. Il crée l'atmosphère en ses détails les plus minimes et les plus caractéristiques, écrit en un style nourri d'observation et de sensibilité, en une langue qui unit admirablement aux fastes de l'espagnol archaïque les finesses de l'écriture moderne. C'est un poète du roman qui sait, d'autre part, trouver les aspects de la réalité d'où émane le mystère ou qui incitent au rêve. Ainsi, il nous montre dans ses recoins les plus sombres la demeure du protagoniste, il nous introduit dans une maison mauresque qui est un paradis mahométan, ou bien il nous fait assister à la découverte de ce sépulcre sans nom ni date dans lequel se trouve un éperon verdâtre, rouillé, « relique de l'antique honneur chrétien ». Ce livre n'est donc pas seulement un roman historique, c'est aussi un pur poème du passé. En Espagne et en Amérique, il a été reçu avec les plus grands éloges. Je ne sais si Ruben Dario s'en est occupé, mais il me souvient de l'avoir entendu le qualifier de chef-d'œuvre. En France, la critique a été unanime à le louer. Tout dernièrement encore, Marius-Ary Leblond l'appelait également un chef-d'œuvre.

Après de longues années de silence, Larreta a publié un nouveau livre, un roman moderne sur son pays : **Zogoïbi.** C'est

une histoire sentimentale et douloureuse qui se déroule dans la pampa, en les *estancias* des grands propriétaires. Deux jeunes gens, d'anciennes et riches familles, s'aiment tendrement depuis l'enfance. Mais le jeune homme a perdu la foi religieuse, et les tantes de la jeune fille s'opposent au mariage. Une belle étrangère s'établit alors avec son mari dans la région, et notre jeune homme se sent ébloui par sa beauté. En vain, le curé, un saint homme andalou, lui fait-il des remontrances, allant jusqu'à lui donner le nom que ses sujets avaient appliqué au dernier roi de Grenade : Zogoïbi (le petit infortuné). En vain, son cousin, homme du monde qui a dilapidé à Paris son argent et sa santé, lui révèle sa propre expérience. Notre jeune homme se laisse séduire et s'engage avec l'étrangère en une intrigue amoureuse qui le conduit au malheur et qui apporte à son idylle une fin inattendue et tragique. Les deux jeunes gens, qui joignent à la délicatesse de race et à l'éducation accomplie les suggestions sauvages du milieu primitif, apparaissent vivants et bien caractérisés. En particulier la jeune fille à l'âme si tendre et si fière ; son trouble quand elle apprend qu'elle est trompée et son insomnie hallucinée sont d'une psychologie observée très subtile. Le curé, sage et bonnasse, est sans doute un personnage de roman déjà connu, et le mondain captivé par Paris semble un peu littéraire, bien que cet ecclésiastique ait ici des traits nets, très personnels, et que ce libertin déraciné ne soit pas un type rare parmi les Argentins. Mais les trois tantes de la jeune fiancée, ces vieilles filles de caractères si différents, et néanmoins toutes trois pointilleuses jusqu'à la puérilité et religieuses jusqu'au fanatisme, sont des figures de la race très caractéristiques et sont peintes avec beaucoup de justesse. Sans doute l'aventure du protagoniste avec l'étrangère, qui fait penser aux liaisons décrites par Paul Bourget, et le dénouement d'un tragique un peu forcé, arbitraire, détonnent en ce roman qui se déroule au cœur du territoire argentin. Mais il faut reconnaître que les événements sont conduits avec tact, que le processus psychologique est logique et assez approfondi. Néanmoins, ce qui est excellent en ce livre, c'est l'atmosphère, la peinture de la nature, de certaines coutumes ou traditions, et particulièrement l'écriture. Nous nous sentons transportés en un autre monde, énorme et, par certains côtés, primitif. Nous voyons la Pampa en son immensité solitaire et en sa religieuse sugges-

tion. Et tout cela est décrit en un style limpide, chatoyant, rehaussé d'images personnelles et de notations teintées de la couleur de la réalité. Certains tableaux, comme celui de la lagune pleine d'oiseaux bizarres, et ceux de quelques crépuscules splendides, sont d'un charme particulier, inoubliable. Dans l'édition espagnole, ce roman a encore une qualité rare, la langue. Qualité rare, oui, parce qu'en Argentine, où l'espagnol est assez corrompu, les romanciers éprouvent une réelle difficulté à s'exprimer. Larreta s'en est tiré en employant dans les descriptions la langue pure et en laissant dans le langage des personnages certains vocables ou modismes locaux. Il va même jusqu'à transcrire phonétiquement le parler des rustiques, ce qui, à mon avis, est une minutie inutile. Mais quand il fait parler des personnes cultivées, il emploie le *tu* (toi) au lieu du *vos* employé incorrectement en Argentine et qui, dans les autres pays hispano-américains, n'est usité que dans le peuple. La traduction de Francis de Miomandre est belle et fidèle, cet écrivain connaît admirablement l'espagnol et met en ses travaux un amour qui le fait triompher des difficultés.

Cependant Larreta, qui nous a donné un chef-d'œuvre, a des ennemis littéraires nombreux et acharnés. Peut-être à cause de son attitude d'homme fortuné qui préfère s'entourer, non de ses pairs en talent, mais de ses pairs en fortune. Le fait est qu'à la publication de la *Gloria de don Ramire*, quand la critique le couvrait d'éloges, un écrivain de son pays a lancé une brochure pour nier tout mérite à cette œuvre, censurant l'origine bâtarde, hispano-mauresque, du protagoniste, et critiquant le style imagé avec un critère de maître d'école ; tandis que précisément cette origine est un moyen excellent pour nous montrer les deux visages de l'ancienne Espagne et que l'écriture constitue une des principales qualités de l'ouvrage. Puis un écrivain péruvien a attaqué notre auteur dans un pamphlet ignoble, l'accusant de vouloir rétablir le style massif et parfois précieux du siècle d'or espagnol, tandis qu'au contraire il a rénové l'ancienne langue en lui donnant, sans lui ôter la pureté, une rapidité, une souplesse et une splendeur toutes modernes. On est allé jusqu'à dire que Remy de Gourmont n'avait fait que prêter sa signature à la traduction française. Or, j'ai vu chez lui le manuscrit couvert de l'écriture si personnelle du maître ; seules s'y trouvaient quel-

ques corrections d'une autre main, sans doute celle de l'auteur. Ce manuscrit est aujourd'hui en la possession d'Edouard Champion, qui le montrera, m'a-t-il dit, aux critiques qui désireraient le voir. Le nouveau roman de Larreta a suscité également des critiques passionnées. J'ai signalé ici une enquête d'une feuille de Buenos-Ayres, dans laquelle de nombreux écrivains argentins critiquaient durement *Zogoïbi*. On accusait notamment l'auteur d'avoir fait un roman de *gauchos* falsifiés. Mais il n'a voulu faire qu'une histoire de riches propriétaires de la Pampa, et les rares gauchos qu'il y a introduits ne sont que des personnages secondaires, sans importance. Je crois que Larreta a écrit ce livre pour prouver à ses détracteurs qu'il pouvait aussi faire un roman de son pays et de son époque. Dans *la Gloire de Don Ramire*, il nous parle un peu de Lima au XVII[e] siècle. S'il n'écoutait pas les suggestions malveillantes, et s'il voulait écrire le roman de cette ville durant la colonisation et celui de Buenos-Ayres au XVIII[e] siècle, il pourrait nous donner une trilogie romanesque traditionnelle du monde hispano-américain, qui durerait autant que ce monde. *La Gloire de Don Ramire*, qui nous présente l'Espagne conquérante, serait la première partie.

Mémento. — Sous le titre de *Archipielago* a commencé de paraître à Santiago de Cuba une revue littéraire très bien faite et très intéressante. Son directeur est l'excellent critique Max Henriquez Ureña. Notons-y un « Bosquejo historico de la Literatura Cubana », par Henriquez Urena, et un article sur « Juan Montalvo » par Santiago Argüello. *Contemporaneos* est une revue de lettres choisie et bien présentée, qui a commencé de paraître à Mexico sous la direction de quatre jeunes écrivains de valeur : B. Castelum, J. Torres Bodet, Ortiz de Montellano, E. Gonzalez Rojo. Nous signalerons « Independencia religiosa de los indigenas » par O. de Mendizabal, « Maximas y minimas de la Costumbre », par Torrès Bodet. Nous avons reçu le premier numéro de *La Vida Literaria*, feuille consacrée à l'actualité des lettres, qui paraît à Buenos-Ayres, dirigée par Enrique Espinosa. On y trouve des articles des meilleurs écrivains argentins et de nombreuses informations littéraires. Le délicat écrivain chilien Hernan Diaz Arrieta, qui signe du pseudonyme Alone, a publié dans *La Nation* de Santiago trois articles sur l'œuvre de Marcel Proust, dans lesquels il y a des idées très personnelles. Voici un extrait du dernier :

L'attitude de Proust paraît non seulement féminine, mais jusqu'à un certain point maternelle ; seules les femmes, par l'effet de la maternité, éprouvent le sentiment de la pitié envers les faibles comme il l'éprouvait... Aussitôt qu'il le

put, il s'introduisit dans les salons aristocratiques, pour voir, pour savoir, pour entrer dans le secret des intrigues, pour s'informer des nouvelles de la société comme le font les dames, pour examiner les robes et les âmes, pour découvrir les vices secrets et les nuances de la vanité mondaine.

FRANCISCO CONTRERAS.

## *LETTRES BRÉSILIENNES*

MM. Philéas Lebesgue et Tristan da Cunha. — Les questions d'histoire et de langage au Brésil. — M. Alberto Rangel : *Inferno Verde ; D. Pedro Primeiro e a marqueza de Santos* ; *Quando o Brasil amanhecia* ; *Livro de figuras* ; *Sombras n' agua ; Rumos e Perspectivas* ; *Lume e Cinza*. — M. Gastão Cruls : *Coivara* (1) ; *Ao embalo da rede* ; *A Amazonia mysteriosa ; Elsa e Helena* ; *A Creaçao e o Creador*. — Mémento.

En m'appelant à reprendre ici la rubrique des *Lettres Brésiliennes*, la direction du *Mercure*, si elle me confère un insigne honneur, m'accable d'une responsabilité dont je reconnais tout le poids. Car il ne s'agit de rien de moins que d'être le successeur de M. Philéas Lebesgue, qui fut lui-même remplacé ici par M. Tristan da Cunha. Les lecteurs du *Mercure* et les Brésiliens savent quelle est la compétence de **Philéas Lebesgue** dans le vaste et confus domaine de la littérature luso-brésilienne. La langue commune au Portugal et au Brésil n'a point de secret pour l'auteur de l'*Au delà des grammaires* et du *Pèlerinage à Babel*, et la littérature des deux nations sœurs, il la connaît dans tous ses méandres multiséculaires, ainsi que du reste toutes les autres littératures, soit qu'il nous emmène avec lui en ses pèlerinages dans les babels les plus diverses, soit que nous le suivions dans les au delà de toutes les grammaires. Philéas Lebesgue est un homme universel dont l'érudition solide lui sert de tremplin aux élans intuitifs, aux essors d'imagination quasi divinatrice qui le transportent de plain-pied sur les plus indiscernables carrefours de la philologie, de l'histoire, de l'ethnologie. Il pénètre les mystères des races et des peuples, leur évolution et leurs évolutions, il voit les langues et les dialectes; il en analyse les souches, les troncs, les branches, les racines et, lorsqu'il

(1) *Coivara*, terme indigène, signifie les brindilles, branches, bouts de bois restés intacts sur le sol après la combustion, pour la culture, d'une partie de forêt : on en fait des tas que l'on réduit à nouveau en cendres. On devine la signification de ce mot, appliqué à un recueil de contes. M. Monteiro Lobato a brasilianisé de la même façon en intitulant *Urupês* (sorte de champignons sauvages) un de ses livres de contes.

s'agit de nos poèmes et de nos proses, il en aspire intensément les parfums et il en triture les foliations pour en extraire la quintessence magique. Poète lui-même, romancier, essayiste, dramaturge, quelle corde n'a-t-il point à son arc, ce philosophe ? En ce qui concerne les lettres brésiliennes, il est au courant de tous leurs tenants et aboutissants, depuis le fourmillement des capitaineries coloniales jusqu'aux romantiques éternels nourris d'exaltation politico-candarde, de folklore tupy-guarany et de vagues humanités latines. Philéas Lebesgue a pu parfaitement s'orienter dans ce méli-mélo préfiguratif de la forêt vierge, des pampas et du « sertan », sans être dupe de notre parnassianisme, qui est celui de Leconte de Lisle, de Mendès ou de Heredia, de notre symbolisme, qui peut être celui de Baudelaire, de Verlaine ou de Moréas, adapté à notre hirsute prosodie. Lorsque Philéas Lebesgue faisait paraître dernièrement sa traduction de *Iracema*, de notre José de Alencar, tout le monde là-bas a admiré la compréhensive identification du poète traducteur avec le poète traduit et a applaudi, avec une ancienne gratitude et un nouvel étonnement, cet ami du Brésil et des lettres brésiliennes.

§

Si j'ai besoin de prendre mon courage à deux mains pour accepter d'être le continuateur de Philéas Lebesgue, je ne suis pas moins embarrassé pour tenir la place de M. **Tristan da Cunha**, qui sans vouloir exposer les panoramas successifs de notre monde littéraire, a donné ici, avec un talent très sûr, quelques raccourcis en ronde-bosse de personnalités éminentes dans les lettres. M. Tristan da Cunha ajoute aux dons du poète ceux du chroniqueur et du conteur. Son recueil de poèmes *Tour d'Ivoire* (*Torre de marfim*), qui dit son désir de n'appartenir qu'à soi-même ou à une élite, l'a classé parmi les idéalistes : rêve, symbole, mysticité. Prosateur, on l'identifie au genre anatolien, avec des tons rivaroliens, non sans se laisser influencer par l'humour anglais. *Choses du Temps* (*Cousas do Tempo*) et *Au bord du Styx* (*A'margem do Styx*) sont des études littéraires appréciées pour la sobriété du style et la finesse des remarques. On cite de lui un recueil de contes: *Histoires du Bien et du Mal* (*Historias do Bem e do Mal*). Cela nous fait, peut-être à tort, penser à Nietzsche, mais M. Tristan da Cunha, qui

écrit aussi bien en français qu'en portugais, est trop saturé de culture latine, voire française, ce qui revient au même, pour, déjà humorisant avec les Anglais, s'abandonner au scepticisme mirobolant du derviche teuton. Disons, finalement, que le poète de la *Tour d'Ivoire* est un esthète accompli et un fin critique. Au nom du *Mercure*, je le salue ici, ainsi que mon ami et maître Philéas Lebesgue. En reprenant leur besogne, j'essayerai de ne pas trop démériter de ces illustres devanciers, en suivant le rythme de leur pensée et leur exemple harmonieux.

§

Il y a au Brésil, dominant toutes ses manifestations d'ordre intellectuel, un double engouement, à l'état permanent, et auquel ressortit, depuis déjà quelque temps, une abondante littérature. Ces deux engouements, ou plutôt ces deux passions, concernent les **questions d'histoire** et celles du **langage**, lesquelles, en se ramifiant, s'entrelacent, s'entre-croisent, s'entre-pénètrent, telles les branches et les lianes de la grande forêt, créant un domaine touffu, inextricable et immense. Les problèmes d'histoire, qui se dressent depuis les siècles coloniaux et viennent tourbillonner à travers le premier et le second empire jusqu'à la république, offrent un champ très vaste aux chercheurs, aux curieux, aux romanciers d'aventures, aux poètes : les indigènes, les découvreurs, les navigateurs, les envahisseurs, les missionnaires, la recherche de l'or, les nègres, le mélange des races, les luttes et les guerres de tous genres, la politique en dedans et au dehors des frontières et au delà des mers — toute la formation, l'adaptation et l'épanouissement d'un peuple sous un climat hétéroclite, en possession d'un territoire disproportionné sous tous les rapports. Pour ce qui est du problème de la langue, le parallélisme de l'embroussaillement a fini par se compliquer de nombreuses difficultés. La langue des colonisateurs s'étant implantée, jamais il n'a pu être question, ainsi qu'il en est arrivé à quelques contrées espagnolisées, d'adopter et adapter des bribes du parler autochtone. Mais le portugais ne pouvait pas ne pas se modifier mésologiquement, sans mettre en cause toutes les influences tupy-guaranys et africaines dont l'idiome vulgaire et bientôt le langage écrit s'assimilaient les greffes, à telles enseignes, que, ces temps derniers, un nationalisme entêté ne veut plus

pour notre langue actuelle d'autre dénomination que celle de « brésilienne », la qualification de « portugaise » étant jugée surannée, anachronique, erronée. Mais — et voici ce qui rend la question passionnante — il faut compter avec les « puristes », car il y en a partout. Ceux-ci, loin de moderniser, veulent un portugais rigoureusement calqué sur les modèles des « classiques ». On appelle ainsi au Brésil et au Portugal les écrivains et chroniqueurs du quinzième, du seizième, voire du dix-septième siècle. Le tissu nouveau d'une langue ne saurait cependant pas accepter le rapiéçage avec de vieilles étoffes, et l'on peut dire que la langue brésilienne d'aujourd'hui est ce même portugais ancestral modifié, non seulement par les phénomènes mésologiques, mais encore par toutes sortes d'immixtions lexicographiques, morphologiques, syntaxiques, sans oublier (et ceci est valable et pour le Brésil et pour le Portugal) la grande aération, que, dans le style et dans la construction, le contact prolongé du français lui a apportée. Voilà autant de motifs qui peuvent expliquer l'engouement du Brésilien pour les questions de langage. La majorité s'emballe pour les « classiques » et exige un portugais tel au moins que l'écrivaient Garrett ou Castello-Branco, qui étaient d'ailleurs loin d'être classiques, avec ou sans guillemets. Les discussions grammaticales ne cessent, de l'Amazone à La Plata, d'être à la mode et M. Abel Hermant, s'il prenait, avec son ami Xavier, un de ces transatlantiques à lui si chers, aurait eu le plaisir de constater que là-bas aussi bien qu'ici *grammatici certant*, sans arrêt. J'aurai plus d'une occasion de faire ici des commentaires sur l'une et l'autre question, d'autant plus qu'elles présentent assez fréquemment des aspects de similitude et de ressemblance. Il fallait donc que le lecteur fût d'avance renseigné par cet exposé préliminaire, qui, bien que concis, n'aura pas été tout à fait inutile.

§

M. Alberto Rangel, l'auteur de cet admirable **Enfer Vert**, titre intraduisible qu'il a créé pour définir la brousse amazonienne, a fait paraître la deuxième édition, tant souhaitée, de son étude magistrale sur **Dom Pedro premier et la Marquise de Santos**. C'était un ouvrage depuis longtemps épuisé, qui faisait prime chez les bouquinistes et qui avait placé son auteur tout de suite au premier rang de nos historiens et de

ceux qui connaissent le mieux l'histoire du Brésil. Il la connaît, certainement, cette histoire et sa carrière d'historien n'est que l'éclosion d'une de ces vocations auxquelles on se consacre corps et âme. Laissez-moi tout d'abord dire mon regret de ne pas voir cette œuvre traduite ou tout au moins adaptée, en France où les biographies et les vies romancées donnent en ce moment des visions nouvelles des faits et gestes — des âmes — de ceux et de celles qui ne sont plus nos contemporains notoires. L'histoire de ces amours royales dans le cadre de ce turbulent et fastueux premier empire brésilien a plus d'un trait infiniment savoureux, non sans grandeur, et nous transporte violemment dans une atmosphère de *réalité* balzacienne, où l'héroïsme se mêle au grotesque, la tragédie à la comédie, où la noblesse des sentiments se débat au milieu de la cabale et de l'intrigue. Impossible d'esquisser tant soit peu un abrégé de la vie de dona Domitilla de Castro Canto e Mello, qui ne manquait pas de blasons et de laquelle le roi amoureux, logique et primesautier, fit la marquise de Santos. L'auteur n'explique-t-il pas sa pensée dans l'épigraphe mise en tête de son livre : *Un prince accompli de perfection doit être amoureux et être aimé* (« Discours des divertissements, inclinations et perfections royales, Potier de Morais »). Le fait est que M. Alberto Rangel ne montre aucune sévérité envers le couple qu'il étudie, qu'il explique, qu'il ne condamne pas et qu'il situe, psychologue, historien et poète, dans le cadre d'une époque où il fallait du génie, même pour aimer et être aimé. Dom Pedro et sa belle marquise ont joué un rôle, et dans ce rôle parfois le destin voulut qu'elle se haussât au dévouement qui crée les Egéries. Je viens de dire que l'historien ici se double d'un poète, mais est-ce le poète qui est historien ou l'historien qui est poète? M. Alberto Rangel possède heureusement tous ces deux fondus en un seul. C'est pour cela qu'il a pu écrire ce livre si vivant, si hautement conçu, si fortement réalisé, car l'histoire que l'on n'interprète pas et que l'on n'écrit pas en poète n'est qu'un tableau d'éphémérides, un poncif éphémère, un pensum de primaire. Chose curieuse, d'ailleurs : cet historien, qui passe sa vie à fouiller des archives, soit au Quai d'Orsay, à l'Ambassade du Brésil, au Château d'Eu, en France, soit au *Foreign Office*, à Londres, soit à la Torre do Tombo, à Lisbonne, et qui sait créer de la vie avec des documents, s'évade prestigieusement de la pape-

rasse poussiéreuse pour se livrer à la synthèse lucide et frémissante. Son tout dernier livre, **Textes et Prétextes**, nous offre certaines figures du vieux monde brésilien, parmi lesquelles de nouveau il nous campe Pedro I, cette fois-ci à travers ses innombrables fredaines, et nous donne une curieuse galerie de « Brésiliens et la police française ». Je ne terminerai point ces notes sans citer encore un délicieux recueil de M. Alberto Rangel : **A l'aube du Brésil naissant**, une trentaine de contes, en marge de l'histoire du Brésil qui s'éveillait. Il faut citer aussi avec **Livre de Figures** (Chroniques rapides), **Ombres sur l'eau** (paysages du Brésil équatorial), et **Buts et Perspectives** (conférences), sa **Lumière et Cendre**, où l'on trouve une jolie fantaisie satirique sur l'Académie Brésilienne de Lettres, et une série de petits poèmes en prose, **Fruits de la terre**, travail d'une rare originalité, qui révèle le connaisseur de la terre brésilienne aux mille richesses, au pittoresque imprévu : le radeau (*A jangada*), le char-à-bœufs (*O carro de bois*), le manioc (*A mandioca*) etc., etc. L'œuvre de M. Alberto Rangel est considérable. Elle est toute brésilienne. Et quelquefois, l'amour de la France nourricière y fait entendre la note du charme irrésistible et de la reconnaissance attendrie.

Je ne peux quitter M. Alberto Rangel sans parler d'un écrivain qui a avec lui plus d'une ressemblance, une sorte de filiation spirituelle, M. Gastão Cruls. Son père était un astronome belge, fixé au Brésil, où il devint directeur de l'observatoire de Rio. M. Gastão Cruls, nonobstant son origine belge, est aussi un écrivain essentiellement brésilien. Il est encore jeune, à peine a-t-il dépassé la trentaine et son œuvre commence à compter déjà. Son premier livre de contes connut rapidement le succès, **Coivara**, suivi de **Au bercement du hamac**, nouveaux contes, après quoi il donna un roman, **l'Amazonie mystérieuse**, histoire d'une randonnée de jeunes et hardis explorateurs, dont trois s'égarent : description de la forêt vierge, de jour et de nuit, irruption d'indigènes, rencontre enfin d'un savant maboul et mystérieux, sauvetage éperdu d'une jeune fille, qui meurt, la chair arrachée par les *piranhas*, poissons voraces, dénouement tragique d'idylle ingénue. Ce jeune écrivain a de la finesse et de la force, son style rapide n'a pas les longueurs, les digressions, les enflures et les ratés de presque tous les auteurs de sa géné-

ration. Ses deux derniers romans sont **Elsa et Hélène**, qui étudie un cas bizarre de double personnalité, et **La Création et le Créateur**, où il s'agit d'un romancier qui découvre que les personnages de son dernier roman existent tous réellement. M. Gastão Cruls aime le mystère, le sollicite, se familiarise avec lui et, médecin, il se plaît à scruter les infirmités, les tares, ne craignant pas d'aller jusqu'aux confins de l'inexplicable. Déjà dans ses contes, *Le nocturne no 13* (*Coivara*) et *Euthanasie* (*Au bercement du hamac*) il nous donne ce frisson du fantastique. Son roman de l'Amazonie nous dose, avec une savante gradation, des épisodes où l'homme est placé à chaque pas, devant l'inconnu menaçant. Ensuite, c'est la jeune femme Elsa, toute candeur, qui devient, par saccades, Hélène, une fleur vénéneuse et, enfin, l'histoire presque pirandellique de ces personnages que le romancier a inventés et qu'il va retrouver, sans les rechercher, dans la vie réelle. Les dernières nouvelles nous annoncent M. Gastão Cruls partant de nouveau pour l'Amazone. L'Amazonie mystérieuse l'attire-t-elle donc encore ? De quelle frayeur nouvelle et edgard-poësque veut-il, cette fois-ci, nous faire tressaillir ?

Mémento. — Le ministre du Brésil en Hollande, membre de l'Académie Brésilienne de Lettres, M. Luis Guimarães Filho, publie un livre sur la *Hollande*. Poète et fils du célèbre poète dont il porte le nom et la gloire, ce diplomate nous parle maintenant du pays où il vit. Auparavant, il nous avait donné *Samouraïs et Mandarins*, lors de son ancienne mission en Extrême-Orient. Son recueil de poèmes, *Pierres précieuses* est spécialement goûté au Brésil. — Le père Tastevin, missionnaire, après une série de conférences sur le Brésil données à Paris, publie quelques articles intéressants sur *La Région du moyen-Amazone*, et sur *Le Rio-zinho da Liberdade*, avec cartes (Revue *La Géographie*)... Une brochure du même contient une importante liste des *Noms génériques de Cours d'eau dans l'Amérique tropicale*. L'auteur y montre une connaissance approfondie de divers dialectes indiens en usage dans cette région. — *Frei Miguelinho*, page de la Révolution de 1817 au Brésil, par M. F. C. Souza Pinto. Profil très exact du fameux moine brésilien. — *Anthologia Mystica* (*Anthologie Mystique*). Une véritable salade de versificateurs qui, du moins quelques-uns, n'ont rien à voir avec la mystique. On y reviendra. — *Annuaire du Brésil* : ce n'est pas de la littérature, mais nous le mentionnons parce qu'il contient un bon résumé de l'histoire du Brésil. Son organisateur, M. Francisco Guimarães, est l'agent commercial du Brésil à Paris. Il a bien mérité, en publiant

cet annuaire, de la statistique et de la patrie. Son chef, l'ambassadeur Souza Dantas, doit être content de ce serviteur aussi fidèle que minutieux et abondant. — *Résumé de l'histoire Politique et diplomatique du Brésil*, par M. I. Monis de Aragão. C'est encore, en quelques pages, un aperçu très clair que M. Aragão a donné, sous forme de conférence, et qu'il fait imprimer en français. Il faut que M. Aragão, ministre du Brésil quelque part en Orient, possède à fond une si importante matière pour en avoir pu extraire un abrégé si limpide et si complet. — M. Afthonso Escragnolle de Taunay, descendant de Français, est encore un spécialiste en sujets purement brésiliens. Son père, le très connu vicomte de Taunay, fut un des célèbres héros de la guerre avec le Paraguay, dont il a écrit un épisode poignant: *La retraite de Laguna*. Il reste de lui un livre fameux, un roman, Innocencia (*Innocence*), traduit dans toutes les langues, même celle du cinéma. M. Affhonso de Taunay, son fils, est professeur à l'Ecole Polytechnique de Sao Paulo. Historien et philologue, il vient de publier un nouveau travail lexicographique, *Insufficiencia e deficiencia dos grandes diccionarios portuguezes* (*Insuffisance et déficience des grands dictionnaires portugais*), qui tend très plausiblement à démontrer la nécessité d'un lexique brésilien. En plus d'une quantité considérable de mots exclusivement brésiliens dont M. A. de Taunay enrichit son glossaire, il énumère force termes de technologie scientifique, omis par les autres dictionnaires. Nous croyons que si la mention des premiers peut être utile à l'étude de sa langue, l'inclusion des derniers n'a aucun rapport avec son développement, leur création fantaisiste ou leur pullulation ridicule obéissant indéfiniment à la lubie greco-latinisante des savants. Malgré la présence de ces éléments étrangers à la vie d'une langue, le travail de M. A. de Taunay n'en demeure pas moins une contribution de tout premier ordre à l'embryon du futur dictionnaire brésilien. Le livre a été imprimé en France, à Tours.

JOSÉ SEVERIANO DE REZENDE.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Raoul de Warren : *L'Irlande et ses institutions politiques*, Berger-Levrault. — Simon Zagorsky : *Où va la Russie?* Imprimerie du Petit Journal. — Léon Trotsky : *Vers le Capitalisme ou vers le Socialisme*, Librairie du Travail. — Louis Guilaine : *L'Amérique latine et l'Impérialisme américain*, A. Colin. — Mémento.

M. Raoul de Warren a voulu étudier les institutions actuelles de l'Irlande par une enquête dans ce pays même ; il en a fait connaître le résultat dans un très gros volume intitulé **L'Ir-**

lande et ses institutions politiques; il est écrit avec une clarté qui en rend la lecture attrayante.

M. de Warren a d'ailleurs adopté une partie des préjugés des Irlandais à l'égard des Anglais ; c'est ainsi qu'il écrit : « La méthode employée envers l'île-sœur a toujours été la même : la violence... Les Anglo-Saxons n'ont jamais pu arriver à comprendre la mentalité si éminemment celte de la population d'Erin. Ils ont voulu user à son égard de procédés brutaux qui ont toujours produit l'effet exactement contraire à celui qu'on en attendait. » Je crois au contraire que l'histoire du peuple irlandais (*comme celle de tous les autres*) prouve qu'il n'y a que la violence qui réussisse toujours ; jusque vers 1830, l'Irlande *catholique* est soumise ; à partir de ce moment, l'Angleterre se croyant de plus en plus tenue à être juste envers les Irlandais, ceux-ci se montrent de plus en plus exigeants : quand ils eurent acquis l'égalité et la liberté, ils demandèrent l'éviction des propriétaires anglais ; l'ayant obtenue, il leur fallut le *home rule* ; quand celui-ci leur eut été accordé le 23 déc. 1920, ils réclamèrent l'indépendance.

C'est alors, écrit M. Warren, que l'on commença à envisager sérieusement la réalisation de l'idée lancée par Lord Northcliffe le 24 juillet 1919 : « Accordez à l'Irlande le statut de Dominion. Même parmi les Conservateurs, un fort mouvement se dessinait en faveur de l'adoption de cette solution... En Irlande même, l'idée gagnait du terrain... Les forces militaires n'avaient pu arriver à rétablir l'ordre et la campagne de propagande que le Sinn-Fein avait entreprise en Amérique et dans les Dominions faisait un tort énorme à la réputation de la Grande-Bretagne... La Conférence de Washington allait s'ouvrir... Enfin, le 20 juin 1921, les premiers ministres des Dominions devaient se réunir à Londres en une Conférence impériale. L'opinion coloniale était nettement en faveur de l'Irlande... Le Cabinet fit demander au commandant de l'armée d'Irlande si, avec les forces dont il disposait et les renforts qu'on pouvait lui envoyer, il pensait pouvoir venir à bout de l'insurrection. Il répondit qu'il fallait s'attendre à une guerre analogue à celle des Boers et que l'on ne s'en tirerait pas sans décréter la mobilisation générale. Alors le gouvernement céda (6 juin 1921)...

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'armée républicaine de Michael Collins avait vaincu les troupes de la Couronne... Dans l'enivrement de son triomphe, l'Irlande a bien prétendu alors avoir imposé sa volonté à l'Angleterre par les armes... mais maintenant que les années ont passé, plusieurs de ceux qui étaient alors les chefs du mouvement nous ont avoué que la trêve de 1921 les avait sauvés d'un écrasement certain

et avait été « une rude chance pour l'Irlande ». Le gouvernement de Londres avait été trompé par le bluff du Sinn Fein... L'Irlande était à bout de souffle. Les insurgés n'avaient plus de munitions, le pays était complètement épuisé et demandait grâce. La fin de la résistance n'était plus qu'une question de mois, de jours peut-être.

La discussion des conditions de paix suivit l'armistice du 6 juin 1921. Elle fut laborieuse, M. de Valera, qui discutait au nom du Sinn Fein, l'éternisant par ses exigences. Finalement le 5 décembre 1921, M. Lloyd George posa un ultimatum aux 5 délégués du Sinn Fein ; le 6, 3 d'entre eux en acceptèrent les conditions, sacrifiant l'idée d'une République indépendante et acceptant la division de l'Irlande en deux Etats.

Quelles ont été les conséquences de cette demi-victoire ? Tout d'abord, il y eut entre les deux Etats une querelle de limites ; elle donna lieu à un marchandage qui se termina le 3 décembre 1925 par une transaction : 400.000 nationalistes furent laissés à l'Etat du Nord [Ulster], et l'Etat Libre [Irlande du Sud] fut dispensé de l'obligation de prendre à sa charge une part de la dette britannique ; il paie seulement au Gouvernement britannique 5 millions de livres en exécution des lois agraires votées sous le régime de l'Union et pour le paiement de certaines pensions aux anciens fonctionnaires anglais. Grâce à cette transaction et à de lourds impôts, l'Irlande du Sud put éviter la faillite en 1926.

Parmi ces impôts figurent les droits de douane : ils séparent les deux Irlandes, nuisant à l'industrie de celle du Nord. Mais quoique 100.000 tenanciers aient profité des nouvelles lois agraires de l'Etat libre qui ont achevé de ruiner les propriétaires protestants, « par suite de l'excessif morcellement des terres, les fermiers ne peuvent tirer suffisamment de ressources du sol pour subvenir aux besoins de leurs familles et beaucoup sont menacés de banqueroute ». La situation empirerait d'ailleurs si l'Angleterre devenait protectionniste, 90 o/o des exportations de l'Irlande du Sud (95 o/o des produits agricoles) allant en Angleterre.

Les troubles de ces dernières années, dit M. de Warren, ont provoqué un véritable exode des capitaux à l'extérieur du pays... Pour surmonter cette crise, il faudrait que l'Irlande se mît au travail avec courage, mais malheureusement l'Irlandais est né indolent et négligent... Ce malaise économique a déterminé dans le pays un état d'esprit bizarre

où la note dominante est un sentiment d'amertume. L'Irlandais est fatigué de tant de luttes et de tant de sacrifices : il constate avec découragement que les efforts des dix dernières années, s'ils lui ont apporté la liberté, ne lui ont pas apporté le bien-être... Il règne dans le pays une véritable prostration et le nationalisme vibrant de ces dernières années a disparu pour faire place à un sentiment d'indifférence, surtout parmi les classes cultivées. Même vis-à-vis de l'Angleterre, on ne retrouve plus l'antipathie farouche qui existait autrefois... Le clergé irlandais s'efforce bien de refouler cette vague de pessimisme...Il s'est trop mêlé aux guerres... Tout en restant grande, l'influence qu'il possédait sur la population a beaucoup diminué...

Naturellement, les Nationalistes irlandais attribuent à la «partition» de l'île, qui a privé l'Etat du Sud des ressources de l'Ulster riche et peuplé, une grande partie de leurs difficultés financières. « De son côté, Belfast [capitale de l'Ulster], étouffée par le cordon douanier établi entre le Nord et le Sud, a vu sa situation économique empirer d'année en année. Les deux industries qui faisaient autrefois la richesse de la contrée, les tissages et les constructions de navires, ont beaucoup souffert de cette crise et le nombre de chômeurs a atteint des proportions inquiétantes. » Tel est le résultat, lamentable pour l'Irlande, des agitations des Sinn Feiners.

Un ancien professeur d'économie politique à l'Université de Pétrograd, M. Simon Zagorsky, a entrepris d'étudier en détail l'évolution politique de la Russie des Soviets *d'après les publications bolchevistes elles-mêmes*. Il avait déjà publié trois volumes de 1921 à 1924. Dans un 4e, fruit d'un vaste labeur fécondé par une impartialité scientifique admirable, il cherche **Où va la Russie** ? Vers le socialisme ou vers le capitalisme ?

Il constate d'abord que la prépondérance de l'agriculture dans l'économie russe s'est accentuée ; de 10.225 millions de roubles d'avant-guerre (51,3 o/o) en 1913, la production agricole a passé en 1926-27 à 11.580 (59, 6 o/o).

La production industrielle ne passait que de 7.749 (48, 7 o/o) à 7.820 (40, 4 o/o). Même déplacement dans la population (campagnes, 1913, 113 millions (81, 6 o/o), 1926, 120 (83 o/o) ; villes, 25, 8 millions en 1926 comme en 1913 (18, 4 o/o en 1913, 17 o/o en 1926).

Depuis la Nep, la production agricole s'adapte aux conditions du marché. De plus, la stabilisation monétaire de 1924 et le remplacement de l'impôt en nature par l'impôt en espèces ont, non seulement supprimé la tendance des paysans à garder leurs produits, mais les ont obligés à obtenir des espèces pour payer les impôts. En 1922-23, une famille de paysans en moyenne vendait pour 73,9 roubles-or, achetait pour 64,2 et avait un excédent bénéficiaire de 9,7 ; en 1924-25, les mêmes chiffres avaient passé à 177,6-138,6-39. Cet accroissement des ventes s'est produit pour toutes les catégories de paysans, mais surtout chez les pauvres, qui ont même dépensé plus que vendu et ont dû en général s'acquitter par du travail exécuté pour le compte de tiers. L'amélioration de l'agriculture a permis de porter son imposition de 222 millions en 1922-23 à 335 en 1926-27. Le pouvoir d'achat des paysans reste d'ailleurs faible par rapport à celui des citadins. En 1926-27, il était de 2.461 millions (4.543 pour les villes), en 1922-23, les mêmes chiffres étaient 1.072 et 2.620.

Les Soviets comptaient beaucoup sur les profits que leur procurerait leur monopole du commerce extérieur, mais cet espoir s'est trouvé frustré, en partie par suite de l'exagération des faux frais. Pour le blé, ils sont montés de 37 o/o en 1913 à 69,6 en 1926, pour le beurre de 16,5 à 36,8, pour les œufs de 36,5 à 74,6, pour le lin, de 12,0 à 44,5. En 1925-26, l'exportation des céréales entraîne pour l'Etat une perte de 14 millions.

Malgré leur monopole, les Soviets n'ont pas pu arrêter la hausse des produits agricoles. De 0,97 en 1923, ils passèrent à 1,52 en 1924. Pour provoquer la réduction des prix, des « prix à variations limitées », fixés au-dessous de ceux du marché, furent établis ; ils échouèrent. En 1925, on leur substitua des « prix directifs » qui se sont montrés inefficaces.

L'accroissement des prix des produits industriels a été encore plus marqué, de sorte que le paysan doit vendre le double de céréales pour obtenir une même quantité qu'avant-guerre.

Jusqu'à l'introduction de la nouvelle monnaie, l'industrie nationalisée ne se préoccupait guère de la constitution d'un fonds de roulement. Le gouvernement se vit alors obligé de l'approvisionner de signes monétaires et les salaires augmentèrent rapidement. De 32 roubles d'avant-guerre par mois en 1913, ils étaient tombés à 6,95 en 1921 ; on put les augmenter de 58 o/o en 1922-

23. Mais quoique d'oct. 1922 à sept. 1923, les indices des prix de gros des produits industriels eussent passé de 1,39 à 2,73, les profits n'augmentèrens pas de même, les hauts prix ayant entraîné la mévente. On dut en 1925 reconnaître que le problème de l'accumulation des capitaux dans l'industrie, condition de son développement, n'avait pas été résolu par les Soviets. Par suite de l'usure des machines, la production diminuait et l'argent manquait pour les remplacer. L'actif immobilisé dans l'industrie soviétique était évalué à 8.200 millions et la valeur réelle en 1926 était descendue à 5.750. L'Etat avait cependant avancé à son industrie 161 millions en 1923-24, 168 en 1924-25, 433 en 1925-26 et 712 en 1926-27, quoique son bénéfice sur l'industrie nationalisée fût très médiocre (5 o/o des recettes budgétaires en 1926). Les Soviets furent contraints de diriger leurs efforts vers le renforcement de la production du travail en combattant l'indiscipline dans celui-ci. On introduisit le travail supplémentaire et aux pièces. *Des grèves éclatèrent*. Mais les dirigeants, convaincus que « l'accumulation socialiste » des capitaux était le seul remède, tinrent bon et le rendement industriel de l'ouvrier (en roubles d'avant-guerre) monta ainsi de 5,65 à 9,45; de plus, le nombre de jours ouvrables passa de 245 en 1922 à 263 en 1929-27. Mais l'usure du matériel, obligeant à des arrêts de plus en plus fréquents pour réparer, compense ces progrès. Le chômage augmente sans cesse dans les villes : de 641.000 en janvier 1923, il est passé à 1.353.000 en 1926-27. et les mesures prises depuis la fin de 1926 « sans grand résultat » en vue de la *rationalisation* de la production contribuent à l'augmenter. L'usure du matériel entraîne de plus une augmentation croissante du nombre des accidents (dans l'industrie minière, 47, 4 o/o en 1913, 70 o/o en 1926).

La Nep a surtout bénéficié du commerce. Celui-ci en 1922-23 était de 576 millions pour l'Etat, 294 pour les coopératives et 1668 pour les entreprises privées. Inquiets du développement du commerce privé, les Soviets en 1924 décidèrent de créer « un front unique du commerce étatif et coopératif contre lui ». On arriva ainsi à le faire reculer dans le commerce en gros, mais il se maintint dans le commerce en détail. Le capital privé s'y développe. « Avec son developpement quantitatif, a dit le président du Conseil suprême économique, nous enregistrons sa concentra-

tion dans certains domaines économiques. L'accumulation du capital privé s'effectue à une grande allure. »

Cette accumulation s'étend à l'agriculture. Après le partage des terres, le manque de moyen de production poussa les paysans pauvres à s'emparer d'inventaire (mort ou vif) appartenant aux paysans plus aisés. « Cette politique échoua rapidement. » La 2e période, pendant laquelle les Soviets s'efforcèrent de soutenir les classes paysannes pauvres en lutte contre les aisées, fut fatale à la révolution agraire. Elle amena la nécessité d'introduire la Nep. Echouèrent de même : la création des « usines de céréales » sous formes des « économies soviétiques » (sovkhozes) et la socialisation de l'agriculture par création des « économies collectives » (colkhozes). Ces dernières ne comprennent que 1,04 o/o des paysans, avec 1,1 o/o de la superficie totale, 0,2 o/o du bétail et 0,4 o/o de chevaux.

En dépit de « l'égalisation » de la terre et du « nivellement », l'inégalité a persisté au village. Un bolchevik écrivait en 1926 : « Il est fréquent que le paysan aisé (koulak) d'aujourd'hui doive son aisance à la révolution. Il a reçu les terres et les moyens de production grâce à la politique dirigée vers l'abolition des gros paysans (koulak) dont il a hérité des capitaux. Nombreux sont les paysans de classe moyenne qui se relevèrent ainsi à un niveau supérieur. Le paysan aisé actuel est le produit de la révolution. » C'est en vain que le Code agraire de 1922 a proclamé le principe de la possession de la terre, basée sur le travail propre du possesseur, et la suppression en principe de l'affermage de la terre, ainsi que de l'emploi de la main-d'œuvre salariée ; il a seulement forcé à y recourir illégalement. En déc. 1925, le Parti communiste constata : « Le koulak se renforce économiquement... L'accroissement de la bourgeoisie et du capital commercial privé, qui s'introduit de plus en plus dans les villages, crée une tendance à l'union de ces éléments avec le koulak pour lutter contre les classes prolétariennes. » Sur 19.800.000 exploitations paysannes, 6.200.000 sont petites (avec 13,8 des 117,9 millions de déciatines de terres imposables, soit 11,7 o/o), 9.800.000 moyennes (avec 53,9, soit 45,7 o/o), 3.000.000 aisées (avec 31,0, soit 26 o/o), 800.000 riches (avec 19,2, soit 16,8 o/o).

Le nombre des prolétaires ruraux continue à s'accroître. Il en était déjà ainsi avant la révolution ; et cependant 90 o/o de tout

le sol labourable, dont 1/4 était affermé, était alors en possession de la classe paysanne. Aujourd'hui 30 o/o des familles rurales n'ont pas dequoi exploiter ; comme, de plus, la population rurale s'accroît rapidement (10 millions de 1923 à 1927), le nombre des salariés augmente sans cesse ; le décret du 18 avril 1925 a légalisé le travail agricole salarié, interdit jusqu'alors. La colonisation intérieure pourrait être un remède ; le régime tsariste dépensait pour elle 25 millions de roubles par an et transportait 250.000 personnes ; en 1924, on n'en a transporté que 16.006, en 1925 103 871, en 1926, 108.587 et en 1927, 150.000. Un autre débouché est d'ailleurs constitué par l'industrie artisanale et des « koustars » à qui est due 39,90/0 de la production industrielle. La 14e Conférence du Parti communiste, reconnaissant qu'on ne peut aboutir à une socialisation de la production qu'avec leur coopération, a déclaré qu'ils appartiennent à la classe ouvrière et que le droit électoral doit leur être assuré. Ils sont d'ailleurs dominés par les commerçants entrepreneurs privés, qui les organisent sur les bases de l'entreprise capitaliste et forment un des éléments de la nouvelle bourgeoisie.

Un autre est constitué par les paysans riches et ceux de la classe moyenne ; ils veulent posséder la terre en pleine propriété sous forme de fermes isolées et sortent du « mir » en vue de créer une propriété stable ; d'ailleurs les représentants des paysans demandent l'abolition de la vieille formule du « droit du travailleur à la terre » et l'aliénabilité des terres.

Le communisme n'a pas plus réussi parmi les ouvriers que parmi les paysans : « Les masses ne veulent plus rien savoir de l'Internationale Syndicale Rouge et de la révolution mondiale ; elles s'intéressent actuellement au règlement des tarifs et des prix payés pour les travaux supplémentaires ». « Le Syndicat, a dit Tomsky en 1926, n'est pour les nouveaux éléments que le moyen d'obtenir une bonne rémunération de leur travail. » « Les ouvriers sont souvent convaincus que le patron est leur *père nourricier* et leur bienfaiteur. »

Quelle est la conclusion de M. Zagorsky ?

Il n'est pas possible que le Parti communiste puisse garder entre ses mains la possession du « levier de commande », en tant que moyen de lutter contre le régime capitaliste, et continue en même temps à tolérer le développement des forces capitalistes... Il ne lui reste donc

qu'à reconnaître les résultats de la révolution, tels qu'ils sont donnés par la vie réelle... Le droit de la propriété privée doit devenir le principe essentiel de la nouvelle société russe.

Le sujet du livre de M. Zagorsky est le même que celui du livre de Trotsky : **Vers le Capitalisme ou vers le Socialisme**, mais ce dernier, écrit en nov. 1925, et de 2 ans plus ancien. Trotsky y examine les « dangers politiques » de la Nep. Il nie que « la restauration du capitalisme soit inévitable ». Sa conclusion est :

Nous avons toutes les raisons d'être sûrs qu'avec une direction juste, la croissance de l'industrie dépassera le processus de différenciation au village, le neutralisera et créera ainsi la base technique du collectivisme progressif de l'agriculture.

Le livre est précédé d'une intéressante introduction de M. Pierre Naville, qui déclare « honteuse » la lutte poursuivie à Moscou contre Trotsky. Nos communistes deviendraient-ils indépendants des dominateurs de Moscou ?

Très intéressant, mais à mon avis très faux, est l'exposé fait par M. Louis Guilaine des relations entre **l'Amérique latine et l'Impérialisme américain**. L'auteur, qui, depuis quarante ans, s'occupe de ce sujet, a la croyance plutôt extraordinaire « qu'en défendant l'Amérique latine indépendante et libre, c'est une Amérique française que l'on défend ». Il ne tient aucun compte des preuves de respect du droit des autres peuples données par les Etats-Unis : la patience avec laquelle ceux-ci ont supporté toutes les provocations des successeurs de Porfirio Diaz n'a pas fait impression sur lui. Les colonies espagnoles, en se divisant en un grand nombre de républiques, devenaient une proie tentante pour l'Europe ; elles y ont échappé grâce à la doctrine de Monroe, par la protection des Etats-Unis ; cela ne compte pas davantage. La Colombie a voulu en 1903 nous spolier à Panama ; les Etats-Unis nous ont, au contraire, attribué une indemnité presque équitable : blâme aux Etats-Unis. De même pour les événements de la République Dominicaine, de Haïti, du Honduras, du Mexique. M. Guilaine a toujours une excuse pour le débiteur de mauvaise foi, si c'est l'oncle Sam qui le contraint à payer. Les Etats de l'Amérique Centrale où se sont produites les interventions militaires des Etats-Unis sont ceux où des dictateurs détroussaient le plus souvent nationaux et

étrangers. Le *protecteur* américain a dû intervenir pour mettre fin à ces brigandages. Il n'y a aucune preuve jusqu'à présent qu'il ne soit pas *loyalement* résolu à borner à cela son intervention.

ÉMILE LALOY.

Mémento. — *Abendland, deutsche Monatshefte für europäische Kultur, Politik und Wirtschaft*, Köln, Gilde-Verlag, III, 5-IV, 2, février-nov. 1928 (Rolf Schierenberg : les petits Etats danubiens doivent être compris dans l'Anschluss pour leur procurer la sûreté qui leur manque. Werner Peiner : la Conférence des Experts doit diminuer les charges de l'Allemagne, celle-ci doit donc examiner avec circonspection les propositions qui lui seront faites et en particulier celle de la commercialisation de sa dette par un emprunt [projet français]. — *L'Année politique française et étrangère*, Gamber, III, 2 avril 1928 (Henri Lichtenberger : l'opinion française moyenne n'aspire ni à l'hégémonie, ni au contrôle français permanent en Rhénanie, mais seulement à des garanties de notre sécurité). — *Deutsch-französische Rundschau*, Berlin-Grunewald, W. Rothschild (Walther Vogel : le peuple français, s'appuyant sur ses colonies si étendues, lutte pour un rôle directeur dans l'équilibre mondial). — *Europäische Gespräche, Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik*, Berlin Grunewald, W. Rothschild, VI, 2-VI, 10, février-octobre 1928 (Charles Beard : Wilson chercha longtemps à éviter la guerre, mais progressivement visa à présider à sa terminaison ; la guerre sous-marine sans merci finalement lui imposa une participation à la guerre qui était peut-être dans ses vœux. Von Rheinbaben : à Locarno une rare chance de servir les intérêts de l'Allemagne n'a pas été utilisée suffisamment, en partie à cause des divisions des Allemands). — *Der Krieg, politische Monatsschrift* ; *Herausgeber Dr. Heinrich Kanner*, Berlin, C. A. Schwetschke, I, 1-12, février-déc. 1928 (contrairement au traité de 1879, la Convention militaire de 1909 obligeait à soutenir l'Autriche si celle-ci attaquait la Serbie ; les hommes d'Etat de l'Entente n'en surent rien et furent de plus trompés par les réponses erronées faites par Jagow le 27 juillet 1914 quand il leur donna l'assurance que l'Allemagne ne mobiliserait pas si la Russie ne mobilisait que sur la frontière autrichienne). — *Die Kriegsschuldfrage, Berliner Monatshefte für internationale Aufklärung*, Berlin, Luisenstrasse 31 a, VI, 2-11, févr.-nov. 1928 (F. von Wiesner : le gouvernement serbe a connu à la fin mai ou au commencement de juin la préparation de l'attentat du 28 juin 1914 [malgré sa très riche documentation, il n'arrive pas à prouver (il rend seulement vraisemblable) que c'est par Ciganovic, son espion auprès de « l'Union ou la Mort », que ce gouvernement connut la préparation de l'attentat, mais

probablement trop tardivement pour pouvoir faire arrêter les conjurés en Serbie ; comme le colonel Dimitrijevic, chef de « l'Union ou la Mort », avait préparé en mai un coup d'Etat, Ciganovic avait probablement eu alors à rapporter sur « l'Union » des confidences bien plus intéressantes que celles relatives à un complot d'étudiants bosniaques et ne se hâta peut-être pas à dénoncer celui ci — *Ost-Europa, Zeitschrift für die gesamten Fragen des europäischen Ostens*, Berlin, Ost-Europa-Verlag (Hasso von Wedel : la réforme agraire en Pologne a été utilisée pour déposséder la grande propriété allemande, surtout dans le Corridor).

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Ethnographie, Folklore

Robert Hertz : *Mélanges de sociologie religieuse et folklore.* Préface d'Alice Robert Hertz; Alcan. 35 »

### Histoire

Léon Pariès : *Les Congrégations religieuses. Au temps de Napoléon;* Alcan. 30 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Histoire de la société française pendant la Révolution*, édit. définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 15 »

Stéphane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.* Tome VII : *La République romaine et les rois indigènes;* Hachette. 45 »

Armand Praviel : *La fin tragique du Prince impérial.* Avec des illust.; Firmin-Didot. 12 »

### Littérature

Roger Allard : *Calléope ou Du Sublime* (Coll. *Les Neuf Muses*); Hazan. » »

Henri d'Alméras. *Concini, maréchal d'Ancre.* (Coll. *Les grandes vies aventureuses*); Berger-Levrault. 10 »

Stanislas Fumet : *Ernest Hello ou le Drame de la lumière;* Edit. Saint-Michel. 12 »

Comtesse des Garets : *Auprès de l'Impératrice Eugénie*, souvenirs d'une demoiselle d'honneur publiés par Marie-Louise des Garets; Calmann Lévy. 12 »

Abel Hermant : *La vie littéraire*, II; Flammarion. 12 »

Venceslas Lednicki : *Pouchkine et la Pologne*, à propos de la trilogie antipolonaise de Pouchkine; Leroux. » »

*Mémoires de d'Artagnan, capitaine des grands mousquetaires.* Préface, notes par Gérard Gailly; Jonquières. » »

Rizos Néroulos : *Les Korakistiques*, texte et traduction par P.-A. Lascaris; Edit. Agon. » »

Ambroise Paré : *Voyages et Apologie* suivis du *Discours de la licorne.* Avec des illust.; Nouv. Revue franç. 12 »

Edmond Pilon : *La vie de famille au dix-huitième siècle*, préface de G. Lenôtre. Edit. revue et augmentée. Avec 40 phototypies; Jonquières. » »

*Vie de d'Artagnan par lui-même.* (Coll. *Mémoires révélateurs*); Nouv. Revue franç. 12 »

### Musique

Roland-Manuel : *Maurice Ravel et son œuvre dramatique;* Libr. de France. 15 »

## Philosophie

Gustave Loisel. *Marcaurelia,* doctrine néo-stoïcienne de vie religieuse, morale et sociale, exposée et expliquée par Gustave Loisel d'après le manuel de l'Empereur Marc-Aurèle; Presses Universitaires. » »

## Poésie

Marc Chesneau. *Les ailes libres;* Revue des Indépendants. » »

Jean-Raoul Darius : *Les Symphonies;* Figuière. 10 »

André Delacour : *Le voyage à l'étoile;* Revue des Poètes. 12 »

Germaine Emmanuel-Delbousquet : *L'heure trouble;* Libr. Chabas, Mont-de-Marsan. » »

## Politique

Henri Béraud : *Rendez-vous européens;* Edit .de France. 12 »

L. Guermanoff : *La question juive en Russie soviétique;* Edit. Eschji. » »

Benito Mussolini : *Paroles italiennes.* (Coll. *Les Paroles du* XX[e] siècle); Figuière. 7 50

F. Ravie : *Le Mexique rouge;* Beauchesne. 12 »

## Questions militaires

Lieut Col. Emile Mayer : *Trois maréchaux : Joffre, Gallieni, Foch;* Nouv. Revue franç. 12 »

## Questions religieuses

P.-L. Couchoud : *Théophile ou l'étudiant des religions;* Delpeuch. 12 »

Senex : *Les idées et les jours.* II, propos présentés par A.-D. Sertillanges; Flammarion. 12 »

## Roman

Albert-Jean : *La proie de l'homme.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 8 »

Marcel Allain : *Tigris.* N° II : *Crime de femme;* Férenczi. 1 75

Henriette Charasson : *Grigri;* Flammarion. 10 »

Jean-Raoul Darius : *Contes du Vieux Maroc;* Figuière. 6 »

Georges Dupuy : *L'Incongru;* Le Rouge et le Noir. » »

Elian J. Finbert : *Le batelier du Nil;* Grasset. 12 »

Henry de Forge : *Cœurs embaumés;* Quérelle. 12 »

Edouard Gargous : *Confidences;* Imp. l'Avenir, Alexandrie. » »

René Glotz : *A mon gré;* Sans Pareil. 12 »

J.-H. Rosny aîné : *La fille des rocs;* Flammarion. 12 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon Macquart. La joie de vivre.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Quatre Evangiles. Vérité,* II. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

## Sciences

Otto Warburg : *Métabolisme cellulaire et métabolisme des tumeurs,* travaux du Kaiser Wilhelm Institut fur biologie, traduits par E. Aubel et L. Gènevois; Alcan, 2 vol. 30 »

## Sociologie

Emmanuel Malynski : *Le Triangle et la Croix. (La mission du Peuple-Dieu,* 9[e] partie); Libr. Cervantès. 12 »

### Théâtre

Bernard Shaw : *César et Cléopâtre*, histoire, version française par Augustin et Henriette Hamon; Edit. Montaigne. 10 »

### Varia

*Almanach du Combattant, 1929*; Edit. du Combattant. 4 50

*Pièces à dire pour fêtes religieuses et réunions de famille*, recueillies par J. Dubois; Stock. 4 »

MERCVRE.

## ECHOS

Mort de Léon Bazalgette. — Prix littéraires. — Hommage à Stuart Merrill. — Le corps de Bougainville est-il au Panthéon ? — Un musée David d'Angers à Paris. — Le tombeau de sainte Agnès. — Une rectification. — L'étymologie de Madrid. — Deux fautes de calcul de Paul Valéry. — Une erreur d'iconographie. — Le Sottisier universel.

**Mort de Léon Bazalgette.** — Léon Bazalgette est mort à Paris, le lundi 31 décembre, en son domicile, 59, rue Hennequin ; ses obsèques ont eu lieu à Exmes (Orne) le vendredi suivant. Il était né à Paris en 1873.

Il avait débuté dans les lettres à l'âge de 20 ans par des critiques d'art à l'*Ermitage*. Cinq ans plus tard, il publia son premier livre (*L'esprit nouveau dans la Vie artistique, sociale et religieuse*), où apparaissent les tendances idéologiques auxquelles, critique, sociologue et traducteur, il resta toujours fidèle (en ces dernières années, il sacrifia seulement ses préférences libertaires du début à la discipline communiste). Mais, c'est surtout comme traducteur de Walt Whitman, qu'il a rendu présent aux Français, que Léon Bazalgette se fit connaître. Son nom restera associé à celui de l'auteur de *Feuilles d'herbes*. Non content de traduire, avec beaucoup d'intelligence, l'œuvre du grand poète américain, Bazalgette la commenta toute sa vie avec amour dans les études qu'il donna à l'*Enclos*, à l'*Effort libre*, au *Magazine international*, à la *Ghilde des Forgerons* (qu'il avait fondée et dont le premier numéro parut en décembre 1895), et dans de nombreuses revues étrangères. Après la guerre, il collabora à *Clarté*, à *l'Humanité* et dirigea, chez Rieder, une collection d'auteurs étrangers.

La bibliographie ci-dessous donnera une idée de l'activité intellectuelle de ce probe écrivain.

*L'esprit nouveau dans la Vie artistique, sociale et religieuse* (1898); *A quoi tient l'infériorité française* (1900) ; *Le problème de l'Avenir latin* (1903) ; *Camille Lemonnier*, biographie (1904) ; *Théodor Roosevelt* (1905) ; traduction de C. R. Leslie : *John Constable* (1905) ; *Emile Verhaeren*, biographie (1907) ; Introduction pour l'*Anthologie poétique de l'Effort* (1912) ; traduction des *Poèmes* de Walt Whitman (1914) ; traduction des *Dormeurs*, de Walt Whitman

(1913) ; traduction de Francis Grierson : *La Vallée des Larmes* (1920); traduction de John M. Synge : *Les îles Aran* ; traduction d'Henry Thoreau : *Désobéir* (1921) ; traduction de Beatrice Mary Hall : *Vieux rêve de guerre* (1924) ; *Henry Thoreau, sauvage* (1924) ; traduction de Carl Sandburg : *Au pays de Routabaga* (1925) ; *Georges Grosz, l'homme et l'œuvre* (1926) ; avant-propos pour *Comment je suis devenu américain*, de Jacob A Riis (s. d.) ; traduction de Norman Hansen : *Tournäa ou le Cœur de la Russie* (s. d.). Enfin quatre de ses plus importants travaux : *Walt Whitman, l'homme et l'œuvre* ; *le « Poème-Evangile » de Walt Whitman* ; la traduction intégrale de *Feuilles d'herbe* et les *Pages de Journal* de Walt Whitman avaient paru aux Editions du *Mercure de France.*

Il laisse, dit-on, des travaux inédits sur la poésie arabe, ainsi que deux drames et des études philosophiques. — L. DX.

§

**Prix littéraires.** — Le prix Jean Moréas, d'une valeur de 5000 francs, a été attribué, pour la deuxième fois, le dimanche 30 décembre dernier. Huit des membres du jury étaient présents : MM. Henri de Régnier, président, André Dumas, Paul Fort, André Fontainas, Alfred Poizat, Ernest Raynaud, Silvain et Paul Souday.

MM. Paul Valéry et Marcel Coulon, souffrants, s'étaient excusés.

Après trois tours de scrutin, dont voici le détail, le prix a été décerné à M. Philippe Chabaneix pour son livre le *Bouquet d'Ophélie.*

*Premier tour* : Chabaneix, 2 voix ; Louis Mandin, 2 voix ; André Mary, 2 voix ; Louis Lefebvre, 1 voix ; Emile Henriot, 1 voix. — *Deuxième tour* : Chabaneix, 4 voix ; Louis Mandin, 2 voix ; André Mary, 2 voix. — *Troisième tour* : Chabaneix, 5 voix ; André Mary, 2 voix ; Emile Henriot, 1 voix.

M. Philippe Chabaneix est né le 20 mai 1898, en rade d'Albana (Australie) sur le paquebot l'*Australien* qui ramenait son père, médecin de la marine, à Nouméa. Il a vécu successivement à Verdun, à Bourges, à Palma de Majorque, à la Rochelle où il fonda deux revues, *L'Effort des jeunes* et le *Bel Espoir*. Il se fixa à Paris en 1920 et collabora aux *Marges* et au *Divan*.

M. Chabaneix a publié sept recueils de vers :

*Les tendres Amies* (1912) ; *Le Poème de la Rose et du Baiser* (1923) ; *Couleur du Temps perdu* (1925) ; *Recuerdos* (1926) ; *D'une autre Saison* (1927); *Baisers nouveaux et vieilles Guitares* (1927) et *le Bouquet d'Ophélie* (1928).

Sous la signature Marie et Jacques Nervat, le père et la mère de M. Chabaneix ont donné aux éditions du *Mercure de France* deux volumes : Un roman calédonien, *Célina Landrot*, et un recueil de vers,

*Les Rêves Unis*. Le prix Jules Laforgue (150 francs), offert par M. Paul Ginisty, directeur de l'Odéon, fut attribué à *La Jeune femme et l'Etranger*, de Mme Marie Nervat, le 23 avril 1898, au Concours de Poésie de ce théâtre.

§

**Hommage à Stuart Merrill.** — Dans sa séance du 18 décembre, l'Académie de Versailles, dont M. Marcel Batilliat est actuellement président, a décidé de faire apposer une plaque sur la façade de la maison dans laquelle, le 1er décembre 1915, est mort le poète Stuart Merrill.

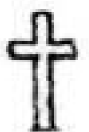
L'inauguration aura lieu au printemps prochain.

§

**Le corps de Bougainville est-il au Panthéon ?** — On célébrera cette année le deuxième centenaire de la naissance de Bougainville (11 novembre 1729), lequel, selon l'amusante expression des « Ephémérides universelles » dans la notice le concernant, « arriva à la renommée par toutes les routes », car il fut successivement « avocat, mousquetaire noir, savant, secrétaire d'ambassade, capitaine de dragons, navigateur et membre de l'Institut » !

Sur le lieu de sépulture de cet homme célèbre, il y a des doutes. A-t-il été inhumé au Panthéon, ainsi que l'affirme le Larousse ? Au champ de repos des grands hommes on n'en sait trop rien. Ce qui est certain, c'est que, à deux pas du Sacré-Cœur, en ce cimetière Saint-Pierre au charme désuet, le cœur seul du navigateur et celui de son fils furent déposés à côté du corps de Joséphine-Flore de Longchamp Montendre, comtesse de Bougainville.

La dalle portait l'inscription suivante aujourd'hui bien illisible :



A LA MÉMOIRE
DE LOUIS ANTOINE
COMTE DE BOUGAINVILLE
OFFICIER GÉNÉRAL DE TERRE ET DE MER,
LE 1er CIRCOMNAVIGATEUR FRANÇAIS
1729-1811
ET
DE SON FILS PUINÉ
DE BOUGAINVILLE
(CHARLÈS-AUGUSTIN)
1785-1801
LEURS CŒURS SONT DÉPOSÉS
SOUS CETTE PIERRE
PRIEZ DIEU POUR LEURS AMES

L'épitaphier du « cimetière du Calvaire de Saint-Pierre-de-Montmartre », publié par le Bulletin de la Société le « Vieux Montmartre » a conservé le texte de cette inscription, rongée par le temps et la mousse. — L. DX.

§

**Un musée David d'Angers à Paris** — Le Dr Léon Cerf publie les *Souvenirs* de David d'Angers, et à ce propos M. Emile Henriot, dans le *Temps*, dit le bien qu'il faut penser du musée où la ville d'Angers montre à ses visiteurs plusieurs œuvres originales du grand sculpteur, les ébauches ou des moulages de presque toutes les autres, et une énorme quantité de dessins. Musée riche d'ailleurs en peintures, en tapisseries, etc., et à la conservation duquel préside avec infiniment de goût un homme qui est lui-même un artiste de valeur, M. Cormerey.

Peut être l'occasion est-elle bonne pour rappeler, sinon signaler, qu'il existe à Paris un endroit où l'on a loisir d'étudier, dans des conditions en somme satisfaisantes, comment David d'Angers se battait avec le marbre ou d'autres pierres, et ce qu'il obtenait du bronze. C'est, simplement, le cimetière du Père-Lachaise, musée en plein vent où voisinent une profusion des meilleures et des pires réalisations de la sculpture et de l'architecture.

A ma connaissance, David d'Angers est représenté là par trente-deux œuvres, savoir trois statues, cinq bustes, seize médaillons, et huit bas-reliefs. Les statues sont celles du général Foy, du maréchal Gouvion Saint-Cyr et du général Gobert. Ce dernier est figuré au moment où, à Baylen, il est frappé à mort, sur son cheval qui se cabre. Le groupe est mouvementé violemment, et au moins ingénieusement. Les bustes sont des effigies du maréchal Suchet et de Garnier-Pagès aîné, mais aussi de Balzac et de François Arago (toutes deux en bronze), ainsi que de Charles Nodier (en marbre blanc).

La collection des portraits en médaillon est très variée. On y trouve Béranger et Népomucène Lemercier, la poétesse Anaïs Ségalas, un scribouillard romantique qui eut son heure de notoriété, Thoré, dit W. Burger, un gendelettre allemand, Ludwig Bœrne. Puis le musicien Wilhem, le miniaturiste Augustin, le statuaire Roland, l'architecte Baraguey, qui édifia l'Odéon. Puis Gay-Lussac, Geoffroy Saint-Hilaire, le physicien et chimiste Dulong, le mathématicien Poinsot. Enfin le maréchal Lefebvre, Daunou, et Gohier le Directeur. Quant aux bas-reliefs, ils décorent les monuments de Bœrne, Gobert, Lefebvre, Suchet, et celui d'Edmond de Bourke ; dans ce dernier cas, l'artiste a portraituré la veuve du... « monumenté ». — A. CHAB.

§

**Le tombeau de sainte Agnès.**

Paris, le 2 janvier 1929.

Mon cher Directeur,

Votre correspondant des *Catacombes romaines,* M. Paul Vuillaud, perd le nord, s'il cherche au sud de Rome le tombeau de sainte Agnès « en un certain endroit de la *Via Appia* où elle était enterrée ». Sur cette Voie Appienne on trouve, en effet, la catacombe de saint Calixte et celle de saint Sébastien, plus ancienne que la précédente et même la seule qui mérite ce nom, par la déclivité du sol romain qui en fait une *combe* entre deux pentes de l'*agro romano.* Mais la catacombe où sainte Agnès trouva sa confession et son tombeau est à l'extrême opposé des deux autres, sur la Voie Nomentane où la tradition chrétienne a, depuis, érigé l'église de ce vocable. C'est même le 21 janvier qu'on y célèbre le martyre et la fête de la sainte, avec les agneaux dont on tisse chaque *pallium* romain.

Si donc M. Price attend que son médium psychique lui rapporte « la boîte de plomb » inhumée avec la jeune martyre, il faut qu'il dirige ses fouilles *ailleurs* et qu'il ne prenne pas la *Via Appia* pour la Voie Nomentane, passée la Porta Pia et une délicieuse *trattoria* dont le vin clairet des *Castelli romani* lui rafraîchira la mémoire. L'Histoire est si vite oubliée !

Cordialement vôtre, BOYER D'AGEN.

§

**Une rectification.**

Marlotte (S.-et-M.), 20 décembre 1928.

Monsieur le Directeur,

Je fais appel à votre courtoisie pour insérer la rectification suivante au Mémento paru dans le numéro du 1er décembre à la suite d'un article de M. Harold J. Salemson.

Dans ce Mémento, votre collaborateur dit ceci :

Parmi les traductions nouvelles, condamnons celle de *Cinquante mille dollars* d'Ernest Hemingway (N. R. F.), traduit par Ott de Weymer et Victor Llona. La traduction est peu fidèle et souvent erronée.

Je regrette que par suite de l'ambiguïté des termes dont il s'est servi, M. Salemson m'oblige à dégager ma responsabilité. En effet, je n'ai pas, comme il semblerait résulter de ces lignes, collaboré à la traduction dont il s'agit. Mon nom ne figure d'ailleurs ni sur la couverture, ni sur la page de titre de l'ouvrage. Mon intervention s'est bornée à traduire — seul — le dernier conte du recueil : *Les Tueurs,* comme l'indique une note placée au début de cette nouvelle.

J'ajoute que M. Hemingway (qui possède à merveille les finesses de

la langue française) n'aurait pas manqué de faire des réserves si dans mon petit travail il avait relevé des erreurs ou des infidélités nuisibles à la compréhension de son œuvre. VICTOR LIONA.

§

**L'Etymologie de Madrid.** — Jusqu'ici tout le monde était d'accord pour attribuer à Madrid une étymologie arabe. Mais ce vocable, d'où serait dérivée la forme actuelle de la désignation toponymique de la capitale d'Espagne, n'ayant en arabe aucun sens connu, on était tenté de croire qu'il ne représentait que l'adaptation à l'idiome des conquérants berbères d'une forme préexistante. Mais quelle était cette forme? Un collaborateur du *Messager d'Athènes*, M. S. A. H. Theodotos, suggère non sans vraisemblance que ce pourrait bien être le vocable *Madria* qui, en grec ancien, servait à désigner l'arbousier, cet arbuste classique de l'Attique qui a donné ses armes à Madrid, *la villa del oso y del madroño*, par allusion à son écusson, où l'on voit un ours appuyé contre un arbousier, dont le fruit lui est particulièrement agréable. Aujourd'hui les environs de Madrid sont dénudés, mais il n'en fut pas de même autrefois et cette dénomination de la « ville de l'ours et de l'arbousier » était, en son temps, exacte.

D'autre part, il n'est aucunement invraisemblable que ce soient les Grecs qui aient, en Espagne, baptisé d'un nom de leur langue l'arbuste en question, car ayant colonisé les côtes orientales d'Espagne 500 ans avant notre ère, les Ioniens y apportèrent maintes dénominations relatives aux forêts, aux champs, à l'agriculture, qui ont formé la racine de vocable toujours en usage aujourd'hui dans la Péninsule. Ainsi de μάδρυα (*arbouse* et *arbousier*) serait venu naturellement, pour désigner le lieu où croissaient naguère en abondance les arbousiers, le dérivé μαδρυειδὴς (*abondant en arbousiers*).

Telle est l'ingénieuse explication de M. Theodotos. Nous n'irons pas plus loin. D'autres sans doute le feront et pousseront jusqu'au sanscrit, comme en 1899, à propos du mot *ajedrez (échec)*, M. Eguilez y Yanguas qui suggérait, comme point de départ de cette formation, le sanscrit *tschatouranga !* On n'aura, à ce propos, qu'à se reporter à l'*Homenaje* à Menendez y Pelayo. Mais cette intrépide étymologie faisait sourire Ruben Dario, qui envoyait — voir son *España Contemporanea*, chez Garnier frères, p. 307 — à la célèbre harangue du Dr Holmberg sur la philologie du professeur Calandrelli. — C. P.

§

**Deux fautes de calcul de Paul Valéry.** — Le poète pur Paul Valéry se flatte d'aimer les mathématiques. Tout jeune il aimait les chiffres et écoutait avec complaisance son ami Teste citer avec

lassitude de très grands nombres ; il aimait cette musique inouïe qui le prenait comme une poésie (*Monsieur Teste*, édition N. R. F, 1927, page 45).

Il est curieux de constater qu'en effet les grands nombres, quand ils viennent sous la plume du poète, semblent troubler sa claire intelligence et lui faire perdre cette précision à laquelle il attache un si grand prix. En quelques pages de « Monsieur Teste » il est facile de le prendre par deux fois en fraude.

Premier exemple : Au cours d'une nuit passée en chemin de fer, il aurait subi des millions de coups frappés à la cantonade... (*ibidem*, page 54). Erreur évidente ! Deux millions de coups, pendant une nuit de douze heures, représentent sensiblement 48 coups à la seconde. L'oreille ne peut donc les distinguer : cette fréquence est celle d'un son continu.

Deuxième exemple : Dans sa *Soirée avec Monsieur Teste*, écrite en 1895, le poète prétend avoir entendu bourdonner à ses oreilles des *milliards* de mots (*ibidem*, p. 24). Admettons seulement deux milliards. Il avait, à l'époque, 24 ou 25 ans. A raison de quinze heures par jour, c'est donc en moyenne 240 mots environ qu'il aurait entendus par minute. Est-il croyable que M. P. V. ait ainsi été depuis sa naissance en proie à d'aussi insupportables obsessions ? — G. C.

§

**Une erreur d'iconographie.** — Voici qui relève du « Sottisier » : la conversation avec Léon Bloy qui termine les souvenirs sur les *Verlainiens et Décadents*, publiés par M. Gustave le Rouge aux *Nouvelles Littéraires*, a trait au Père Léon d'Aurevilly (N° du 15 décembre 1928) et en donne un portrait ... certainement inédit.

C'est, en effet, le profil peu mousquetaire de Trébutien, ami et collaborateur du Père, qui s'est substitué là au masque viril du frère du grand Barbey.

Ce profil est extrait du double médaillon de Trébutien et du Père qui figure en frontispice du *Livre des Hirondelles, publié par l'éditeur de Maurice et Eugénie de Guérin*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1867, recueil de vers du Père Léon, de Trébutien, de Marie Jeuna, etc .. et du poète américain Henry Longfellow, ceux-ci dans leur langue originelle.

Le frontispice, qui est de Bouet, représente un paysage normand. Dans le ciel sillonné d'hirondelles s'élève le double médaillon. Malheureusement pour le reproducteur inattentif, c'est le profil de Trébutien qui chevauche l'autre. — G. J.

§

**Le Sottisier universel.**

Notre absence de culture, d'ordinaire, est telle que presque tous les noms célèbres nous ne les connaissons que par une seule action, une seule découverte, un seul poème ou un seul vers. Alcibiade ? La queue de son chien. François Ier ? Ah oui, le panache blanc ! — LÉON PIERRE QUINT, *Revue de France*, 15 décembre.

... Pour ce dernier. on n'avait pas d'estime parce que, en dépit des temps nouveaux, il ne savait s'enrichir, habitait dans une masure dont il n'arrivait pas à payer le loyer et engrosssait sa femme régulièrement tous les neuf mois. — DOMINIQUE DUNOIS, *Georgette Garou*, p. 49.

Je sais, pour ma part, un gré infini à Montaigne d'avoir si bien vu le paysage toscan ou la campagne romaine. La Fontaine et Rabelais seuls avant lui avaient regardé autour d'eux. — Dr HELME, *Les Jardins de la Médecine*, Chapitre Ier, *Le Voyage de Montaigne*.

Au temps du romantisme lorsque la phtisie était à la mode, Musset écrivait :

*Que j'en ai vu mourir, hélas ! de jeunes filles !*

ROGER DELTHIL, *La Parole*, 11 décembre.

L'infatigable chercheur qu'était Fason avait, en quelque années, rendu à la lumière des trésors d'art ignorés de la Renaissance italienne et signés des plus célèbres sculpteurs du troisième et du quatrième siècle. Une *Madonnina* de Vecchietta fut cédée à un amateur allemand pour un million de lires. Un Hollandais paya plusieurs millions un sarcophage attribué à Minos de Fiesole, sculpteur du quatrième siècle, disciple de Desidero da Settignano. — *Le Gaulois*, 10 décembre.

LES ETATS-UNIS ET LES EXPERTS. — On déclare à la Maison-Blanche que le gouvernement américain a été informé de l'intention qu'avaient les nations européennes intéressées (Allemagne, Belgique, France, Grande-Bretagne, Italie, Japon) de le pressentir sur la participation américaine au Comité des experts pour l'étude du règlement des réparations. — *Le Temps*, 23 décembre.

HISTOIRE DE L'ART DEPUIS LES PREMIERS TEMPS CHRÉTIENS JUSQU'A NOS JOURS. — Casanova : *L'Amour et Psyché regardant un papillon* (Musée du Louvre). — Légende de la reproduction d'une planche de l'*Histoire de l'Art* (Tome VIII, Ire Partie), Librairie Armand Colin, Catal. d'ouvrages illustrés, décembre 1928.

Jamais la vieille devise latine : *dementat quos vult perdere Jovis* ne saurait mieux s'appliquer qu'aux Français actuels. — GÉNÉRAL MORDACQ, *L'Evacuation de la Rhénanie*, p. 7. — *L'Avenir*, 2 janvier 1921.

L'antagonisme de Gambetta, jeune tribun de la guerre à outrance, et du sage Thiers est souligné et commenté dans des pages de sûr développement historique... M. Dreyfus n'a pas manqué de rappeler l'étonnante activité du jeune maire du XVIIIe siècle, le docteur Clemenceau, et ces évocations rendent plus attachants, semble-t-il, des événements où l'on peut sans cesse puiser d'instructifs et curieux rapprochements de faits. — *L'Avenir*, 2 janvier.

Halpern était seul, il se curait les dents, et on voyait luire l'or de ses plombages. — HENNING KEHLER, *Chroniques Russes*, p. 218. (Traduites du danois, par E. CH. DUNAN et J. GATEAU.)

Ah ! l'hypocrite vertu de certains pays protestants ! Ainsi, dans la bourgeoise Hollande à Anvers... — *Bref*, 6 décembre.

Le *Vestris* était un paquebot de 17.000 tonnes construit en 1912 à Belfort. — *Quotidien*, 14 novembre.

Les pompiers, alertés, se sont rendus aussitôt sur les lieux et s'efforcent de maîtriser le fléau. Les habitants des immeubles avoisinants ont été évacués... Toutefois, les organisateurs du service d'ordre ont jugé bon de ne pas évacuer les clients de l'hôtel ni les habitants des immeubles voisins.— *L'Ami du Peuple*, édition du soir, 31 décembre.

Samedi, à 20 h. 30, MIGNON. Le populaire et si émouvant opéra-comique de Gounod va amener à Graslin un nombreux public... — *Le Phare de la Loire*, 5 décembre.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.